
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00014110 1











ŒUVRES
COMPLÈTES
DE MARMONTEL.

TOME PREMIER.

MÉMOIRES.

PREMIER VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
RUE JACOB, N° 24.





MARMONTEL.

Choquet del. 1818 — *Gravé par [illegible]*

A Paris, chez Verdière.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE MARMONTEL,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION
ORNÉE DE TRENTE-HUIT GRAVURES.

TOME I.



A PARIS,
CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1818.

ÉPITRE
DÉDICATOIRE
DES ŒUVRES
DE MARMONTEL
A MADAME
MARMONTEL SA FEMME.

Ne vous alarmez pas, MA CHÈRE AMIE, de l'hommage que je vous rends : il n'aura point le faste de la publicité. La modestie est en vous un sentiment si naturel, si délicat, si pur, que rien de ce qui ressemble à de l'ostentation ne peut vous plaire : je suis d'ailleurs si accoutumé à vous regarder comme un autre moi-même, que je me sens obligé d'être aussi discret en parlant de vous, que réservé en parlant de moi : enfin nous savons être heureux dans le silence et l'obscurité, sans avoir besoin d'exciter l'envie, et dans le cercle où nous vivons, vos qualités aimables disent à votre insu ce que j'aurais à révéler.

Ce témoignage de ma tendresse et de mon es-

time pour vous, MA CHÈRE AMIE, ne sera donc pas publié, mais seulement déposé dans vos mains et dans celles de nos amis, à la tète du recueil de mes Œuvres, afin que mes enfants puissent m'entendre encore parler de vous quand je ne serai plus, et apprendre de moi ce qu'ils vous doivent de reconnaissance, de vénération, et d'amour.

Je veux qu'ils sachent que, dès leur naissance, vous avez rempli envers eux, avec une piété rare, les saints devoirs de la maternité; qu'au milieu des dissipations qui environnaient votre jeunesse, vous avez fait tous vos plaisirs du soin de les nourrir et de les élever; que vos amusements, vos fêtes, vos délices, étaient leurs jeux et leurs caresses; que vous avez suivi avec des yeux de mère les premiers développements de leur ame et de leur esprit; que pour vous le goût de l'étude ne fut que le désir d'être en état de les instruire, et de partager avec moi l'ouvrage intéressant de leur éducation.

Je veux qu'ils sachent que leur père vous a dû la sérénité répandue sur ses vieux ans; qu'en daignant vous unir à moi, sur le déclin de mon âge et à la fleur du vôtre, vous vous êtes fait

une gloire de me rendre meilleur en me rendant heureux; que pour adoucir et calmer un caractère que j'avais de la peine à modérer moi-même, vous avez su donner à la raison tout le charme du sentiment, tout l'empire de l'amitié.

Je veux qu'ils sachent que dans leur excellente mère, j'ai trouvé une excellente femme, et un modèle si accompli de toutes les vertus que j'aime, qu'il m'eût été impossible de demander au ciel de faire mieux pour mon bonheur : une ame élevée et sensible, un esprit sage et naturel; la sévérité des principes, l'indulgence de la bonté, l'oubli de tous ses avantages, l'attention la plus délicate à faire valoir ceux des autres; cette fierté douce et timide qui ne demande qu'à n'être pas blessée, et n'a jamais rien d'offensant; cette candeur, cette simplicité dans les mœurs et dans le langage, qui éloigne toute défiance, et qui concilie à-la-fois la bienveillance et le respect; nul sentiment d'orgueil, nul mouvement d'envie; le désir d'être aimable pour être intéressante, et pour unique ambition, celle d'avoir des amis vertueux; un plaisir naïf à trouver les dons de plaire dans ses pareilles, et à l'égard de celles qui abusaient de ces dons, un art charmant pour adou-

cir ce qu'elle aurait voulu inutilement excuser; enfin le plus tendre respect pour le malheur, la libéralité la plus noble dans une humble fortune, et le cœur qu'on souhaiterait à toutes les reines du monde, pour répandre autour d'elles la joie et la félicité! telle est la femme que le ciel m'a donnée, telle est la mère qu'il a donnée à mes enfants.

Il est donc bien intéressant pour eux, MA CHÈRE AMIE, d'avoir devant les yeux ce portrait faiblement tracé, mais cependant assez fidèle, pour faire passer dans leur ame, et pour y ranimer sans cesse les sentiments respectueux et tendres dont je suis pénétré pour vous. Ces sentiments seront l'héritage le plus précieux d'un bon père; il emploiera le reste de sa vie à le faire fructifier dans l'ame de vos enfants; et ils acheveront de le recueillir sur ses lèvres à son dernier soupir.

MARMONTEL.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

On désirait depuis long-temps une édition des Œuvres de Marmontel. La dernière, qui fut publiée en 1787 par l'auteur lui-même, est composée de dix-sept volumes; elle est d'une telle rareté que les exemplaires du format in-8° s'élèvent à un prix excessif : on y a joint, il y a plusieurs années, quinze volumes d'œuvres posthumes qui sont d'un grand intérêt.

C'est rendre un véritable service aux amis des lettres que de réimprimer d'une manière uniforme et soignée la collection des Œuvres complètes de l'un de nos écrivains les plus variés. Dans ses fictions les plus riantes, Marmontel se propose un but utile; dans ses ouvrages les plus sérieux, il discute avec agrément. Si toutes ses théories littéraires n'inspirent pas une entière confiance, elles n'en sont pas moins dignes d'être étudiées; au jugement de ses détracteurs, on y puise le plus souvent des lumières précieuses.

Sans nuire à l'élégance de la partie typographique, comme on peut s'en convaincre par cette première livraison, nous réduisons à dix-huit volumes les trente-deux dont se composent les œuvres anciennes et les œuvres posthumes; nous y ajoutons même quelques morceaux inédits. Les matières seront classées, suivant chaque genre, dans l'ordre ci-après :

Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants, précédés de l'Éloge de l'auteur, par M. l'abbé Morellet....... 2 vol.
Contes moraux (les anciens et les nouveaux). 4
Bélisaire, suivi de la correspondance de Marmontel.............................. 1
Les Incas, ou la destruction de l'empire du Pérou................................ 1
Théâtre (tragédies, opéras, etc.).......... 1
Mélanges de prose et de poésie........... 1
La Pharsale de Lucain, traduite en prose... 1
Éléments de Littérature, précédés de l'Essai sur le Goût, qui en est l'introduction.... 4
Leçons d'un père à ses enfants sur la langue française ou la grammaire, sur la logique ou l'art de raisonner, sur la métaphysique et sur la morale....................... 2
Régence du duc d'Orléans................ 1

18 vol.

Nous avons cru devoir commencer cette collection par les Mémoires de l'auteur, puisqu'ils sont l'histoire détaillée de sa vie. Dans son éloge, prononcé à l'Institut par M. l'abbé Morellet, chacune de ses productions est convenablement appréciée.

Nous osons espérer que l'exécution des deux volumes que nous présentons au public obtiendra son suffrage, et qu'à ses yeux elle sera la preuve du respect avec lequel nous remplissons nos engagements.

ÉLOGE

DE MARMONTEL,

L'UN DES QUARANTE,

ET SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Prononcé à une Séance publique de la seconde Classe de l'Institut, le 31 *juillet* 1805 (12 *thermidor an XIII*),

PAR M. L'ABBÉ MORELLET,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

En entrant dans le lieu qui nous rassemble encore aujourd'hui, la plupart de ceux qui m'écoutent, instruits du noble projet formé par le Gouvernement de réparer et d'achever le Louvre, et sachant que les travaux qu'on y prépare vont forcer l'Institut de s'en éloigner, au moins pour un temps, auront pensé, non sans un sentiment pénible, que c'est peut-être aujourd'hui la dernière fois que cette compagnie tiendra son assemblée publique dans cette antique demeure des rois, devenue depuis près de deux siècles le

palais des sciences, des lettres et des beaux-arts.

Ces regrets sont bien légitimes. Dans ce sanctuaire décoré des statues des hommes célèbres qui ont fondé l'empire et la gloire des lettres françaises, nous sommes, pour ainsi dire, sous leurs yeux, et nous avons pu, jusqu'à-présent, les prendre à témoin de notre zèle à imiter leur exemple et à pratiquer leurs leçons.

Ce n'est qu'avec peine, sans doute, que nous pouvons nous éloigner de ces monuments consacrés à la gloire de nos maîtres et de nos modèles ; mais nous emporterons avec nous les souvenirs intéressants qui y sont attachés. C'est dans leurs ouvrages que ces grands hommes vivent plus encore que dans le marbre et sur la toile qui conserve leurs traits. Au défaut de leurs images, leur gloire demeurera présente au milieu de nous. Nous continuerons d'étudier et de pratiquer les moyens qu'ils ont si heureusement employés pour étendre l'empire de la vérité et multiplier les jouissances de l'esprit ; et, comme dans l'Élysée de Virgile, nous ceindrons de couronnes brillantes les fronts de ceux qui, en suivant les traces de ces hommes célèbres et en cultivant les arts, charmes de la vie, ont mérité comme eux d'être mis au nombre des bienfaiteurs du genre humain.

Ce fut une belle institution de l'ancienne Académie que l'obligation imposée à chaque récipiendaire, de mettre sous les yeux du public assemblé les travaux et les succès de son prédécesseur, pratique religieusement observée jusques à l'époque où la révolution a rendu l'arche muette, et fermé le temple après en avoir dispersé les ministres.

Ce temple s'est rouvert à l'époque de l'établissement de l'Institut ; mais, dans cette réorganisation, la classe qui comptait parmi ses travaux ceux dont s'occupait l'Académie française, avait cessé jusqu'à ces derniers temps d'observer cette pieuse coutume.

Ce n'est que par une délibération récente que, jaloux de ramener tout ce que les anciens usages ont d'utile et de bon, nous nous sommes distribué les éloges des académiciens morts sans avoir eu de successeurs immédiats, et dont la tombe négligée attend encore qu'on y jette quelques fleurs.

Dans cet honorable partage, une ancienne et constante liaison avec M. Marmontel, et une alliance qui a rendu cette liaison plus étroite, revendiquaient pour moi le droit et me prescrivaient le devoir de payer à sa mémoire le tribut que s'imposait l'Académie ; d'autant plus que ce tra-

vail semble présenter de moindres difficultés à celui qui a passé sa vie avec l'homme qu'il s'agit de faire connaître, tandis que le respect dû à la vérité et à des auditeurs dont un grand nombre l'a connu, me garantira du danger de flatter son portrait.

Jean-François Marmontel, l'un des quarante et secrétaire perpétuel de l'Académie française, historiographe de France, naquit à Bort, petite ville du Limousin, sur les confins de l'Auvergne, en 1723, de parents peu aisés et d'un état obscur.

Après avoir reçu les premiers éléments des lettres et de la langue latine d'un prêtre de son bourg, instruction presque générale avant la révolution et qui sera difficilement remplacée, il fut envoyé à Mauriac, petite ville de la Haute-Auvergne, où était un collége tenu par les jésuites, et où il fit, depuis onze ans jusqu'à quinze, ses humanités et sa rhétorique. De-là, ayant passé au collége de Clermont, il y étudia la philosophie, en pourvoyant à sa subsistance par des répétitions que lui payaient des écoliers moins avancés que lui; trouvant ainsi, dans un travail assidu, des ressources que sa famille ne pouvait lui fournir, sorte de courage contre l'infortune qui se montre dans tout le reste de sa vie, et qui fait un des principaux traits de son estimable caractère.

Soutenu par ce courage, et sans doute aussi par ce sentiment caché qui avertit l'ame de ses forces, il se transporte à Toulouse, où, se faisant répétiteur de philosophie, il entre en même temps dans la carrière littéraire, en composant pour les jeux floraux. L'ode qu'il avait mise au concours n'ayant point eu le prix, il se plaint amèrement à Voltaire de ce qu'il appelle, en se moquant de lui-même dans ses Mémoires, *l'horrible injustice de l'Académie de Toulouse.* Une réponse obligeante animant le jeune provincial d'une ardeur nouvelle, il concourt bientôt avec plus de succès, remporte plusieurs prix, et, plein de confiance et d'espoir, il cède aux invitations de l'homme célèbre qui l'appelait sur un plus grand théâtre. Voltaire l'accueille avec bonté, ne dédaigne pas de lui servir de guide, et lui en donne un autre non moins éclairé que lui-même, en lui faisant connaître l'intéressant Vauvenargues.

Le disciple, guidé et encouragé par de tels maîtres, docile à leurs leçons, passionné de l'amour des lettres, donnait déja de sûrs garants de ses futurs progrès. Bientôt, sous leurs auspices, il compose ses premiers ouvrages, remporte deux prix de poésie à l'Académie française, et, à peine âgé de vingt-quatre ans, met au

théâtre une tragédie, *Denys-le-Tyran*, qui obtient un grand succès.

La plupart des hommes de lettres qui se croient quelque talent pour la poésie s'essaient dans le genre le plus difficile, les ouvrages dramatiques; semblables en cela au jeune abbé dont parle madame de Sévigné, qui, près d'entrer au séminaire pour faire ses études, commençait à prêcher en attendant.

Mais pourquoi blâmerions-nous le jeune écrivain de se laisser aller à une impulsion naturelle, qui n'égare pas toujours celui qui s'y livre. Voltaire avait fait *OEdipe* à dix-huit ans, et il n'en a pas fourni avec moins de gloire la carrière dramatique. Peut-être, pour l'intérêt de l'art, est-il utile que les jeunes athlètes tentent d'abord ce qu'il y a de plus difficile pour s'assurer de toutes leurs forces. Quoi qu'il en soit, Marmontel ayant déja mis au théâtre quatre tragédies avant vingt-huit ans, malgré le succès de la première, reconnut bientôt qu'en ce genre il restait au-dessous des grands modèles.

Il convient que, lorsqu'il a composé *Cléopâtre*, *il n'avait pas encore senti combien il est difficile de bien écrire*, et que cette pièce *eut besoin de toute l'indulgence du public pour obtenir un demi-succès*. Il dit de ses *Héraclides*, que c'est de

ses tragédies *la plus faiblement écrite.* Il raconte avec naïveté comment la chûte de cette pièce, rapprochée du succès des premiers écrits de J.-J. Rousseau, qui ne s'était fait auteur qu'à quarante ans passés, lui fit faire sur lui-même un retour salutaire, et comment il se reprocha *de ne s'être pas donné le temps de penser avant que d'écrire*, et sur-tout *de s'être trop hâté de produire dans le genre le plus difficile et le plus périlleux ;* modestie rare dont l'exemple est bon à rappeler encore aujourd'hui.

Je suis néanmoins disposé à croire qu'il s'est jugé lui-même trop rigoureusement, et je renverrai les critiques trop sévères à plusieurs de ses pièces, où ils reconnaîtront, j'ose le dire, de véritables beautés. J'ajouterai un témoignage qui ne sera pas suspect, celui de M. de la Harpe, qui, après avoir employé soixante-dix pages de son *Cours de Littérature* à critiquer avec beaucoup de dureté les trois premières tragédies de Marmontel, dit, de la quatrième, *les Héraclides*, que *c'est une pièce très-régulière, dont le fonds est vraiment tragique, l'exécution généralement bonne et quelquefois belle, et qui, remise sous les yeux d'un public impartial, s'établirait sur la scène, où elle mérite de rester ;* et de *Numitor*, que cet ouvrage *est digne d'estime*, et *qu'il serait à souhaiter qu'on*

le remit au théâtre. Sur quoi j'observerai que, si l'on doit savoir gré au critique qui loue ce qui est bien après avoir blâmé ce qui est mal, on peut lui reprocher avec justice l'âpreté avec laquelle il va poursuivant les productions de la jeunesse d'un auteur presque octogénaire, parvenu par le travail à mûrir et à perfectionner son talent, et qui n'a parlé lui-même de ses ouvrages dramatiques qu'avec une grande modestie.

Marmontel nous apprend que le peu de succès de ses dernières tragédies donna à son esprit un caractère un peu plus mâle et même une teinte de philosophie; et en effet il contracta dès-lors avec les éditeurs et les auteurs de l'*Encyclopédie*, une liaison et une amitié qui n'a fini qu'avec la vie, et il commença à coopérer lui-même à ce grand ouvrage.

Les principes de la littérature entrant dans le tableau des connaissances humaines, tracé par Bâcon, les hommes de lettres qui dirigeaient ce travail, et qui avaient apprécié les talents de Marmontel et connaissaient son activité, lui confièrent le soin de traiter cette partie. Les articles qu'il a fournis à l'*Encyclopédie*, sont ceux-là même qui ont formé depuis ses *Eléments de Littérature*, dont je parlerai tout-à-l'heure; mais je m'arrêterai ici un moment pour considérer en lui le

coopérateur de cette grande entreprise, monument qui conservera la mémoire du siècle qui l'a élevé, et celle des hommes de lettres qui ont concouru à le construire.

Je sais qu'en présentant Marmontel comme l'ami des éditeurs de l'*Encyclopédie* et le compagnon de leurs travaux, je lui fais partager les anathèmes auxquels est en butte aujourd'hui ce que certains zélateurs appellent la philosophie du dix-huitième siècle, sans s'être jamais bien défini ce qu'ils entendent par ces paroles. On leur demande en effet depuis long-temps, qu'est-ce que cette philosophie dont vous faites tant de bruit? Est-ce celle de Fontenelle, de Vauvenargues, de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, de Buffon, de Condillac, de Mably, de d'Alembert, de Thomas, de Turgot, de Saint-Lambert, etc.? Tous ces écrivains sont en effet des philosophes du dix-huitième siècle; mais, comme dans ce nombre il n'y en a pas deux qui aient eu exactement les mêmes opinions, il est impossible, si l'on veut s'entendre et être entendu, de trouver en eux une philosophie commune à tous. Mais je me trompe. Oui! tous ces hommes ont eu une même philosophie; c'est cette ardeur de savoir, cette activité de l'esprit qui ne veut pas laisser un effet sans en recher-

cher la cause, un phénomène sans explication, une assertion sans preuve, une objection sans réponse, une erreur sans la combattre, un mal sans en chercher le remède, un bien possible sans tâcher d'y atteindre; c'est ce mouvement général des esprits qui a marqué le dix-huitième siècle et qui fera à jamais sa gloire; c'est par-là que ces hommes utiles se ressemblent tous; voilà la philosophie qui leur est commune.

Ah! si leurs ennemis conviennent que c'est là le but auquel tendent leurs traits, rendons-leur grâces de leur franchise; car leur aveu équivaut à celui-ci : Nous ne voulons pas que l'homme devienne plus éclairé, de peur qu'il ne veuille aussi devenir plus libre et plus heureux, et je ne puis croire qu'ils puissent mettre à fin une pareille entreprise, ni qu'une grande nation laisse jamais poser de telles bornes à ses progrès.

Oui, je le dirai sans détour, lorsque dans l'âge où l'ame a sa première énergie, où tous les penchants sont bons, où la vérité a pour nous des charmes si puissants, on a été témoin de ce grand et beau mouvement, de cette tendance vers le bien et la vérité, universelle sans être concertée, lorsqu'on a connu et pratiqué les principaux moteurs de cette noble entreprise, lorsqu'on a partagé leur enthousiasme et secondé leurs efforts

selon la mesure de ses talents, on ne saurait lire et entendre, je ne dis pas sans indignation, parce que le mépris l'empêche de naître, mais sans dégoût, ces injures grossières qui n'avilissent que ceux qui les profèrent, et ces déclamations vagues dont l'effet véritable n'est autre que de détourner l'esprit humain de la recherche de la vérité, ou de retarder sa marche vers ce noble but. Si quelques philosophes ont enseigné quelques erreurs, le plus souvent métaphysiques et spéculatives, et par-là nécessairement étrangères à la multitude, combattez-les dans des ouvrages que le peuple ne lira pas plus que les leurs; mais reconnaissez dans l'ensemble de leurs travaux, dans le but qu'ils se sont proposé, dans le mouvement qu'ils ont imprimé à leur siècle, un des plus grands bienfaits qu'ait jamais reçu le genre humain.

En composant pour l'*Encyclopédie* les articles de littérature, Marmontel commença vers le même temps à donner au *Mercure* des Contes moraux, genre qu'il a créé, car les premiers de ses Contes datent de plus de quarante ans, et il en a produit un assez grand nombre pour qu'on puisse en former dans l'histoire de la littérature une classe à part.

Il ne faut, pour en reconnaître le mérite, qu'ob-

server la multitude d'imitations qu'on en a faites, et de pièces de théâtre qu'on en a tirées plus ou moins heureusement, sans que, dans ce dernier cas, ce soit la faute du Conte auquel l'auteur n'a pas été obligé de donner toujours un caractère dramatique.

Ce genre a son mérite et ses difficultés. On ne peut pas mettre le conte moral à côté du grand roman qui peint la naissance, les progrès, les effets des passions, et qui, presque à l'égal de la tragédie, remplit à son gré notre ame de sentiments doux ou terribles.

Il est plus difficile, sans doute, de faire agir un grand nombre de personnages et de caractères différents, d'inventer beaucoup de situations intéressantes en les subordonnant à un plan régulier, d'élever devant soi de grands obstacles et de les surmonter heureusement; mais il n'est pas aisé non plus d'imaginer une fiction de peu d'étendue, de la bien conduire sans le secours du merveilleux, et par une suite d'événements pris dans la vie commune, de faire naître l'intérêt en un petit nombre de pages; et ces difficultés, Marmontel les a toutes vaincues.

Un mérite non moins recommandable de cet agréable ouvrage, est la moralité dont il est empreint; non celle qui se fait l'ennemie des doux

sentiments et des innocents plaisirs, mais celle qui enseigne à jouir avec mesure des biens préparés à l'homme par le bienfaisant auteur de la nature.

Dans tous ses contes, l'auteur a pour objet de rendre la vertu aimable. Les moments de joie et de bonheur y sont toujours le prix d'un sentiment vertueux ou d'une action de bienfaisance, et le lecteur est toujours conduit à sentir qu'il n'y a rien de mieux à faire pour être heureux que d'être bon.

Quelque forme que les écrivains moralistes donnent à leurs ouvrages, ils sont exposés au reproche d'avoir fait des satires personnelles. La Bruyère n'a pas échappé à cette imputation qui n'a jamais été faite à Marmontel, et il nous apprend lui-même qu'il a pris quelque soin pour éviter cet écueil.

Jamais dans ses contes il n'a peint des hommes de la société de manière à les faire reconnaître et à donner lieu à des applications, différant en cela de quelques auteurs en ce même genre que nous voyons ne pas se faire scrupule d'introduire dans leurs fictions des personnages réels et connus, pour leur faire débiter des maximes odieuses et commettre des actions viles; coupable emploi de l'esprit et du talent; et j'en appelle à

ceux qui m'écoutent, dans les contes de Marmontel, les caractères sont-ils moins vrais, quoiqu'on puisse les regarder comme pris dans la nature abstraite de l'homme en général?

Entre les premiers et les derniers contes de Marmontel, quelques personnes croient voir une différence. Elles disent que, dans ses anciens contes, il y a un peu d'apprêt et quelque chose de ce qu'on appelle manière et qu'on sent mieux qu'on ne peut le définir, et que les nouveaux ont plus de simplicité et de naturel. On pourrait renvoyer ces censeurs à la charmante fable de cet auteur inimitable qu'on n'a plus besoin de nommer, *contre ceux qui ont le goût difficile;* mais, en supposant dans leur critique quelque chose de vrai, j'imaginerais deux causes de cette différence qui en seraient en même temps l'excuse.

L'une est l'influence de l'exemple que lui donnaient les écrivains de son temps; car dans les romans, les comédies et presque tous les écrits de cette époque, le style avait quelque chose des formes contournées qu'on donnait à l'ameublement et aux parures, et il est devenu moins apprêté, j'entends celui des bons écrivains, en même temps que nos vêtements et nos meubles ont repris beaucoup de choses de l'antique simplicité.

Une seconde cause de cette légère différence entre les anciens contes et les nouveaux, serait le changement survenu dans la situation de l'auteur, entre les époques de ces diverses compositions. En écrivant les premiers, il vivait dans une grande dissipation, au milieu de sociétés bruyantes où l'on cherchait le plaisir sous toutes ses formes et l'esprit dans toute sa parure; il a composé les derniers, lorsque son mariage lui avait fait connaître une vie intérieure moins agitée et plus morale.

Ses anciens contes, fruits d'une imagination jeune et vagabonde, se ressentent d'une sorte de libertinage de l'esprit. Les nouveaux, écrits dans une situation plus calme, auprès de sa femme et au bruit des jeux de ses enfants, sont plus près de la nature qui se fait mieux entendre à la maturité de l'âge et dans le silence des passions.

A ces productions agréables (ses premiers contes), le laborieux Marmontel joint bientôt la rédaction du *Mercure*. On voulait faire du privilége de cet ouvrage, l'un de nos plus anciens journaux, un fonds sur lequel seraient établies des pensions pour un nombre de gens de lettres. Il était de l'intérêt de tous que ce fonds fût porté à toute sa valeur, et c'est à quoi parvint promptement Marmontel par des moyens qu'on

n'a pas toujours employés après lui dans quelques ouvrages périodiques. Parler aux gens de lettres le langage de la décence en même temps que celui de la vérité; justifier la liberté avec laquelle on observe les défauts par l'attention avec laquelle on relève les beautés; se refuser à ces traits d'ironie sanglante et pourtant facile, qui ne prouvent rien et qui n'éclairent personne, quoique plus amusants pour le peuple des lecteurs qu'une critique honnête et sensée; parler le ton modéré de la raison, au lieu de consoler l'envie et de flatter la malignité; enfin, et surtout, ne pas prostituer sa plume à l'esprit de parti; telles furent les lois qu'observa constamment Marmontel dans la rédaction de son journal.

D'heureux effets de ce genre de critique se firent bientôt sentir. Les brillants essais de Malfilâtre furent encouragés. Thomas, rebuté par des censures malveillantes, fut ranimé par les justes éloges donnés à son *poëme de Jumonville*. Les prémices de la traduction des *Géorgiques* furent annoncées avec les espérances qui ont été depuis et remplies et surpassées. Colardeau, la Harpe, le Mierre, et tous les jeunes écrivains qui promettaient quelque mérite, furent guidés dans la carrière par des critiques tout-à-la-fois sévères et bienveillantes, en même temps qu'animés à la poursuivre par la justice rendue à leur talent.

Quoique la littérature soit ici notre objet principal, je ne dois pas oublier que Marmontel fit aussi du *Mercure* tout ce qu'il devait être pour les sciences et les arts, en mettant à contribution toutes les académies de France et tous les hommes instruits qui s'empressèrent de concourir au succès d'un ouvrage devenu le patrimoine des hommes de lettres.

Malheureusement pour les lettres et pour celui qui les servait si bien, à peine quelques années s'étaient écoulées que le *Mercure* lui fut ôté à la suite d'un évènement qui doit trouver sa place dans son éloge, parce qu'il a été pour lui l'occasion d'une action dont on peut le louer autant que de son meilleur ouvrage.

Je dirai donc ici que Marmontel, accusé faussement d'avoir fait une satire contre un homme de la cour, après avoir été mis à la Bastille malgré ses dénégations, pressé de nommer l'auteur sous peine de perdre le *Mercure*, c'est-à-dire quinze à dix-huit mille livres de rente, garda le secret de sa société; car ce n'était pas celui d'un ami. Ce n'est là sans doute qu'un devoir rempli; mais, pour le remplir, il faut un courage et un désintéressement peu communs, qu'on peut louer en tout temps, et qu'on ne doit pas omettre de louer dans celui-ci.

La perte du *Mercure* ne découragea pas Marmontel; et, recourant aux ressources que lui fournissait son talent, il donna bientôt deux ouvrages qui ont beaucoup contribué à étendre sa réputation littéraire, *Bélisaire* et *les Incas*.

Le premier est la morale des rois, mise dans la bouche d'un homme d'État, à qui ses services, son expérience, son âge, donnent une grande autorité. Elle est par-tout élevée et noble jusqu'à la magnanimité; mais celui qui donne ces leçons ne néglige pas de tracer d'une main ferme la morale et les devoirs des peuples.

Bélisaire eut dès l'abord un assez grand succès; mais la Sorbonne et le clergé s'étant alarmés de la doctrine de l'auteur sur la tolérance des cultes établie dans son quinzième chapitre, et le menaçant d'une censure, l'ouvrage fut recherché avec encore plus d'empressement; on en fit en peu de temps plusieurs éditions. Il attira à Marmontel des lettres flatteuses de plusieurs souverains, et fut traduit bientôt dans presque toutes les langues de l'Europe.

La question agitée dans ce quinzième chapitre n'était pas oiseuse.

Depuis plus d'un siècle la saine philosophie avait commencé à combattre cette doctrine fausse et funeste, qui donne aux souverains le droit

d'établir une religion de l'état et celui de forcer leurs sujets à l'embrasser. On avait bien apporté en France quelque adoucissement â l'exécution des lois contre les protestants, cependant la plaie faite à l'état par la révocation de l'édit de Nantes saignait encore ; quelques administrateurs en maintenaient les dispositions dans les provinces du midi; on en faisait l'apologie dans des ouvrages de parti et dans quelques journaux du temps; enfin, on touchait encore à une époque où le gouvernement, intervenant dans les querelles des jansénistes et des molinistes, avait prodigué les lettres de cachet et donné de violentes atteintes à ce droit naturel de l'homme, la liberté des opinions religieuses.

Cette intolérance politique, condamnée également et par l'Évangile et par la raison, ramenée et canonisée au milieu du dix-huitième siècle, avait excité une réclamation puissante de tout ce qu'il y avait d'esprits raisonnables et cultivés, et sur-tout de ces philosophes qu'on calomnie aujourd'hui avec tant d'ingratitude, et qui s'efforçaient d'obtenir dès-lors cette même tolérance civile que vient d'établir un gouvernement éclairé et bienfaisant.

C'était un service rendu à la nation et à l'humanité que de déférer de nouveau au tribunal

de la raison cette grande erreur morale et politique. C'est ce que faisait Marmontel dans *Bélisaire*, et ce qui lui attira l'animadversion des théologiens.

En ce temps-là une censure théologique avait encore de fâcheux effets *civils* (je ne parle que de ceux-là). Buffon en avait eu peur. Marmontel s'occupait, quoique faiblement, de conjurer l'orage; mais Voltaire et d'autres amis le défendaient, en portant la guerre dans le camp ennemi, par des brochures piquantes qui se succédaient sans relâche, et qui éteignaient la foudre jusque dans les mains qui la lançaient. Vingt mille exemplaires de *Bélisaire* étaient répandus dans toute l'Europe avant que la censure parût.

Les théologiens, défenseurs de l'intolérance, servirent mal cette cause, en poursuivant *Bélisaire* avec tant d'obstination; car cette obstination même porta Marmontel à reprendre ce sujet, et à le traiter avec plus de développement dans *les Incas*, dont le but est de faire détester ce fanatisme destructeur qui a porté au nouveau monde les crimes dont il souillait l'ancien, et d'établir sur un grand exemple ce principe énoncé par le vertueux et l'éloquent Fénélon, *que le prince doit accorder à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant ce*

que Dieu souffre, et en n'employant, pour ramener les hommes, que la douce persuasion.

L'auteur des *Incas* atteint ce but; et dans cette fiction ingénieuse, embellie de tous les charmes du style, il prouve avec force l'absurdité, l'iniquité de toute intolérance civile, et le droit qu'a tout homme de s'attacher au culte et d'adopter les dogmes religieux qui lui paraissent les meilleurs parmi ceux qui se concilient avec les bonnes mœurs et les bonnes lois; et en cela il a contribué à avancer cet heureux moment où un législateur éclairé a pu opérer enfin, entre l'empire et les sacerdoces, cette heureuse union qui rend les disciples des doctrines diverses citoyens du même état et enfants de la même famille.

J'arrive aux *Éléments de Littérature* de Marmontel, un de ses plus beaux titres à la gloire littéraire.

Cet ouvrage est le résultat de trente ans de méditations sur l'art d'écrire et sur les divers genres de compositions. L'auteur nous apprend qu'il n'avait été d'abord qu'un recueil d'observations à son usage, qu'il a retravaillées avec soin, pour en faire dans l'*Encyclopédie* la théorie générale de la littérature, et qu'il a revues encore et améliorées dans ses *Éléments*.

Les éléments de toute science doivent être,

ce semble, exposés dans un ordre méthodique, puisque ce n'est qu'à l'aide de la méthode qu'on peut faire saisir l'enchaînement des idées et le rapport des parties. L'ouvrage de Marmontel est cependant formé d'articles disposés par ordre alphabétique, ce qui rompt toute liaison.

Marmontel, qui n'ignorait pas que cette marche avait des inconvénients, lui connaissait aussi des avantages qui la lui ont fait préférer. Il donnait ainsi à une longue suite de préceptes l'attrait de la variété. Dans chaque article il présentait son objet sous tous ses rapports. Il offrait à une jeunesse dissipée et aux gens du monde, qui n'ont pas le temps ou le courage de suivre de longues lectures, une instruction plus facile; enfin il faisait, pour ainsi dire, de cette étude, une conversation libre et variée, dans laquelle il paraissait s'entretenir et causer avec son lecteur, et qu'on pouvait quitter et reprendre à son gré.

Mais ces raisons, qui eussent suffi à beaucoup d'autres, n'appaisaient pas entièrement les scrupules de Marmontel, qui, pour me servir d'une expression commune, que je vous prie de me pardonner, travaillait en conscience. Il imagina donc d'ajouter à son ouvrage une table méthodique, à l'aide de laquelle on pût le lire comme un traité suivi et complet, où les chapitres se-

raient placés dans leur ordre naturel ; et sa table est si bien faite, qu'elle est à elle seule une preuve sensible du mérite de tout son travail.

Dans notre avant-dernière assemblée publique, vous avez entendu louer le *Cours de Littérature* de M. de la Harpe, qui est en effet bien digne d'éloge.

Je me garderai d'instituer, entre deux ouvrages utiles, une comparaison qui tendrait à rabaisser l'un ou l'autre; mais je puis assigner ce qui distingue chacun des deux.

En épargnant à M. de la Harpe les reproches qu'on peut lui faire sur les derniers volumes de son *Cours*, que les hommes raisonnables et libres de tout esprit de parti regardent comme bien inférieurs aux premiers; et, en ne comparant dans les deux ouvrages que ce qui est relatif à la littérature proprement dite, je dirai : Que, dans le *Cours* de M. de la Harpe, on recueille les jugements sains que lui-même a portés et qu'on adopte, pour ainsi dire, tout faits; et que, dans celui de Marmontel, on apprend à juger soi-même. Le premier fait d'excellents écoliers, le second forme des maîtres. La Harpe vous enseigne à saisir tous les détails, à ne laisser échapper ni une faute, ni une beauté; Marmontel, à faire un ensemble d'après une connaissance ap-

profondie du caractère et du genre des diverses espèces de compositions. Celui-là vous conduit dans la pratique de l'art; celui-ci vous en donne une savante théorie. Les auditeurs naturels de la Harpe étaient et devaient être des gens du monde, et sur-tout de jeunes gens et de jeunes femmes; ceux de Marmontel peuvent être des hommes destinés à professer eux-mêmes, qui recueilleraient de ses leçons les premiers principes de l'art qu'ils ont à enseigner.

De ces travaux utiles de Marmontel, je ne craindrai pas de rapprocher ceux auxquels il s'est livré pour perfectionner deux genres de spectacles ou de plaisirs, qui, pour les sociétés civilisées, sont devenus de véritables besoins.

Je le vois d'abord, ramenant dans l'opéra comique et la décence et le bon goût, donnant des règles à cette espèce de drames, et fournissant à Grétry ces charmants poëmes, dans lesquels cet agréable compositeur a su exprimer, par des chants si heureux, et les finesses de la pensée et les délicatesses du sentiment; c'est le mérite qu'offrent *Lucile*, *Sylvain*, *l'Ami de la Maison*, *Zémire et Azor*, spectacles qui ont charmé Paris dans leur nouveauté, et qu'on ne redonne point aujourd'hui sans faire dire aux dépens de qui il appartient : Ah! voilà comme il faut écrire, et voilà comme il faut chanter.

Enhardi par le succès de ces essais, Marmontel tente le premier d'introduire en France et d'appliquer à nos grands opéras cet art charmant, qui paraissait en Italie une plante indigène qu'on ne pouvait naturaliser dans notre sol. Dans cette vue, conservant avec un respect religieux les beautés des poëmes de Quinault, il y ajoute des paroles coupées à la manière de Métastase, et susceptibles des formes piquantes et variées du chant, et sur-tout de ce que les Italiens appellent un *motif.* C'est ainsi qu'il a disposé les poëmes de *Roland* et d'*Atys.* C'est pour cela que je l'ai vu combattre de toute son activité l'indolence du napolitain Piccini, qui, cessant d'être animé par la douce influence d'un délicieux climat, et trouvant ici les rigueurs du nôtre, se déterminait difficilement à mettre les mains sur le piano, et qui eût dit volontiers comme les Hébreux transportés sur les rives du fleuve de Babylone : Comment chanterai-je les cantiques de mon pays dans une terre étrangère ?

Mais bientôt Marmontel fait un pas de plus, et un grand pas, en composant et faisant mettre en musique, par Piccini, le bel opéra de *Didon,* qui a pour nous l'intérêt d'une tragédie, tous les charmes du chant et toutes les séductions de ce spectacle magique, où tous les arts concourent pour assembler tous les plaisirs.

Je sais qu'à l'occasion des soins qu'il s'est donnés pour naturaliser chez nous la musique italienne, et de la lutte établie entre les deux compositeurs qui se disputaient la scène, on a reproché à Marmontel de s'être laissé aller à trop de vivacité contre les admirateurs passionnés de l'antagoniste qu'on opposait à Piccini; mais n'avait-il pas été provoqué? Ne faut-il pas pardonner quelque chose à cette espèce d'hommes qui est *irritable*, comme Horace le dit de lui-même et des poëtes ses confrères? enfin ne doit-on pas le juger avec quelque indulgence, lorsqu'il défend les principes qu'il s'était faits sur la nature du mélodrame, c'est-à-dire une opinion réfléchie et un système auquel il tient comme à sa création?

Parmi les ouvrages de Marmontel, on trouve encore un assez grand nombre de discours en vers, dont plusieurs ont remporté les prix de l'Académie, et les autres ont été lus dans ses assemblées.

Entre les premiers, on peut distinguer celui qui a pour titre, *Epître aux poëtes*, ou *les Charmes de l'Etude*, qui a suscité à son auteur beaucoup de querelles, et dont je dirai quelque chose pour qu'on ne puisse pas me reprocher d'éluder les difficultés de mon sujet. Dans cette *Epître*,

on a cru voir des hérésies littéraires; *Boileau copie,* et *je ne vois jamais Boileau sensible*, a dit Marmontel, et on a crié au blasphème.

Je ne crois pas qu'il soit impossible d'excuser Marmontel en expliquant bien ce qu'il entend par l'invention et par l'espèce de sensibilité qu'il refuse à Boileau; mais il faudrait, pour cela, passer les bornes de ce discours; je me contenterai de dire que, si son opinion est une hérésie littéraire, son talent n'en a pas été infecté; car cette *Épître*, où il est, dit-on, injuste envers Boileau, est faite à la manière de Boileau, et on peut dire qu'il a ressemblé en cela à des hérétiques en matière plus grave, dont la morale pratique est aussi bonne et quelquefois meilleure que celle des orthodoxes les plus purs.

Quant aux discours en vers que Marmontel a lus aux séances publiques de l'Académie, je dois dire, à son éloge, qu'il est un des membres de cette compagnie qui ont le plus contribué à donner à ses assemblées l'éclat dont elles ont brillé jusques aux premiers mouvements de la révolution. On doit à Duclos, et sur-tout à d'Alembert, d'avoir les premiers pris quelque soin pour y attirer ces amis des lettres non moins éclairés que bienveillants, qui les honoraient de leur présence, et que j'y vois rassemblés encore

aujourd'hui. Les moyens qu'ils employaient pour cela étaient d'engager les académiciens à lire ou de lire eux-mêmes des pièces de prose ou de vers dignes de l'assemblée qui venait les entendre.

Marmontel seconda constamment ces intentions de la compagnie et de ses officiers; et, lorsqu'il eut succédé à d'Alembert dans l'emploi de secrétaire, il montra le même zèle, que je rappelle ici comme un modèle que nous nous efforcerons toujours d'imiter.

Les pièces de vers de Marmontel ainsi destinées à des lectures publiques, sont toutes intéressantes par le choix des sujets, par les circonstances dans lesquelles elles ont été lues, et quelquefois par les effets qu'elles ont produits. C'est ce que je montrerai par quelques exemples.

En 1772, son *Discours sur l'Incendie de l'Hôtel-Dieu* fut le signal d'une réclamation universelle en faveur des pauvres, et réveilla pour eux une attention du public et du gouvernement, qui eut des effets heureux et prompts pour l'amélioration des hôpitaux.

Son *Discours sur l'Eloquence*, en 1776, convenait à la séance où fut reçu M. l'archevêque d'Aix, dont vous avez entendu naguères louer ici dignement et avec justice les talents oratoires,

et qui, dans deux grandes occasions, a parlé des devoirs réciproques des souverains et des peuples avec une force et une vérité dignes de son ministère.

Le *Discours sur l'Histoire*, lu à l'Académie en 1777, dans une séance particulière que l'empereur d'Allemagne honorait de sa présence, et depuis dans l'assemblée publique pour la réception de l'abbé Millot, est plein de leçons courageuses pour les maîtres du monde, et de traits de la plus noble liberté.

Enfin son *Discours* en vers *sur l'Espérance de se survivre*, lu à la réception de M. Ducis, succédant à Voltaire, ne pouvait être mieux placé qu'en cette circonstance; car, pour établir la maxime qui est le but de cet ouvrage,

Rien de grand sans l'espoir de l'immortalité.

quel moment pouvait être mieux choisi, que celui où nous venions de perdre l'homme célèbre à qui ce même sentiment a inspiré tant de chefs-d'œuvre qui demeureront *immortels*, malgré tous les efforts des ennemis du goût et de la raison!

Ici, Messieurs, finit ce que j'avais à vous dire des ouvrages de Marmontel, imprimés de son vivant; mais il nous est resté de lui plusieurs

écrits posthumes, dont quelques-uns sont déja publiés; tels sont ses *Mémoires* en quatre volumes, et deux volumes sur la *Régence;* et les autres ne tarderont pas à l'être, et comprennent un *Traité de Morale*, un *Traité de Métaphysique*, une *Grammaire*, et une *Logique.*

Je parlerai d'abord de ses *Mémoires.*

Il y a long-temps que le sévère Pascal a dit : *Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre, non pas en passant, mais par un dessein premier et principal.* A cela, tout le monde répète la réponse faite par Voltaire : Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement comme il l'a fait, car il a peint la nature humaine, et on aimera toujours le philosophe qui peint sous son nom nos faiblesses et nos folies.

Des censeurs qui, ayant moins d'autorité que Pascal, sont aussi difficiles que lui, font à Marmontel un reproche de même genre; je leur répondrai d'abord en invoquant ce sentiment naturel au cœur de l'homme, ce *désir de se survivre* dont Marmontel a si bien parlé dans le Discours en vers qui porte ce titre; ce sentiment, dis-je, ne l'excuse-t-il pas d'avoir voulu laisser après lui quelque aliment aux souvenirs de l'amitié? L'homme sensible qui met dans la bouche de l'époux, pleurant sur la tombe d'une tendre épouse, ces touchantes paroles :

On ne me répond point, mais peut-être on m'entend,

a bien pu croire, comme il le dit lui-même,

Que la mort ne rompt pas tous les nœuds de la vie.

Mais la première phrase de ses *Mémoires* en est une suffisante apologie. *C'est pour mes enfants*, dit-il, *que j'écris l'histoire de ma vie. Leur mère l'a voulu. Si quelque autre y jette les yeux, qu'il me pardonne des détails minutieux pour lui, mais que je crois intéressants pour eux.* Et qui peut blâmer, en effet, un père d'écrire pour ses enfants son histoire, celle de ses liaisons, de ses travaux, des obstacles qu'il a rencontrés, des succès qu'il a obtenus? Tous ces détails doivent leur être précieux; et, si l'on demande pourquoi les rendre publics, j'ose dire que, parmi ceux qui blâment cette publication, il n'en est point qui, possesseurs du manuscrit, eussent voulu le brûler ou le garder inédit, et que ce n'était pas à la veuve et aux enfants de Marmontel à juger ses ouvrages avec plus de sévérité.

On s'est plaint, et peut-être avec quelque raison, de la manière dont Marmontel a parlé de quelques personnages connus ou célèbres, qu'il a, dit-on, mal jugés, soit en les rabaissant au-dessous, soit en les élevant au-dessus de ce qu'ils valaient. Quant aux torts du premier genre, je

suis tout prêt à reconnaître ceux dont il peut s'être rendu coupable; car si j'aime Platon, j'aime encore plus la vérité. Je verrai donc avec plaisir les amis de ceux envers qui il a été injuste, et qui les ont mieux connus que lui, redresser des jugements dictés par quelques préventions dont personne n'est tout-à-fait exempt. Je dirai seulement que Marmontel, en se trompant ainsi, a toujours été de bonne foi, et, mérite peu commun au temps où nous vivons, qu'il a jugé et blâmé, non suivant l'esprit de telle et telle coterie et les opinions de tel ou tel temps, mais suivant sa propre conviction et son sentiment, ce qui n'excuse pas l'erreur, mais ce qui affaiblit, aux yeux de l'homme juste et bon, les torts de celui qui se trompe.

J'ajouterai que, s'il a jugé quelques hommes en place avec des préventions trop favorables, j'aime encore mieux cette erreur qui compense, pour ainsi dire, l'autre, que le dénigrement universel de ces frondeurs infatigables, détracteurs nés de tout homme public, parce qu'ils ne croient ni à la vérité ni à la vertu.

Mais ces torts de Marmontel une fois écartés ou pardonnés, quel agrément et quelle instruction ne trouve-t-on pas dans ses *Mémoires!* Quelle variété, quelle vie dans cette galerie de portraits

AVIS A MM. LES SOUSCRIPTEURS.

Cette Livraison se compose du premier volume des Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants, et du premier volume des Contes moraux, formant les tomes I et III des OEuvres complètes.

Le Portrait de Marmontel, gravé par M. Leroux, demandant beaucoup de temps, ne paraîtra qu'avec la deuxième Livraison.



suprême, il compare celle des païens avec celle de l'Évangile, et donne tout l'avantage à celle-ci. Il traite ensuite en autant de chapitres de toutes les sortes de devoirs; et finit par expliquer et démontrer l'intérêt qu'ont tous les hommes, chacun dans leur état, à observer les lois de la morale, qui consiste, selon lui, *à être bon pour être heureux.*

Dans tout ce traité, on trouve l'abondance et la facilité de l'écrivain; et, en le lisant, il est impossible de ne pas lui savoir gré d'avoir rendu si agréable une instruction si utile.

L'existence de Dieu, l'immatérialité de l'ame, son immortalité, sa liberté, la solution de l'objection tirée du mal physique et du mal moral, les notions que nous pouvons nous former de la Divinité et de ses attributs, la nature des facultés de l'entendement humain, tels sont les sujets importants traités dans sa *Métaphysique,* qui me semble avoir, ainsi que sa *Morale,* le grand mérite de n'être pas un livre fait en copiant d'autres livres, mais l'ouvrage d'un bon esprit qui, dans de longues études et de profondes réflexions, ayant assemblé une grande quantité d'idées, les dispose avec ordre, et les verse avec autant d'abondance que de facilité.

Jusqu'à-présent je vous ai peint dans Mar-

montel l'homme de lettres; il me reste à vous montrer en lui l'homme moral.

Dès sa première jeunesse, il lutte avec courage contre la pauvreté, et parvient à l'éloigner de lui par le travail. Fils tendre et respectueux, il console la vieillesse de sa mère, et devient pour ses frères et sœurs un véritable père.

Entré dans la carrière littéraire, il acquiert et conserve jusqu'à la fin l'amitié des gens de lettres les plus distingués de son temps, ainsi que celle de plusieurs hommes estimables dans les rangs les plus élevés de la société.

Marié, il se livre avec un entier abandon aux devoirs que lui prescrit sa nouvelle situation; commerce des femmes, sociétés brillantes, spectacles et liaison avec les artistes, voyages de plaisir, séjour à la campagne, tout cela cède aux charmes de la vie intérieure, et à ceux de la compagne aimable, spirituelle et vertueuse à laquelle il a uni sa destinée. Heureuse manière de calmer les agitations d'une vie dissipée, en cherchant le bonheur où il est.

Devenu père, il est le modèle d'un amour paternel aussi tendre qu'éclairé. L'instruction et l'éducation de ses enfants l'occupent tout entier. Avec une fortune modique, il n'épargne rien pour remplir ce devoir.

de tant d'hommes célèbres et de femmes aimables avec lesquels il a vécu! Quelle franchise et quelle vérité dans les récits de ce qui lui est personnel! Quelle tolérance des opinions et quelle justice pour les personnes! Comme il peint le mouvement de ces sociétés brillantes et animées, dans lesquelles il était lui-même toujours en action, et cet heureux temps où tous les esprits se portaient à-la-fois vers toutes les vérités, en agitant toutes les questions, sans troubler la paix de la société, en même temps que les progrès des sciences, des arts utiles et des arts agréables, multipliaient pour elle tous les genres de jouissance dont se compose son bonheur!

Le public semble avoir accueilli les *Mémoires sur la Régence* comme un ouvrage bien fait et bien écrit. Je vois seulement assez généralement établie l'opinion que l'auteur n'a pas été juste envers Louis XIV et madame de Maintenon; et cette opinion, je la partage. Marmontel s'est laissé égarer en cela par les Mémoires de Saint-Simon, source où il a le plus puisé et dont il ne s'est pas assez défié, en nous avertissant lui-même qu'il fallait s'en défier beaucoup; mais à cette erreur près, je le vois observer la loi prescrite à l'historien, de ne rien dire qu'il ne croie vrai, et d'oser dire tout ce qu'il croit tel. Quant au

style, il est remarquable par la rapidité des récits, la netteté des discussions, la vérité des portraits.

Entre ses ouvrages posthumes qui n'ont pas encore paru, sa *Grammaire* pourra être consultée par les hommes les plus exercés dans l'art d'écrire et de parler; elle a le mérite d'une grande clarté qui résulte tant de la manière d'écrire de l'auteur, que de la richesse et de l'abondance des exemples par lesquels il explique et appuie ses leçons, et dont l'ensemble est une sorte d'extrait de nos meilleurs écrivains que les personnes les plus instruites retrouvent toujours cités avec un nouveau plaisir.

Sa *Logique* sera étudiée avec fruit. La forme en est nouvelle; on pourra en contester quelques notions préliminaires sur l'origine des idées et l'analyse des sensations; mais, lorsqu'il en vient à l'art de raisonner, il fait l'emploi le plus heureux des *Topiques de Cicéron* et des *Analytiques d'Aristote*. Une élégante simplicité, une justesse soutenue, une clarté parfaite, et, comme dans sa *Grammaire*, une grande richesse et un beau choix d'exemples applanissent les difficultés et font oublier la sécheresse du sujet.

Dans sa *Morale*, après en avoir lié les principes avec la doctrine de l'existence d'un Être

C'est là qu'au sein de sa famille, aimé et respecté de ses voisins, répandant autour de lui le bien que sa modique fortune lui permet encore de faire, travaillant avec assiduité pour laisser à ses enfants ses dernières instructions dans les traités dont j'ai fait ci-dessus mention, il couronne une vie honorable et laborieuse en mourant, pour ainsi dire, sur le champ de bataille et les armes à la main.

Maintenant, messieurs, je vous le demande, l'homme dont je viens de vous tracer le portrait, n'a-t-il pas des droits à votre estime par son caractère moral, et à votre reconnaissance par ses ouvrages? Ces sentiments ne sont-ils pas justement dus à celui qui, d'une part, a rempli tous les devoirs de la vie sociale, et, de l'autre, employé ses talents à nous ouvrir des sources abondantes d'instruction et de plaisir?

Je sais qu'on se plaint souvent de l'ingratitude des hommes envers ceux qui les ont éclairés et servis. Il y a long-temps qu'on a peint la justice des siècles, les attendant assise sur leur tombe, et ne se montrant à eux que là. Souvent leur vie entière est un combat. Comme tous les hommes à talents, Marmontel a été long-temps en butte à ce que la critique a de plus injuste et de plus amer de la part de ces écrivains éphé-

mères qui vivent du mal qu'ils disent, car je ne saurais convenir que ce soit du mal qu'ils font.

Enfin, le temps de la justice est arrivé pour lui; mais, que dis-je? elle n'a pas été si tardive; et, bien avant de le perdre, nous avons vu ses ouvrages et son caractère prendre dans l'opinion publique une place distinguée qui leur restera.

Oui, messieurs, j'aime à penser que, si Marmontel, octogénaire, était venu vous apporter ici les fruits de ses dernières veilles, et présider peut-être cette respectable assemblée, avec l'autorité de l'expérience et de l'âge, il eût reçu de vous les témoignages de la considération naturellement attachée à la vieillesse d'un homme de lettres qui a rempli sa vie de travaux utiles; vous l'auriez vu avec intérêt près de la fin d'une longue carrière, conservant encore quelque chose de cette énergie du jeune âge, qui est l'ame de l'ame et la vie de la vie. Vous auriez applaudi à ses derniers efforts, et cet accueil qui eût payé tous ses travaux, je pourrai croire qu'il l'eût obtenu de vous d'après l'indulgence avec laquelle vous aurez bien voulu m'entendre.

Lié avec beaucoup de gens en place et aux approches de la révolution avec un grand nombre de personnages qui y ont joué des rôles importants, il n'use de la considération qu'ils ont pour lui que pour les éclairer de ses vues et leur inspirer sa modération, et demeure exempt de toute ambition au moment où toutes les ambitions sont réveillées.

Membre de l'assemblée électorale de Paris en 1789, il y porte son excellent esprit; et ceux de ses collégues qui lui ont survécu attestent encore aujourd'hui la sagesse qu'il y montra et le courage avec lequel il combattit les violences de l'esprit de parti qui allait devenir bientôt l'esprit dominant; sacrifiant ainsi à la vérité et à la cause du bien public les espérances fondées qu'il avait d'être nommé député aux états-généraux.

En 1792, aux premiers jours du mois d'août, témoin des mouvements qui agitaient la capitale, et conjecturant qu'ils iraient en augmentant et renverseraient tout ce qui se trouverait sur leur passage, il se retire avec sa femme et ses enfants dans un hameau près de Gaillon, en Normandie, où il achète une petite maison de paysan et environ deux arpents de jardin, en se résignant avec courage à la perte de la plus grande partie d'une fortune acquise par de longs travaux, et

à une vie obscure, privée de toutes les dissipations de la société à l'âge où elle est plus que jamais un besoin.

En mars 1797 (germinal an V), nommé membre du conseil des anciens par le département de l'Eure, chargé par ses commettants de solliciter auprès du gouvernement le libre exercice des cultes, c'est-à-dire, ce qui est bien remarquable, de demander pour la religion catholique la même tolérance qu'il avait invoquée dans *Bélisaire* pour les religions dissidentes, il écrit sur ce sujet un discours imprimé dans le dernier volume de ses *Mémoires*, et qu'il n'a pas pu prononcer; où, se défendant d'employer les moyens de l'art oratoire qui ne sont plus, dit-il, de son âge, il est encore éloquent, parce qu'il parle le langage du sentiment et de la vérité.

En août (fructidor) de la même année, les élections de son département ayant été cassées avec celles de quarante-huit autres, après avoir échappé au danger d'aller périr dans les marais de Sinamary, il retourne à sa retraite et à ses livres avec autant de joie que le berger de la fable, appelé par le monarque à être pasteur de gens, en éprouve à retrouver dans son coffre les instruments de son premier métier, et à reprendre la vie champêtre dont il a connu les douceurs.

On trouve chez le même Libraire :

Les Antiquités romaines, ou Tableau des mœurs, usages et institutions des Romains, etc., ouvrage principalement destiné à faciliter l'intelligence des auteurs classiques latins; par Alexandre Adam, recteur de la grande école d'Édimbourg, traduit de l'anglais sur la septième édition, avec des notes du traducteur français et quelques-unes du traducteur allemand. 2 vol. in-8° imprimés par Firmin Didot. Prix, 12 fr.

Lycée, ou Cours de Littérature ancienne et moderne, par J. F. La Harpe, édition classique et complète en 4 vol. formant cinq parties in-8°, avec une table analytique par ordre de matières. Prix, 28 fr.

Histoire naturelle des Animaux sans vertèbres, présentant les caractères généraux et particuliers des animaux, leurs familles, leurs genres et la citation des principales espèces qui s'y rapportent; par M. de Lamarck, membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris, professeur de Zoologie au Muséum d'Histoire naturelle; *in*-8°, tomes I, II, III et IV. Prix, 28 fr.

OEuvres de l'abbé Millot, savoir :

1° Éléments de l'Histoire de France, depuis Clovis jusqu'à Louis XV, continués jusqu'à la mort de Louis XVI, par M. Millon, professeur de la faculté des lettres de l'Académie de Paris; par M. Delille de Salles, membre de l'Institut, jusqu'au gouvernement impérial, et par M. A. B. jusqu'à la paix de 1815, 10e édition, ornée de figures d'après les dessins de Desenne et Duvivier, 4 vol. *in*-12. Prix, 12. fr.

2° Éléments de l'Histoire d'Angleterre depuis la conquête des Romains jusqu'à Georges II, revue, corrigée et augmentée du règne de Georges III, jusqu'à la paix de Tilsit, par les continuateurs de l'Histoire de France, 4 vol. *in* 12. Prix, 12 fr.

3° Eléments de l'Histoire ancienne, 4 vol. *in*-12. Prix, 10 fr.

4° Éléments de l'Histoire moderne, 5 vol. *in*-12. Prix, 15 fr.

5° Histoire littéraire des Troubadours, 3 vol. *in*-12. Prix, 9 fr. (Chacun de ces ouvrages se vend aussi separément.)

Œuvres complètes de Racine, avec le Commentaire de La Harpe, augmentées de plusieurs morceaux inédits ou peu connus, édition revue, corrigée et ornée de figures d'après les dessins de Moreau, 7 vol. *in*-8°. Prix, 30 fr.

La Vie et les Aventures de Robinson Crusoé, par Daniel Defoë; traduction revue et corrigée sur la belle édition de Stockdale, en 1790, augmentée de la vie de l'auteur qui n'avait pas encore paru, édition ornée de belles gravures d'après les dessins originaux de Stothart et Duvivier, d'une carte géographique, accompagnée d'un Vocabulaire de Marine, 3 vol. grand *in*-8°, papier fin. Prix, 15 fr.

— Les mêmes, grand papier vélin et les nouvelles figures avant la lettre, 30 fr.

Commentaires de César, traduction nouvelle, avec notes militaires sur le texte, par M. de Toulongeon, ancien officier-général, ex-constituant, membre de l'Institut et du Corps législatif; très-jolie édition, imprimée avec petit-texte neuf, ornée d'une carte de l'ancienne Gaule, gravée par Adam, 2 gros vol. *in*-18. Prix, 5 fr.

Essai d'un Cours élémentaire et général des Sciences physiques, par F. S. Beudant (partie physique), 1 vol. avec planches. Prix, 7 fr. 50 c.

Mémoires, ou Essais sur la Musique, par Grétry, membre de l'Institut, 3 vol. *in*-8°. Prix, 12 fr.

Histoire de Jean Churchill, duc de Marlborough, par Dutens, 3 vol. *in*-8°, ornés de cartes et plans de batailles. Prix, 21 fr.

Œuvres complètes de J. J. Rousseau, 18 vol. grand *in*-4° *papier vélin*, imprimés par Didot jeune, et ornés de belles figures d'après Monsiau, cartonnés à la Bradelle. Prix, 500 fr.

Premières épreuves.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR DES MÉMOIRES PUBLIÉS EN 1800.

Ces *Mémoires* sont un des derniers ouvrages de feu Jean-François Marmontel; ils étaient cependant écrits presqu'en totalité trois ans avant sa mort.

Né en 1723, arrivé à Paris en 1745, mort en 1799, il a vécu avec le dix-huitième siècle tout entier. Ses relations, ses sociétés, ses affections, ses places, ses travaux lui ont fait connaître, pendant ce long espace de temps, les personnes les plus distinguées. En effet, dans cette époque, il n'est presque pas un homme ou une femme célèbre, en quelque genre que ce soit, qui n'ait un article dans cette vaste galerie. Nous croyons qu'elle sera parcourue avec un vif intérêt.

La seule lecture de la table ajoutée à la fin de chaque volume, le grand nombre de

noms de personnes qui y sont citées donnent une idée de l'immense variété d'objets que présente l'ouvrage. Que de souvenirs, en effet, dans la vie de celui qui a vu Massillon, Fontenelle, Montesquieu, et qui a été membre d'une de nos assemblées nationales! que de portraits entre celui de Vauvenargue et celui de Thomas! Cette table est un fil qui guide la curiosité; elle fixe en même temps les principales époques.

MÉMOIRES

D'UN PÈRE

POUR SERVIR A L'INSTRUCTION DE SES ENFANTS.

LIVRE PREMIER.

C'est pour mes enfants que j'écris l'histoire de ma vie; leur mère l'a voulu. Si quelque autre y jette les yeux, qu'il me pardonne les détails minutieux pour lui, mais que je crois intéressants pour eux. Mes enfants ont besoin de recueillir les leçons que le temps, l'occasion, l'exemple, les situations diverses par où j'ai passé, m'ont données. Je veux qu'ils apprennent de moi à ne jamais désespérer d'eux-mêmes, mais à s'en défier toujours; à craindre les écueils de la bonne fortune, et à passer avec courage les détroits de l'adversité.

J'ai eu sur eux l'avantage de naître dans un lieu où l'inégalité de conditions et de fortune ne se faisait presque pas sentir. Un peu de bien,

quelque industrie, ou un petit commerce, formaient l'état de presque tous les habitants de Bort, petite ville de Limosin, où j'ai reçu le jour. La médiocrité y tenait lieu de richesse; chacun y était libre et utilement occupé. Ainsi la fierté, la franchise, la noblesse du naturel n'y étaient altérées par aucune sorte d'humiliation, et nulle part le sot orgueil n'était plus mal reçu ni plutôt corrigé. Je puis donc dire que, durant mon enfance, quoique né dans l'obscurité, je n'ai connu que mes égaux; de là peut-être un peu de roideur que j'ai eue dans le caractère, et que la raison même et l'âge n'ont jamais assez amollie.

Bort, situé sur la Dordogne, entre l'Auvergne et le Limosin, est effrayant au premier aspect pour le voyageur, qui de loin, du haut de la montagne, le voit au fond d'un précipice, menacé d'etre submergé par les torrents que forment les orages, ou écrasé par une chaîne de rochers volcaniques, les uns plantés comme des tours sur la hauteur qui domine la ville, et les autres déja pendants et à demi-déracinés; mais Bort devient un séjour riant, lorsque l'œil rassuré se promène dans le vallon. Au-dessus de la ville, une île verdoyante que la rivière embrasse, et qu'animent le mouvement et le bruit d'un moulin, est un bocage peuplé d'oiseaux. Sur les deux bords de la rivière, des vergers, des prairies et des champs cultivés par un peuple laborieux forment des tableaux variés. Au-dessous de la ville le vallon

se déploie, d'un côté en un vaste pré que des sources d'eau vive arrosent; de l'autre, en des champs couronnés par une enceinte de collines, dont la douce pente contraste avec les rochers opposés. Plus loin, cette enceinte est rompue par un torrent qui, des montagnes, roule et bondit à travers des forêts, des rochers et des précipices, et vient tomber dans la Dordogne par une des plus belles cataractes du continent, soit pour le volume des eaux, soit pour la hauteur de leur chûte; phénomène auquel il ne manque, pour être renommé, que de plus fréquents spectateurs.

C'est près de là qu'est située cette petite métairie de Saint-Thomas, où je lisais Virgile à l'ombre des arbres fleuris qui entouraient nos ruches d'abeilles, et où je faisais de leur miel des goûters si délicieux. C'est de l'autre côté de la ville, au-dessus du moulin et sur la pente de la côte, qu'est cet enclos où, les beaux jours de fêtes, mon père me menait cueillir des raisins de la vigne que lui-même il avait plantée, ou des cerises, des prunes et des pommes des arbres qu'il avait greffés.

Mais ce qui, dans mon souvenir, fait le charme de ma patrie, c'est l'impression qui me reste des premiers sentiments dont mon ame fut comme imbue et pénétrée par l'inexprimable tendresse que ma famille avait pour moi. Si j'ai quelque bonté dans le caractère, c'est à ces douces émotions, à ce bonheur habituel d'aimer et d'être

aime, que je crois le devoir. Ah! quel présent nous fait le Ciel, lorsqu'il nous donne de bons parents!

Je dus aussi beaucoup à une certaine aménité de mœurs qui régnait alors dans ma ville, et il fallait bien que la vie simple et douce qu'on y menait eût de l'attrait, puisqu'il n'y avait rien de plus rare que de voir les enfants de Bort s'en éloigner. Leur jeunesse était cultivée, et dans les colléges voisins leur colonie se distinguait; mais ils revenaient dans leur ville, comme un essaim d'abeilles à la ruche après le butin.

J'avais appris à lire dans un petit couvent de religieuses, bonnes amies de ma mère. Elles n'élevaient que des filles; mais, en ma faveur, elles firent une exception à cette règle. Une demoiselle bien née, et qui, depuis long-temps vivait retirée dans cet hospice, avait eu la bonté d'y prendre soin de moi. Je dois bien chérir sa mémoire et celle des religieuses qui m'aimaient comme leur enfant!

De là je passai à l'école d'un prêtre de la ville, qui, gratuitement et par goût, s'était voué à l'instruction des enfants. Fils unique d'un cordonnier, le plus honnête homme du monde, cet ecclésiastique était un vrai modèle de la piété filiale. J'ai encore présent l'air de bienséance et d'égards mutuels qu'avaient l'un avec l'autre, le vieillard et son fils, le premier n'oubliant jamais la dignité du sacerdoce, ni le second la sainteté

du caractère paternel. L'abbé Vaissière (c'était son nom), après avoir rempli ses fonctions à l'église, partageait le reste de son temps entre la lecture et les leçons qu'il nous donnait. Dans le beau temps, un peu de promenade, et quelquefois, pour exercice, une partie de mail dans la prairie, étaient ses seuls amusements. Il était sérieux, sévère et d'une figure imposante. Pour toute société, il avait deux amis, gens estimés dans notre ville. Ils ont vécu ensemble dans la plus paisible intimité, se réunissant tous les jours, et tous les jours se retrouvant les mêmes, sans altération, sans refroidissement dans le plaisir de se revoir, et, pour complément de bonheur, ils sont morts à peu d'intervalle. Je n'ai guère vu d'exemple d'une si douce et si constante égalité dans le cours de la vie humaine.

A cette école j'avais un camarade qui fut pour moi, dès mon enfance, un objet d'émulation. Son air sage et posé, son application à l'étude, le soin qu'il prenait de ses livres, où je n'apercevais jamais aucune tache, ses blonds cheveux toujours si bien peignés, son habit toujours propre dans sa simplicité, son linge toujours blanc, étaient pour moi un exemple sensible; et il est rare qu'un enfant inspire à un enfant l'estime que j'avais pour lui. Il s'appelait Durant. Son père, laboureur d'un village voisin, était connu du mien; j'allais en promenade, avec son fils, le voir dans son village. Comme il nous recevait, ce bon

vieillard en cheveux blancs! la bonne crème, le bon lait, le bon pain bis qu'il nous donnait! et que d'heureux présages il se plaisait à voir dans mon respect pour sa vieillesse! Que ne puis-je aller sur sa tombe semer des fleurs! il doit y reposer en paix; car de sa vie il ne fit que du bien. Vingt ans après, nous nous sommes, son fils et moi, retrouvés à Paris sur des routes bien différentes; mais je lui ai reconnu le même caractère de sagesse et de bienséance qu'il avait à l'école; et ce n'a pas été pour moi une légère satisfaction que celle de nommer un de ses enfants au baptême. Revenons à mes premiers ans.

Mes leçons de latin furent interrompues par un accident singulier. J'avais un grand désir d'apprendre; mais la nature m'avait refusé le don de la mémoire. J'en avais assez pour retenir le sens de ce que je lisais; mais les mots ne laissaient aucune trace dans ma tête, et, pour les y fixer, c'était la même peine que si j'avais écrit sur un sable mouvant. Je m'obstinais à suppléer, par mon application, à la faiblesse de mon organe; ce travail excéda les forces de mon âge; mes nerfs en furent affectés. Je devins comme somnambule: la nuit, tout endormi, je me levais sur mon séant, et, les yeux entr'ouverts, je récitais à haute voix les leçons que j'avais apprises. Le voilà fou, dit mon père à ma mère, si vous ne lui faites pas quitter ce malheureux latin; et l'étude en fut suspendue; mais au bout de huit

ou dix mois, je la repris; et, au sortir de ma onzième année, mon maître ayant jugé que j'étais en état d'être reçu en quatrième, mon père consentit, quoiqu'à regret, à me mener lui-même au collége de Mauriac, qui était le plus voisin de Bort.

Ce regret de mon père était d'un homme sage, et je dois le justifier. J'étais l'aîné d'un grand nombre d'enfants; mon père, un peu rigide, mais bon par excellence sous un air de rudesse et de sévérité, aimait sa femme avec idolâtrie: il avait bien raison! la plus digne des femmes, la plus intéressante, la plus aimable dans son état, c'était ma tendre mère. Je n'ai jamais conçu comment, avec la simple éducation de notre petit couvent de Bort, elle s'était donné et tant d'agrément dans l'esprit, et tant d'élévation dans l'ame, et singulièrement dans le langage et dans le style, ce sentiment des convenances si juste, si délicat, si fin, qui semblait être en elle le pur instinct du goût. Mon bon évêque de Limoges, le vertueux Coëtlosquet, m'a parlé souvent à Paris, avec le plus tendre intérêt, des lettres que lui avait écrites ma mère, en me recommandant à lui.

Mon père avait pour elle autant de vénération que d'amour. Il ne lui reprochait que son faible pour moi, et ce faible avait une excuse: j'étais le seul de ses enfants qu'elle avait nourri de son lait; sa trop frêle santé ne lui avait plus permis

de remplir un devoir si doux. Sa mère ne m'aimait pas moins; je crois la voir encore, cette bonne petite vieille : le charmant naturel ! la douce et riante gaieté ! Économe de la maison, elle présidait au ménage, et nous donnait à tous l'exemple de la tendresse filiale; car elle avait aussi sa mère, et la mère de son mari, dont elle avait le plus grand soin. Je date d'un peu loin en parlant de mes bisaïeules; mais je me souviens bien qu'à l'âge de quatre-vingts ans elles vivaient encore, buvant au coin du feu le petit coup de vin, et se rappelant le vieux temps, dont elles nous faisaient des contes merveilleux !

Ajoutez au ménage trois sœurs de mon aïeule, et la sœur de ma mère, cette tante qui m'est restée; c'était au milieu de ces femmes et d'un essaim d'enfants que mon père se trouvait seul : avec très-peu de bien, tout cela subsistait. L'ordre, l'économie, le travail, un petit commerce, et sur-tout la frugalité nous entretenaient dans l'aisance. Le petit jardin produisait presque assez de légumes pour les besoins de la maison; l'enclos nous donnait des fruits, et nos coings, nos pommes, nos poires, confits au miel de nos abeilles, étaient, durant l'hiver, pour les enfants et pour les bonnes vieilles, les déjeûners les plus exquis. Le troupeau de la bergerie de Saint-Thomas habillait de sa laine, tantôt les femmes et tantôt les enfants; mes tantes la filaient; elles filaient aussi le chanvre du champ qui nous don-

nait du linge ; et les soirées où, à la lueur d'une lampe qu'alimentait l'huile de nos noyers, la jeunesse du voisinage venait teiller avec nous ce beau chanvre, formaient un tableau ravissant. La récolte des grains de la petite métairie assurait notre subsistance ; la cire et le miel des abeilles, que l'une de mes tantes cultivait avec soin, étaient un revenu qui coûtait peu de frais ; l'huile, exprimée de nos noix encore fraîches, avait une saveur, une odeur que nous préférions au goût et au parfum de celle de l'olive. Nos galettes de sarrazin, hūmectées, toutes brûlantes, de ce bon beurre du Mont-d'Or, étaient pour nous le plus friand régal. Je ne sais pas quel mets nous eût paru meilleur que nos raves et nos châtaignes ; et en hiver, lorsque ces belles raves grillaient le soir à l'entour du foyer, ou que nous entendions bouillonner l'eau du vase où cuisaient ces châtaignes si savoureuses et si douces, le cœur nous palpitait de joie. Je me souviens aussi du parfum qu'exhalait un beau coing rôti sous la cendre, et du plaisir qu'avait notre grand'mère à le partager entre nous. La plus sobre des femmes nous rendait tous gourmands. Ainsi, dans un ménage où rien n'était perdu, de petits objets réunis entretenaient une sorte d'aisance, et laissaient peu de dépense à faire pour suffire à tous nos besoins. Le bois mort dans les forêts voisines était en abondance et presque en non-valeur ; il était permis à mon père d'en tirer sa provision. L'ex-

cellent beurre de la montagne et les fromages les plus délicats étaient communs et coûtaient peu; le vin n'était pas cher, et mon père lui-même en usait sobrement.

Mais enfin, quoique bien modique, la dépense de la maison ne laissait pas d'être à-peu-près la mesure de nos moyens; et, quand je serais au collége, la prévoyance de mon père s'exagérait les frais de mon éducation; d'ailleurs, il regardait comme un temps assez mal employé celui qu'on donnait aux études : le latin, disait-il, ne faisait que des fainéants. Peut-être aussi avait-il quelque pressentiment du malheur que nous eûmes de nous le voir ravir par une mort prématurée; et, en me faisant de bonne heure prendre un état d'une utilité moins tardive et moins incertaine, pensait-il à laisser en moi un second père à ses enfants. Cependant, pressé par ma mère, qui désirait passionnément qu'au moins son fils aîné fît ses études, il consentit à me mener au collége de Mauriac.

Accablé de caresses, baigné de douces larmes et chargé de bénédictions, je partis donc avec mon père; il me portait en croupe, et le cœur me battait de joie; mais il me battit de frayeur quand mon père me dit ces mots : « On m'a promis, mon fils, que vous seriez reçu en quatrième; si vous ne l'êtes pas, je vous remmène, et tout sera fini. » Jugez avec quel tremblement je parus devant le régent qui allait décider de mon

sort. Heureusement c'était ce bon P. Malosse dont j'ai eu tant à me louer; il y avait dans son regard, dans le son de sa voix, dans sa physionomie, un caractère de bienveillance si naturel et si sensible, que son premier abord annonçait un ami à l'inconnu qui lui parlait. Après nous avoir accueillis avec cette grâce touchante, et invité mon père à revenir savoir quel serait le succès de l'examen que j'allais subir, me voyant encore bien timide, il commença par me rassurer; ensuite, pour épreuve, il me donna un thème: ce thème était rempli de difficultés presque toutes insolubles pour moi. Je le fis mal, et après l'avoir lu : « Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien loin d'être en état d'entrer dans cette classe; vous aurez même bien de la peine à être reçu en cinquième. » Je me mis à pleurer. « Je suis perdu, lui dis-je ; mon père n'a aucune envie de me laisser continuer mes études; il ne m'amène ici que par complaisance pour ma mère, et, en chemin, il m'a déclaré que, si je n'étais pas reçu en quatrième, il me remmenerait chez lui; cela me fera bien du tort, et bien du chagrin à ma mère! Ah! par pitié, recevez-moi; je vous promets, mon père, d'étudier tant, que dans peu vous aurez lieu d'être content de moi. » Le régent, touché de mes larmes et de ma bonne volonté, me reçut, et dit à mon père de n'être pas inquiet de moi, qu'il était sûr que je ferais bien.

Je fus logé, selon l'usage du collége, avec cinq

autres écoliers, chez un honnête artisan de la ville; et mon père, assez triste de s'en aller sans moi, m'y laissa avec mon paquet, et des vivres pour la semaine; ces vivres consistaient en un gros pain de seigle, un petit fromage, un morceau de lard et deux ou trois livres de bœuf; ma mère y avait ajouté une douzaine de pommes. Voilà, pour le dire une fois, quelle était toutes les semaines la provision des écoliers les mieux nourris du collége. Notre bourgeoise nous faisait la cuisine, et pour sa peine, son feu, sa lampe, ses lits, son logement, et même les légumes de son petit jardin qu'elle mettait au pot, nous lui donnions par tête vingt-cinq sous par mois, en sorte que, tout calculé, hormis mon vêtement, je pouvais coûter, à mon père, de quatre à cinq louis par an. C'était beaucoup pour lui, et il me tardait bien de lui épargner cette dépense.

Le lendemain de mon arrivée, comme je me rendais le matin dans ma classe, je vis à sa fenêtre mon régent, qui, du bout du doigt, me fit signe de monter chez lui. Mon enfant, me dit-il, vous avez besoin d'une instruction particulière et de beaucoup d'étude pour atteindre vos condisciples; commençons par les éléments, et venez ici, demi-heure avant la classe, tous les matins, me réciter les règles que vous aurez apprises; en vous les expliquant, je vous en marquerai l'usage. Je pleurai aussi ce jour-là, mais ce fut de reconnaissance. En lui rendant grâces

de ses bontés, je le priai d'y ajouter celle de m'épargner, pour quelque temps, l'humiliation d'entendre lire à haute voix mes thêmes dans la classe. Il me le promit, et j'allai me mettre à l'étude.

Je ne puis dire assez avec quel tendre zèle il prit soin de m'instruire, et quel attrait il sut donner à ses leçons. Au seul nom de ma mère, dont je lui parlais quelquefois, il semblait en respirer l'ame, et, quand je lui communiquais les lettres où l'amour maternel lui exprimait sa reconnaissance, les larmes lui coulaient des yeux.

Du mois d'octobre où nous étions, jusqu'aux fêtes de Pâques, il n'y eut pour moi ni amusement, ni dissipation; mais, après cette demi-année, familiarisé avec toutes mes règles, ferme dans leur application, et comme dégagé des épines de la syntaxe, je cheminai plus librement. Dès-lors je fus l'un des meilleurs écoliers de la classe, et peut-être le plus heureux; car j'aimais mon devoir, et, presque sûr de le faire assez bien, ce n'était pour moi qu'un plaisir. Le choix des mots et leur emploi, en traduisant de l'une en l'autre langue, même déja quelque élégance dans la construction des phrases, commencèrent à m'occuper; et ce travail, qui ne va point sans l'analyse des idées, me fortifia la mémoire. Je m'aperçus que c'était l'idée attachée au mot qui lui faisait prendre racine; et la réflexion me fit bientôt sentir que l'étude des langues était aussi l'étude

de l'art de démêler les nuances de la pensée, de la décomposer, d'en former le tissu, d'en saisir avec précision les caractères et les rapports; qu'avec les mots, autant de nouvelles idées s'introduisaient et se développaient dans la tête des jeunes gens, et qu'ainsi les premières classes étaient un cours de philosophie élémentaire bien plus riche, plus étendu et plus réellement utile qu'on ne pense, lorsqu'on se plaint que, dans les colléges, on n'apprenne que du latin.

Ce fut ce travail de l'esprit que me fit observer, dans l'étude des langues, un vieillard à qui mon régent m'avait recommandé. Ce vieux jésuite, le P. Bourges, était l'un des hommes les plus versés dans la connaissance de la bonne latinité. Chargé de suivre et d'achever le travail du P. Vanière, dans son dictionnaire poétique latin, il avait humblement demandé à faire en même temps la classe de cinquième dans ce petit collége des montagnes d'Auvergne. Il se prit d'intérêt pour moi, et m'invita à l'aller voir les matins des jours de congé. Vous croyez bien que je n'y manquais pas, et il avait la bonté de donner à mon instruction quelquefois des heures entières. Hélas! le seul office que je pouvais lui rendre, était de lui servir la messe; mais c'était un mérite à ses yeux, et voici pourquoi.

Ce bon vieillard était, dans ses prières, tourmenté de scrupules pour des distractions dont

il se défendait avec la plus pénible contention d'esprit : c'était sur-tout en disant la messe qu'il redoublait d'efforts pour fixer sa pensée à chaque mot qu'il prononçait ; et, lorsqu'il en venait aux paroles du sacrifice, les gouttes de sueur tombaient de son front chauve et prosterné. Je voyais tout son corps frémir de respect et d'effroi, comme s'il avait vu les voûtes du ciel s'entr'ouvrir sur l'autel, et le Dieu vivant y descendre. Il n'y eut jamais d'exemple d'une foi plus vive et plus profonde ; aussi, après avoir rempli ce saint devoir, en était-il comme épuisé.

Il se délassait avec moi par le plaisir qu'il avait à m'instruire, et par celui que j'avais moi-même à recevoir ses instructions. Ce fut lui qui m'apprit que l'ancienne littérature était une source intarissable de richesses et de beautés, et qui m'en donna cette soif que soixante ans d'étude n'ont pas encore éteinte. Ainsi, dans un collége obscur, je me trouvais avoir pour maître un des hommes les plus lettrés qui fussent peut-être au monde ; mais je n'eus pas long-temps à jouir de cet avantage ; le P. Bourges fut transféré, et, six ans après, je le retrouvai dans la maison professe de Toulouse, infirme et presque délaissé. C'était un vice bien odieux dans le régime et les mœurs des jésuites, que cet abandon des vieillards! L'homme le plus laborieux, le plus long-temps utile, dès qu'il cessait de l'être, était mis au rebut ; dureté insensée autant qu'elle était inhumaine, parmi

des êtres vieillissants, et dont chacun serait rebuté à son tour.

A l'égard de notre collége, son caractère distinctif était une police exercée par les écoliers sur eux-mêmes. Les chambrées réunissaient des écoliers de différentes classes, et parmi eux l'autorité de l'âge ou celle du talent, naturellement établie, mettait l'ordre et la règle dans les études et dans les mœurs. Ainsi l'enfant qui, loin de sa famille, semblait hors de la classe être abandonné à lui-même, ne laissait pas d'avoir parmi ses camarades des surveillants et des censeurs. On travaillait ensemble et autour de la même table; c'était un cercle de témoins qui, sous les yeux les uns des autres, s'imposaient réciproquement le silence et l'attention. L'écolier oisif s'ennuyait d'une immobilité muette, et se lassait bientôt de son oisiveté; l'écolier inhabile, mais appliqué, se faisait plaindre; on l'aidait, on l'encourageait; si ce n'était pas le talent, c'était la volonté qu'on estimait en lui; mais il n'y avait ni indulgence, ni pitié pour le paresseux incurable; et, lorsqu'une chambrée entière était atteinte de ce vice, elle était comme déshonorée; tout le collége la méprisait, et les parents étaient avertis de n'y pas mettre leurs enfants. Nos bourgeois avaient donc eux-mêmes un grand intérêt à ne loger que des écoliers studieux. J'en ai vu renvoyer uniquement pour cause de paresse et d'indiscipline. Ainsi, dans presque aucun de ces groupes d'en-

fants, l'oisiveté n'était soufferte; jamais l'amusement et la dissipation ne venaient qu'après le travail.

Un usage que je n'ai vu établi que dans ce collége, y donnait aux études, vers la fin de l'année, un redoublement de ferveur. Pour monter d'une classe à une autre, il y avait un sévère examen à subir, et l'une des tâches que nous avions à remplir pour cet examen, était un travail de mémoire. Selon la classe, c'était, pour la poésie, du Phèdre ou de l'Ovide, ou du Virgile, ou de l'Horace; et pour la prose, du Cicéron, du Tite-Live, du Quinte-Curce, ou du Salluste; le tout ensemble, à retenir par cœur, formait une masse d'études assez considérable. On s'y prenait de loin, et ce travail, pour ne pas empiéter sur nos études accoutumées, se faisait dès le point du jour jusqu'à la classe du matin. Il se faisait dans la campagne, où, divisés par bandes, et chacun son livre à la main, nous allions bourdonnant comme de vrais essaims d'abeilles. Dans la jeunesse, il est pénible de s'arracher au sommeil du matin; mais les plus diligents de la bande faisaient violence aux plus tardifs; moi-même bien souvent je me sentais tirer de mon lit encore endormi; et, si depuis j'ai eu dans l'organe de la mémoire un peu plus de souplesse et de docilité, je le dois à cet exercice.

L'esprit d'ordre et d'économie ne distinguait pas moins que le goût du travail notre police

scolastique. Les nouveaux venus, les plus jeunes apprenaient des anciens à soigner leurs habits, leur linge, à conserver leurs livres, à ménager leurs provisions. Tous les morceaux de lard, de bœuf ou de mouton que l'on mettait dans la marmite, étaient proprement enfilés comme des grains de chapelet; et si dans le mélange il survenait quelques débats, la bourgeoise en était l'arbitre. Quant aux morceaux friands qu'à certains jours de fêtes nos familles nous envoyaient, le régal en était commun, et ceux qui ne recevaient rien n'en étaient pas moins conviés. Je me souviens avec plaisir de l'attention délicate qu'avaient les plus fortunés de la troupe à ne pas faire sentir aux autres cette affligeante inégalité. Lorsqu'il nous arrivait quelqu'un de ces présents, la bourgeoise nous l'annonçait; mais il lui était défendu de nommer celui de nous qui l'avait reçu, et lui-même il aurait rougi de s'en vanter. Cette discrétion faisait, dans mes récits, l'admiration de ma mère.

Nos récréations se passaient en exercices à l'antique; en hiver, sur la glace, au milieu de la neige; dans le beau temps, au loin dans la campagne, à l'ardeur du soleil; et ni la course, ni la lutte, ni le pugilat, ni le jeu de disque et de la fronde, ni l'art de la natation n'étaient étrangers pour nous. Dans les chaleurs, nous allions nous baigner à plus d'une lieue de la ville; pour les petits, la pêche des écrevisses dans les ruis-

seaux; pour les grands, celle des anguilles et des truites dans les rivières, ou la chasse des cailles au filet après la moisson, étaient nos plaisirs les plus vifs; et au retour d'une longue course, malheur aux champs d'où les pois verts n'étaient pas encore enlevés. Aucun de nous n'aurait été capable de voler une épingle; mais dans notre morale il avait passé en maxime que ce qui se mangeait n'était pas un larcin. Je m'abstenais tant qu'il m'était possible de cette espèce de pillage; mais sans y avoir coopéré, il est vrai cependant que j'y participais, d'abord en fournissant mon contingent de lard pour l'assaisonnement des pois, et puis en les mangeant avec tous les complices. Faire comme les autres me semblait un devoir d'état dont je n'osais me dispenser; sauf à capituler ensuite avec mon confesseur, en restituant ma part du larcin en aumônes.

Cependant je voyais dans une classe au-dessus de la mienne un écolier dont la sagesse et la vertu se conservaient inaltérables, et je me disais à moi-même que le seul bon exemple à suivre était le sien; mais en le regardant avec des yeux d'envie, je n'osais croire avoir le droit de me distinguer comme lui. Amalvy était considéré dans le collége à tant de titres, et tellement hors de pair au milieu de nous, qu'on trouvait naturel et juste l'espèce d'intervalle qu'il laissait entre nous et lui. Dans ce rare jeune homme, toutes les qualités de l'esprit et de

l'ame semblaient s'être accordées pour le rendre accompli. La nature l'avait doué de cet extérieur que l'on croirait devoir être réservé au mérite. Sa figure était noble et douce, sa taille haute, son maintien grave, son air sérieux, mais serein. Je le voyais arriver au collége ayant toujours à ses côtés quelques-uns de ses condisciples, qui étaient fiers de l'accompagner. Social avec eux, sans être familier, il ne se dépouillait jamais de cette dignité que donne l'habitude de primer entre ses semblables. La croix, qui était l'empreinte de cette primauté, ne quittait point sa boutonnière, pas un même n'osait prétendre à la lui enlever. Je l'admirais, j'avais du plaisir à le voir, et toutes les fois que je l'avais vu, je m'en allais mécontent de moi-même. Ce n'était pas qu'à force de travail je ne fusse, dès la troisième, assez distingué dans ma classe ; mais j'avais deux ou trois rivaux ; Amalvy n'en avait aucun. Je n'avais point acquis dans mes compositions cette constance de succès qui nous étonnait dans les siennes, et j'avais encore moins cette mémoire facile et sûre dont Amalvy était doué. Il était plus âgé que moi; c'était ma seule consolation, et mon ambition était de l'égaler lorsque je serais à son âge. En démêlant, autant qu'il m'est possible, ce qui se passait dans mon ame, je puis dire avec vérité que dans ce sentiment d'émulation ne se glissa jamais le malin vouloir de l'envie : je ne m'affligeais pas qu'il y eût au monde

un Amalvy, mais j'aurais demandé au Ciel qu'il y en eût deux, et que je fusse le second.

Un avantage plus précieux encore que l'émulation, était, dans ce collége, l'esprit de religion qu'on avait soin d'y entretenir. Quel préservatif salutaire pour les mœurs de l'adolescence, que l'usage et l'obligation d'aller tous les mois à confesse ! La pudeur de cet humble aveu de ses fautes les plus cachées en épargnait peut-être un plus grand nombre que tous les motifs les plus saints.

Ce fut donc à Mauriac, depuis onze ans jusques à quinze, que je fis mes humanités, et en rhétorique, je me soutins presqu'habituellement le premier de ma classe. Ma bonne mère en était ravie. Lorsque mes vestes de basin lui étaient renvoyées, elle regardait vîte si la chaîne d'argent qui suspendait la croix avait noirci ma boutonnière ; et lorsqu'elle y voyait cette marque de mon triomphe, toutes les mères du voisinage étaient instruites de sa joie ; nos bonnes religieuses en rendaient grâces au Ciel ; mon cher abbé Vaissière en était rayonnant de gloire. Le plus doux de mes souvenirs est encore celui du bonheur dont je faisais jouir ma mère ; mais autant j'avais de plaisir à l'instruire de mes succès, autant je prenais soin de lui dissimuler mes peines ; car j'en éprouvais quelquefois d'assez vives pour l'affliger, s'il m'en fût échappé la plus légère plainte. Telle fut, en troisième, la querelle que je me fis

avec le P. Bis, le préfet du collége, pour la bourrée d'Auvergne, et tel fut le danger que je courus d'avoir le fouet, en seconde et en rhétorique, une fois pour avoir dicté une bonne amplification, une autre fois pour être allé voir la machine d'une horloge. Heureusement je me tirai de tous ces mauvais pas sans accident, et même avec un peu de gloire.

On sait quelle est à la cour des rois l'envieuse malignité que s'attirent les favoris ; il en est de même au collége. Les soins particuliers qu'avait pris de moi mon régent de quatrième, et mon assiduité à l'aller voir tous les matins m'ayant fait regarder d'abord d'un œil jaloux et méfiant, je me piquai dès-lors de me montrer meilleur et plus fidèle camarade qu'aucun de ceux qui m'accusaient de ne pas l'être et qui se défiaient de moi ; lors donc que je parvins à être fréquemment le premier de ma classe, grade auquel était attaché le triste office de censeur, je me fis une loi de mitiger cette censure ; et en l'absence du régent, pendant la demi-heure où je présidais seul, je commençai par accorder une liberté raisonnable : on causait, on riait, on s'amusait à petit bruit, et ma note n'en disait rien. Cette indulgence, qui me faisait aimer, devint tous les jours plus facile. A la liberté succéda la licence, et je la souffris ; je fis plus, je l'encourageai, tant la faveur publique avait pour moi d'attraits. J'avais ouï dire qu'à Rome les hommes puissants

qui voulaient gagner la multitude, lui donnaient des spectacles : il me prit fantaisie d'imiter ces gens-là. On me citait l'un de nos camarades appelé Toury, comme le plus fort danseur de la bourrée d'Auvergne qui fût dans les montagnes ; je lui permis de la danser, et il est vrai qu'en la dansant il faisait des sauts merveilleux. Lorsqu'une fois on eut goûté le plaisir de le voir bondir au milieu de la classe, on ne put s'en passer ; et moi, toujours plus complaisant, je redemandais la bourrée. Il faut savoir que les sabots du danseur étaient armés de fer, et que la classe était pavée de dalles d'une pierre retentissante comme l'airain. Le préfet, qui faisait sa ronde, entendait ce bruit effroyable ; il accourait, mais dans l'instant le bruit cessait, tout le monde était à sa place ; Toury lui-même, dans son coin, les yeux attachés sur son livre, ne présentait plus que l'image d'une lourde immobilité. Le préfet, bouillant de colère, venait à moi, me demandait la note : la note était en blanc. Jugez de son impatience : ne trouvant personne à punir, il me faisait porter la peine des coupables par les *pensum* qu'il me donnait. Je la subissais sans me plaindre ; mais autant il me trouvait docile et patient pour ce qui m'était personnel, autant il me trouvait rebelle et résolu à ne faire jamais de la peine à mes camarades. Mon courage était soutenu par l'honneur de m'entendre appeler le martyr, et même quelquefois le héros de ma classe. Il est

vrai qu'en seconde la liberté fut moins bruyante, et le ressentiment du préfet parut s'adoucir; mais, au milieu du calme, je me vis assailli par un nouvel orage.

Mon régent de seconde n'était plus ce P. Malosse qui m'avait tant aimé; c'était un P. Cibier, aussi sec, aussi aigre que l'autre était liant et doux. Sans beaucoup d'esprit, ni je crois, beaucoup de savoir, Cibier ne laissait pas de mener assez bien sa classe. Il avait singulièrement l'art d'exciter notre émulation en nous piquant de jalousie. Pour peu qu'un écolier inférieur eût moins mal fait que de coutume, il l'exaltait d'un air qui semblait faire craindre aux meilleurs un nouveau rival. Ce fut dans cet esprit que, rappelant un jour certaine amplification qu'un écolier médiocre passait pour avoir faite, il nous défia tous de faire jamais aussi bien. Or on savait de quelle main était cette amplification si excessivement vantée. Le secret en était gardé; car il était sévèrement défendu dans la classe de faire le devoir d'autrui. Mais l'impatience d'entendre louer à l'excès un mérite emprunté, ne put se contenir : Elle n'est pas de lui, mon père, cette amplification que vous nous vantez tant, s'écria-t-on. Et de qui donc est-elle? demanda-t-il avec colère. On garda le silence. C'est donc à vous à me le dire, poursuivit-il en s'adressant à l'écolier qui était en scène, et celui-ci, en pleurant, me nomma. Il fallut avouer ma faute; mais je

priai le régent de m'entendre, et il m'écouta. « Ce fut, lui dis-je, le jour de S. Pierre, sa fête, que Durif, notre camarade, nous donnait à dîner : tout occupé à bien régaler ses amis, il n'avait pu finir les devoirs de la classe, et l'amplification était ce qui l'inquiétait le plus. Je crus permis et juste de lui en éviter la peine; et je m'offris à travailler pour lui, tandis qu'il travaillait pour nous. »

Il y avait au moins deux coupables; le régent n'en voulut voir qu'un, et son dépit tomba sur moi. Confus, étourdi de colère, il fit appeler le correcteur pour me châtier, disait-il, comme je l'avais mérité : au nom du correcteur, je faisais mon paquet de livres et j'allais quitter le collége. Dès-lors plus d'études pour moi, et mon destin changeait de face; mais ce sentiment d'équité naturelle qui, dans le premier âge, est si vif et si prompt, ne permit pas à mes condisciples de me laisser abandonné. Non, s'écria toute la classe, ce châtiment serait injuste, et si on l'oblige à s'en aller, nous nous en allons tous. Le régent s'apaisa, et il m'accorda mon pardon, mais au nom de la classe, en s'autorisant de l'exemple du dictateur Papirius.

Tout le collége approuva sa clémence, à l'exception du préfet, qui soutint que c'était un acte de faiblesse, et que, contre la rebellion, jamais il ne fallait mollir. Lui-même, un an après, il voulut exercer sur moi cette rigueur dont il

faisait une maxime; mais il apprit qu'au moins fallait-il être juste avant que d'être rigoureux.

Nous n'avions plus qu'un mois de rhétorique à faire pour n'être plus sous sa puissance, lorsqu'il me trouva dans la liste des écoliers qu'il voulait punir d'une faute sans vraisemblance, et dont j'étais pleinement innocent. Dans le clocher des Bénédictins, à deux pas du collége, on réparait l'horloge; curieux d'en voir le mécanisme, des écoliers de différentes classes étaient montés dans ce clocher. Soit maladresse de l'ouvrier, soit quelque accident que j'ignore, l'horloge n'allait point; il était aussi difficile que d'épaisses roues de fer eussent été dérangées par des enfants que rongées par des souris; mais l'horloger les en accusa, et le préfet reçut sa plainte. Le lendemain, à l'heure de la classe du soir, il me fait appeler; je me rends dans sa chambre; j'y trouve dix à douze écoliers rangés en haie autour du mur, et au milieu le correcteur, et ce préfet terrible qui successivement les faisait fustiger. En me voyant, il me demanda si j'étais du nombre de ceux qui étaient montés à l'horloge; et lui ayant répondu que j'y étais monté, il me marqua du doigt ma place dans le cercle de mes complices, et se mit à poursuivre son exécution. Vous croyez bien que ma résolution de lui échapper fut bientôt prise. Je saisis le moment où il tenait une de ses victimes qui se débattait sous sa main, et tout d'un temps j'ouvris la porte et

je m'enfuis. Il s'élança pour m'attrapper; mais il manqua sa proie, et j'en fus quitte pour un pan d'habit déchiré.

Je me réfugiai dans ma classe, où le régent n'était pas encore. Mon habit déchiré, mon trouble, la frayeur, ou plutôt l'indignation dont j'étais rempli , me tinrent lieu d'exorde pour m'attirer l'attention. « Mes amis, m'écriai-je, sauvez-moi, sauvez-vous des mains d'un furieux qui nous poursuit. C'est mon honneur et c'est le vôtre que je vous recommande et que je vous donne à garder : peu s'en est fallu que cet homme injuste et violent, ce P. Bis, ne vous ait fait en moi le plus indigne outrage, en flétrissant du fouet un rhétoricien; il n'a pas même daigné me dire de quoi il voulait me punir; mais aux cris des enfants qu'il faisait écorcher, j'ai entendu qu'il s'agissait d'avoir détraqué une horloge, accusation absurde et dont il sent la fausseté; mais il aime à punir, il aime à s'abreuver de larmes; et l'innocent et le coupable, tout lui est égal, pourvu qu'il exerce sa tyrannie. Mon crime, à moi, mon crime ineffaçable, et qu'il ne peut me pardonner, est de n'avoir jamais voulu vous trahir pour lui plaire, et d'avoir mieux aimé endurer ses rigueurs que d'y exposer mes amis. Vous avez vu avec quelle obstination il s'est efforcé, depuis trois ans, à faire de moi l'espion et le délateur de ma classe. Vous seriez effrayés de l'énormité du travail dont il m'a accablé,

pour arracher de moi des notes qui lui donnassent tous les jours le plaisir de vous molester. Ma constance a vaincu la sienne, sa haine a paru s'assoupir ; mais il épiait le moment de se venger sur moi, de se venger sur vous de la fidélité que je vous ai gardée. Oui, mes amis, si j'avais été assez craintif ou assez faible pour lui laisser porter les mains sur moi, c'en était fait, la rhétorique était déshonorée, et déshonorée à jamais. C'est là ce qu'il s'était promis. Il voulait qu'il fût dit que, sous sa préfecture et sous sa verge humiliante, la rhétorique avait fléchi. Grâce au Ciel, nous voilà sauvés. Il va venir sans doute pour vous demander de me livrer à lui, et d'avance je suis bien sûr du ton dont vous lui répondrez; mais quand j'aurais pour camarades des hommes assez lâches pour ne pas me défendre, seul, je lui vendrais cher mon honneur et ma vie, et je mourrais libre plutôt que de vivre déshonoré. Mais, loin de moi cette pensée! je vous vois tous aussi déterminés que moi à ne pas rester sous le joug : aussi-bien, dans un mois d'ici, la rhétorique allait finir, nous allions entrer en vacances, et un mois retranché du cours de nos études n'est pas digne de nos regrets : que ce soit donc aujourd'hui la fin, la clôture de notre classe. Dès ce moment nous sommes libres, et l'homme altier, l'homme cruel, l'homme féroce est confondu. »

Ma harangue avait excité de grands mouve-

ments d'indignation ; mais la conclusion fit plus d'effet que tout le reste. Jamais péroraison n'entraîna les esprits avec tant de rapidité. « Oui, clôture ! vacance ! me répondit par acclamation, la plus grande pluralité, et jurons tous, avant de sortir de la classe, jurons sur cet autel (car il y en avait un) de n'y plus remettre les pieds. »

Après que le serment eut été prononcé, je repris la parole : « Mes amis, ce n'est point, leur « dis-je, en libertins ni en esclaves fugitifs que nous devons sortir de cette classe ; que le préfet ne dise pas que nous nous sommes échappés ; notre retraite doit se faire paisiblement et décemment ; et, pour la rendre plus honorable, je propose de la marquer par un acte religieux. Cette classe est une chapelle, rendons-y grâce à Dieu par un *Te Deum* solennel, d'avoir acquis et conservé, durant le cours de nos études, la bienveillance du collége et l'estime de nos régents. »

Au même instant, je les vis tous se ranger autour de l'autel ; et, au milieu d'un profond silence, l'un de nos camarades, Valarché, dont la voix le disputait à celle des taureaux du Cantal où il était né, entonna l'hymne de louanges ; cinquante voix lui répondirent, et l'on imagine sans peine quel fut l'étonnement de tout le collége, au bruit imprévu et soudain de ce concert de voix. Notre régent accourut le premier, le préfet descendit, le principal lui-même s'avança

gravement jusqu'à la porte de la classe. La porte était fermée, et ne s'ouvrit qu'après que le *Te Deum* fut chanté ; alors, rangés en demi-cercle, les petits à côté des grands, nous nous laissâmes aborder. « Quel est donc ce tapage ? » nous demanda le violent préfet, et s'avançant au milieu de nous. — « Ce que vous appelez un tapage n'est, lui dis-je, mon père, qu'une action de grâce que nous rendons au Ciel, d'avoir permis que, sans tomber entre vos mains, nous ayons achevé nos premières études. » Il nous menaça d'informer nos familles de cette coupable révolte; et, en me regardant d'un œil menaçant et terrible, il me prédit que je serais un chef de faction. Il me connaissait mal : aussi sa prédiction ne s'est-elle pas accomplie. Le principal, avec plus de douceur, voulut nous ramener; mais nous le suppliâmes de ne pas insister contre une résolution qu'un serment avait consacrée, et notre bon régent resta seul avec nous ; oui, bon, je lui dois cet éloge; et, quoique d'une trempe d'ame moins flexible et moins douce que celle du père Malosse, il lui était comparable au moins par la bonté. Selon l'idée que l'on s'est faite du caractère politique de cette société si légèrement condamnée et si durement abolie, jamais Jésuite ne le fut moins dans le cœur que le P. Balme (c'était le nom de ce régent). Un caractère ferme et franc était le sien ; l'impartialité, la droiture, l'inflexible équité qu'il portait dans sa classe, et

une estime noble et tendre qu'il marquait à ses écoliers, lui avaient gagné notre respect et concilié notre amour.

A travers les austères bienséances de son état, sa sincérité naturelle laissait percer des traits de force et de fierté qui auraient mieux convenu au courage d'un militaire qu'à l'esprit d'un religieux. Je me souviens qu'un jour l'un de nos condisciples, tête rustique et dure, lui ayant mal répondu, il s'élança brusquement de sa chaire, et arrachant avec éclat un ais de chêne du plancher de la classe : « Malheureux, lui dit-il en le levant sur lui, je ne fais point donner le fouet en rhétorique ; mais j'assomme l'audacieux qui m'ose manquer de respect. » Ce genre de correction nous plut infiniment ; nous lui sûmes gré de l'effroi dont nous avait frappés le bruit de la planche brisée, et nous vîmes, avec plaisir, l'insolent, à genoux, sous cette espèce de massue, demander humblement pardon.

Tel était l'homme à qui j'avais à rendre compte de ce qui venait de se passer. Je l'observais en le lui racontant ; et, au moment où je lui montrai l'un de ses écoliers prêt à être forcé de subir la peine du fouet, je vis son visage et ses yeux s'enflammer d'indignation ; mais, après en avoir frémi, tâchant de déguiser sa colère par un sourire : « Que ne lui criais-tu, me dit-il, *Sum civis Romanus!*—Je m'en suis bien gardé, lui répondis-je ; j'avais affaire à un Verrès. »

Cependant, pour n'avoir aucun reproche à essuyer, le P. Balme fit pour nous retenir tout ce qu'exigeait son devoir; raisons et sentiments, il mit tout en usage. Ses efforts furent inutiles : il ne nous en estima pas moins, et il m'en aima davantage. « Mon enfant, me dit-il tout bas, dans quelque collége que vous alliez, mon attestation peut vous être de quelque utilité; ce n'est pas ici le moment de vous l'offrir; mais, dans un mois, venez la prendre; je vous la donnerai sincère et de bon cœur. » Ainsi finit ma rhétorique.

J'eus donc, cette année-là, d'assez longues vacances; mais, bien heureusement, je trouvai dans ma ville un ancien curé de campagne, mon parent, quoique d'un peu loin, homme instruit, qui me fit connaître la logique de Port-Royal, et qui de plus se donna la peine de m'exercer à parler latin, ne voulant dans nos promenades, employer avec moi que cette langue-là, qu'il parlait lui-même aisément. Cet exercice fut pour moi un avantage inestimable, lorsqu'en philosophie, dont le latin était la langue, je me trouvai comme dans un pays où j'étais naturalisé. Mais, avant d'y passer, je veux jeter encore quelques regards sur les années que je viens de voir s'écouler; je veux parler de ces vacances qui, tous les ans, me ramenaient chez moi, et qui, par des repos si doux, payaient mes travaux et mes peines.

Mes petites vacances de Noël se passaient à jouir, mes parents et moi, de notre tendresse

mutuelle, sans d'autre diversion que celle des devoirs de bienséance et d'amitié. Comme la saison était rude, ma volupté la plus sensible était de me trouver à mon aise auprès d'un bon feu; car à Mauriac, dans le temps même du froid le plus aigu, quand les glaces nous assiégeaient, et lorsque, pour aller en classe, il fallait nous tracer nous-mêmes, tous les matins, un chemin dans la neige, nous ne retrouvions au logis que le feu de quelques tisons qui se baisaient sous la marmite; et auxquels à peine tour-à-tour nous était-il permis de dégeler nos doigts; encore le plus souvent, nos hôtes assiégeant la cheminée, était-ce une faveur de nous en laisser approcher; et le soir, durant le travail, quand nos doigts engourdis de froid ne pouvaient plus tenir la plume, la flamme de la lampe était le seul foyer où nous pouvions les dégourdir. Quelques-uns de mes camarades, qui, nés sur la montagne et endurcis au froid, l'enduraient mieux que moi, m'accusaient de délicatesse; et, dans une chambre où la bise sifflait par les fentes des vitres, ils trouvaient ridicule que je fusse transi, et se moquaient de mes frissons. Je me reprochais à moi-même d'être si frileux et si faible, et j'allais avec eux sur la glace, au milieu des neiges, m'accoutumer, s'il était possible, aux rigueurs de l'hiver; je domptais la nature, je ne la changeais pas, et je n'apprenais qu'à souffrir. Ainsi, quand j'arrivais chez moi, et que, dans un bon lit ou au coin

d'un bon feu, je me sentais tout ranimé, c'était pour moi l'un des moments les plus délicieux de la vie; jouissance que la mollesse ne m'aurait jamais fait connaître.

Dans ces vacances de Noël, ma bonne aïeule, en grand mystère, me confiait les secrets du ménage. Elle me faisait voir, comme autant de trésors, les provisions qu'elle avait faites pour l'hiver. Son lard, ses jambons, ses saucisses, ses pots de miel, ses urnes d'huile, ses amas de blé noir, de seigle, de pois et de fèves, ses tas de raves et de châtaignes, ses lits de paille couverts de fruits. « Tiens, mon enfant, me disait-elle, voilà les dons que nous a faits la Providence : combien d'honnêtes gens n'en ont pas reçu autant que nous! et quelles grâces n'avons-nous pas à lui rendre de ses faveurs! »

Pour elle-même, rien de plus sobre que cette sage ménagère; mais son bonheur était de voir régner l'abondance dans la maison. Un régal qu'elle nous donnait avec la plus sensible joie, était le réveillon de la nuit de Noël. Comme il était tous les ans le même, on s'y attendait, mais on se gardait bien de paraître s'y être attendu; car tous les ans elle se flattait que la surprise en serait nouvelle, et c'était un plaisir qu'on avait soin de lui laisser. Pendant qu'on était à la messe, la soupe aux choux verts, le boudin, la saucisse, l'andouille, le morceau de petit salé le plus vermeil, les gâteaux, les beignets de pom-

mes au saindoux, tout était préparé mystérieusement par elle et une de ses sœurs; et moi, seul confident de tout cet appareil, je n'en disais mot à personne. Après la messe on arrivait; on trouvait ce beau déjeûner sur la table; on se récriait sur la magnificence de la bonne grand'mère, et cette acclamation de surprise et de joie était pour elle un plein succès. Le jour des Rois, la fève était chez nous encore un sujet de réjouissance; et, quand venait la nouvelle année, c'était dans toute la famille un enchaînement d'embrassades et un concert de vœux si tendres, qu'il eût été, je crois, impossible d'en être le témoin sans en être ému. Figurez-vous un père de famille au milieu d'une foule de femmes et d'enfants qui, tous levant les yeux et les mains vers le Ciel, en appelaient sur lui les bénédictions; et lui, répondant à leurs vœux par des larmes d'amour qui présageaient peut-être le malheur qui nous menaçait : telles étaient les scènes que me présentaient ces vacances.

Celles de Pâques étaient un peu plus longues, et, lorsque le temps était beau, elles me permettaient quelques dissipations. J'ai déja dit que, dans ma ville, l'éducation des jeunes gens était soignée ; leur exemple était pour les filles un objet d'émulation. L'instruction des uns influait sur l'esprit des autres, et donnait à leur air, à leur langage, à leurs manières, une teinte de politesse, de bienséance et d'agrément que rien

ne m'a fait oublier. Une liberté innocente régnait parmi cette jeunesse. Les filles, les garçons se promenaient ensemble, le soir même, au clair de la lune. Leur amusement ordinaire était le chant, et il me semble que ces jeunes voix réunies formaient de doux accords et de jolis concerts. Je fus d'assez bonne heure admis dans cette société; mais, jusqu'à l'âge de quinze ans, elle ne prit rien sur mes goûts pour l'étude et la solitude. Je n'étais jamais plus content que lorsque, dans le jardin d'abeilles de Saint-Thomas, je passais un beau jour à lire les vers de Virgile sur l'industrie et la police de ces républiques laborieuses que faisait prospérer l'une des tantes de ma mère, et dont mieux que Virgile encore elle avait observé les travaux et les mœurs; mieux que Virgile aussi elle m'en instruisait, en me faisant voir de mes yeux, dans les merveilles de leur instinct, des traits d'intelligence et de sagesse qui avaient échappé à ce divin poëte, et dont j'étais ravi : peut-être dans l'amour de ma tante pour ses abeilles, y avait-il quelque illusion, comme il y en a dans tous les amours, et l'intérêt qu'elle prenait à leurs jeunes essaims ressemblait beaucoup à celui d'une mère pour ses enfants; mais je dois dire aussi qu'elle semblait en être aimée autant qu'elle les aimait. Je croyais moi-même les voir se plaire à voler autour d'elle, la connaître, l'entendre, obéir à sa voix : elles n'avaient point d'aiguillon pour leur bienfaisante

maîtresse ; et, lorsque, dans l'orage, elle les recueillait, les essuyait, les réchauffait de son haleine et dans ses mains, on eût dit qu'en se ranimant elles lui bourdonnaient doucement leur reconnaissance. Nul effroi dans la ruche quand leur amie la visitait ; et, si en les voyant moins diligentes que de coutume, et malades ou languissantes, soit de fatigue ou de vieillesse, sa main, sur le sol de leur ruche, versait un peu de vin pour leur rendre la force et la santé, ce même doux murmure semblait lui rendre grâces. Elle avait entouré leur domaine d'arbres à fruits, et de ceux qui fleurissent dans la naissance du printemps ; elle y avait introduit et fait rouler sur un lit de cailloux un petit ruisseau d'eau limpide, et sur les bords le thym, la lavande, la marjolaine, le serpolet, enfin les plantes dont la fleur avait le plus d'attraits pour elles, leur offraient les prémices de la belle saison. Mais, lorsque la montagne commençait à fleurir, et que ses aromates répandaient leurs parfums, nos abeilles, ne daignant plus s'amuser au butin de leur petit verger, allaient chercher au loin de plus amples richesses ; et, en les voyant revenir chargées d'étamines de diverses couleurs, comme de pourpre, d'azur et d'or, ma tante me nommait les fleurs dont c'était la dépouille.

Ce qui se passait sous mes yeux, ce que ma tante me racontait, ce que je lisais dans Virgile, m'inspirait pour ce petit peuple un intérêt si vif,

que je m'oubliais avec lui, et ne m'en éloignais jamais sans un regret sensible. Depuis, et encore à-présent, j'ai tant d'amour pour les abeilles, que sans douleur je ne puis penser au cruel usage où l'on est, dans certains pays, de les faire mourir en recueillant leur miel. Ah! quand la ruche en était pleine, chez nous c'était les soulager que d'en ôter le superflu; mais nous leur en laissions abondamment pour se nourrir jusqu'à la floraison nouvelle, et l'on savait, sans en blesser aucune, enlever les rayons qui excédaient leur besoin.

Dans les longues vacances de la fin de l'année, tous mes devoirs remplis, tous mes goûts satisfaits, j'avais encore du temps à donner à la société, et je conviens que tous les ans celle de la jeunesse me plaisait davantage; mais, comme je l'ai dit, ce ne fut qu'à quinze ans qu'elle eut pour moi tout son attrait. Les liaisons qu'on y formait n'inquiétaient point les familles : il y avait si peu d'inégalité d'état et de fortune, que les pères et mères étaient presque aussitôt d'accord que les enfants, et rarement l'hymen faisait languir l'amour; mais ce qui, pour mes camarades, n'était d'aucun danger, avait pour moi celui d'éteindre mon émulation, et de faire avorter le fruit de mes études.

Je voyais les cœurs se choisir et former entre eux des liens : l'exemple m'en donna l'envie. L'une de nos jeunes compagnes, et la plus jolie à mon gré, me parut libre encore, et n'avoir

comme moi que le vague désir de plaire. Dans sa fraîcheur, elle n'avait pas ce tendre et doux éclat que l'on nous peint dans la beauté, lorsqu'on la compare à la rose; mais le vermillon, le duvet, la rondeur de la pêche, vous offrent une image qui lui ressemble assez. Pour de l'esprit, avec une si jolie bouche, pouvait-elle n'en pas avoir? Ses yeux et son sourire en auraient donné seuls à son langage le plus simple, et sur ses lèvres le bonjour, le bonsoir, me semblait délicat et fin. Elle pouvait avoir un ou deux ans de plus que moi, et cette inégalité d'âge qu'un air de raison, de sagesse rendait encore plus imposante, intimidait mon amour naissant; mais peu-à-peu, en essayant de lui faire agréer mes soins, je m'aperçus qu'elle y était sensible; et, dès que je pus croire que j'en serais aimé, j'en fus amoureux tout de bon. Je lui en fis l'aveu sans détour, et sans détour aussi elle me répondit que son inclination s'accorderait avec la mienne. « Mais vous savez bien, me dit-elle, qu'il faut au moins, pour être amants, pouvoir espérer d'être époux; et comment pouvons-nous l'espérer à notre âge? Vous avez à peine quinze ans: vous allez suivre vos études? — Oui, lui dis-je, telle est ma résolution et la volonté de ma mère. — Eh bien! voilà cinq ans d'absence avant que vous ayez pris un état, et moi j'aurai plus de vingt ans lorsque nous ne saurons encore à quoi vous êtes destiné. — Hélas! il est trop vrai, lui dis-je.

que je ne puis savoir ce que je deviendrai; mais au moins jurez-moi de ne vous marier jamais sans prendre conseil de ma mère, et sans lui demander si je n'ai pas moi-même quelque espérance à vous offrir. » Elle me le promit avec un sourire charmant, et, tout le reste du temps de nos vacances, nous nous livrâmes au plaisir de nous aimer, avec l'ingénuité et l'innocence de notre âge. Nos promenades tête-à-tête, nos entretiens les plus intéressants se passaient à imaginer pour moi dans l'avenir des possibilités de succès, de fortune, favorables à nos désirs; mais ces douces illusions, se succédant comme des songes, l'une détruisait l'autre; et, après nous en être réjouis un moment, nous finissions par en pleurer, comme les enfants pleurent lorsqu'un souffle renverse le château qu'ils ont élevé.

Pendant l'un de ces entretiens, et comme nous étions assis sur la pente de la prairie, au bord de la rivière, un incident survint qui faillit me coûter la vie. Ma mère était instruite de mes assiduités auprès de Mlle B***. Elle en fut inquiète, et craignit que l'amour ne rallentît en moi le goût et l'ardeur de l'étude. Ses tantes s'aperçurent qu'elle avait du chagrin, et firent tant qu'elle ne put leur en dissimuler la cause. Dès-lors ces bonnes femmes, présageant mon malheur, s'aigrirent à l'envi contre cette jeune innocente, l'accusant de coquetterie, et lui faisant un crime d'être aimable à mes yeux. Un jour donc que

ma mère me demandait, l'une d'elles se détacha, vint me chercher dans la prairie, et, m'y ayant trouvé tête-à-tête avec l'objet de leur ressentiment, elle accabla cette fille aimable des reproches les plus injustes, sans y épargner les mots d'indécence et de séduction. Après cet imprudent éclat, elle partit, et nous laissa, moi furieux, et mon amante désolée, étouffant de sanglots et les yeux pleins de larmes. Jugez quelle fut sur mon ame l'impression de sa douleur! J'eus beau lui demander pardon, pleurer à ses genoux, la supplier de mépriser, d'oublier cette injure. « Malheureuse, s'écriait-elle, c'est moi que l'on accuse de vous avoir séduit et de vouloir vous déranger! Fuyez-moi, ne me voyez plus: non, je ne veux plus vous revoir. » A ces mots elle s'en alla, et me défendit de la suivre.

Je retournai chez moi, l'air égaré, les yeux en feu, la tête absolument perdue. Heureusement mon père était absent, et je n'eus pour témoin de mon délire que ma mère. En me voyant passer et monter dans ma chambre, elle fut effrayée de mon trouble; elle me suivit; je m'étais enfermé; elle me commanda d'ouvrir: « O ma mère! lui dis-je, dans quel état vous me voyez! Pardon! je suis au désespoir, je ne me connais plus, je me possède à peine. Épargnez-moi la honte de paraître ainsi devant vous. » J'avais le front meurtri des coups que je m'étais donnés de la tête contre le mur. Quelle passion que la

colère! J'en éprouvais pour la première fois la violence et le transport. Ma mère, éperdue elle-même, me serrant dans ses bras et me baignant de larmes, jeta des cris si douloureux, que toutes les femmes de la maison, hormis une seule, accoururent, et celle qui n'osait paraître, et qui venait d'avouer sa faute, s'arrachait les cheveux du malheur qu'elle avait causé.

Leur désolation, le déluge de pleurs que je voyais pleuvoir autour de moi, ces tendres et timides gémissements que j'entendais, m'amollirent le cœur et firent tomber ma colère; mais j'étouffais, le sang avait enflé toutes mes veines, il fallut me saigner. Ma mère tremblait pour mes jours; sa mère, pendant la saignée, lui dit tout bas ce qui s'était passé; car inutilement me l'avait-elle demandé à moi-même : *une horreur! une barbarie!* étaient les seuls mots de réponse que j'avais pu lui faire entendre; lui en dire davantage eût été trop affreux pour moi dans ce moment. Mais, lorsque la saignée m'eut donné du relâche, et qu'un peu de calme eut changé ma furie en douleur, je fis à ma mère un récit fidèle et simple de mon amour, de la manière honnête et sage dont mademoiselle B*** y avait répondu, enfin de la promesse qu'elle avait bien voulu me faire de ne jamais se marier sans que ma mère y consentît. Après cela, lui dis-je, quelle blessure pour son cœur, quel déchirement pour le mien, que l'injuste et sanglant reproche

qu'elle vient d'essuyer pour moi! Ah! ma mère, c'est un affront que rien ne saurait effacer. — Hélas! c'est moi qui en suis la cause, me dit-elle en pleurant; c'est mon inquiétude sur cette liaison qui a troublé la tête à nos tantes; si tu ne leur pardonnes pas, il faut aussi ne point pardonner à ta mère. A ces mots mes bras l'enveloppent et la serrent contre mon cœur.

Pour lui obéir, je m'étais couché. L'effervescence de mon sang, quoique bien affaiblie, n'était point apaisée; tous mes nerfs étaient ébranlés, et l'image de cette fille intéressante et malheureuse, que je croyais inconsolable, était présente à ma pensée, avec les traits de la douleur les plus vifs et les plus perçants. Ma mère me voyait frappé de cette idée, et mon cœur, encore plus ému que mon cerveau, tenait mon sang et mes esprits dans un mouvement déréglé semblable à une ardente fièvre. Le médecin, à qui la cause en était inconnue, présageait une maladie, et parlait de la prévenir par une seconde saignée. « Croyez-vous, lui demanda ma mère, que ce soir il soit temps encore? Il répondit qu'il serait temps. Revenez donc ce soir, monsieur; jusque-là j'aurai soin de lui. »

Ma mère, en m'invitant à essayer de prendre quelque repos, me laissa seul, et, un quart-d'heure après, elle revint accompagnée..... de qui? Vous devez le prévoir, vous qui connaissez la nature.

« Sauvez mon fils, rendez-le-moi, dit-elle à ma jeune maîtresse en l'amenant près de mon lit. Cet enfant vous croit offensée, apprenez-lui que vous ne l'êtes plus, qu'on vous a demandé pardon, et que vous avez pardonné. — Oui, monsieur, je n'ai plus que des grâces à rendre à votre digne mère, me dit cette fille charmante, et il n'est point de déplaisir que ne me fissent oublier les bontés dont elle m'accable. — Ah! c'est à moi, mademoiselle, d'être reconnaissant des soins de son amour, c'est à moi qu'elle rend la vie. » Ma mère fit asseoir au chevet de mon lit celle dont la vue et la voix répandaient dans mon ame un calmant si pur et si doux. Elle eut aussi la complaisance de paraître donner dans nos illusions; et, en nous recommandant à tous les deux la sagesse et la piété : « Qui sait, dit-elle, ce que le Ciel vous destine? il est juste; vous êtes bien nés l'un et l'autre, et l'amour même peut vous rendre plus dignes encore d'être heureux. — Voilà, me dit mademoiselle B***, des paroles bien consolantes et bien propres à vous calmer! Pour moi, vous le voyez, je n'ai plus aucune colère, aucun ressentiment dans l'ame. Celle de vos tantes, dont la vivacité m'avait blessée, m'en a témoigné ses regrets; je viens de l'embrasser; mais elle pleure encore; et vous qui êtes si bon, ne l'embrasserez-vous pas? — Oui, de tout mon cœur, répondis-je; » et dans l'instant la bonne tante vint

baigner mon lit de ses larmes. Le soir, le médecin trouva mon pouls encore un peu ému, mais parfaitement bien réglé.

Mon père, à son retour du petit voyage qu'il venait de faire à Clermont, nous annonça qu'il allait m'y mener, non pas comme l'aurait voulu ma mère pour continuer mes études et faire ma philosophie, mais pour apprendre le commerce. « C'est, lui dit-il, assez d'étude et de latin, il est temps que je pense à lui donner un état solide. J'ai pour lui une place chez un riche marchand; le comptoir sera son école. » Ma mère combattit cette résolution de toute la force de son amour, de sa douleur et de ses larmes; mais moi, voyant qu'elle affligeait mon père sans le dissuader, j'obtins qu'elle cédât. Laissez-moi seulement arriver à Clermont; j'y trouverai, lui dis-je, le moyen de vous accorder.

Si je n'avais suivi que ma nouvelle inclination, j'aurais été de l'avis de mon père, car le commerce, en peu d'années, pouvait me faire un sort assez heureux; mais ni ma passion pour l'étude, ni la volonté de ma mère, qui, tant qu'elle a vécu, a été ma suprême loi, ne me permirent de prendre conseil de mon amour. Je partis donc avec l'intention de me réserver, matin et soir, une heure et demie de mon temps pour aller en classe, et, en assurant mon patron que tout le reste de mes moments serait à lui, je me flattais qu'il serait content; mais il ne voulut point en-

tendre à cette composition, et il fallut opter entre le commerce et l'étude. Eh quoi! monsieur, lui dis-je, huit heures par jour d'un travail assidu dans votre comptoir ne vous suffisent pas! Qu'exigeriez-vous d'un esclave? Il me répondit qu'il dépendait de moi d'aller être plus libre ailleurs. Je ne me le fis pas redire, et dans le moment même je pris congé de lui.

Je n'avais pour toute richesse que deux petits écus que mon père m'avait donnés pour mes menus plaisirs, et quelques pièces de douze sous que ma grand'mère, en me disant adieu, m'avait glissées dans la main; mais la détresse où j'allais tomber était la moindre de mes peines. En quittant l'état que mon père me destinait, j'allais contre sa volonté, je semblais me soustraire à son obéissance; me pardonnerait-il? ne viendrait-il pas me réduire et me ranger à mon devoir? et quand même, dans sa colère, il m'abandonnerait, avec quelle amertume n'accuserait-il pas ma mère d'avoir contribué à mon égarement? La seule idée des chagrins que je causerais à ma mère était un supplice pour moi. L'esprit troublé, l'ame abattue, j'entrai dans une église, je me mis en prière, dernier recours des malheureux. Là, comme par inspiration, me vint une pensée qui, tout-à-coup, changea pour moi la perspective de la vie et le rève de l'avenir.

Réconcilié avec moi-même, espérant l'être avec mon père par la sainteté du motif que j'avais à

lui présenter, je commençai par me donner un gîte, en louant, auprès du collége, un cabinet aérien, où, pour meubles, j'avais un lit, une table, une chaise, le tout à dix sous par semaine, n'étant pas en état de faire un plus long bail. J'ajoutai à ces meubles un ustensile d'anachorète, et je fis ma provision de pain, d'eau claire et de pruneaux.

Après m'être établi, et avoir fait le soir chez moi une collation frugale, je me couchai, je dormis peu, et le lendemain, j'écrivis deux lettres, l'une à ma mère, où je lui exposais le refus inhumain que j'avais essuyé de cet inflexible marchand; l'autre à mon père, où, faisant parler la religion et la nature, je le suppliais, avec larmes, de ne pas s'opposer à la résolution qui m'était inspirée de me consacrer aux autels. Le sentiment que je croyais avoir de cette sainte vocation était en effet si sincère, et ma foi aux desseins et aux soins de la Providence était si vive alors, que j'énonçai dans ma lettre à mon père l'espérance presque certaine de n'avoir plus dorénavant aucune dépense à lui causer; et, pour continuer mes études, je ne lui demandais que son consentement et sa bénédiction.

Ma lettre fut un texte pour l'éloquence de ma mère. Elle crut voir ma route tracée par les anges, et rayonnante de lumière, comme l'échelle de Jacob. Mon père, avec moins de faiblesse, n'avait pas moins de piété. Il se laissa fléchir, et

permit à ma mère de m'écrire qu'il adhérait à mes saintes résolutions. En même temps, elle me fit passer quelques secours d'argent, dont je fis peu d'usage; et bientôt je fus en état de les lui rendre tels que je les avais reçus.

J'avais appris que le collége de Clermont, bien plus considérable que celui de Mauriac, faisait seconder ses régents par des répétiteurs d'études; ce fut sur cet emploi que je fondai mon existence; mais, pour y être admis, il fallait, au plus vite, me faire un nom dans le collége, et, malgré mes quinze ans, gagner de haute lutte la confiance des régents.

J'ai oublié de dire qu'après la clôture des classes au collége de Mauriac, j'y étais allé prendre l'attestation de mon régent de rhétorique; il me l'avait donnée la plus complète qu'il avait pu; et, après l'avoir embrassé et remercié tendrement, je m'en allais les yeux encore humides, lorsque je rencontrai dans le corridor ce préfet qui m'avait si durement traité. « Vous voilà, monsieur! me dit-il; d'où venez-vous? — Je viens, mon père, de voir le P. Balme, et de lui faire mes adieux. — Il vous aura donné sans doute une attestation favorable. — Oui, mon père, très-favorable; et, j'en suis bien reconnaissant. — Vous ne me demandez pas la mienne; vous croyez n'en avoir pas besoin. — Hélas! mon père, je serais bien heureux de l'obtenir, mais je n'ose pas l'espérer. — Entrez, me dit-il, dans ma chambre, je veux

vous faire voir que vous ne m'avez pas connu. » J'entrai ; il se mit à sa table ; et, après avoir écrit une attestation plus exagérée en louanges que celle même de mon régent : « Lisez, dit-il, en me la présentant avant d'y mettre le cachet ; si vous n'en êtes pas content, je vous en donnerai une plus ample. » En la lisant, je me sentis accablé de confusion. Je fus devant le P. Bis comme Cinna devant Auguste. Tous les noms odieux que je lui avais donnés se présentèrent à ma pensée comme autant d'injures dont je l'avais noirci ; et plus il était magnanime, plus j'étais confondu et humilié devant lui ; enfin, mes yeux remplis de larmes osant se lever sur les siens, et voyant qu'il était touché de mon repentir : Vous me pardonnez donc, mon père ? lui dis-je avec transport, et je me jetai dans ses bras. Je sais bien que les scènes qui nous sont personnelles ont pour nous un intérêt propre qui ne se fait sentir qu'à nous ; mais je me trompe, ou celle-ci aurait été touchante même pour des indifférents.

Muni de ces attestations, je n'aurais eu qu'à les présenter au préfet du collége de Clermont, c'en était assez pour être envoyé en philosophie, sur-le-champ, et sans examen ; mais ce n'était pas ce que je voulais. Un éloge en paroles, même le plus exagéré, ne fait qu'une impression vague ; et il me fallait quelque chose de plus frappant, de plus intime : je voulus être examiné.

Je m'adressai donc au préfet, et, sans lui dire

d'où je venais, je lui demandai son agrément pour entrer en philosophie. « D'où êtes-vous, me demanda-t-il? — Je suis de Bort, mon père. — Et où avez-vous étudié » ? Ici je me permis de biaiser un peu. « Je viens, lui répondis-je, d'avoir pour maître un curé de campagne. » Ses sourcils et ses lèvres laissèrent échapper un signe de dédain; et, ouvrant un cahier de thèmes, il me proposa d'en faire un où il n'y avait rien de difficile. Je le fis au trait de la plume et avec assez d'élégance. « Et vous avez, dit-il en le lisant, vous avez eu pour maître un curé de campagne? — Oui, mon père. — Ce soir, vous composerez en version. » Le hasard fit que ce fut un morceau de la harangue de Cicéron que j'avais vue en rhétorique; aussi fut-il traduit sans peine, et aussi vite que le thème avait été fait. « Ainsi, dit-il encore, en lisant ma version, c'est chez un curé de campagne que vous avez étudié? — Vous devez bien le voir, lui dis-je. — Pour le voir encore mieux, je vous ferai composer demain en amplification. » Dans cet examen prolongé je crus apercevoir une curiosité qui m'était favorable. Le sujet qu'il me proposa ne fut pas moins encourageant : ce furent les regrets et les adieux d'un écolier qui quitte ses parents pour aller au collége. Quoi de plus analogue à ma situation et aux affections de mon ame! Je me rappellerais encore l'expression que je donnai aux sentiments du fils et de la mère. Ces mots dictés par la

nature, et dont l'art n'imite jamais l'éloquente simplicité, furent arrosés de mes larmes, et le préfet s'en aperçut. Mais ce qui l'étonna le plus (parce que la vérité même y ressemblait à l'invention), ce fut l'endroit ou, m'élevant au-dessus de moi-même, je fis parler le jeune homme à son père du courage qu'il se sentait pour devenir un jour, à force d'application et de travail, la consolation, l'appui, l'honneur de sa vieillesse, et rendre à ses autres enfants ce qu'il lui aurait coûté pour son éducation. « Et vous avez étudié chez un curé de campagne! s'écria plus fort mon Jésuite. — Pour cette fois je gardai le silence et ne fis que baisser les yeux. — Et les vers, reprit-il, ce curé de campagne vous a-t-il appris à les faire? Je répondis que j'en avais quelque notion, mais peu d'usage. — C'est ce que je serai bien aise de savoir, me dit-il avec un sourire. Venez ce soir avant la classe. » Le sujet des vers fut : *En quoi la feinte diffère du mensonge?* C'était justement une excuse qu'il m'offrait peut-être à dessein.

Je m'appliquai à faire voir dans la feinte un pur badinage, ou un artifice innocent; un art ingénieux d'amuser pour instruire, et quelquefois un art sublime d'embellir la vérité même, et de la rendre plus aimable, plus touchante, plus attrayante, en lui prêtant un voile transparent et semé de fleurs. Dans le mensonge il me fut aisé de montrer la bassesse d'une ame qui trahit son sentiment ou sa pensée; l'impudence

d'un esprit fourbe, qui, pour en imposer, altère, dénature la vérité, et dont le langage porte le caractère de la ruse et de la malice, de la fraude et de la noirceur.

« A-présent, dites-moi, reprit l'adroit Jésuite, si c'est feinte ou mensonge ce que vous m'avez dit, qu'un curé de campagne a été votre maître; car je suis presque sûr que c'est chez nous, à Mauriac, que vous avez étudié. — Quoique l'un et l'autre soient vrais, je conviens, lui dis-je, mon père, que je vous aurais fait un mensonge, si mon intention avait été de vous tromper; mais en différant de vous dire ce que vous savez à-présent, je n'ai pas eu envie de vous le déguiser, ni de vous laisser dans l'erreur. J'avais besoin d'être connu de vous, mieux que par des attestations: j'en avais d'assez bonnes à vous produire, et les voici. Mais, sur ces témoignages et sans examen, vous m'auriez accordé ma première demande; et j'en avais une à vous faire bien plus essentielle pour moi. En étudiant, il faut que moi-même j'enseigne, et que vous ayez la bonté de me faire gagner ma vie, en me donnant des écoliers. Ma famille est pauvre et nombreuse; je lui ai déja trop coûté, je ne veux plus être un fardeau pour elle; et, en attendant que je puisse aller à son secours, je vous demande ce que dans l'infortune tout homme peut demander sans rougir, du travail et du pain. — Eh! mon enfant, me dit-il, à votre âge, le moyen de se faire écou-

ter, obéir, respecter parmi ses pareils? Vous avez à peine quinze ans. — Il est vrai; mais, mon père, ne comptez-vous pour rien le malheur et son influence? croyez-vous qu'il n'avance pas l'autorité de la raison et la maturité de l'âge? Essayez de mon caractère, et vous le trouverez peut-être assez grave pour faire oublier mes quinze ans. — Je verrai, me dit-il, je consulterai. — Non, mon père, il n'y a point à consulter. Il faut dès-à-présent me mettre sur la liste des répétiteurs du collége, et me donner des écoliers. Il n'importe de quelles classes; ils feront leur devoir, j'ose vous en répondre; et vous serez content de moi. » Il me le promit, quoiqu'un peu faiblement; et avec un billet de sa main, j'allai étudier en logique.

Dès le lendemain, je crus m'apercevoir que le professeur avait pris quelque connaissance de moi. La logique de Port-Royal, et l'habitude de parler latin avec mon curé de campagne, me donnaient sur mes camarades une avance considérable. Je me hâtai de me produire, et ne négligeai rien pour être remarqué. Cependant les semaines s'écoulaient sans que le préfet me donnât aucune nouvelle. Pour ne pas me rendre importun, je l'attendais. Quelquefois seulement je me trouvais sur son passage, et je le saluais d'un air de suppliant; mais à peine étais-je aperçu. Même il semblait que, n'ayant rien de bon à m'annoncer, il feignît de ne pas me voir. Je m'en allais

bien triste, et dans mon cabinet, voisin des nues, me livrant à mes réflexions, je faisais en pleurant ma collation d'hermite; heureusement j'avais d'excellent pain.

Une bonne petite madame Clément, qui logeait au-dessous de moi, et qui avait une cuisine, fut curieuse de savoir où était la mienne. Elle me vint voir un matin. « Monsieur, je vous entends, me dit-elle, monter chez vous à l'heure des repas, et vous êtes seul, et vous êtes sans feu, et personne après vous ne monte. Pardonnez, mais je suis inquiète sur votre situation. » Je lui avouai que, pour le moment, je n'étais pas fort à mon aise; mais j'ajoutai qu'incessamment j'allais avoir amplement de quoi vivre; que j'étais en état de tenir une école, et que les PP. Jésuites voulaient bien s'occuper de moi. « Bon! me dit-elle, vos PP. Jésuites! ils ont bien autre chose en tête! ils vous berceront de promesses, et ils vous laisseront languir. Que n'allez-vous à Riom, chez les PP. de l'Oratoire? ceux-là vous donneront moins de belles paroles, mais ils feront pour vous plus qu'ils n'auront promis. » Je n'ai pas besoin de vous dire que je parlais à une janséniste. Sensible à l'intérêt qu'elle prenait à moi, je parus disposé à suivre ses conseils, et je lui demandai quelques instructions sur les PP. de l'Oratoire. « Ce sont, me dit-elle, des gens de bien que les Jésuites détestent et qu'ils voudraient anéantir. Mais il est l'heure de dîner, venez man-

ger ma soupe : je vous en dirai davantage. » J'acceptai son invitation ; et, quoique son dîner fût assurément bien frugal, je n'en ai jamais fait de meilleur en ma vie ; sur-tout deux ou trois petits coups de vin pur qu'elle me fit boire, ranimèrent tous mes esprits. Là, j'appris dans une heure tout ce que j'avais à savoir de l'animosité des Jésuites contre les Oratoriens, et de la jalouse rivalité de l'un et de l'autre collége. Ma voisine ajouta que, si j'allais à Riom, j'y serais bien recommandé. Je la remerciai des bons offices qu'elle voulait me rendre ; et, fort de ses intentions et de mes espérances, j'allai voir le préfet. C'était un jour de congé pour les classes. Il parut surpris de me voir, et me demanda froidement ce qui m'amenait. Cet accueil acheva de me persuader ce que m'avait dit ma voisine. « Je viens, mon père, lui répondis-je, prendre congé de vous. — Vous vous en allez ! — Oui, mon père, je m'en vais à Riom, où les PP. Oratoriens me donneront dans leur collége autant d'écoliers que j'en voudrai. — Quoi, mon enfant ! vous nous quittez ! Vous, élevé dans nos écoles, vous en seriez transfuge ! — Hélas, c'est à regret ; mais vous ne pouvez rien pour moi ; et j'ai l'assurance que ces bons pères..... — Ces bons pères n'ont que trop l'art de séduire et d'attirer les jeunes gens crédules comme vous. Mais soyez bien sûr, mon enfant, qu'ils n'ont ni le crédit, ni le pouvoir que nous avons. — Ayez donc, mon père, celui de me

donner à travailler pour vivre. — Oui, j'y pense, je m'en occupe, et en attendant je m'en vais pourvoir à vos besoins. — Qu'appelez-vous, mon père, pourvoir à mes besoins? Apprenez que ma mère se priverait de tout plutôt que de souffrir qu'un étranger vînt à mon aide. Mais je ne veux plus recevoir aucun secours, même de ma famille; et c'est du fruit de mon travail que je demande à subsister. Donnez-m'en les moyens vous-même, où je vais les chercher ailleurs. — Non, non, vous n'irez point, reprit-il; je vous le défends. Suivez-moi; votre professeur a pour vous de l'estime; allons le voir ensemble. » Et de ce pas il me mena chez mon professeur. « Savez-vous, lui dit-il, mon père, ce que va devenir cet enfant-là? On l'appelle à Riom. Les Oratoriens, ces hommes dangereux, veulent s'en faire un prosélyte. Il va se perdre, et c'est à nous de le sauver. » Mon professeur prit feu dans cette affaire encore plus vivement que le P. préfet. Ils dirent l'un et l'autre des merveilles de moi à tous les régents du collége; dès-lors ma fortune fut faite; j'eus une école; et, dans un mois, douze écoliers, à quatre francs par tête, me firent un état au-dessus de tous les besoins. Je fus bien logé, bien nourri, et à Pâques j'eus le moyen de me vêtir décemment en abbé, ce dont j'avais le plus d'envie, soit pour mieux assurer mon père de la sincérité de ma vocation, soit pour avoir dans le collége une sérieuse existence.

Quand je quittai mon cabinet, ma voisine, à qui j'allai dire ce qu'on faisait pour moi, n'en fut pas aussi aise que je l'aurais voulu. « Ah! je serais bien plus contente, me dit-elle, de vous voir aller à Riom. C'est là qu'on fait de bonnes et de saintes études. » Je la priai de me garder ses bontés en cas de besoin, et, même dans mon opulence, j'allai la revoir quelquefois.

Mon habit ecclésiastique, les bienséances qu'il m'imposait, et de plus cet ancien désir de considération personnelle que l'exemple d'Amalvy m'avait laissé dans l'ame, eurent pour moi d'heureux effets, et singulièrement celui de me rendre sévère et réservé dans mes liaisons de collége. Je ne me pressai pas de choisir mes amis, et je n'en fis qu'un petit nombre; nous étions quatre, et toujours les mêmes, dans nos parties de plaisir, c'est-à-dire de promenade. A frais communs, et à peu de frais, nous étions abonnés pour nos lectures avec un vieux libraire; et, comme les bons livres sont, grâce au Ciel, les plus communs, nous n'en lisions que d'excellents. Les grands orateurs, les grands poëtes, les meilleurs écrivains du siècle dernier, quelques-uns du siècle présent, car le libraire en avait peu, se succédaient de main en main, et dans nos promenades, chacun se rappelant ce qu'il en avait recueilli, nos entretiens se passaient presque tous en conférences sur nos lectures. Dans l'une de nos promenades à Beauregard, maison de plai-

sance de l'évêché, nous eûmes le bonheur de voir le vénérable Massillon. L'accueil plein de bonté que nous fit ce vieillard illustre, la vive et tendre impression que firent sur moi sa vue et l'accent de sa voix, est un des plus doux souvenirs qui me restent de mon jeune âge.

Dans cet âge où les affections de l'esprit et celles de l'ame ont une communication réciproquement si soudaine, où la pensée et le sentiment agissent et réagissent l'un sur l'autre avec tant de rapidité, il n'est personne à qui quelquefois il ne soit arrivé, en voyant un grand homme, d'imprimer sur son front les traits du caractère de son ame ou de son génie. C'était ainsi que, parmi les rides de ce visage déja flétri, et dans ses yeux qui allaient s'éteindre, je croyais démêler encore l'expression de cette éloquence si sensible, si tendre, si haute quelquefois, si profondément pénétrante, dont je venais d'être enchanté à la lecture de ses sermons. Il nous permit de lui en parler, et de lui faire hommage des religieuses larmes qu'elle nous avait fait répandre.

Après un travail excessif, durant mon année de logique, ayant eu, sans compter mes études particulières, trois autres classes, soir et matin, à faire avec mes écoliers, j'allai chez moi prendre un peu de repos; et ce ne fut pas, je l'avoue, sans quelque sentiment d'orgueil que je parus devant mon père, bien vêtu, les mains pleines de petits présents pour mes sœurs, et avec quel-

que argent de réserve. Ma mère, en m'embrassant, pleura de joie; mon père me reçut avec bonté, mais froidement; tout le reste de la famille fut comme enchanté de me voir.

Mademoiselle B*** n'eut pas une joie aussi pure, et je fus moi-même bien confus, bien mal à mon aise, lorsqu'en habit d'abbé il fallut paraître à ses yeux. Dans mon changement, il est vrai, je ne lui étais pas infidèle; mais j'étais inconstant: c'en était bien assez; je ne savais comment me conduire avec elle. Je consultai ma mère sur un point aussi délicat. « Mon fils, elle a droit, me dit-elle, de vous témoigner du dépit, de la colère, et quelque chose même de plus piquant, de la froideur et du dédain. C'est à vous de tout endurer, de lui marquer toujours l'estime la plus tendre, et de traiter avec des ménagements infinis un cœur que vous avez blessé. »

Mademoiselle B*** fut douce, indulgente, et polie avec réserve et bienséance; seulement elle eut soin d'éviter avec moi tout entretien particulier. Ainsi, dans la société, nous fûmes assez bien ensemble pour ne pas laisser croire qu'auparavant nous eussions été mieux.

La seconde année de ma philosophie fut encore plus laborieuse que la première. Mon école était augmentée, j'y donnais tous mes soins; et, de plus, destiné à soutenir des thèses générales, il fallut prendre de longues veilles sur mes nuits pour m'y préparer.

Ce fut le jour où je venais de terminer, par cet exercice public, le cours de ma philosophie, que j'appris l'événement funeste qui nous plongeait, ma famille et moi, dans un abyme de douleur.

Après mes thèses, selon l'usage, nous faisions, mes amis et moi, dans la chambre du professeur, une collation qu'aurait dû animer la joie; et, dans les félicitations qui m'étaient adressées, je ne vis que de la tristesse. Comme j'avais assez bien résolu les difficultés qu'on m'avait proposées, je fus surpris que mes camarades, et que le professeur lui-même, n'eussent pas un air plus content. « Ah! si j'avais bien fait, leur dis-je, vous ne seriez pas tous si tristes. — Hélas! mon cher enfant, me dit le professeur, elle est bien vraie et bien profonde, cette tristesse qui vous étonne! et plût au Ciel qu'elle n'eût pour cause qu'un succès moins brillant que celui que vous avez eu! c'est un malheur bien plus cruel, qui me reste à vous annoncer. Vous n'avez plus de père. » Je tombai sous le coup, et je fus un quart d'heure sans couleur et sans voix. Rendu à la vie et aux larmes, je voulais partir sur-le-champ pour aller sauver du désespoir ma pauvre mère; mais sans guide et par les montagnes, la nuit m'allait surprendre; il fallut attendre le point du jour. J'avais douze grandes lieues à faire sur un cheval de louage; et, en le pressant le plus qu'il m'était possible, je n'allais que très-lentement. Durant

ce funèbre voyage, une seule pensée, un seul tableau présent à mon esprit, l'avait occupé sans relâche, et toutes les forces de mon ame s'étaient réunies pour en soutenir l'impression; mais bientòt, en réalité, il fallut avoir le courage de le voir, de le contempler dans ses plus lugubres horreurs.

J'arrive, au milieu de la nuit, à la porte de ma maison. Je frappe, je me nomme, et, dans le moment, un murmure plaintif, un mélange de voix gémissantes se fait entendre. Toute la famille se lève, on vient m'ouvrir; et, en entrant, je suis environné de cette famille éplorée; mère, enfants, vieilles femmes, tous presque nus, échevelés, semblables à des spectres, et me tendant les bras avec des cris qui percent et déchirent mon cœur. Je ne sais quelle force que la nature nous réserve, sans doute, pour le malheur extrême, se déploya tout-à-coup en moi. Jamais je ne me suis senti si supérieur à moi-même. J'avais à soulever un poids énorme de douleur; je n'y succombai point. J'ouvris mes bras, mon sein à cette foule de malheureux; je les y reçus tous; et, avec l'assurance d'un homme inspiré par le Ciel, sans marquer de foiblesse, sans verser une larme, moi qui pleure facilement: « Ma mère, mes frères, mes sœurs, nous éprouvons, leur dis-je, la plus grande des afflictions; ne nous y laissons point abattre. Mes enfants, vous perdez un père; vous en retrouvez un; je vous en servirai; je le suis, je

veux l'être; j'en embrasse tous les devoirs; et vous n'êtes plus orphelins. » A ces mots, des ruisseaux de larmes, mais des larmes bien moins amères, coulèrent de leurs yeux. « Ah! s'écria ma mère, en me pressant contre son cœur, mon fils! mon cher enfant! que je t'ai bien connu! » et mes frères, mes sœurs, mes bonnes tantes, ma grand'mère, tombèrent à genoux. Cette scène touchante aurait duré le reste de la nuit, si j'avais pu la soutenir. J'étais accablé de fatigue; je demandai un lit. « Hélas, me dit ma mère, il n'y a dans la maison que le lit de..... Ses pleurs lui coupèrent la voix. — Eh bien! qu'on me le donne, j'y coucherai sans répugnance. » J'y couchai. Je ne dormis point : mes nerfs étaient trop ébranlés. Toute la nuit je vis l'image de mon père, aussi vive, aussi fortement empreinte dans mon ame que s'il avait été présent. Je croyais quelquefois le voir réellement. Je n'en étais point effrayé; je lui tendais les bras, je lui parlais. « Ah! que n'est il vrai, lui disais-je, que n'êtes-vous ce qu'il me semble voir! que ne pouvez-vous me répondre, et me dire du moins si vous êtes content de moi! » Après cette longue insomnie et ce pénible rêve qui n'était pas un songe, il me fut doux de voir le jour. Ma mère, qui n'avait pas plus dormi que moi, croyait attendre mon réveil. Au premier bruit qu'elle m'entendit faire, elle vint, et fut effrayée de la révolution qui s'était faite en moi. Ma peau semblait avoir été teinte dans le safran.

Le médecin qu'elle appela, lui dit que c'était-là un effet des grandes douleurs concentrées, et que la mienne pouvait avoir les suites les plus redoutables, si l'on n'y faisait pas quelque diversion. « Un voyage, une absence, et le plutôt possible, est, dit-il, le meilleur et le plus sûr remède que je puisse vous indiquer; mais ne le lui proposez pas comme une dissipation : les grandes douleurs y répugnent; il faut, à leur insu, tâcher de les distraire, et les tromper pour les guérir. »

Le vieux curé, qui m'avait donné des leçons au temps des vacances, s'offrit à m'attirer chez lui, au centre du diocèse où était son presbytère, et à m'y retenir aussi long-temps que l'exigerait ma santé. Mais il fallait à ce voyage un motif; il s'en offrit un dans l'intention où j'étais moi-même de prendre la tonsure des mains de mon évêque, avant d'aller plus loin; car l'une de mes espérances était l'heureux hasard d'un bénéfice simple que je tâcherais d'obtenir.

« Je vais, me dit ma mère, employer cette année à éclaircir et à régler les affaires de la maison. Toi, mon fils, hâte-toi d'entrer dans la carrière où Dieu t'appelle : fais-toi connaître de notre saint évêque, et demande-lui ses conseils. »

Le médecin avait raison : il est des douleurs plus attachantes que le plaisir même. Jamais, dans les plus heureux temps, lorsque la maison paternelle était pour moi si douce et si riante, je n'a-

vais eu autant de peine à la quitter que lorsqu'elle fut dans le deuil. De six louis que j'avais amassés, ma mère me permit d'en laisser trois dans le ménage; et assez riche encore, je me rendis avec mon vieil ami dans sa cure de Saint-Bonet.



LIVRE DEUXIÈME.

La tranquillité, le silence du hameau d'Abloville, où j'écris ces mémoires, me rappellent le calme que rendit à mon ame le village de Saint-Bonet. Le paysage n'en était pas aussi riant, aussi fertile; le merisier et le pommier n'y ombrageaient pas les moissons de leurs rameaux chargés de fruits; mais la nature y avait aussi sa parure et son abondance. La treille y formait ses portiques, le verger ses salons, le gazon ses tapis; le coq y avait sa cour d'amour, la poule sa jeune famille; le châtaignier, avec assez de majesté, y déployait son ombre et y répandait ses largesses; les champs, les prés, les bois, les troupeaux, la culture, la pêche des étangs, les grandes scènes de la campagne y étaient assez intéressantes pour occuper une ame oisive. La mienne, après le long travail de mes études et le cruel assaut de la mort de mon père, avait besoin de ce repos.

Mon curé avait quelques livres analogues à son état, qui allait être le mien. Je me destinais à la chaire; il y dirigeait mes lectures; il me faisait goûter celle des livres saints, et, dans les

pères de l'église, il me montrait de bons exemples de l'éloquence évangélique. L'esprit de ce vieillard, naturellement gai, ne l'était avec moi qu'autant qu'il le fallait pour effacer tous les jours quelque teinte de ma noire mélancolie. Insensiblement elle se dissipa, et je devins accessible à la joie. Elle venait deux fois par mois présider, avec l'amitié, aux dînés que faisaient ensemble les curés de ce voisinage, et qu'ils se donnaient tour-à-tour. Admis à ces festins, ce fut là que je pris, par émulation, le goût de notre poésie. Presque tous ces curés faisaient des vers français, et s'invitaient par des épîtres, dont l'enjouement et le naturel me charmaient. Je fis, à leur imitation, quelques essais auxquels ils daignèrent sourire. Heureuse société de poëtes, où l'on n'était point envieux, où l'on n'était point difficile, et où chacun était content de soi-même et des autres, comme si c'eût été un cercle d'Horaces et d'Anacréons!

Ce loisir n'était pas le but de mon voyage, et je n'oubliais pas que je m'étais approché de Limoges pour y aller prendre la tonsure; mais l'évêque ne la donnait en cérémonie qu'une fois l'an, et le moment en était passé. Il fallait ou l'attendre, ou bien solliciter une faveur particulière. J'aimai mieux me soumettre à la règle commune; en voici la raison. La cérémonie de la tonsure était tous les ans précédée d'une retraite chez les Sulpiciens, lesquels observaient, disait-on,

le caractère des candidats, leurs dispositions naturelles, les qualités et les talents qu'ils annonçaient, pour en rendre compte à l'évêque. J'avais besoin d'être recommandé, et pour cela d'être aperçu, nommé, distingué dans la foule. *Nécessité l'ingénieuse* me conseilla de me ménager cette occasion d'être connu des Sulpiciens et de mon évêque ; mais six mois d'attente et de séjour chez mon pauvre curé lui auraient été trop onéreux. Heureusement un bon gentilhomme de ses amis et de ses voisins, le marquis de Linars, me fit témoigner, par son prieur, l'extrême désir qu'il avait que je voulusse donner ce temps de mon repos à un petit chevalier de Malte, l'un de ses fils, aimable enfant, mais dont l'instruction avait été jusque-là négligée. Je fis consentir mon curé, et puis je consentis moi-même à ce qui m'était proposé. Je n'ai qu'à me louer des marques de bienveillance et d'estime dont je fus honoré dans cette maison distinguée, où toute la noblesse du pays abondait. La marquise ellemême, Mortemart de naissance, élevée à Paris, un peu haute de caractère, était bonne et simple avec moi, parce que j'étais auprès d'elle naturel avec bienséance, et respectueux sans façon ; caractère qui m'a toujours mis à mon aise dans le monde, et dont jamais personne n'a été mécontent.

Quand vint le temps d'aller recevoir la ton-

sure, je me rendis au séminaire, et je m'y trouvai en retraite, sous les yeux de trois Sulpiciens, avec une douzaine d'aspirants comme moi. Le recueillement, le silence qui régnaient parmi nous, et les exercices de piété dont on nous occupait, me parurent d'abord peu favorables à mes vues; mais, lorsque je désespérais de pouvoir me faire connaître, l'occasion s'en offrit d'elle-même. Nous avions, deux fois le jour, une heure de récréation dans un petit jardin planté de tilleuls en allées; mes camarades s'y amusaient à jouer au petit palet, et moi, à qui le jeu ne plaisait pas, je me promenais seul. Un jour, l'un de nos directeurs vint à moi, et me demanda pourquoi je m'isolais, et ne me tenais pas en société avec mes camarades. Je répondis que j'étais le moins jeune, et qu'à mon âge on était bien aise d'avoir quelques moments à soi pour recueillir, classer et ranger ses idées; que j'aimais à me rendre compte de mes études, de mes lectures, et qu'ayant le malheur de manquer de mémoire, je ne pouvais y suppléer qu'à force de méditation. Cette réponse engagea l'entretien. Mon Sulpicien voulut savoir où j'avais fait mes classes, quel système j'avais soutenu dans mes thèses, et pour quel genre de lecture je me sentais le plus de goût. Je répondis à tout cela. Vous pensez bien qu'un directeur du séminaire de Limoges ne s'attendait pas, en interrogeant un écolier de

dix-huit ans, à trouver en lui un grand fonds de connaissances, et que mon petit magasin dût lui paraître un petit trésor.

Je présumai bien du succès de mon début, lorsque le soir, à l'heure de la promenade, au lieu d'un Sulpicien j'en vis arriver deux. Ce fut là que le fruit de mes lectures de Clermont acquit une valeur réelle. J'avais dit que mon goût de prédilection était pour l'éloquence, et j'avais rapidement nommé ceux de nos orateurs chrétiens que j'admirais le plus. On me remit sur cette voie. Il fallut les analiser, marquer distinctement leurs divers caractères, citer de chacun les endroits qui m'avaient le plus frappé d'étonnement, ou rempli d'émotion, ou ravi par l'éclat et le charme de l'éloquence. Les deux hommes dont je parlai avec le plus d'enthousiasme furent Bourdaloue et Massillon; mais le temps me manqua pour me développer; ce ne fut que le lendemain que j'amplifiai leur éloge. J'avais tous leurs plans dans ma tête; les extraits que j'avais écrits de leurs sermons m'étaient présents; leurs exordes, leurs divisions, leurs plus beaux traits, jusqu'à leurs textes, me revenaient en foule. Ah! je puis dire que ce jour-là ma mémoire me servit bien; au lieu des deux Sulpiciens de la veille, j'en avais trois pour auditeurs, et tous les trois, après m'avoir écouté en silence, s'en allèrent comme étourdis.

Le reste de nos entretiens (car ils ne me quit-

tèrent plus aux heures de la promenade) s'étendirent plus vaguement sur les plus belles oraisons funèbres de Bossuet et de Fléchier, sur quelques sermons de la Rue, sur le petit recueil de ceux de Cheminais, que je savais presque par cœur. Ensuite je ne sais comment on parla des poëtes. Je convins que j'en avais lu quelques-uns, et je nommai le grand Corneille. « Et le tendre Racine, me demanda l'un des Sulpiciens, l'avez-vous lu? — Oui, je m'en accuse, lui dis-je, mais Massillon l'avait lu avant moi, et c'est de lui qu'il avait appris à parler au cœur avec tant d'onction et de charme. Et pensez-vous, lui demandai-je, que Fénélon, l'auteur du Télémaque, n'eût pas lu et relu vingt fois dans l'Énéide les amours de Didon?»

A propos de Virgile, on en vint aux livres classiques; et ces messieurs, qui ne savaient pas combien, grâce à mon infortune, je devais être imbu de cette vieille latinité, furent surpris de voir comme j'en étais plein. Vous croyez bien que je me donnais tout le plaisir de la répandre. Je n'en tarissais point. Vers et prose coulaient de source, et j'avais encore l'air de n'en pas citer davantage de peur de les en accabler.

Je finis par un étalage de ma fraîche érudition de Saint-Bonet. Les livres de Moïse et ceux de Salomon avaient déja passé sur le tapis; j'en étais aux saints pères, lorsqu'arriva le jour d'aller recevoir la tonsure. Ce jour-là donc, après notre initiation à l'état ecclésiastique, nous allâmes,

conduits par nos trois directeurs, rendre nos devoirs à l'évêque. Il nous reçut tous avec une égale bonté; mais, au moment que je me retirais avec mes camarades, il me fit rappeler. Le cœur me tressaillit.

« Mon enfant, me dit-il, vous ne m'êtes pas inconnu; votre mère vous a recommandé à moi. C'est une digne femme que votre mère, et j'en fais grand cas. Où vous proposez-vous d'aller achever vos études? » Je répondis que je n'avais encore aucun dessein pris là-dessus; que je venais d'avoir le malheur de perdre mon père; que ma famille, nombreuse et pauvre, attendait tout de moi, et que j'allais tâcher de voir quelle université pourrait me procurer, durant le cours de mes études, le moyen d'exister et d'aller au secours de ma mère et de nos enfants. « Et de vos enfants! reprit-il, attendri de cette expression. — Oui, monseigneur, je suis pour eux un second père, et, si je ne meurs à la peine, je me suis bien promis d'en remplir les devoirs. — Écoutez, me dit-il, j'ai pour ami l'archevêque de Bourges, l'un de nos plus dignes prélats; je puis vous adresser à lui, et, s'il veut bien, comme je l'espère, avoir égard à ma recommandation, vous n'aurez plus, pour vous et pour votre famille, qu'à mériter qu'il vous protége, en usant bien des dons que le Ciel vous a faits. » Je rendis grâces à mon évêque de ses bonnes intentions; mais je lui demandai le temps d'en instruire ma mère et de

la consulter, ne doutant pas qu'elle n'y fût sensible autant que je l'étais moi-même.

Mon bon curé, de qui j'allai prendre congé, fut transporté de joie en apprenant ce qu'il appelait un coup du Ciel en ma faveur. Qu'aurait-il dit, s'il avait pu prévoir que cet archevêque de Bourges serait grand-aumônier, cardinal, ministre de la feuille des bénéfices, et que l'éloquence, à laquelle j'avais dessein de me vouer, allait avoir sous ce ministère les occasions les plus intéressantes de se signaler à la cour? Il est certain que, pour un jeune ecclésiastique qui, avec beaucoup d'ambition, aurait eu assez de talents, il s'ouvrait devant moi une belle carrière. Une vaine délicatesse, une plus vaine illusion m'empêcha d'y entrer. J'ai eu lieu d'admirer plus d'une fois comment se noue et se dénoue la trame de nos destinées, et de combien de fils déliés et fragiles le tissu en est composé.

Arrivé à Linars, j'écrivis à ma mère que je venais de prendre la tonsure sous de favorables auspices; que j'avais reçu de l'évèque les plus touchantes marques de bonté; qu'au plutôt j'irais l'en instruire. Le même jour je reçus d'elle un exprès avec une lettre presque effacée de ses larmes. « Est-il vrai, me demandait-elle, que vous avez fait la folie de vous engager dans la compagnie du comte de Linars, frère du marquis, et capitaine au régiment d'Enghien? Si vous avez eu ce malheur, marquez-le moi; je vendrai tout

le peu que j'ai pour dégager mon fils. O mon Dieu! est-ce bien là le fils que vous m'aviez donné! »

Jugez du désespoir où je tombai en lisant cette lettre. La mienne avait fait un détour pour arriver à Bort; ma mère ne la recevrait que dans deux jours, et je la voyais désolée. Je lui écrivis bien vîte que ce qu'on lui avait dit était un horrible mensonge: que cette coupable folie ne m'était jamais venue dans la pensée; que j'avais le cœur déchiré du chagrin qu'elle en éprouvait; que je lui demandais pardon d'en être la cause innocente; mais qu'elle aurait dû me connaître assez pour ne pas croire à cette absurde calomnie, et que j'irais incessamment lui faire voir que ma conduite n'était ni celle d'un libertin, ni celle d'un jeune insensé. L'exprès repartit sur-le-champ; mais tant que je pus compter les heures où ma mère n'était pas encore détrompée, je fus au supplice moi-même.

Il y avait, s'il m'en souvient, seize lieues de Linars à Bort, et, quoique j'eusse conjuré l'exprès d'aller toute la nuit, comment pouvais-je croire qu'il n'eût pas pris quelque repos? Il me fut impossible d'en prendre aucun, et je n'avais cessé de baigner mon lit de mes larmes, en songeant à celles que ma mère versait pour moi, lorsque j'entendis dans la cour un bruit de chevaux. Je me lève. C'était le comte de Linars qui arrivait. Je ne me donnais pas le temps de m'habiller

pour aller au-devant de lui ; mais il me prévint ; et, en venant à moi en homme désolé : « Ah ! monsieur, me dit-il, combien va me rendre coupable à vos yeux l'imprudence d'un badinage qui a mis la désolation dans votre famille, et dans le cœur de votre mère une douleur que je n'ai pu calmer ! Elle vous croit engagé avec moi. Elle est venue toute éplorée se jeter à mes pieds, et m'offrir, pour vous dégager, sa croix d'or, son anneau, sa bourse, et tout ce qu'elle avait au monde. J'ai eu beau l'assurer que cet engagement n'existait point, j'ai eu beau le lui protester, elle a pris tout cela pour un refus de le lui rendre. Elle est encore dans les pleurs. Partez incessamment, allez la rassurer vous-même. — Eh ! monsieur le comte, lui demandai-je, qui a pu donner lieu à ce bruit funeste ? — Moi, monsieur, me dit-il ; j'en suis au désespoir ; je vous en demande pardon. Le besoin de lever de nouvelles recrues m'avait conduit dans votre ville. J'y ai trouvé quelques jeunes gens, vos camarades de collége, qui avaient envie de s'engager, mais qui délibéraient encore. J'ai vu que, pour les décider, il ne fallait que votre exemple. J'ai succombé à la tentation de leur dire qu'ils vous auraient pour camarade, que je vous avais engagé, et le bruit s'en est répandu. — Ah ! monsieur, m'écriai-je avec indignation, se peut-il qu'un pareil mensonge soit sorti de la bouche d'un homme tel que vous ! — Accablez-moi, me dit-il, je mérite les reproches les

plus honteux; mais cette ruse, dont je n'ai pas senti la conséquence, m'a fait connaître un naturel de mère comme je n'en ai jamais vu. Allez la consoler; elle a besoin de vous revoir. »

Le marquis de Linars, à qui son frère avoua sa faute et tout le mal qu'il m'avait fait, me donna un cheval, un guide, et le lendemain je partis; mais je partis avec la fièvre, car mon sang s'était allumé; et sur le soir le redoublement me prit dans le moment où, par des chemins de traverse, mon guide m'avait égaré. Je frissonnais sur mon cheval, et la nuit allait me gagner dans une heure, en rase campagne, lorsque je vis un homme qui traversait mon chemin. Je l'appelai pour savoir où j'étais, et s'il y avait loin de là au village où mon guide croyait aller. « Vous en êtes à plus de trois lieues, me dit-il, et vous n'êtes pas sur la route. » Mais, en me répondant, il m'avait reconnu: c'était un garçon de ma ville. « Est-ce vous, me dit-il, en me nommant; et, par quel hasard vous trouvai-je à l'heure qu'il est dans ces bruyères? Vous avez l'air malade! Où allez-vous donc passer la nuit? — Et vous? lui demandai-je. — Moi, dit-il, je vais voir un oncle à moi, dans un village qui n'est pas loin d'ici. — Et votre oncle, ajoutai-je, voudrait-il bien me donner l'asyle dans sa maison jusqu'à demain? car j'ai grand besoin de repos. — Chez lui, me dit-il, vous serez mal logé; mais vous y serez bien reçu. » Je m'y laissai conduire, et j'y trouvai

du pain et du lait pour mon guide, du foin pour mon cheval, et pour moi un bon lit de paille fraîche et de l'eau panée pour mon souper. Il ne m'en fallait pas davantage, car j'étais dans l'accès, et il fut assez fort.

Le lendemain à mon réveil (car j'avais dormi quelques heures) j'appris que ce village était une paroisse. C'était le jour de l'Assomption, et, quoique bien malade, je voulus aller à la messe. Un jeune abbé dans cette église était un objet d'attention. Le curé m'aperçut, et, après la messe, il me pria de venir dans la sacristie. « Est-il possible, me dit-il, après avoir appris mon aventure, que, dans un village où je suis, un ecclésiastique ait couché sur la paille ? » Il me mena chez lui; et jamais l'hospitalité ne fut plus cordialement ni plus noblement exercée. J'étais affaibli par la diète et la fatigue du voyage; il voulut me fortifier; et, persuadé que ma fièvre n'était que dans le sang, et non dans les humeurs, il prétendit qu'un chyle abondant, frais et doux, en serait le remède. Il ne se trompait point. Il me fit dîner avec lui. Jamais je n'ai mangé une si excellente soupe. Sa nièce l'avait faite : sa nièce, à dix-huit ans, ressemblait à ces vierges du Corrége ou de Raphaël. Je n'ai jamais vu dans le regard plus de douceur ni plus de charmes. Elle fut ma garde-malade tandis que le curé disait les vèpres à l'église ; et, tout malade que j'étais, je ne fus pas insensible à ses soins. « Mon oncle, me dit-elle, ne veut pas vous laisser par-

tir dans l'état où vous êtes. Il y a, dit-il, six grandes lieues d'ici à Bort. Il veut, avant de vous mettre en chemin, que vous ayez repris des forces. Et pourquoi vous presser? N'êtes-vous pas bien avec nous? Vous aurez un bon lit; je le ferai moi-même. Je vous porterai vos bouillons, ou, si vous l'aimez mieux, du lait écumant d'une chèvre que je trais de ma main; vous nous arrivez pâle, et nous voulons absolument vous renvoyer couleur de rose. — Ah! lui dis-je, mademoiselle, il me serait bien doux d'attendre près de vous la santé! mais si vous saviez à quel point ma mère est en peine de moi! combien elle est impatiente de me revoir! et combien je dois être impatient moi-même de me retrouver dans ses bras! — Plus vous l'aimez, et plus elle vous aime, plus vous devez, me dit-elle, lui épargner la douleur de vous revoir dans cet état. Une sœur a plus de courage; et moi je suis ici comme une sœur pour vous. — On le croirait, lui dis-je, à ce tendre intérêt que vous voulez bien prendre à moi. — Assurément, dit-elle, vous nous intéressez; et cela est bien naturel, mon oncle et moi nous avons l'ame compatissante pour tout le monde; mais nous ne voyons pas souvent des malades faits comme vous. » Le curé revint de l'église. Il exigea de moi de renvoyer mon cheval et mon guide, et voulut prendre sur lui le soin de me faire mener chez moi.

Dans une situation tranquille, je me serais

trouvé enchanté dans ce presbytère, comme Renaud dans le palais d'Armide; car ma naïve Marcelline était une Armide pour moi; et plus elle était innocente, plus je la trouvais dangereuse. Mais, quoique ma mère dût être détrompée par mes deux lettres, rien ne m'aurait retenu loin d'elle au-delà du jour où l'accès de ma fièvre ayant été plus faible, et me sentant un peu remis par deux nuits d'assez bon sommeil, je pus remonter à cheval.

Ma sœur (c'était le nom que Marcelline s'était donné, et que je lui donnais moi-même lorsque nous étions tête-à-tête) ne me vit pas au moment de partir sans un saisissement de cœur qu'elle ne put dissimuler. « Adieu, monsieur l'abbé, me dit-elle devant son oncle; prenez soin de votre santé; ne nous oubliez pas, et embrassez bien tendrement pour moi madame votre mère; dites-lui que je l'aime bien. » A ces mots ses yeux se mouillèrent; et, comme elle se retirait pour nous cacher ses pleurs: « Vous voyez, me dit le curé, ce nom de mère l'attendrit; c'est qu'il n'y a pas longtemps qu'elle a perdu la sienne. Adieu, monsieur, je vous dis comme elle, ne nous oubliez pas, nous parlerons souvent de vous. »

Je trouvai ma mère pleinement rassurée sur ma conduite; mais en me voyant elle fut alarmée sur ma santé. Je calmai ses inquiétudes, et en effet je me sentais bien mieux, grâce au régime auquel le curé m'avait mis. Nous lui écrivîmes l'un et

l'autre pour le remercier de ses bontés hospitalières; et, en lui renvoyant sa jument, sur laquelle j'étais venu, nous accompagnâmes nos lettres de quelques modestes présents, parmi lesquels ma mère glissa pour Marcelline une parure simple et de peu de valeur, mais élégante et de bon goût. Après quoi, ma santé se rétablissant à vue-d'œil, nous ne fûmes plus l'un et l'autre occupés que de mes affaires.

La protection de l'évêque, sa recommandation, la perspective qu'elle m'offrait, parurent à ma mère tout ce qu'il y avait de plus heureux pour moi; et je pensais alors comme elle. Mon étoile (et je dis à-présent), mon heureuse étoile me fit changer d'opinion. Cet incident m'oblige encore à revenir sur le passé.

J'ai lieu de croire que, depuis l'examen du préfet de Clermont, les Jésuites avaient jeté les yeux sur moi. Deux de mes condisciples, et des plus distingués, étaient déja pris dans leurs filets. Il était possible qu'on voulût m'y attirer; et un fait assez curieux, dont j'ai gardé la souvenance, me persuade au moins qu'on y avait pensé.

Dans le peu de loisirs que j'avais à Clermont je m'étais fait un amusement du dessin; et, comme j'en avais le goût, l'on m'en supposait le talent. J'avais l'œil juste et la main sûre; il n'en fallait pas davantage pour l'objet qui me fit un jour appeler auprès du recteur. « Mon enfant, me dit-il, je sais que vous vous amusez à des-

siner l'architecture; et je vous ai choisi pour me lever un plan : c'est celui de notre collège; examinez bien l'édifice; et, après en avoir exactement tracé l'enceinte, figurez-en l'élévation. Apportez-y le plus grand soin, car votre ouvrage sera mis sous les yeux du roi. »

Tout fier de cette commission, j'allai m'en acquitter, et j'y mis, comme l'on peut croire, l'attention la plus scrupuleuse; mais, pour avoir voulu trop bien faire, je fis très-mal. L'une des ailes du bâtiment avait un étage, et l'autre aile n'en avait point. Je trouvai cette inégalité choquante, et je la corrigeai en élevant une aile comme l'autre. « Eh! mon enfant, qu'avez-vous fait? me dit le recteur. — J'ai rendu, lui dis-je, mon père, l'édifice régulier. — Et c'est précisément ce qu'il ne fallait pas. Ce plan est destiné à montrer le contraire, d'abord au père confesseur, et, par son entremise, au ministre et au roi lui-même. Car il s'agit d'obtenir des fonds pour élever l'étage qui manque à l'une des deux ailes. » Je m'en allai bien vîte corriger ma bévue; et, quand le recteur fut content : « Voulez-vous bien, mon père, me permettre, lui dis-je, une observation? Ce collège qu'on vient de vous bâtir est beau, mais il n'y a point d'église. Vous y dites la messe dans une salle basse. Est-ce que dans le plan on aurait oublié l'église? » Le Jésuite sourit de ma naïveté. « Votre observation, me dit-il, est très-juste; mais vous avez dû remarquer aussi que nous n'avons

point de jardin. — Et c'est aussi de quoi je me suis étonné. — N'en soyez plus en peine; nous aurons l'un et l'autre. — Comment cela, mon père? je n'y vois point d'emplacement. — Quoi! vous ne voyez pas en-dehors du fer-à-cheval qui ferme l'enceinte du collége, vous ne voyez pas cette église des PP. Augustins, et ce jardin dans leur couvent? — Eh bien! mon père? — Eh bien! ce jardin, cette église, seront les nôtres; et c'est la Providence qui semble les avoir placés si près de nous. — Mais, mon père, les Augustins n'auront donc plus ni jardin, ni église? — Au contraire, ils auront une église plus belle et un jardin encore plus vaste : nous ne leur ferons aucun tort, à Dieu ne plaise! et en les délogeant nous saurons les dédommager. — Vous délogerez donc les PP. Augustins? — Oui, mon enfant, et leur maison sera, pour nos vieillards, une infirmerie, un hospice; car il faut bien que nos vieillards aient une maison de repos. — Rien n'est plus juste, assurément; mais je cherche où vous logerez les PP. Augustins. — N'en ayez point d'inquiétude : ils auront le couvent, l'église et le jardin des PP. Cordeliers. N'y seront-ils pas à leur aise, et beaucoup mieux qu'ils ne sont là? — Fort bien! mais que deviennent les PP. Cordeliers? — Je me suis attendu à cette objection, et il est juste que j'y réponde : Clermont et Mont-Ferrand faisaient deux villes autrefois, maintenant elles n'en font qu'une, et Mont-Ferrand n'est plus qu'un fau-

bourg de Clermont; aussi dit-on Clermont-Ferrand. Or, vous saurez qu'à Mont-Ferrand les Cordeliers ont un couvent superbe; et vous concevez bien qu'il n'est pas nécessaire qu'une ville ait deux couvents de Cordeliers. Donc, en faisant passer ceux de Clermont à Mont-Ferrand, on ne fait du mal à personne; et nous voilà, sans préjudice pour autrui, possesseurs de l'église, du jardin, du couvent de ces bons pères Augustins, qui nous sauront gré de l'échange; car il en faut toujours agir en bons voisins. Au reste, mon enfant, ce que je vous confie est encore le secret de la société; mais vous n'y êtes pas étranger; et je me plais dès-à-présent à vous regarder comme étant l'un des nôtres. »

Tel fut, autant qu'il m'en souvient, ce dialogue, où Blaise Pascal aurait trouvé le mot pour rire, et qui ne me parut que sincère et naïf. Ce que j'en infère aujourd'hui, c'est que ce ne fut pas sans intention préméditée que le professeur de rhétorique de Clermont, le P. Noaillac, en passant par ma ville pour aller à Toulouse, vint me demander à dîner.

Ma bonne mère, qui ne se doutait point de sa mission, non plus que moi, le reçut de son mieux; et, pendant le dîner, il la rendit heureuse, en lui exagérant mes succès dans l'art d'enseigner. A l'entendre, mes écoliers étaient distingués dans leurs classes, et il était aisé de reconnaître, en lisant les devoirs, ceux qui avaient

passé sous mes yeux. Je trouvais bien dans cette flatterie une politesse excessive; mais je n'en voyais pas le but.

Vers la fin du repas, ma mère, selon l'usage du pays, nous ayant laissés seuls à table, mon jésuite fut à son aise. « A-présent, me dit-il, parlons de vos projets. Que vous proposez-vous, et quelle route allez-vous prendre ? » Je lui confiai les avances que mon évêque m'avait faites, et le dessein où nous étions, ma mère et moi, d'en profiter. Il m'écouta d'un air pensif et dédaigneux. « Je ne sais pas, me dit-il enfin, ce que vous trouvez de flatteur et de séduisant dans ces offres. Pour moi, je n'y vois rien qui soit digne de vous. D'abord le titre de docteur de Bourges est décrié au point d'en être ridicule; et, au lieu d'y prendre des grades, vous allez vous y dégrader. Ensuite...... mais ceci est un article trop délicat pour y toucher. Il est des vérités qu'on ne peut dire qu'à son ami intime, et je n'ai pas avec vous le droit de m'expliquer si librement. » Cette réticence discrète eut l'effet qu'il en attendait. « Expliquez-vous, mon père, et soyez sûr, lui dis-je, que je vous saurai gré de m'avoir parlé à cœur ouvert. — Vous le voulez, dit-il, et en effet je sens que, dans un moment aussi critique, je ferais mal de vous dissimuler ce que je pense d'une affaire où je ne vois pour vous rien d'assuré que des dégoûts. — Et quels dégoûts? lui demandai-je avec étonnement. »

« Votre évêque, poursuivit-il, est le meilleur homme du monde ; ses intentions sont droites ; et il ne vous veut que du bien, j'en suis persuadé. Mais quel bien pense-t-il vous faire en vous mettant sous la dépendance et à la merci de cet archevêque de Bourges ? Durant vos cinq années de théologie et de séminaire, vous serez à sa pension, et vous vivrez de ses bienfaits ; je veux croire aussi qu'il aidera votre famille de quelques secours charitables (ces mots me glacèrent les sens) ; mais vous et votre mère, êtes-vous faits pour être sur la liste de ses aumônes ? et en êtes-vous réduits là ? — Assurément non, m'écriai-je. — C'est pourtant là, et pour long-temps peut-être, ce que l'on vous propose, ce que l'on vous fait espérer. — Il me semble, lui dis-je, que l'église a des biens dont la dispensation est remise aux évêques, des biens qu'ils n'ont pas droit de posséder eux-mêmes, et dont seulement ils disposent ; et ces biens-là, ces bénéfices, on peut les recevoir de leurs mains sans rougir. — Vraiment, c'est-là, me dit-il, l'appât dont ils agacent l'ambition des jeunes gens. Mais quand et à quel prix leur viennent ces biens qu'ils attendent ? Vous ne connaissez pas l'esprit de domination et d'empire qu'exercent sur leurs protégés ces tardifs et lents bienfaiteurs. Leur crainte est qu'on ne leur échappe ; et ils prolongent, le plus long-temps qu'ils peuvent, l'état de dépendance et d'asservissement où ils tiennent

ces malheureux. Ils donnent aisément et libéralement à la faveur, à la naissance; mais si le mérite infortuné en obtient jamais quelque grâce, il l'achète bien chèrement! — Vous me montrez, lui dis-je, bien des ronces et des épines où je ne voyais que des fleurs; mais, dans ma situation, chargé d'une famille qu'il faut que je soutienne, et qui a besoin de mon appui, que me conseillez-vous de faire? — Je vous conseille, me dit-il, de vous mettre en position de protéger vous-même, et non pas d'être protégé. Je connais un état où tout homme qui se distingue a du crédit et des amis puissants. Cet état, c'est le mien. Toutes les voies de la fortune et de l'ambition nous sont personnellement interdites; mais elles sont toutes ouvertes à tout ce qui nous appartient. — Vous me conseillez donc de me faire jésuite? — Oui, sans doute! et bientôt, par des moyens qui nous sont connus, votre mère sera tranquille, ses enfants seront élevés, l'État lui-même en prendra soin; et, lorsqu'arrivera le temps de les pourvoir, il n'est point de facilités que nos relations ne vous donnent. Voilà pourquoi la fleur de la jeunesse de nos colléges ambitionne et sollicite l'avantage d'être reçue dans cette société puissante; voilà pourquoi les chefs des plus grandes maisons veulent y être affiliés. — J'ai regardé, lui dis-je, votre société comme une source de lumières; et, pour un homme qui veut s'instruire et développer ses

talents, je me suis dit cent fois qu'il n'y avait rien de mieux que de vivre au milieu de vous; mais dans vos réglements deux choses me répugnent : la longueur du noviciat, et l'obligation de commencer par enseigner les basses classes. — Pour le noviciat, me dit-il, ce sont deux ans d'épreuve qu'il faut subir : la loi en est invariable; mais, pour les basses classes, je crois pouvoir répondre que vous en serez dispensé. » En discourant ainsi, nous buvions d'un vin capiteux. La tète du jésuite s'exaltait en jactance de la considération dont jouissait sa compagnie, et de l'éclat qui en rejaillissait sur les individus. « Rien, disait-il, n'est comparable aux agréments dont jouit dans le monde un jésuite, homme de mérite : tous les accès lui sont faciles; par-tout l'accueil le plus favorable, le plus flatteur lui est assuré. » Son éloquence fut si pressante, qu'à la fin elle m'entraîna.

« Me voilà décidé, lui dis-je, à remercier mon évêque. Le reste demande un peu plus de réflexion. Mais je compte aller à Toulouse; et là, si ma mère y consent, j'acheverai de suivre vos conseils. »

Je communiquai à ma mère les observations du jésuite sur le désagrément d'aller à Bourges me constituer le pensionnaire de l'archevèque. Elle eut la même délicatesse et la même fierté que moi, et nos deux lettres à mon évêque furent écrites dans cet esprit. Il ne me manquait

plus que de la consulter sur le dessein de me faire jésuite. Je n'en eus jamais le courage. Ni sa faiblesse, ni la mienne, n'auraient pu soutenir cette consultation : pour la raisonner de sang-froid, il fallait être éloigné l'un de l'autre. Je me réservai de lui écrire, et je me rendis à Toulouse, irrésolu moi-même encore sur ce que j'allais devenir. Dirai-je qu'en chemin je manquai encore ma fortune ?

Un muletier d'Aurillac, qui passait sa vie sur le chemin de Clermont à Toulouse, voulut bien se charger de moi. J'allais sur l'un de ses mulets, et lui, le plus souvent à pied, cheminait à côté de moi. « Monsieur l'abbé, me dit-il, vous serez obligé de passer chez moi quelques jours, car mes affaires m'y arrêtent. Au nom de Dieu, employez ce temps-là à guérir ma fille de sa folle dévotion. Je n'ai qu'elle, et pas pour un diable elle ne veut se marier. Son entêtement me désole. » La commission était délicate ; je ne la trouvai que plaisante ; je m'en chargeai volontiers.

Je me figurais, je l'avoue, comme une bien pauvre demeure celle d'un homme qui trottait sans relâche à la suite de ses mulets, ayant tantôt la pluie, tantôt la neige sur le corps, et par les chemins les plus rudes. Je ne fus donc pas peu surpris lorsqu'en entrant chez lui, je vis une maison commode, bien meublée, d'une propreté singulière, et qu'une espèce de sœur grise, jeune, fraîche, bien faite, vint au-devant de Pierre

(c'était le nom du muletier), et l'embrassa en l'appelant son père. Le souper qu'elle nous fit servir n'avait pas moins l'air de l'aisance. Le gigot était tendre et le vin excellent. La chambre que l'on me donna avait, dans sa simplicité, presque l'élégance du luxe. Jamais je n'avais été si mollement couché. Avant de m'endormir, je réfléchis sur ce que j'avais vu. « Est-ce, dis-je en moi-même, pour passer quelques heures de sa vie à son aise que cet homme en tracasse et consume le reste en de si pénibles travaux? Non, c'est une vieillesse tranquille et reposée qu'il travaille à se procurer, et ce repos, dont il jouit en espérance, le soulage de ses fatigues. Mais cette fille unique qu'il aime tendrement, par quelle fantaisie, jeune et jolie comme elle est, s'est-elle vêtue en dévote? Pourquoi cet habit gris, ce linge plat, cette croix d'or sur sa poitrine et cette guimpe sur son sein? Ces cheveux qu'elle cache comme sous un bandeau sont pourtant d'une jolie teinte. Le peu que l'on voit de son cou est blanc comme l'ivoire. Et ces bras! ils en sont aussi de cet ivoire pur, et ils sont faits au tour! » Sur ces réflexions je m'endormis, et le lendemain j'eus le plaisir de déjeûner avec la dévote. Elle me demanda obligeamment des nouvelles de mon sommeil. « Il a été fort doux, lui dis-je; mais il n'a pas été tranquille, et les songes l'ont agité? Et vous, mademoiselle, avez-vous bien dormi? — Pas mal, grâce au Ciel, me dit-elle. — Avez-vous fait aussi des

rêves ? » Elle rougit, et répondit qu'elle rêvait bien rarement. « Et quand vous rêvez, c'est aux anges ? — Quelquefois aux martyrs, dit-elle en souriant. — Sans doute aux martyrs que vous faites ? — Moi ! je ne fais point de martyrs. — Vous en faites plus d'un, je gage, mais vous ne vous en vantez pas. Pour moi, lorsque dans mon sommeil je vois les cieux ouverts, ce n'est presque jamais qu'aux vierges que je rêve. Je les vois, les unes en blanc, les autres en corset et en jupon de serge grise, et cela leur sied mieux que ne ferait la plus riche parure. Rien dans cet ajustement simple n'altère la beauté naturelle de leurs cheveux ni de leur teint ; rien n'obscurcit l'éclat d'un front pur, d'une joue vermeille ; aucun pli ne gâte leur taille ; une étroite ceinture en marque et en dessine la rondeur. Un bras pétri de lys et une jolie main avec ses doigts de roses sortent, tels que Dieu les a faits, d'une manche unie et modeste, et ce que leur guimpe dérobe se devine encore aisément. Mais quelque plaisir que j'aie à voir en songe toutes ces jeunes filles dans le Ciel, je suis un peu affligé, je l'avoue, de les y voir si mal placées. — Où les voyez-vous donc placées ? demanda-t-elle avec embarras. — Hélas ! dans un coin, presque seules, et (ce qui me déplaît encore bien davantage) auprès des pères capucins. — Auprès des pères capucins ! s'écria-t-elle en fronçant le sourcil. — Hélas ! oui, presque délaissées, tandis que des augustes

mères de famille, environnées de leurs enfants qu'elles ont élevés, de leurs époux qu'elles ont rendus bienheureux déja sur la terre, de leurs parents qu'elles ont consolés et réjouis dans leur vieillesse en leur assurant des appuis, sont dans une place éminente, en vue à tout le Ciel, et toutes brillantes de gloire. — Et les abbés, demanda-t-elle d'un air malin, où les a-t-on mis? — S'il y en a, répondis-je, on les aura peut-être aussi nichés dans quelque coin éloigné de celui des vierges. — Oui, je le crois, dit-elle, et l'on a fort bien fait, car ce serait pour elles de dangereux voisins. »

Cette querelle sur nos états réjouissait le bon homme Pierre. Jamais il n'avait vu sa fille si éveillée et si parlante; car j'avais soin de mettre dans mes agaceries, comme dirait Montaigne, une aigre-douce pointe de gaîté piquante et flatteuse qui semblait la fâcher, et dont elle me savait gré. Son père enfin, la veille de son départ et du mien pour Toulouse, me mena seul dans sa chambre, et me dit : « Monsieur l'abbé, je vois bien que sans moi jamais vous et ma fille vous ne seriez d'accord. Il faut pourtant que cette querelle de dévote et d'abbé finisse. Il y a bon moyen pour cela; c'est de jeter tous les deux aux orties, vous ce rabat, elle ce collet rond, et j'ai quelque doutance que, si vous le voulez, elle ne se fera pas long-temps tirer l'oreille pour le vouloir aussi. Pour ce qui me regarde, comme dans le

commerce j'ai fait dix ans les commissions de votre brave homme de père, et que chacun me dit que vous lui ressemblez, je veux agir avec vous rondement et cordialement. » Alors, dans les tiroirs d'une commode qu'il ouvrit, me montrant des monceaux d'écus : « Tenez, me dit-il, en affaire il n'y a qu'un mot qui serve : voilà ce que j'ai amassé, ce que j'amasse encore pour mes petits enfants, si ma fille m'en donne; pour vos enfants, si vous voulez et si vous lui faites vouloir. »

Je ne dirai point qu'à la vue de ce trésor je ne fus point tenté. L'offre en était pour moi d'autant plus séduisante, que le bon homme Pierre n'y mettait d'autre condition que de rendre sa fille heureuse. « Je continuerai, disait-il, de mener mes mulets : à chaque voyage, en passant je grossirai ce tas d'écus dont vous aurez la jouissance. Ma vie, à moi, c'est le travail et la fatigue. J'irai tant que j'aurai la force et la santé, et, lorsque la vieillesse me courbera le dos et me roidira les jarrets, je viendrai achever de vivre et me reposer près de vous. — Ah! mon bon ami Pierre, qui mieux que vous, lui dis-je, aura mérité ce repos d'une heureuse et longue vieillesse! Mais à quoi pensez-vous, de vouloir donner pour mari à votre fille un homme qui a déja cinq enfants? — Vous, monsieur l'abbé! cinq enfants à votre âge! — Hélas! oui. N'ai-je pas deux sœurs et trois frères? Ont-ils d'autre père

que moi? C'est de mon bien et non pas du vôtre que ceux-là doivent vivre; c'est à moi de leur en gagner. — Et pensez-vous en gagner avec du latin, me dit Pierre, comme moi avec mes mulets? — Je l'espère, lui dis-je; mais au moins ferai-je pour eux tout ce qui dépendra de moi. — Vous ne voulez donc pas de ma dévote? Elle est pourtant gentille, et sur-tout à-présent que vous l'avez émoustillée. — Assurément, lui dis-je, elle est jolie, elle est aimable, et j'en serais tenté plus que de vos écus. Mais, je vous le dis, la nature m'a déja mis cinq enfants sur les bras; le mariage m'en donnerait bientôt cinq autres, peut-être plus, car les dévotes en font beaucoup, et ce serait trop d'embarras. — C'est dommage, dit-il: ma fille ne voudra plus se marier. — Je crois pouvoir vous assurer, lui dis-je, qu'elle n'a plus pour le mariage le même éloignement. Je lui ai fait voir que dans le Ciel les bonnes mères de famille étaient fort au-dessus des vierges; et en lui choisissant un mari qui lui plaise, il vous sera facile de lui mettre dans l'ame ce nouveau genre de dévotion. » Ma prédiction s'accomplit.

Arrivé à Toulouse, j'allai voir le P. Noaillac. « Votre affaire est bien avancée, me dit-il; j'ai trouvé ici plusieurs jésuites qui vous connaissent, et qui ont fait chorus avec moi. Vous êtes proposé, agréé; dès demain vous entrerez, si vous voulez. Le provincial vous attend. » Je fus un peu surpris qu'il se fût tant pressé; mais, sans lui en

faire aucune plainte, je me laissai conduire chez le provincial. Je le trouvai en effet disposé à me recevoir aussitôt que bon me semblerait, si ma vocation, disait-il, était sincère et décidée. Je répondis qu'en quittant ma mère, je n'avais pas eu le courage de lui déclarer ma résolution, mais que je n'irais pas plus avant sans la consulter et lui demander son aveu; que je me réservais le temps de lui écrire et de recevoir sa réponse. Le provincial trouva tout cela convenable, et en le quittant j'écrivis.

La réponse arriva bien vite; et quelle réponse, grand Dieu! quel langage et quelle éloquence! Aucune des illusions dont le P. Noaillac m'avait rempli la tête n'avait fait impression sur l'esprit de ma mère. Elle n'avait vu que la dépendance absolue, le dévouement profond, l'obéissance aveugle dont son fils allait faire vœu en prenant l'habit de jésuite. « Et comment puis-je croire, me disait-elle, que vous serez à moi? Vous ne serez plus à vous-même. Quelle espérance puis-je fonder pour mes enfants sur celui qui lui-même n'aura plus d'existence que celle dont un étranger pourra disposer d'un coup d'œil. On me dit, on m'assure que, si, par le caprice de vos supérieurs, vous êtes désigné pour aller dans l'Inde, à la Chine, au Japon, et que le général vous y envoie, il n'y a pas meme à balancer, et que, sans résistance et sans réplique, il faut partir. Eh quoi! mon fils, Dieu n'a-t-il fait de vous un être

libre, ne vous a-t-il donné une raison saine, un bon cœur, une ame sensible; ne vous a-t-il doué d'une volonté si naturellement droite et juste, et des inclinations qui font l'homme de bien, que pour vous réduire à l'état d'une machine obéissante? Ah! croyez-moi, laissez les vœux, laissez les règles inflexibles à des ames qui sentent le besoin qu'elles ont d'entraves. J'ose vous assurer, moi qui vous connais bien, que plus la vôtre sera libre, plus elle sera sûre de ne rien vouloir que d'honnête et de louable. O mon cher fils! rappelez-vous ce moment horrible et cher à ma mémoire, tout déchirant qu'en est pour moi le souvenir, ce moment où, au milieu de votre famille accablée, Dieu vous donna la force de relever ses espérances en vous déclarant son appui. Le rendrez-vous meilleur, en le rendant esclave, ce cœur que la nature a fait capable de ces mouvements? Et, lorsqu'il aura renoncé à la liberté de les suivre, lorsque rien de vous-même ne sera plus à vous, que deviendront ces résolutions vertueuses de ne jamais abandonner vos frères, vos sœurs, votre mère? Ah! vous êtes perdu pour eux: ils n'attendent plus rien de vous. Mes enfants! votre second père va mourir au monde et à la nature; pleurez-le; et moi, mère désespérée, je pleurerai mon fils, je pleurerai sur vous qu'il aura délaissés. O Dieu! c'était donc là ce qui se méditait chez moi à mon insu, avec ce perfide jésuite! Il venait dérober un fils à une pauvre

veuve, et un père à cinq orphelins! Homme cruel, impitoyable, et avec quelle douceur traîtresse il me flattait! C'est-là, dit-on, leur génie et leur caractère. Mais vous, mon fils, vous qui jamais n'aviez eu de secret pour moi, vous me trompiez aussi! Il vous a donc appris la dissimulation? Et votre coup d'essai a été de me tendre un piége! Ce noble et généreux motif de refuser les secours d'un évèque n'était qu'un vain prétexte pour me donner le change et me déguiser vos desseins! Non, rien de tout cela ne peut venir de vous : j'aime mieux croire à un prestige qui vous a fasciné l'esprit. Je ne veux point cesser d'estimer et d'aimer mon fils ; ce sont deux sentiments auxquels je tiens plus qu'à la vie. Mon fils s'est enivré d'ambitieuses espérances. Il a cru se sacrifier pour moi, pour mes enfants. Sa jeune tête a été faible, mais son cœur sera toujours bon. Il ne lira point cette lettre, baignée des larmes de sa mère, sans détester les conseils perfides qui l'ont un moment égaré. »

Ah! ma mère avait bien raison : il me fut impossible d'achever de lire sa lettre sans être suffoqué de pleurs et de sanglots. Dès ce moment l'idée de me faire jésuite fut chassée de mon esprit, et je me hâtai d'aller dire au provincial que j'y renonçais. Sans désapprouver mon respect pour l'autorité de ma mère, il voulut bien me témoigner quelque regret qui m'était personnel, et il me dit que la compagnie me saurait tou-

jours gré de mes bonnes intentions. En effet, je trouvai les régents du collége favorablement disposés à me donner, comme à Clermont, des écoliers de toutes classes; mais alors mon ambition était d'avoir une école de philosophie. Ce fut de quoi je m'occupai.

Mon âge était toujours le premier obstacle à mes vues. En commençant mes grades par la philosophie, je me croyais au moins capable d'en enseigner les éléments; mais presque aucun de mes écoliers ne serait moins jeune que moi. Sur cette grande difficulté, je consultai un vieux répétiteur appelé Morin, le plus renommé dans les colléges. Il causa long-temps avec moi; et me trouva suffisamment instruit. Mais le moyen que de grands garçons voulussent être à mon école! Cependant il lui vint une idée qui fixa son attention. « Cela serait plaisant, dit-il en riant dans sa barbe. N'importe, je verrai : cela peut réussir. » Je fus curieux de savoir quelle était cette idée. « Les Bernardins ont ici, me dit-il, une espèce de séminaire où ils envoient de tous côtés leurs jeunes gens faire leurs cours. Le professeur de philosophie qu'ils attendaient vient de tomber malade, et, pour le suppléer jusqu'à son arrivée, ils se sont adressés à moi. Comme je suis trop occupé pour être ce suppléant, ils m'en demandent un, et je m'en vais vous proposer. »

On m'accepta sur sa parole. Mais, lorsqu'il m'amena le lendemain, je vis distinctement l'effet

du ridicule qui naissait du contraste de mes fonctions et de mon âge. Presque toute l'école avait de la barbe, et le maître n'en avait point. Au sourire un peu dédaigneux qu'excitait ma présence, j'opposai un air froid et modeste avec dignité; et tandis que Morin causait avec les supérieurs, je m'informai avec les jeunes gens de la règle de leur maison pour le temps des études et pour l'heure des classes; je leur indiquai quelques livres dont ils avaient à se pourvoir, afin d'approprier leurs lectures à leurs études; et, dans tous mes propos, j'eus soin qu'il n'y eût rien ni de trop jeune, ni de trop familier; si bien que, vers la fin de la conversation, je m'aperçus que, de leur part, une attention sérieuse avait pris la place du ton léger et de l'air moqueur par où elle avait commencé.

Le résultat de celle que Morin venait d'avoir avec les supérieurs, fut que le lendemain matin j'irais donner ma première leçon.

J'étais piqué du sourire insultant que j'avais essuyé en me présentant chez ces moines. Je voulus m'en venger, et voici comment je m'y pris. Il est du bel usage de dicter à la tête des leçons de philosophie une espèce de prolusion qui soit comme le vestibule de ce temple de la sagesse où l'on introduit ses disciples, et qui par conséquent doit réunir un peu d'élégance et de majesté. Je composai ce morceau avec soin; je l'appris par cœur; je traçai et j'appris de même le

plan qui devait présenter l'ordonnance de l'édifice, et, la tête pleine de mon objet, je m'en allai gravement et fièrement monter en chaire. Voilà mes jeunes Bernardins assis autour de moi, et leurs supérieurs debout, appuyés sur le dos des bancs, et impatients de m'entendre. Je demande si l'on est prêt à écrire sous ma dictée. On me répond qu'oui. Alors les bras croisés, sans cahier sous les yeux, et, comme en parlant d'abondance, je leur dicte mon préambule, et puis ma distribution de ce cours de philosophie, dont je marque en passant les routes principales et les points les plus éminents.

Je ne puis me rappeler sans rire l'air ébahi qu'avaient mes Bernardins, et avec quelle estime profonde ils m'accueillirent lorsque je descendis de chaire. Cette première espiéglerie m'avait trop bien réussi pour ne pas continuer et soutenir mon personnage. J'étudiais donc tous les jours la leçon que j'allais dicter, et, en la dictant de mémoire, j'avais l'air de produire et de composer sur-le-champ. A quelque temps de là, Morin alla les voir, et ils lui parlèrent de moi avec l'étonnement dont on parlerait d'un prodige. Ils lui montrèrent mes cahiers; et, lorsqu'il voulut bien me témoigner lui-même sa surprise que cela fût dicté de tête, je lui répondis par une sentence d'Horace que Boileau a traduite ainsi :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Ainsi, chez les gascons, je débutai par une gasconnade; mais elle m'était nécessaire, et il arriva que, le professeur Bernardin étant venu prendre sa place, Morin, qui ne pouvait suffire au nombre d'écoliers qui s'adressaient à lui, m'en donna tant que je voulus. D'un autre côté, la fortune vint encore au-devant de moi.

Il y avait à Toulouse un hospice fondé pour les étudiants de la province du Limosin. Dans cet hospice, appelé le collége de Sainte-Catherine, les places donnaient un logement et 200 livres de revenu, durant les cinq années de grades. Lorsqu'une de ces places était vacante, les titulaires y nommaient au scrutin, bonne et sage institution. Ce fut dans l'une de ces vacances que mes jeunes compatriotes voulurent bien penser à moi. Dans ce collége, où la liberté n'avait pour règle que la décence, chacun vivait à sa manière; le portier et le cuisinier étaient payés à frais communs. Ainsi, par mon économie, je pus verser dans ma famille la plus grande partie du fruit de mon travail; et cette épargne, qui suivait tous les ans l'accroissement de mon école, devint assez considérable pour commencer à mettre mes parents à leur aise. Mais, tandis que la fortune me procurait les jouissances les plus douces, la nature me préparait les plus déchirantes douleurs. J'eus cependant encore quelque temps de prospérité.

En feuilletant par hasard un recueil des pièces

couronnées à l'Académie des Jeux floraux, je fus frappé de la richesse des prix qu'elle distribuait : c'étaient des fleurs d'or et d'argent. Je ne fus pas émerveillé de même de la beauté des pièces qui remportaient ces prix, et il me parut assez facile de faire mieux. Je pensai au plaisir d'envoyer à ma mère de ces bouquets d'or et d'argent, et au plaisir qu'elle aurait elle-même à les recevoir de ma main. De-là me vint l'idée et l'envie d'être poëte. Je n'avais point étudié les règles de notre poésie. J'allai bien vîte faire emplette d'un petit livre qui enseignait ces règles, et, par le conseil du libraire, j'acquis en même temps un exemplaire des odes de Rousseau. Je méditai l'une et l'autre lecture, et incontinent je me mis à chercher dans ma tête quelque beau sujet d'ode. Celui auquel je m'arrêtai fut l'invention *de la poudre à canon*. Je me souviens qu'elle commençait par ces vers :

> Toi qu'une infernale Euménide
> Pétrit de ses sanglantes mains.

Je ne revenais pas de mon étonnement d'avoir fait une ode si belle. Je la récitais dans l'ivresse de l'enthousiasme et de l'amour-propre, et, en la mettant au concours, je n'avais aucun doute qu'elle ne remportât le prix. Elle ne l'eut point; elle n'obtint pas même le consolant honneur de l'accessit. Je fus outré, et, dans mon indignation, j'écrivis à Voltaire, et lui criai vengeance en lui

envoyant mon ouvrage. On sait avec quelle bonté Voltaire accueillait les jeunes gens qui s'annonçaient par quelque talent pour la poésie : le Parnasse français était comme un empire dont il n'aurait voulu céder le sceptre à personne au monde, mais dont il se plaisait à voir les sujets se multiplier. Il me fit une de ces réponses qu'il tournait avec tant de grâce, et dont il était si libéral. Les louanges qu'il y donnait à mon ouvrage me consolèrent pleinement de ce que j'appelais l'injustice de l'Académie, dont le jugement ne pesait pas, disais-je, un grain dans la balance contre un suffrage tel que celui de Voltaire. Mais ce qui me flatta beaucoup plus encore que sa lettre, ce fut l'envoi d'un exemplaire de ses œuvres, corrigé de sa main, dont il me fit présent. Je fus fou d'orgueil et de joie, et je courus la ville et les colléges avec ce présent dans les mains. Ainsi commença ma correspondance avec cet homme illustre, et cette liaison d'amitié qui, durant trente-cinq ans, s'est soutenue jusqu'à sa mort, sans aucune altération.

Je continuai de travailler pour l'académie des Jeux floraux, et j'obtins des prix tous les ans; mais pour moi, le dernier de ces petits triomphes littéraires eut un intérêt plus raisonnable et plus sensible que celui de la vanité, et c'est par-là que cette scène mérite d'avoir place dans les souvenirs que je transmets à mes enfants.

Comme dans l'estime des hommes tout n'est

apprécié que par comparaison, et qu'à Toulouse il n'y avait rien en littérature de plus brillant que le succès dans la lice des Jeux floraux, l'assemblée publique de cette Académie, pour la distribution des prix, avait la pompe et l'affluence d'une grande solennité. Trois députés du parlement la présidaient; les capitouls et tout le corps de ville y assistaient en robe; toute la salle, en amphithéâtre, était remplie du plus beau monde de la ville et des plus jolies femmes. La brillante jeunesse de l'université occupait le parterre autour du cercle académique : la salle, qui est très-vaste, était ornée de festons de fleurs et de lauriers, et les fanfares de la ville, à chaque prix que l'on décernait, faisaient retentir le capitole d'un bruit éclatant de victoire.

J'avais mis cette année-là cinq pièces au concours, une ode, deux poëmes et deux idylles. L'ode manqua le prix; il ne fut point donné. Les deux poëmes se balancèrent; l'un des deux eut le prix de poésie épique, et l'autre un prix de prose qui se trouvait vacant. L'une des deux idylles obtint le prix de poésie pastorale, et l'autre l'accessit. Ainsi, les trois prix, et les seuls que l'Académie allait distribuer, j'allais les recevoir. Je me rendis à l'assemblée avec des tressaillements de vanité, que je n'ai pu me rappeler depuis sans confusion et sans pitié de ma jeunesse. Ce fut bien pis, lorsque je fus chargé de mes fleurs et de mes couronnes. Mais quel est le

poëte de vingt ans à qui pareille chose n'eût pas tourné la tête?

On fait silence dans la salle; et, après l'éloge de Clémence Isaure, fondatrice des Jeux floraux, éloge inépuisable, prononcé tous les ans au pied de sa statue, vient la distribution des prix. On annonce d'abord que celui de l'ode est réservé. Or on savait que j'avais mis une ode au concours; on savait aussi que j'étais l'auteur d'une idylle non couronnée : on me plaignait, et je me laissais plaindre. Alors on nomme à haute voix le poëme auquel le prix est accordé; et, à ces mots, *que l'auteur s'avance,* je me lève, j'approche, et je reçois le prix. On applaudit, comme de coutume, et j'entends dire autour de moi : « Il en a manqué deux, il ne manque pas le troisième; il a plus d'une corde et plus d'une flèche à son arc. » Je vais modestement me rasseoir au bruit des fanfares; mais bientôt on entend l'annonce du second poëme, auquel l'Académie a cru devoir, dit-elle, adjuger le prix d'éloquence, plutôt que de le réserver. L'auteur est appelé, et c'est encore moi qui me lève. Les applaudissements redoublent, et la lecture de ce poëme est écoutée avec la même complaisance et la même faveur que celle du premier. Je m'étais remis à ma place, lorsque l'idylle fut proclamée, et l'auteur invité à venir recevoir le prix. On me voit me lever pour la troisième fois. Alors, si j'avais fait Cinna, Athalie et Zaïre, je n'aurais pas

été plus applaudi. L'effervescence des esprits fut extrême : les hommes, à travers la foule, me portaient sur les mains; les femmes m'embrassaient. Légère fumée de vaine gloire! Qui le sait mieux que moi, puisque de mes essais qu'on trouvait si brillants, il n'y en a pas un seul qui, quarante ans après, relu même avec indulgence, m'ait paru digne d'avoir place dans la collection de mes œuvres? Mais ce qui me touche sensiblement encore de ce jour si flatteur pour moi, c'est ce que je vais raconter.

Au milieu du tumulte et du bruit d'un peuple enivré, deux grands bras noirs s'élèvent et s'étendent vers moi. Je regarde, je reconnais mon régent de troisième, ce bon père Malosse, qui, séparé de moi depuis plus de huit ans, se retrouvait à cette fête. A l'instant je me précipite, je fends la foule, et me jetant dans ses bras avec mes trois prix : « Tenez, mon père, ils sont à vous, lui dis-je, et c'est à vous que je les dois. » Le bon jésuite levait au ciel ses yeux pleins de larmes de joie, et je puis dire que je fus plus sensible au plaisir que je lui causais qu'à l'éclat de de mon triomphe. Ah! mes enfants, ce qui intéresse le cœur et l'ame est doux dans tous les temps : on s'y complaît toute la vie. Ce qui n'a flatté que l'orgueil du bel esprit ne nous revient que comme un vain songe dont on rougit d'avoir trop follement chéri l'erreur.

Ces amusements littéraires, quoique bien sé-

duisants pour moi, ne prenaient pourtant rien sur mes occupations réelles. Je donnais aux vers des moments de promenade et de loisir; mais en même temps je vaquais assidûment à mes études et à celles de mon école. Dès ma seconde année de philosophie, n'ayant pu engager mon professeur jésuite à nous enseigner la physique newtonienne, je pris mon parti d'aller l'étudier à l'école des Doctrinaires. Leur collége, appelé l'Esquile, avait pour professeurs de philosophie deux hommes de mérite; mais l'un des deux, et c'était le mien, avec de l'instruction et de l'esprit, penchait trop, ou par caractère, ou par faiblesse de complexion, vers l'indolence et le repos. Il trouva commode d'avoir en moi un disciple qui, ayant déja fait sa philosophie, pût, de temps en temps, lui épargner la fatigue et l'ennui du travail de la classe.

« Montez, me disait-il, montez sur le pupitre et rendez-leur facile ce que vous saisissez vous-même si facilement. » Cet éloge me payait bien des peines que je me donnais; car il me valait la confiance des écoliers, et il fit souhaiter aux pensionnaires du collége de m'avoir pour répétiteur, excellente et solide aubaine.

Pour complaire à mon professeur, il fallut consentir, quoiqu'un peu malgré moi, à soutenir des thèses générales. Il attachait une grande importance à me compter au nombre de ceux de ses disciples qu'il allait produire en public, et,

comme il était membre de l'Académie des sciences de Toulouse, il voulut que ce fût à cette compagnie que ma thèse fût dédiée; spectacle assez nouveau et assez frappant, disait-il, qu'une thèse ainsi présidée. Ce fut par-là qu'il voulut terminer sa carrière philosophique; et il imagina d'ajouter à la pompe de ce spectacle un coup de théâtre honorable pour moi, mais dont je fus étonné moi-même. Il n'y réussit que trop bien; et mon étonnement fut tel, qu'il manqua de me rendre fou ou imbécille pour la vie.

Dans ces exercices publics, il était d'usage constant que le professeur fût dans sa chaire, et son écolier devant lui, sur ce qu'on appelle un pupitre, espèce de tribune inférieure à la chaire. Quand tout le monde fut en place, et que l'illustre Académie fut rangée devant la chaire, on m'avertit, et je parus. Vous pensez bien que j'avais préparé un compliment pour l'Académie, et dans cette petite harangue, j'avais mis tout le peu que j'avais d'art et de talent. Je la savais par cœur, je l'avais vingt fois récitée sans aucune hésitation, et, pour le coup, j'étais si sûr de ma mémoire que j'avais négligé de me pourvoir du manuscrit. Je parais donc, et, au lieu de trouver mon professeur en chaire, je l'aperçois au rang des académiciens. Je lui fais respectueusement signe de venir se mettre à sa place. « Montez, monsieur, me dit-il tout haut avec son air d'indolence et de sécurité, montez sur le pupitre ou

dans la chaire, tout comme il vous plaira; vous n'avez pas besoin de moi. » Ce magnifique témoignage excita dans l'assemblée un murmure de surprise, et je crois d'approbation; mais son effet sur moi fut de glacer mes sens et de me troubler le cerveau. Saisi, tremblant, je monte les degrés du pupitre, et je m'y agenouille, selon l'usage, comme pour implorer les lumières du Saint-Esprit; mais, lorsqu'avant de me lever, je veux me rappeler le début de mon compliment, je ne m'en souviens plus, et le bout du fil m'en échappe; je veux le chercher dans ma tête, je n'y vois qu'un épais brouillard. Je fais des efforts incroyables pour retrouver au moins le premier mot de mon discours; pas un mot, et pas une idée ne me revient. Dans cet état d'angoisse, je suis plusieurs minutes à suer sang et eau, et tout près de me rompre les veines et les nerfs de la tête par l'effroyable contention où ce long travail les avait mis, lorsque tout-à-coup, et comme par miracle, le nuage qui enveloppait mes esprits se dissipe; ma tête se dégage, mes idées renaissent, je ressaisis le fil de mon discours, et bien fatigué, mais tranquille et rassuré, je le prononce. Je ne parle pas du succès qu'il eut; il est rare que les louanges soient mal reçues. J'avais assaisonné celles-ci de mon mieux. Je ne me vante pas non plus de la faveur qui me soutint dans tout cet exercice. En me faisant passer par les plus belles questions de la physique, ceux des

académiciens qui daignèrent me provoquer ne s'occupèrent que du soin de faire briller mes réponses. Ils en agirent en vrais Mécènes, pleins d'indulgence et de bonté. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable, de plus touchant pour moi, ce fut le noble procédé du professeur jésuite que j'avais trop légèrement quitté pour passer à l'Esquile, et qui, dans ce moment, vint me faire sentir mon tort; il m'argumenta le dernier sur le système de la gravitation, et, avec l'air de m'attaquer de vive force, il me ménagea les moyens les plus avantageux de me développer. Heureusement, dans mes réponses, je sus lui faire entendre qu'à sa manière de me combattre, on reconnaissait la supériorité du maître qui exerce les forces de son disciple, mais qui ne veut pas l'accabler. Quand je descendis du pupitre, le président de l'Académie, en me félicitant, me dit qu'elle ne pouvait mieux me marquer sa satisfaction, qu'en m'offrant une place d'adjoint qui vaquait dans la compagnie. Je l'acceptai avec une humble reconnaissance, et, au bruit de l'approbation publique, je reçus le prix du combat.

Mais ce qu'avaient de solide pour moi ces succès de jeunesse, c'était le nombre d'écoliers qui venaient grossir mon école et contribuer aux secours que je faisais passer à Bort. Assez riche de mon travail pour soutenir dans ses études celui de mes frères qui venait après moi,

je lui tendis la main et je l'appelai à Toulouse. Il avait quatorze ans et il ne savait pas un mot de latin; mais il avait la conception très-vive, la mémoire excellente, et un désir passionné de profiter de mes leçons. Je lui simplifiai les règles, je lui abrégeai la méthode; dans six mois il n'y eut plus pour lui de difficultés de syntaxe; et encore un an bien employé le mit en état d'aller seul et sans maître : c'était là son ambition, car il me voyait accablé de travail, et il se sentait soulagé de la peine qu'il m'épargnait. Le pauvre enfant! son sentiment pour moi n'était pas seulement de l'amitié, c'était du culte. Le nom de frère avait dans sa bouche un caractère de sainteté. Il me témoigna le désir d'être homme d'église, et j'en fus bien aise; car ce désir en moi commençait à se refroidir pour plus d'une raison, et singulièrement, par les difficultés épineuses et rebutantes dont on voulut semer ma route.

Le collége de Sainte-Catherine où j'avais une place, avait pour inspecteur et surveillant spirituel un promoteur de l'archevêque appelé Goutelongue, homme intrigant, rogue et hardi, on disait même un peu fripon, lequel voulait mener à son gré le collége, et disposer des places en y faisant nommer qui bon lui semblerait. Sa qualité de promoteur, l'autorité de l'archevêque qu'il faisait sonner, le crédit qu'il se vantait d'avoir auprès de monseigneur, intimidant les uns et amorçant les autres, il s'était fait,

parmi nos camarades, un parti subjugué par la crainte et par l'espérance; mais il trouva dans le collége un certain Pujalou, caractère franc, libre et ferme, qui, fatigué de sa domination, osa lui tenir tète et donner le signal de la rebellion contre ce pouvoir usurpé. « De quel droit, mes amis, dit-il aux jeunes Limousins ses camarades, cet homme-là vient-il intriguer dans nos assemblées et gêner nos élections? Le fondateur de ce collége, en nous laissant la liberté d'élire et de nommer nous-mêmes aux places vacantes parmi nous, a jugé sainement que la jeunesse est l'âge où l'équité naturelle a le plus de candeur, de droiture et d'intégrité. Pourquoi souffrirons-nous qu'on vienne la corrompre cette équité qui nous anime? Parmi nous les places vacantes sont destinées aux plus dignes et non pas aux plus protégés. Si Goutelongue veut avoir des créatures, qu'il leur obtienne les faveurs de son archevêque, et qu'il ne vienne pas les gratifier à nos dépens. Pour nous conduire dans nos choix, nous avons notre conscience qui vaut bien celle du promoteur. Moi qui le connais, je déclare que je crois à sa probité moins qu'à celle d'un maquignon. » Ce dernier trait, qui n'était pas de l'éloquence noble, fut celui qui porta : l'épithète de maquignon resta au promoteur, et ses intrigues dans le collége ne s'appelèrent plus que du maquignonage.

J'arrivai dans ces circonstances, et Pujalou

n'eut aucune peine à m'engager dans son parti. Dès ce moment je fus noté sur les tablettes du promoteur; mais bientôt, par un trait qui m'était personnel, j'y fus encore mieux signalé. Il y eut dans le collége une place vacante. Les deux partis se balançaient, et, en cas de partage, c'était à l'archevêque à décider l'élection. Notre parti consulta ses forces, et il se croyait sûr de l'emporter, mais d'une seule voix. Or, la veille de l'élection, cette voix nous fut enlevée. L'un de nos camarades, honnête et bon jeune homme, mais timide, avait disparu : nous apprîmes que, dans un village à trois lieues de Toulouse, il avait un oncle curé, et que cet oncle était venu le prendre et l'avait emmené chez lui passer les fêtes de Noël. Nous ne doutâmes point que ce ne fût une manœuvre de Goutelongue. On sut quel était le village, et la route en était connue; mais il était nuit sombre; il tombait une pluie mêlée de neige et de verglas, et il y avait de la folie à croire que, par ce temps-là, le curé consentît à laisser partir son neveu, sur-tout l'ayant emmené lui-même par égard pour le promoteur. « N'importe, dis-je tout-à-coup, je me fais fort d'aller le prendre et de vous l'apporter en croupe. Que l'on me donne un bon cheval. » J'en eus un dans l'instant, et, affublé du long manteau de Pujalou, j'arrivai en deux heures à la porte du presbytère, au moment où le curé, son neveu, sa servante allaient se coucher. Mon camarade, en

me voyant descendre de cheval, vint à moi, et en l'embrassant : « Du courage, lui dis-je, ou tu es déshonoré. » Le curé, à qui je m'annonçai comme étant du collége de Sainte-Catherine, me demanda ce qui m'amenait. « Je viens, lui dis-je, au nom de Jésus-Christ, le père universel des pauvres, vous conjurer de n'être pas complice de l'exspoliateur des pauvres, de cet homme injuste et cruel qui leur dérobe leur substance pour la prodiguer à son gré. » Alors je lui développai les intrigues de Goutelongue pour usurper sur nous le droit de nommer à nos places et les donner à la faveur. « Demain, lui dis-je, nous avons à élire ou un écolier qu'il protége et qui n'a pas besoin de la place vacante, ou un pauvre écolier qui la mérite et qui l'attend. Auquel des deux voulez-vous qu'elle tombe ? » Il répondit que le choix ne serait pas douteux s'il dépendait de lui. « Et il dépend de vous, lui dis-je : il ne manque au parti du pauvre qu'une voix ; cette voix lui était assurée, et, à la sollicitation, aux instances de Goutelongue, vous êtes venu la lui ôter. Rendez-la-lui, rendez-lui son pain que vous lui avez arraché. » Interdit et confus, il répondit encore que son neveu était libre, qu'il l'avait amené pour passer avec lui les fêtes, et qu'il ne l'avait point forcé. « S'il est libre, qu'il vienne avec moi, répliquai-je ; qu'il vienne remplir son devoir, qu'il vienne sauver son honneur ; car son honneur est perdu, si l'on croit qu'il est vendu à Goutelon-

gue. » Alors regardant le jeune homme, et le voyant disposé à me suivre : « Allons, lui dis-je, embrassez votre oncle, et venez prouver au collége que vous n'ètes ni l'un ni l'autre les esclaves du promoteur. » A l'instant nous voilà tous les deux à cheval et déja bien loin du village.

Nos camarades ne s'étaient point couchés; nous les retrouvâmes à table; et avec quels transports de joie on nous vit arriver ensemble! Je crus que Pujalou m'étoufferait en m'embrassant: nous étions mouillés jusqu'aux os. On commença par nous sécher, et puis le jambon, la saucisse, le vin, nous furent prodigués; mais, prudent au milieu de tant d'ivresse, je demandai que le sujet de notre joie fùt inconnu au parti opposé jusqu'au moment de l'assemblée; et en effet, l'apparition soudaine du transfuge fut, pour nos adversaires, un coup de surprise accablant. Nous enlevâmes la place vacante comme à la pointe de l'épée; et Goutelongue, qui en sut la cause, ne me le pardonna jamais.

Lors donc que j'allai demander à l'archevêque de vouloir bien obtenir pour moi ce qu'on appelle un dimissoire pour recevoir les ordres de sa main, je lui trouvai la tète pleine de préventions contre moi : « Je n'étais qu'un abbé galant « tout occupé de poésie, faisant ma cour aux « femmes, et composant pour elles des idylles et « des chansons, quelquefois même sur la brune « allant me promener et prendre l'air au cours

« avec de jolies demoiselles. » Cet archevêque était la Roche-Aymond, homme peu délicat dans sa morale politique; mais affectant le rigorisme pour des péchés qui n'étaient pas les siens, il voulut m'envoyer en faire pénitence dans le plus crasseux et le plus cagot des séminaires. Je reconnus l'effet des bons offices de Goutelongue, et mon dégoût pour le séminaire de Calvet me révéla, comme un secret que je me cachais à moi-même, le refroidissement de mon inclination pour l'état ecclésiastique.

Ma relation avec Voltaire, à qui j'écrivais quelquefois en lui envoyant mes essais, et qui voulut bien me répondre, n'avait pas peu contribué à altérer en moi l'esprit de cet état.

Voltaire, en me faisant espérer des succès dans la carrière poétique, me pressait d'aller à Paris, seule école du goût où pût se former le talent. Je lui répondis que Paris était pour moi un trop grand théâtre, que je m'y perdrais dans la foule; que d'ailleurs étant né sans bien, je ne saurais qu'y devenir; qu'à Toulouse je m'étais fait une existence honorable et commode, et qu'à moins d'en avoir une à Paris à-peu-près semblable, j'aurais la force de résister au désir d'aller rendre hommage au grand homme qui m'y appelait.

Cependant il fallait bientôt me décider pour un parti. La littérature à Paris, le barreau à Toulouse, ou le séminaire à Limoges, voilà ce qui s'offrait à moi, et dans tout cela je ne voyais que

lenteur et incertitude. Dans mon irrésolution, je sentis le besoin de consulter ma mère : je ne la croyais point malade, mais je la savais languissante; j'espérais que ma vue lui rendrait la santé : j'allai la voir. Quels charmes et quelles douceurs aurait eus pour moi ce voyage, si l'effet en eût répondu à une si chère espérance!

Je laisse mon frère à Toulouse; et, sur un petit cheval que j'avais acheté, je pars, j'arrive à ce hameau de Saint-Thomas où était ma métairie. C'était un jour de fête. Ma sœur aînée, avec la fille de ma tante d'Albois, était venue s'y promener. Je m'y repose et j'y fais ma toilette; car je portais en trousse, dans ma valise, tout l'ajustement d'un abbé. De Saint-Thomas à Bort, en passant à gué la rivière, il n'y avait plus qu'une prairie à traverser. Je fais passer sur mon cheval la rivière à mes deux fillettes, je la passe de même, et j'arrive à la ville par cette belle promenade. Pardon de ces détails : je le répète encore, c'est pour mes enfants que j'écris.

Quand je passai devant l'église on disait vêpres, et, en y allant, l'un de mes anciens condisciples, le même qui depuis a épousé ma sœur, Odde, me rencontra, et alla répandre à l'église la nouvelle de mon arrivée. D'abord mes amis, nos voisines, et insensiblement tout le monde s'écoule; l'église est vide, et bientôt ma maison est remplie et environnée de cette foule qui vient me voir. Hélas! j'étais bien affligé dans ce moment!

Je venais d'embrasser ma mère, et, à sa maigreur, à sa toux, au vermillon brûlant dont sa joue était colorée, je croyais reconnaître la même maladie dont mon père était mort. Il n'était que trop vrai qu'avant l'âge de quarante ans ma mère en était attaquée. Cette fatale pulmonie, contagieuse dans ma famille, y a fait des ravages cruels. Je pris sur moi autant qu'il me fut possible, pour dissimuler à ma mère la douleur dont j'étais saisi. Elle, qui connaissait son mal, l'oublia, ou du moins parut l'oublier en me revoyant, et ne me parla que de sa joie. J'ai su depuis qu'elle avait exigé du médecin et de nos tantes de me flatter sur son état, et de ne m'en laisser aucune inquiétude. Ils s'entendirent tous avec elle pour me tromper, et mon ame reçut avidement la douce erreur de l'espérance. Je reviens à nos habitants.

L'enchantement où était ma mère de mes succès académiques s'était répandu autour d'elle. Ces fleurs d'argent que je lui envoyais, et dont tous les ans elle ornait le reposoir de la Fête-Dieu, avaient donné de moi, dans ma ville, une idée indéfinissable. Ce peuple, qui depuis s'est peut-être laissé dénaturer comme tant d'autres, était alors la bonté même. Il n'est point d'amitiés dont chacun à l'envi ne s'empressât de me combler. Les bonnes femmes se plaisaient à me rappeler mon enfance; les hommes m'écoutaient comme si mes paroles avaient dû être recueillies. Ce n'é-

tait guère cependant que des mots simples et sensibles que mon cœur ému me dictait. Comme tout le monde venait féliciter ma mère, mademoiselle B*** y vint aussi avec ses sœurs, et selon l'usage, il fallut bien qu'elle permît à l'arrivant de l'embrasser. Mais, au lieu que les autres appuyaient le baiser innocent que je leur donnais, elle s'y déroba en retirant doucement sa joue. Je sentis cette différence, et j'en fus vivement touché.

De trois semaines que je passai près de ma mère, il me fut impossible de ne pas dérober quelques moments à la nature pour les donner à l'amitié reconnaissante. Ma mère l'exigeait; et, pour ne pas priver nos amis du plaisir de m'avoir, elle venait assister elle-même aux petites fêtes qu'on me donnait. Ces fêtes étaient des dîners où l'on s'invitait tour-à-tour. Là, continuellement occupée et continuellement émue de ce qu'on disait à son fils, de ce que son fils répondait, observant jusqu'à mes regards, et inquiète à tout moment sur la manière dont j'allais rendre, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, les attentions dont j'étais assailli, ces longs dîners étaient pour son ame un travail et un effort pénible pour ses frêles organes. Nos conversations tête-à-tête, en l'intéressant davantage, la fatiguaient beaucoup plus encore. Je tâchais bien de lui ménager de longs silences, ou par mes longs récits, ou par ma diligence à couper le dialogue

pour m'étendre en réflexions; mais aussi animée en m'écoutant qu'en parlant elle-même, l'attention n'était pas moins nuisible à sa santé que la parole, et je ne pouvais voir, sans le plus douloureux attendrissement, pétiller dans ses yeux le feu qui consumait son sang.

Enfin je lui parlai du ralentissement de mon ardeur pour l'état ecclésiastique, et de l'irrésolution où j'étais sur le choix d'un nouvel état. Ce fut alors qu'elle parut calme et qu'elle me parla froidement.

« L'état ecclésiastique, me dit-elle, impose essentiellement deux devoirs, celui d'être pieux et celui d'être chaste : on n'est bon prêtre qu'à ce prix; et, sur ces deux points, c'est à vous de vous examiner. Pour le barreau, si vous y entrez, j'exige de vous la parole la plus inviolable que vous n'y affirmerez jamais que ce que vous croirez vrai, que vous n'y défendrez jamais que ce que vous croirez juste. A l'égard de l'autre carrière que M. de Voltaire vous invite à courir, je trouve sage la précaution de vous assurer à Paris une situation qui vous laisse le temps de vous instruire et d'acquérir plus de talents; car il ne faut point vous flatter; ce que vous avez fait est peu de chose encore. Si M. de Voltaire peut vous la procurer, cette situation honnête, libre et sûre, allez, mon fils, allez courir les hasards de la gloire et de la fortune, je le veux bien; mais n'oubliez jamais que la plus honorable et

plus digne compagne du génie, c'est la vertu. » Ainsi parlait cette femme étonnante qui n'avait eu d'autre éducation que celle du couvent de Bort.

Son médecin crut devoir m'avertir que ma présence lui était nuisible. « Son mal est, me dit-il, un sang trop vif, trop allumé; je le calme tant que je puis, et vous, sans le vouloir, sans même pouvoir l'éviter, vous l'agitez encore, et tous les soirs je lui trouve le pouls plus fréquent et plus élevé. Monsieur, si vous voulez que sa santé se rétablisse, il faut vous éloigner, et sur-tout prendre garde de ne pas trop laisser vos adieux l'attendrir. » Je les fis ces adieux cruels, et ma mère eut dans ce moment un courage au-dessus du mien; car elle ne se flattait plus, et moi, je me flattais encore. Au premier mot que je lui dis de la nécessité d'aller retrouver mes disciples: « Oui, mon fils, me répondit-elle, il faut vous en aller. Je vous ai vu. Nos cœurs se sont parlé. Nous n'avons plus rien à nous dire que de tendres adieux; car je n'ai pas besoin de vous recommander... » Elle s'interrompit, et comme ses yeux se mouillaient: « Je pense, me dit-elle, à cette bonne mère que j'ai perdue et qui t'aimait tant. Elle est morte comme une sainte; elle aurait eu bien de la joie à te voir encore une fois. Mais tâchons de mourir aussi saintement qu'elle : nous nous reverrons devant Dieu. » Ensuite, changeant de propos, elle me parla de Voltaire. Ce beau pré-

sent qu'il m'avait fait d'un exemplaire de ses œuvres, je le lui avais envoyé : l'édition en était châtiée; elle les avait lues, elle les relisait encore. « Si vous le voyez, me dit-elle, remerciez-le des doux moments qu'il aura fait passer à votre mère; dites-lui qu'elle savait par cœur le second acte de Zaïre, qu'elle arrosait Mérope de ses larmes, et que ses beaux vers de la Henriade sur l'espérance ne sont jamais sortis de sa mémoire et de son cœur.

> Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
> Elle n'inspire point une infidèle joie;
> Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;
> Elle est inébranlable et pure comme lui.

Cette façon de parler d'elle-même comme d'une personne qui bientôt ne serait plus me déchirait le cœur. Mais comme il m'était recommandé d'éviter avec soin tout ce qui l'aurait trop émue, je dissimulai ce présage; et le lendemain, renfermant l'un et l'autre la douleur de nous séparer, nous ne donnâmes à nos adieux que ce qu'il nous fut impossible de refuser à la nature.

Dès que je fus éloigné d'elle, je me laissai tomber dans l'affliction la plus profonde, et tous les souvenirs qui me suivirent dans mon voyage s'accordèrent pour m'accabler. « Dans peu je ne l'aurai donc plus cette mère qui, depuis ma naissance, n'avait respiré que pour moi, cette mère adorée à qui je craignais de déplaire comme à

Dieu, et, si je l'osais dire, encore plus qu'à Dieu même; » car je pensais à elle bien plus souvent qu'à Dieu; et, lorsqu'il me venait quelque tentation à vaincre, quelque passion à réprimer, c'était toujours ma mère que je me figurais présente. « Que dirait-elle, si elle savait ce qui se passe en moi! Quelle en serait sa honte, ou quelle en serait sa douleur! » Telles étaient les réflexions que je m'opposais à moi-même, et dès-lors ma raison reprenait son empire, secondée par la nature, qui faisait de mon cœur tout ce qu'elle voulait. Ceux qui, comme moi, l'ont connu cet amour filial si tendre, n'ont pas besoin que je leur dise quels étaient la tristesse et l'abattement de mon ame. Cependant je tenais encore à une fragile espérance; elle m'était trop chère pour ne pas m'y attacher jusqu'au dernier moment.

J'allai donc achever le cours de mes études; et, comme j'avais pris, à deux fins, mes premières inscriptions à l'école du droit canon, il est vraisemblable que ma résolution ultérieure aurait été pour le barreau. Mais, vers la fin de cette année, un petit billet de Voltaire vint me déterminer à partir pour Paris. « Venez, m'écrivait-il, et venez sans inquiétude. M. Orri, à qui j'ai parlé, se charge de votre sort. *Signé* VOLTAIRE. » Qui était M. Orri? Je ne le savais point. J'allai le demander à mes bons amis de Toulouse, et je leur montrai mon billet. « M. Orri! s'écrièrent-ils; eh! cadedis! c'est le contrôleur-général des finances.

Ah! cher ami, ta fortune est faite; tu seras fermier-général. Souviens-toi de nous dans ta gloire. Protégé du ministre, il te sera facile de gagner son estime, sa confiance et sa faveur. Te voilà tout-à-l'heure à la source des grâces. Cher Marmontel, fais-en couler vers nous quelques ruisseaux. Un petit filet du Pactole suffit à notre ambition. » L'un aurait bien voulu une recette générale, l'autre se contentait d'une recettte particulière ou de quelque autre emploi de deux ou trois mille petits écus, et cela dépendait de moi.

J'ai oublié de dire qu'entre nous jeunes gens, et en rivalité de l'académie des Jeux Floraux, nous avions formé une société littéraire, déja célèbre sous le nom de *la Petite Académie*. C'était là qu'à l'envi l'on exaltait mes espérances : je n'eus donc rien de plus pressé que de partir ; mais, comme mon opulence future ne me dispensait pas dans ce moment du soin de ménager mes fonds, je cherchais les moyens de faire mon voyage avec économie, lorsqu'un président du parlement, M. de Puget, me fit prier de l'aller voir, et me proposa, en termes obligeants, d'aller à frais communs avec son fils en litière à Paris. Je répondis à monsieur le président que, quoique la litière me parût lente et ennuyeuse, l'avantage d'y être en bonne compagnie compensait ce désagrément ; mais que, pour les frais de ma route, mon calcul était fait ; qu'il ne m'en coûterait que quarante écus par la messagerie, et que j'étais

décidé à m'en tenir là. Monsieur le président, après avoir inutilement essayé de tirer de moi quelque chose de plus, voulut bien se réduire à ce que je lui offrais; aussi-bien aurait-il fallu qu'il eût payé seul la litière, et ma petite part était tout gain pour lui.

Je laissai mon frère à Toulouse, et ma place au collége de Sainte-Catherine lui aurait été bien assurée, s'il eût été en philosophie; mais c'était aux cinq ans de grades que la concession en était réservée. Il fallut donc pour le moment renoncer à cet avantage, et je donnai pour asyle à mon frère le séminaire des Irlandais. Je payai un an de sa pension d'avance, et, en l'embrassant, je lui laissai tout le reste de mon argent, n'ayant plus moi-même un écu lorsque je partis de Toulouse; mais, en passant à Montauban, j'y allais trouver de nouveaux fonds.

Montauban, ainsi que Toulouse, avait une académie littéraire qui tous les ans donnait un prix. Je l'avais gagné cette année, et je ne l'avais point retiré. Ce prix était une lyre d'argent de la valeur de cent écus. En arrivant, j'allai recevoir cette lyre, et tout d'un temps je la vendis. Ainsi, après avoir payé d'avance au muletier les frais de mon voyage, et bien régalé mes amis, qui, en cavalcade, m'avaient accompagné jusques à Montauban, je me trouvai riche encore de plus de cinquante écus. En fallait-il tant à un homme que la fortune attendait à Paris? Jamais on n'est allé

plus lentement au-devant d'elle. Ce voyage en litière ne fut pourtant pas aussi ennuyeux pour moi que je l'aurais pensé. J'étais fait pour trouver des muletiers honnêtes gens. Celui-ci nous faisait une chère délicieuse. Jamais je n'ai mangé ni de meilleures perdrix rouges, ni des dindes si succulentes, ni des truffes si parfumées. J'avais honte d'être si bien nourri pour mes quarante écus, et je me promettais bien de gratifier ce brave homme sitôt que je serais en état d'être libéral.

Il est vrai que mon compagnon de voyage le payait mieux que moi : aussi voulut-il bien se prévaloir de cet avantage; mais il ne me trouva pas disposé à l'en laisser jouir. Le premier jour, je lui avais cédé le fond de la litière, et, quelque mal de cœur que me causât le balancement de la voiture et cette allure à reculons, j'en souffris l'incommodité. Je dissimulai même l'ennui d'entendre le plus sot des enfants gâtés m'étaler longuement, avec une puérile emphase, et sa noble origine, et sa grande fortune, et cette dignité de président dont son père était revêtu. Je lui laissais vanter la beauté de ses gros yeux bleus et les charmes de sa figure dont il me disait naïvement que toutes les femmes étaient folles. Il me parlait de leurs agaceries, de leurs caresses, de leurs baisers sur ses beaux yeux; je l'écoutais patiemment, et je me disais à moi-même : Voilà pourtant le ridicule que se donne la vanité.

Le lendemain, je le vis monter le premier en voiture et s'asseoir dans le fond. « Tout beau, monsieur le marquis, lui dis-je; sur le devant, s'il vous plaît. C'est aujourd'hui mon tour d'être à mon aise. » Il me répondit qu'il était à sa place, et que monsieur son père avait entendu qu'il occupât le fond. Je répliquai que, si monsieur son père avait sous-entendu cela dans son marché, je ne l'avais pas, moi, entendu dans le mien; que, s'il me l'avait proposé, je ne me serais pas emboîté comme un sot dans cette caisse dandinante; qu'actuellement au même prix je serais en plein air et sur un bon cheval à voir librement la campagne; que j'étais déja assez dupe d'avoir si mal employé mes quarante écus, et que je ne le serais pas au point de lui céder à demeure la bonne place. Il persistait à vouloir la garder; mais, quoiqu'il fût aussi grand que moi. je le priai de ne pas m'obliger à l'en tirer de force, et à le mettre à terre. Il entendit cette raison, et il se mit sur le devant; il en eut de l'humeur jusqu'à la dînée. Cependant il se contenta de me priver de son entretien; mais à dîner sa supériorité lui revint dans la tête. On nous servit une perdrix rouge; il se piquait de bien couper les viandes :

Quo gestu lepores, et quo gallina secetur.

Et en effet, cet exercice était entré dans son éducation. Il prit donc la perdrix sur son assiette,

en détacha très-adroitement les deux cuisses et les deux ailes, garda les deux ailes pour lui, et me laissa les cuisses et le corps. « Vous aimez donc, lui dis-je, les ailes de perdrix? — Oui, me dit-il, assez. — Et moi aussi, lui dis-je; » et en riant, sans m'émouvoir, je rétablis l'égalité. « Vous êtes bien hardi, me dit-il, de prendre une aile sur mon assiette? — Vous l'êtes bien plus, lui répondis-je d'un ton ferme, d'en avoir pris deux dans le plat. » Il était rouge de colère; mais il se modéra, et nous dînâmes paisiblement. Le reste du jour il se retrancha dans la dignité du silence, et à souper, comme ce fut une aile de dindon qu'on nous servit, et que je lui en donnai la meilleure partie, nous n'eûmes aucun démêlé.

Le lendemain : « C'est à vous, lui dis-je, d'occuper le fond de la voiture. » Il s'y mit en disant : « Vous me faites bien de la grâce. » Et le tête-à-tête allait être aussi silencieux que la veille, lorsqu'un incident l'anima. Monsieur le marquis prenait du tabac, j'en prenais aussi, grâce à une jeune et jolie buraliste qui m'en avait donné le goût. En boudant, il ouvrit sa belle tabatière, et moi, qui ne boudais point, je tendis la main et je pris du tabac, comme si nous avions été le mieux du monde ensemble. Il m'en laissa prendre, et, après quelques minutes de réflexion, « Il faut, me dit-il, que je vous raconte une histoire arrivée à M. de Maniban, premier président au parlement de Toulouse. » Je prévis qu'il allait me

dire quelque insolence, et j'écoutai. « M. de Maniban, continua-t-il, donnait audience dans son cabinet à un *quidam* qui avait un procès et qui venait le solliciter. En l'écoutant, le magistrat ouvrit sa tabatière; le *quidam* y prit du tabac; monsieur le premier président ne s'en émut point; mais il sonna ses valets-de-chambre, et, jetant le tabac où le *quidam* avait touché, il en demanda d'autre. » Je ne fis pas semblant de m'appliquer la parabole; et, quelque temps après, mon fat ayant tiré sa tabatière, j'y repris du tabac aussi tranquillement que la première fois. Il en parut surpris; et moi, en souriant : « Sonnez donc, monsieur le marquis. — Il n'y a point ici de sonnettes. — Vous êtes bien heureux qu'il n'y en ait point, lui dis-je, car le *quidam* vous donnerait vingt coups de pieds dans le ventre pour la peine d'avoir sonné. » Vous concevez l'étonnement que ma réplique lui causa. Il voulut s'en fâcher; mais à mon tour j'étais en colère. « Tenez-vous tranquille, lui dis-je, ou je vous arrache les oreilles. Je vois bien que l'on m'a donné un jeune sot à corriger, et dès ce moment je vous déclare que je ne vous passerai aucune impertinence. Songez que nous allons dans une ville où un fils de président de province n'est rien, et commencez dès-à-présent à être simple, honnête et modeste, si vous pouvez; car dans le monde la suffisance, la fatuité, le sot orgueil, vous feraient essuyer des dégoûts encore plus amers. »

Tandis que je parlais, il avait les mains sur ses yeux, et il pleurait. J'en eus pitié, et je pris avec lui le ton d'un ami véritable. Je lui fis faire l'examen de ses ridicules jactances, de ses puériles vanités, de ses folles prétentions, et insensiblement je croyais voir sa tête se désenfler du vent dont elle était remplie. « Que voulez-vous, me dit-il, enfin? c'est ainsi qu'on m'a élevé. » Aux marques de ma bienveillance, j'ajoutai le bon procédé de lui céder presque toujours le fond, car j'étais plus accoutumé que lui à l'incommodité d'aller à reculons, et cette complaisance acheva de le réconcilier avec moi. Cependant, comme nos entretiens étaient coupés par de longs silences, j'eus le temps de traduire en vers le poëme de *la boucle de cheveux enlevée;* amusement dont le produit allait être bientôt pour moi d'une si grande utilité.

J'avais aussi dans mes rêveries deux abondantes sources d'agréables illusions. L'une était l'idée de ma fortune, et, si le Ciel me conservait ma mère, l'espérance de l'attirer, de la posséder à Paris; l'autre était le tableau fantastique et superbe que je me faisais de cette capitale, où ce que je me figurais de moins magnifique était d'une élégance noble ou d'une belle simplicité. L'une de ces illusions fut détruite dès mon arrivée à Paris; l'autre ne tarda point à l'être. Ce fut aux bains de Julien que je logeai en arrivant, et dès le lendemain matin je fus au lever de Voltaire.

LIVRE TROISIÈME.

Les jeunes gens qui, nés avec quelque talent et de l'amour pour les beaux-arts, ont vu de près les hommes célèbres dans l'art dont ils faisaient eux-mêmes leurs études et leurs délices, ont connu comme moi le trouble, le saisissement, l'espèce d'effroi religieux que j'éprouvai en allant voir Voltaire.

Persuadé que ce serait à moi de parler le premier, j'avais tourné de vingt manières la phrase par laquelle je débuterais avec lui, et je n'étais content d'aucune. Il me tira de cette peine. En m'entendant nommer, il vint à moi; et me tendant les bras : « Mon ami, me dit-il, je suis bien aise de vous voir. J'ai cependant une mauvaise nouvelle à vous apprendre; M. Orri s'était chargé de votre fortune; M. Orri est disgracié. »

Je ne pouvais guère tomber de plus haut, ni d'une chûte plus imprévue et plus soudaine; et je n'en fus point étourdi. Moi qui ai l'ame naturellement faible, je me suis toujours étonné du courage qui m'est venu dans les grandes occasions. « Eh bien! monsieur, lui répondis-je, il faudra que je lutte contre l'adversité. Il y a long-

temps que je la connais et que je suis aux prises avec elle. — J'aime à vous voir, me dit-il, cette confiance en vos propres forces. Oui, mon ami, la véritable et la plus digne ressource d'un homme de lettres est en lui-même et dans ses talents; mais, en attendant que les vôtres vous donnent de quoi vivre, je vous parle en ami et sans détour, je veux pourvoir à tout. Je ne vous ai pas fait venir ici pour vous abandonner. Si dès ce moment même il vous faut de l'argent, dites-le moi : je ne veux pas que vous ayez d'autre créancier que Voltaire. » Je lui rendis grâce de ses bontés, en l'assurant qu'au moins de quelque temps je n'en aurais besoin, et que dans l'occasion j'y aurais recours avec confiance. « Vous me le promettez, me dit-il, et j'y compte. En attendant, voyons, à quoi allez-vous travailler? — Hélas! je n'en sais rien, et c'est à vous de me le dire. — Le théâtre, mon ami, le théâtre est la plus belle des carrières; c'est là qu'en un jour on obtient de la gloire et de la fortune. Il ne faut qu'un succès pour rendre un jeune homme célèbre et riche en même temps; et vous l'aurez ce succès en travaillant bien. — Ce n'est pas l'ardeur qui me manque, lui répondis-je; mais au théâtre que ferai-je? — Une bonne comédie, me dit-il d'un ton résolu. — Hélas! monsieur, comment ferais-je des portraits? je ne connais pas les visages. » Il sourit à cette réponse. « Eh bien! faites des tragédies. » Je répondis que les

personnages m'en étaient un peu moins inconnus, et que je voulais bien m'essayer dans ce genre-là. Ainsi se passa ma première entrevue avec cet homme illustre.

En le quittant, j'allai me loger à neuf francs par mois près de la Sorbonne, dans la rue des Maçons, chez un traiteur qui, pour mes dix-huit sous, me donnait un assez bon dîner. J'en réservais une partie pour mon souper, et j'étais bien nourri. Cependant mes cinquante écus ne seraient pas allés bien loin; mais je trouvai un honnête libraire qui voulut bien m'acheter le manuscrit de ma traduction de la *Boucle de Cheveux enlevée*, et qui m'en donna cent écus, mais en billets, et ces billets n'étaient pas de l'argent comptant. Un gascon avec qui j'avais fait connaissance au café, me découvrit, dans la rue Saint-André-des-Arcs, un épicier qui consentit à prendre mes billets en paiement, si je voulais acheter de sa marchandise. Je lui achetai pour cent écus de sucre; et, après le lui avoir payé, je le priai de le revendre. J'y perdis peu de chose; et d'un côté, mes cinquante écus de Montauban, de l'autre, les deux cent quatre-vingt livres de mon sucre, me mettaient en état d'aller jusqu'à la récolte des prix académiques, sans rien emprunter à personne. Huit mois de mon loyer et de ma nourriture ne monteraient ensemble qu'à deux cent quatre-vingt-huit livres. Pour le surplus de ma dépense, il me restait cent qua-

rante-deux livres. C'en était bien assez, car, en me tenant dans mon lit, j'userais peu de bois l'hiver. Je pouvais donc, jusqu'à la Saint-Louis, travailler sans inquiétude; et, si je remportais le prix de l'Académie française, qui était de cinq cents livres, j'atteindrais à la fin de l'année. Ce calcul soutint mon courage.

Mon premier travail fut l'*Étude de l'art du théâtre.* Voltaire me prêtait des livres. La poétique d'Aristote, les discours de P. Corneille sur les trois unités, ses examens, le théâtre des Grecs, nos tragiques modernes, tout cela fut avidement et rapidement dévoré. Il me tardait d'essayer mon talent; et le premier sujet que mon impatience me fit saisir fut la révolution de Portugal. J'y perdis un temps précieux; l'intérêt politique de cet événement était trop faible pour le théâtre; plus faible encore était la manière dont j'avais précipitamment conçu et exécuté mon sujet. Quelques scènes que je communiquai à un comédien homme d'esprit, lui firent cependant bien augurer de moi. Mais il fallait, me disait-il, étudier l'art du théâtre au théâtre même, et il me conseilla d'engager Voltaire à demander mes entrées. « Roselli a raison, me dit Voltaire, le théâtre est notre école à tous; il faut qu'elle vous soit ouverte; et j'aurais dû y penser plutôt. » Mes entrées au Théâtre Français me furent libéralement accordées; et dès-lors je ne manquai plus un seul jour d'y aller prendre leçon. Je ne puis

exprimer combien cette étude assidue hâta le développement et le progrès de mes idées et du peu de talent que je pouvais avoir. Je ne revenais jamais de la représentation d'une tragédie sans quelques réflexions sur les moyens de l'art, et sans quelque nouveau degré de chaleur dans l'imagination, dans l'ame et dans le style.

Pour puiser à la source des beaux sujets tragiques, il aurait fallu m'enfoncer dans l'étude de l'histoire; et j'en aurais eu le courage; mais je n'en avais pas le temps. Je parcourus légèrement l'histoire ancienne, et, le sujet de *Denys le tyran* s'étant saisi de ma pensée, je n'eus plus de repos que le plan n'en fût dessiné, et tous les ressorts de l'action inventés et mis à leur place; mais je n'en dis rien à Voltaire, soit pour aller seul et sans guide, soit pour ne me montrer à lui qu'avec tout l'avantage d'un travail achevé.

Ce fut dans ce temps-là que je vis chez lui l'homme du monde qui a eu pour moi le plus d'attrait, le bon, le vertueux, le sage Vauvenargues. Cruellement traité par la nature du côté du corps, il était, du côté de l'ame, l'un de ses plus rares chefs-d'œuvre. Je croyais voir en lui Fénélon infirme et souffrant. Il me témoignait de la bienveillance, et j'obtins aisément de lui la permission de l'aller voir. Je ferais un bon livre de ses entretiens, si j'avais pu les recueillir. On en voit quelques traces dans le recueil qu'il nous a laissé de ses pensées et de ses médita-

tions; mais tout éloquent, tout sensible qu'il est dans ses écrits, il l'était, ce me semble, encore plus dans ses entretiens avec nous. Je dis *avec nous*, car, le plus souvent, je me trouvais chez lui avec un homme qui lui était tout dévoué, et qui par-là eut bientôt gagné mon estime et ma confiance. C'était ce même Beauvin qui, depuis, a donné au théâtre la tragédie des *Chérusques*, homme de sens, homme de goût, mais d'un naturel indolent; épicurien par caractère, mais presque aussi pauvre que moi.

Comme nos sentiments pour le marquis de Vauvenargues se rencontraient parfaitement d'accord, ce fut pour tous les deux une espèce de sympathie. Nous nous donnions tous les soirs rendez-vous après la comédie, au café de Procope, le tribunal de la critique et l'école des jeunes poëtes, pour étudier l'humeur et le goût du public. Là, nous causions toujours ensemble; et, les jours de relâche au théâtre, nous passions nos après-dîners en promenades solitaires. Ainsi tous les jours nous devînmes plus nécessaires l'un à l'autre, et nous éprouvions tous les jours plus de regret à nous quitter. « Et pourquoi nous quitter? me dit-il enfin; pourquoi ne pas demeurer ensemble? La fruitière chez qui je loge a une chambre à vous louer; et, en vivant à frais communs, nous dépenserons beaucoup moins. » Je répondis que cet arrangement me plairait fort; mais que, dans le moment présent, il ne fallait

pas y penser; il insista, et me pressa si vivement, qu'il fallut lui expliquer la cause de ma résistance. « Chez mon hôte, lui dis-je, mon exactitude à le bien payer doit m'avoir acquis un crédit que je ne trouverais point ailleurs, et dont peut-être incessamment j'aurai besoin de faire usage. » Beauvin, qui possédait une centaine d'écus, me dit de n'être pas en peine; qu'il était en état de faire des avances, et qu'il avait dans la tête un projet capable de nous enrichir. De mon côté, je lui exposai mes espérances et mes ressources; je lui communiquai la pièce que je devais mettre au concours de l'Académie française; il trouva que c'était de l'or en barre. Je lui montrai le plan et les premières scènes de ma tragédie; il me répondit du succès, et alors c'était le Potose. Le marquis de Vauvenargues logeait à l'hôtel de Tours, petite rue du Paon; et vis-à-vis de cet hôtel était la maison de la fruitière de Beauvin. M'y voilà logé avec lui. Son projet de faire à nous deux une feuille périodique ne fut pas une aussi bonne affaire qu'il l'avait espéré : nous n'avions ni fiel ni venin; et cette feuille n'étant ni la critique infidèle et injuste des bons ouvrages, ni la satire amère et mordante des bons auteurs, elle eut peu de débit. Cependant, au moyen de ce petit casuel et du prix de l'Académie, que j'eus le bonheur d'obtenir, nous arrivâmes à l'automne, moi ruminant des vers tragiques, et lui rêvant à ses amours.

Il était laid, bancal, déja même assez vieux, et il était amant aimé d'une jeune Artésienne dont il me parlait tous les jours avec les plus tendres regrets; car il souffrait le tourment de l'absence, et moi j'étais l'écho qui répondait à ses soupirs. Quoique bien plus jeune que lui, j'avais d'autres soins dans la tête. Le plus cuisant de mes soucis était la répugnance qu'avait déja notre aubergiste à nous faire crédit. Le boulanger et la fruitière voulaient bien nous fournir encore, l'un du pain, l'autre du fromage : c'étaient là nos soupers; mais le dîner, d'un jour à l'autre, courait risque de nous manquer. Il me restait une espérance : Voltaire, qui se doutait bien que j'étais plus fier qu'opulent, avait voulu que le petit poëme couronné à l'Académie fût imprimé à mon profit, et il avait exigé d'un libraire d'en compter avec moi, les frais d'impression prélevés. Mais, soit que le libraire en eût retiré peu de chose, soit qu'il aimât mieux son profit que le mien, il dit n'avoir rien à me rendre, et qu'au moins la moitié de l'édition lui restait. « Eh bien! lui dit Voltaire, donnez-moi ce qui vous en reste, j'en trouverai bien le débit. » Il partait pour Fontainebleau, où était la cour; et là, comme le sujet proposé par l'Académie était un éloge du roi, Voltaire prit sur lui de distribuer cet éloge, en appréciant à son gré le bénéfice de l'auteur. C'était sur ce débit que je comptais, sans cependant l'évaluer outre mesure; mais Voltaire n'arrivait pas.

Enfin notre situation devint telle qu'un soir Beauvin me dit en soupirant : « Mon ami, toutes nos ressources sont épuisées, et nous en sommes réduits au point de n'avoir pas de quoi payer le porteur d'eau. » Je le vis abattu, mais je ne le fus point. « Le boulanger et la fruitière, lui demandai-je, nous refusent-ils le crédit ? — Non, pas encore, me dit-il. — Rien n'est donc perdu, répliquai-je, et il est bien aisé de se passer de porteur d'eau. — Comment cela ? — Comment ? Eh, parbleu ! en allant nous-mêmes prendre de l'eau à la fontaine. — Vous auriez ce courage ? — Sans doute, je l'aurai. Le beau courage que celui-là ! Il est nuit close ; et, quand il serait jour, où est donc le déshonneur de se servir soi-même ? » Alors je pris la cruche, que j'allai fièrement remplir à la fontaine voisine. En rentrant, ma cruche à la main, je vois Beauvin, d'un air épanoui de joie, venant à moi les bras ouverts : « Mon ami, la voilà, c'est elle ! elle arrive ! elle a tout quitté, son pays, sa famille, pour venir me trouver ! Est-ce là de l'amour ? » Immobile d'étonnement et toujours ma cruche à la main, je regarde et je vois une grande fille bien fraîche, bien découplée et assez jolie, quoiqu'un peu camuse, qui me salue sans embarras. Tout-à-coup le contraste de cet incident romanesque avec notre situation me fait partir d'un éclat de rire si fou qu'il les interdit tous les deux. « Soyez la bien-venue, mademoiselle, vous ne pouviez, lui dis-je, mieux

choisir le moment ni arriver plus à propos. » Et après les premières civilités, je descendis chez la fruitière. « Madame, lui dis-je gravement, voici un jour extraordinaire, un jour de fête. Il faut, s'il vous plaît, nous aider à faire les honneurs de la maison, et élargir un peu l'angle aigu de fromage que vous nous donnez à souper. — Et que vient faire ici cette femme? demanda-t-elle. — Ah! madame, lui dis-je, c'est un prodige de l'amour; et il ne faut jamais demander l'explication des prodiges. Tout ce que vous et moi nous en devons savoir, c'est qu'il nous faut ce soir un tiers de plus de ce bon fromage de Brie, que nous vous paierons bientôt, s'il plaît à Dieu. — Oui, dit-elle, s'il plaît à Dieu; mais, quand on n'a ni sou ni maille, ce n'est guère le temps de songer à l'amour. »

Voltaire, peu de jours après, arrivant de Fontainebleau, me remplit mon chapeau d'écus, en me disant que c'était le produit de la vente de mon poëme. Quoique dans ma détresse j'eusse été pardonnable de me laisser faire du bien, je pris cependant la liberté de lui représenter qu'il avait vendu ce petit ouvrage trop au-dessus de sa valeur; mais il me fit entendre que les personnes qui l'avaient payé noblement étaient de celles dont lui ni moi nous n'avions rien à refuser. Quelques ennemis de Voltaire auraient voulu que pour cela je me fusse brouillé avec lui. Je n'en fis rien, et avec ces écus, qu'il eût été plus

malhonnête de refuser que de recevoir, j'allai payer toutes mes dettes.

Beauvin avait reçu quelque secours de son pays; je n'en avais aucun à recevoir du mien, et j'allais être au bout de mes finances. Il n'était donc ni juste ni possible, vu sa nouvelle façon de vivre, que nous fussions plus long-temps en communauté de dépense.

Dans cette conjoncture, l'une des plus cruelles de ma vie, et dans laquelle, arrosant toutes les nuits mon chevet de larmes, je regrettais l'aisance et la tranquillité dont je jouissais à Toulouse, je ne sais quelle heureuse influence de mon étoile ou de la bonne opinion que Voltaire donnait de moi, fit souhaiter à une femme, dont je révère la mémoire, que je voulusse me charger d'achever l'éducation de son petit-fils. Ah! de toute manière, le souvenir de cet événement doit être bien cher à mon cœur. Quels agréments inestimables de société et d'amitié il a répandus sur ma vie! et de quelles années de bonheur il m'a fait jouir!

Un directeur de la compagnie des Indes, nommé Gilly, intéressé dans un commerce maritime qui d'abord l'avait enrichi, et qui depuis l'a ruiné, avait dans son veuvage un fils et une fille dont sa belle-mère, madame Harenc, avait bien voulu se charger. Il est impossible d'imaginer dans la vieillesse d'une femme plus d'amabilité que n'en avait madame Harenc, et à cette

amabilité se joignait le plus grand sens, la plus rare prudence et la plus solide vertu. Elle était, au premier aspect, d'une laideur repoussante; mais bientôt tous les charmes de l'esprit et du caractère perçaient à travers cette laideur, et la faisaient, non pas oublier, mais aimer. Madame Harenc avait un fils unique, aussi laid qu'elle, et aussi aimable. C'est ce M. de Presle, qui, je crois, vit encore, et qui s'est long-temps distingué par son goût et par ses lumières parmi les amateurs des arts. Leur société, composée avec choix, avait pour caractère l'intimité, la sûreté, une sérénité paisible et quelquefois riante, et la plus parfaite harmonie des sentiments, des goûts et des esprits. Quelques femmes, toujours les mêmes et tendrement unies, en faisaient l'ornement : c'était la belle Desfourniels qui, pour la régularité, la délicatesse des traits et leur finesse inimitable, était le désespoir des plus habiles peintres, et à qui la nature semblait avoir exprès et à plaisir formé une ame assortie à un si beau corps; c'était sa sœur, madame de Valdec, aussi aimable, quoique moins belle, mère alors bienheureuse de cet infortuné de Lessart que nous avons vu égorger à Versailles avec les autres prisonniers d'Orléans; c'était la jeune Desfourniels, depuis comtesse de Chabrillant, qui, sans avoir ni la beauté, ni le naturel de sa mère, mêlait avec un peu d'aigreur tant d'agrément du côté de l'esprit, qu'on pardonnait sans peine à sa vivacité ce qu'il

y avait quelquefois de trop piquant dans ses saillies. Une demoiselle Lacome, amie intime de madame Harenc, avait, parmi ces caractères, un ton de raison saine et douce qui se conciliait avec tous. M. de Presle, curieux de toutes les nouveautés littéraires, en faisait un recueil exquis, et nous en donnait la primeur. Ce M. de Lantage, dont je viens d'habiter le château dans cette vallée, et son frère aîné, homme d'esprit, passionné pour Rabelais, portaient là le bon goût de l'ancienne gaieté. Je n'oublierai point, en parlant de cette société charmante, le bon M. de l'Osilière, l'homme le plus sincèrement philosophe que j'aie connu après M. de Vauvenargues, et qui, par le contraste de la sagesse de son esprit avec la naïve candeur de son ame et de son langage, faisait penser à la Fontaine.

C'est là que je fus appelé et que je fus bientôt chéri comme l'enfant de la maison. Jugez de mon bonheur, lorsqu'à tant d'agréments se trouva joint celui d'avoir pour disciple un jeune homme bien né, d'une innocence pure, d'une docilité parfaite, avec assez d'intelligence et de mémoire pour ne rien perdre de mes leçons. Il est mort avant l'âge d'homme, et en lui la nature a détruit l'un de ses plus charmants ouvrages. Il était beau comme Apollon, et je ne m'aperçus jamais qu'il se doutât de sa beauté. Ce fut auprès de lui, et sans lui dérober aucun des moments et des soins que je devais à ses études, que j'ache-

vai ma tragédie. J'obtins encore le prix de poésie cette année-là, et je la compterais parmi les plus heureuses de ma vie, sans le chagrin où me plongea l'événement de la mort de ma mère. Tous les soulagements et toutes les consolations dont pouvait être susceptible une douleur si grande, je les trouvai près de madame Harenc. Je la quittai lorsque le père de mon disciple, lui destinant un autre genre d'instruction, le rappela vers lui; mais depuis, et jusqu'à la mort de cette femme respectable, elle m'a aimé tendrement, et sa maison a été la mienne.

Ma tragédie étant achevée, il était temps de la soumettre à la correction de Voltaire; mais Voltaire était à Cirey. Le parti le plus sage aurait été d'attendre son retour à Paris, et je le sentais bien. De quel secours n'eût pas été pour moi l'examen, la critique, le conseil d'un tel maître! Mais plus mon ouvrage eût gagné en passant sous ses yeux, moins il eût été mon ouvrage. Peut-être aussi, en exigeant de moi au-delà de mes forces, m'eût-il découragé. Ces réflexions m'engagèrent à prendre ma résolution, et j'allai demander aux comédiens d'entendre la lecture de ma pièce.

Cette lecture fut écoutée avec beaucoup de bienveillance. Les trois premiers actes et le cinquième furent pleinement approuvés. Mais on ne me dissimula point que le quatrième était trop faible. J'avais eu d'abord, pour ce quatrième acte,

une idée qui m'avait paru hasardeuse, et que j'avais abandonnée. Je reconnus dans ce moment que, pour avoir voulu être plus sage, je m'étais rendu froid; et la hardiesse me revint. Je demandai trois jours pour travailler, et lecture pour le quatrième. Je dormis peu dans l'intervalle; mais je fus bien payé de cette longue veille par le succès que mon nouvel acte obtint à la lecture, et par l'opinion que ce travail si prompt et si heureux donna de mon talent. Ce fut alors que commencèrent les tribulations d'auteur; et la première eut pour objet la distribution des rôles.

Lorsque les comédiens m'avaient gratuitement accordé mes entrées, mademoiselle Gaussin avait été la plus empressée à les solliciter pour moi. Elle était en possession de l'emploi des princesses; elle y excellait dans tous les rôles tendres et qui ne demandaient que l'expression naïve de l'amour et de la douleur. Belle, et du caractère de beauté le plus touchant, avec un son de voix qui allait au cœur, et un regard qui dans les larmes avait un charme inexprimable, son naturel, lorsqu'il était placé, ne laissait rien désirer; et ce vers, adressé à Zaïre par Orosmane,

> L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

avait été inspiré par elle. On peut de-là juger combien elle était chérie du public, et assurée de sa faveur; mais, dans les rôles de fierté, de force et de passion tragique, tous ses moyens

étaient trop faibles; et cette mollesse voluptueuse qui convenait si bien aux rôles tendres, était tout le contraire de la vigueur que demandait le rôle de mon héroïne. Cependant mademoiselle Gaussin n'avait pas dissimulé le désir de l'avoir; elle me l'avait témoigné de la manière la plus flatteuse et la plus séduisante, en affectant aux deux lectures le plus vif intérêt et pour la pièce et pour l'auteur.

Dans ce temps-là les tragédies nouvelles étaient rares, et plus rares encore les rôles dont on attendait du succès; mais le motif le plus intéressant pour elle était d'ôter ce rôle à l'actrice, qui tous les jours lui en enlevait quelqu'un. Jamais la jalousie du talent n'avait inspiré plus de haine qu'à la belle Gaussin pour la jeune Clairon. Celle-ci n'avait pas le même charme dans la figure; mais en elle les traits, la voix, le regard, l'action, et sur-tout la fierté, l'énergie du caractère, tout s'accordait pour exprimer les passions violentes et les sentiments élevés. Depuis qu'elle s'était saisie des rôles de Camille, de Didon, d'Ariane, de Roxane, d'Hermione, d'Alzire, il avait fallu les lui céder. Son jeu n'était pas encore réglé et modéré comme il l'a été dans la suite, mais il avait déja toute la sève et la vigueur d'un grand talent. Il n'y avait donc pas à balancer entre elle et sa rivale, pour un rôle de force, de fierté, d'enthousiasme, tel que le rôle d'Arétie; et, malgré toute ma répugnance à désobli-

ger l'une, je n'hésitai point à l'offrir à l'autre. Le dépit de Gaussin ne put se contenir. Elle dit « que l'on savait bien par quel genre de séduction Clairon s'était fait préférer. » Assurément elle avait tort; mais Clairon, piquée à son tour, m'obligea de la suivre dans la loge de sa rivale; et là, sans m'avoir prévenu de ce qui allait se passer : « Tenez, mademoiselle, je vous l'amène, lui dit-elle, et pour vous faire voir si je l'ai séduit, si j'ai même sollicité la préférence qu'il m'a donnée, je vous déclare, et je lui déclare à lui-même, que, si j'accepte son rôle, ce ne sera que de votre main. » A ces mots, jetant le manuscrit sur la toilette de la loge, elle m'y laissa.

J'avais alors vingt-quatre ans, et je me trouvais tête-à-tête avec la plus belle personne du monde. Ses mains tremblantes serraient les miennes, et je puis dire que ses beaux yeux étaient en suppliants attachés sur les miens. « Que vous ai-je donc fait, me disait-elle, avec sa douce voix, pour mériter l'humiliation et le chagrin que vous me causez? Quand M. de Voltaire a demandé pour vous les entrées de ce spectacle, c'est moi qui ai porté la parole. Quand vous avez lu votre pièce, personne n'a été plus sensible à ses beautés que moi. J'ai bien écouté le rôle d'Arétie, et j'en ai été trop émue pour ne pas me flatter de le rendre comme je l'ai senti. Pourquoi donc me le dérober? Il m'appartient par droit d'ancienneté, et peut-être à quelqu'autre titre. C'est une injure

que vous me faites en le donnant à une autre que moi; et je doute qu'il y ait pour vous de l'avantage. Croyez-moi, ce n'est pas le bruit d'une déclamation forcée qui convient à ce rôle. Réfléchissez-y bien; je tiens à mes propres succès, mais je ne tiens pas moins aux vôtres; et ce serait pour moi une sensible joie que d'y avoir contribué. »

Il fut pénible, je l'avoue, l'effort que je fis sur moi-même. Mes yeux, mon oreille, mon cœur, étaient exposés sans défense au plus doux des enchantements. Charmé par tous les sens, ému jusques au fond de l'ame, j'étais prêt à céder, à tomber aux genoux de celle qui semblait disposée à m'y bien recevoir; mais il y allait du sort de mon ouvrage, mon seul espoir, le bien de mes pauvres enfants; et l'alternative d'un plein succès ou d'une chûte était si vivement présente à mon esprit, que cet intérêt l'emporta sur tous les mouvements dont j'étais agité.

« Mademoiselle, lui répondis-je, si j'étais assez heureux pour avoir fait un rôle comme ceux d'Andromaque, d'Iphigénie, de Zaïre, ou d'Inès, je serais à vos pieds pour vous prier de l'embellir encore. Personne ne sent mieux que moi le charme que vous ajoutez à l'expression d'une douleur touchante, ou d'un timide et tendre amour; mais malheureusement l'action de ma pièce n'était pas susceptible d'un rôle de ce caractère; et, quoique les moyens qu'exige celui-ci soient moins

rares, moins précieux que ce beau naturel dont vous êtes douée, vous m'avouerez vous-même qu'ils sont tout différents; un jour peut-être j'aurai lieu d'employer avec avantage ces doux accents de voix, ces regards enchanteurs, ces larmes éloquentes, cette beauté divine, dans un rôle digne de vous. Laissez les périls et les risques de mon début à celle qui veut bien les courir; et, en vous réservant l'honneur de lui avoir cédé ce rôle, évitez les hasards qu'en le jouant vous-même vous partageriez avec moi. — C'en est assez, dit-elle, avec un dépit renfermé. Vous le voulez; je le lui cède. » Alors, prenant sur sa toilette le manuscrit du rôle, elle descendit avec moi, et retrouvant Clairon dans le foyer : « Je vous le rends, et sans regret, ce rôle dont vous attendez tant de succès et tant de gloire, dit-elle d'un air ironique. Je pense, comme vous, qu'il vous va mieux qu'à moi. » Mademoiselle Clairon le reçut avec une fierté modeste; et moi, les yeux baissés et en silence, je laissai passer ce moment. Mais le soir à souper, tête-à-tête avec mon actrice, je respirai en liberté de la gêne où elle m'avait mis. Elle ne fut pas peu sensible à la constance avec laquelle j'avais soutenu cette épreuve, et ce fut-là que prit naissance cette amitié durable qui a vieilli avec nous.

Ce rôle ne fut pas le seul pour lequel je fus tracassé; l'acteur à qui je destinais celui de Denis le père, Grandval, le refusa, et ne voulut jouer

que celui du jeune Denis. Il me fallut donner le premier à un acteur appelé Ribou, plus jeune que Grandval. Ribou était beau et bien fait, et, dans son action, il ne manquait pas de noblesse; mais il manquait d'intelligence et d'instruction, au point qu'il fallut lui expliquer son rôle en langue vulgaire, et le lui montrer mot à mot comme à un enfant. Cependant, à force de peines et de leçons, je le mis en état de le jouer passablement; et, avec quelque déguisement dans le costume, il en prit assez bien le caractère pour ne pas nuire, par sa jeunesse, à l'illusion théâtrale.

Vint le moment des répétitions. Ce fut là que les connaisseurs commencèrent à me juger. J'ai parlé de ce quatrième acte que j'avais moi-même d'abord trouvé trop hasardeux; ce fut sur-tout à celui-là qu'ils s'attachèrent. Le moment critique était celui où Denis le jeune retient sa maîtresse en ôtage dans le palais de son père pour désarmer les factieux. Mademoiselle Clairon entendait dire que c'était là l'écueil où la pièce allait échouer, et qu'elle n'irait pas plus loin. Elle me proposa d'assembler chez elle un petit nombre de gens de goût qu'elle consultait elle-même; de leur lire ma pièce, et sans les prévenir sur la situation dont nous étions en peine, de voir ce qu'ils en penseraient; je me soumis, comme vous croyez bien, et le conseil fut assemblé. Voici comment il était composé.

C'était ce d'Argental, l'ame damnée de Voltaire,

et l'ennemi de tous les talents qui menaçaient de réussir. C'était l'abbé de Chauvelin, le dénonciateur des jésuites, et à qui ce rôle odieux donna quelque célébrité. C'est de lui qu'on a dit :

> Quelle est cette grotesque ébauche?
> Est-ce un homme? est-ce un sapajou?
> Cela parle, etc.

C'était le comte de Praslin qui, comme d'Argental, n'existait que dans les coulisses avant que le duc de Choiseul, son cousin, eût donné l'importance de l'ambassade et du ministère à sa triste inutilité. C'était enfin ce vilain marquis de Thibouville, distingué parmi les infâmes par l'impudence du plus sale des vices et les raffinements d'un luxe dégoûtant de mollesse et de vanité. Le seul mérite de cet homme abreuvé de honte était de réciter des vers d'une voix éteinte et cassée, et avec une afféterie qui se ressentait de ses mœurs.

Comment ces personnages avaient-ils du crédit, de l'autorité au théâtre? En courtisant Voltaire, qui ne dédaignait pas assez l'hommage de ces vils complaisants, et en faisant accroire au petit duc d'Aumont qu'il ne pouvait mieux se conduire dans le gouvernement du Théâtre-Français qu'en suivant les conseils des amis de Voltaire. Ma jeune actrice s'en laissait imposer par l'air de conséquence et de capacité que se donnaient ces messieurs-là, et moi j'étais frappé de son respect pour leurs lumières. Je leur lus mon ouvrage. Ils

l'écoutèrent avec le plus grave silence; et, après la lecture, mademoiselle Clairon, les ayant assurés de ma docilité, les pria de me dire librement leur avis. Ce fut à d'Argental que l'on déféra la parole. On sait comment il opinait : des demi-mots, des réticences, des phrases indécises, du vague et de l'obscurité, ce fut tout ce que j'en tirai; et, en bâillant comme une carpe, il prononça enfin qu'il fallait voir comment tout cela serait pris. Après lui, M. de Praslin dit qu'en effet, dans cette pièce, il y avait bien des choses qui méritaient réflexion, et, d'un ton sentencieux, il me conseilla... d'y penser. L'abbé de Chauvelin, en remuant ses jambes de basset du haut de son fauteuil, assura qu'on se trompait fort, si l'on croyait qu'une tragédie fût une chose si facile; que le plan, l'intrigue, les mœurs, les caractères, la diction, le tout ensemble à composer, n'étaient rien moins qu'un jeu d'enfant, et que pour lui, sans juger la mienne à la rigueur, il y reconnaissait l'ouvrage d'un jeune homme; que, du reste, il s'en référait à l'opinion de M. d'Argental. Thibouville, à son tour, parla, et, en se flattant le menton de la main pour faire admirer sa turquoise, il dit qu'il croyait se connaître un peu en vers tragiques : « Il en avait tant récité, il en avait tant fait lui-même, qu'il devait savoir en juger; mais le moyen d'entrer dans ces détails d'après une simple lecture? Il ne pouvait que me renvoyer aux modèles de l'art : les nommer,

c'était dire assez ce qu'il voulait me faire entendre; et, en lisant Racine et M. de Voltaire, il était bien aisé de voir de quel style ils avaient écrit. »

Comme, en les écoutant de toutes mes oreilles, je n'avais rien entendu de net et de précis sur mon ouvrage, il me vint dans l'idée que, par ménagement, ils avaient pris, en parlant devant moi, ce langage insignifiant. « Je vous laisse avec ces messieurs, dis-je tout bas à mon actrice; ils s'expliqueront mieux quand je n'y serai plus. » Et le soir en la revoyant : « Eh bien! lui demandai-je, ont-ils parlé de moi absent plus clairement qu'en ma présence? — Vraiment, me dit-elle en riant, ils ont parlé tout à leur aise. — Et qu'ont-ils dit? — Ils ont dit qu'il était possible que cet ouvrage eût du succès; mais qu'il était possible aussi qu'il n'en eût pas. Et toute réflexion faite, l'un ne répond de rien, l'autre n'ose rien assurer. — Mais n'ont-ils fait aucune observation particulière? Et, par exemple, sur le sujet? — Ah! le sujet! c'est-là le point critique. Cependant, que sait-on? le public est si journalier! — Et de l'action, que leur en semble? — Pour l'action, Praslin ne sait qu'en dire, d'Argental ne sait qu'en penser, et les deux autres sont d'avis qu'il faut la juger au théâtre. — N'ont-ils rien dit des caractères? — Ils ont dit que le mien serait assez beau, si...; que celui de Denis serait assez bien; mais... — Eh bien! *si, mais?* Après? — Ils se sont

regardés et n'en ont pas dit davantage. — Et ce quatrième acte, qu'en pensent-ils? — Oh! pour le quatrième acte, son sort est décidé; il tombera, ou il ira aux nues. — Allons, j'en accepte l'augure, repris-je vivement; et c'est de vous, mademoiselle, qu'il dépend de déterminer la prédiction en ma faveur. — Comment? — En voici le moyen. Dans le moment où le jeune Denis s'oppose à votre délivrance, si vous voyez le public s'émouvoir contre cet effort de vertu, n'attendez pas qu'il en murmure, et, pressant la réplique, faites sonner ces vers :

Va, ne crains rien, Denis n'a rien appris encore, etc.

L'actrice m'entendit, et l'on verra bientôt qu'elle passa mon espérance.

Durant les répétitions de ma pièce, il m'arriva une aventure que j'ai racontée à mes enfants, mais que je veux leur retracer. Il y avait plus de deux ans que j'étais parti de Toulouse, et je n'avais payé qu'un an de la pension de mon frère au séminaire des Irlandais. J'en devais une année entière, et, avec bien de l'économie, j'avais mis en réserve mes cent écus pour la payer; mais je voulais pouvoir sûrement et sans frais les faire parvenir à leur destination. Boubée, avocat de Toulouse et académicien des Jeux Floraux, se trouvait alors à Paris; j'allai le voir, et, en présence d'un homme décoré qui m'était inconnu, je lui demandai s'il n'avait pas quelque occasion

sûre pour faire passer mon argent. Il me dit n'en avoir aucune. « Eh! sandis! s'écria l'homme au cordon rouge (que je prenais pour un militaire, et qui n'était qu'un chevalier du Christ), c'est, je crois, M. Marmontel que j'ai le bonheur de rencontrer ici. Il ne reconnaît pas ses amis de Toulouse. » Je lui avouai avec confusion que je ne savais point à qui j'avais l'honneur de parler. « C'est, reprit-il, à ce chevalier d'Ambelot qui vous applaudissait de si bon cœur quand vous receviez des couronnes. Eh bien! tout ingrat que vous êtes, ce sera moi qui vous rendrai le petit service de faire compter vos cent écus au séminaire des Irlandais. Donnez-moi votre adresse. Vous recevrez de moi demain matin une lettre de change de cette somme, payable à vue; et, quand le supérieur vous marquera que l'argent lui aura été compté, vous me le remettrez ici tout à votre aise. » Rien de plus obligeant : aussi remerciai-je bien monsieur le chevalier de son empressement à me rendre ce bon office.

Alors la conversation s'étant égayée sur Toulouse, et moi m'étant mis à vanter l'originalité piquante de l'esprit de ce pays-là : « Je suis fâché, me dit Boubée, que vous, qui fréquentiez notre barreau, ne vous y soyez pas trouvé quand j'ai plaidé la cause du peintre de l'hôtel-de-ville. Vous le connaissez ce Cammas, si laid, si bête, qui tous les ans barbouille au Capitole les effigies des nouveaux capitouls. Une coquine du voisi-

nage l'accusait de l'avoir séduite. Elle était grosse; elle demandait qu'il l'épousât ou qu'il lui payât les dommages d'une innocence qu'elle avait mise au pillage depuis quinze ans. Le pauvre diable était désolé; il vint me conter sa disgrâce. Il me jura que c'était elle qui l'avait suborné; il voulait même expliquer à ses juges comme elle s'y était prise, et m'offrait d'en faire un tableau qu'il exposerait à l'audience. « Tais-toi, lui dis-je, avec ce gros museau, il te sied bien de faire le jouvenceau qu'on a séduit! Je plaiderai ta cause et je te tirerai d'affaire, si tu veux me promettre de te tenir tranquille auprès de moi à l'audience, et de ne pas souffler le mot, quoi que je dise, entends-tu bien? sans quoi tu serais condamné. » Il me promit tout ce que je voulus. Le jour donc arrivé et la cause appelée, je laissai mon adversaire déclamer amplement sur la pudeur, sur la faiblesse et la fragilité du sexe, et sur les artifices et les piéges qu'on lui tendait. Après quoi prenant la parole : « Je plaide, dis-je, pour un laid, je plaide pour un gueux, je plaide pour un sot (il voulut murmurer, mais je lui imposai silence). Pour un laid, messieurs, le voilà; pour un gueux, messieurs, c'est un peintre, et qui pis est, le peintre de la ville; pour un sot, que la cour se donne la peine de l'interroger. Ces trois grandes vérités une fois établies, je raisonne ainsi: On ne peut séduire que par l'argent, par l'esprit, ou par la figure. Or ma partie n'a pu séduire

par l'argent, puisque c'est un gueux; par l'esprit, puisque c'est un sot; par la figure, puisque c'est un laid, et le plus laid des hommes : d'où je conclus qu'il est faussement accusé. Mes conclusions furent admises, et je gagnai tout d'une voix. »

Je promis à Boubée de ne pas oublier un mot d'un si beau plaidoyer, et, en m'en allant, je remerciai de nouveau le chevalier d'Ambelot du service qu'il m'allait rendre. Le lendemain un grand laquais en livrée, et coiffé d'un chapeau bordé d'un large point d'Espagne, m'apporta la lettre de change, que je fis partir sur-le-champ.

Trois jours après, en passant le matin par la rue de la Comédie-Française, je m'entends appeler du haut d'un second étage. C'était un Languedocien nommé Favier, fort connu depuis, qui, par sa fenêtre, m'invitait à monter chez lui. Je monte, et, dans sa chambre, autour d'une table couverte d'huîtres, je trouve cinq ou six Gascons. « Mon ami, me dit-il, une petite incommodité m'oblige de garder la chambre. Ces messieurs veulent bien m'y tenir compagnie; nous déjeûnons ensemble; déjeûnez avec nous. » Sa petite incommodité était une sentence des consuls qui portait contrainte par corps. Favier était noyé de dettes; mais comme il avait encore ce jour-là crédit chez le marchand de vin, le boulanger et l'écaillière, il nous donnait des huîtres et du vin de Champagne aussi amplement et aussi

gaîment que s'il avait été dans l'opulence. L'insouciance d'un sauvage, avec la plus profonde dissolution de mœurs, formait le caractère de cet homme, d'ailleurs aimable, plein d'esprit et de connaissances, parlant bien et facilement, doué du talent des affaires, et tel qu'avec moins d'indolence et moins d'abandon de lui-même, il eût été capable de remplir les plus grands emplois. Je le fréquentais peu, mais il m'intéressait par sa franchise, sa gaîté, son éloquence naturelle, et, puisqu'il faut le dire, par cet épicurisme qui, chez lui comme dans Horace, avait un attrait dangereux.

Mon chevalier au cordon rouge, d'Ambelot, était l'un des convives du déjeûner. Je lui renouvelai encore mes remercîments de sa lettre de change. « Vous vous moquez, me dit-il : c'est le plus léger service que nous puissions nous rendre entre compatriotes; car, vous avez beau dire, vous êtes Toulousain; nous voulons que vous le soyez. » Et, me voyant prêt à m'en aller : « Je m'en vais aussi, me dit-il; j'ai là-bas mon carrosse : où voulez-vous que je vous mène? » Je refusais; il insista, et me fit monter dans sa voiture. « Permettez-moi seulement, reprit-il, de passer à la porte de l'un de mes amis dans la rue du Colombier. Je n'ai que deux mots à lui dire : je serai à vous dans l'instant. Vous venez de voir, continua le fourbe, ce bon Favier; c'est le plus galant homme et le plus généreux; mais nul

ordre, nulle conduite. Il a été riche et il s'est ruiné; mais il n'en est pas moins prodigue. Dans ce moment il est dans la peine; je vais l'en tirer si je puis; car il faut bien aider ses amis au besoin. »

Arrivé à l'hôtel où il disait avoir affaire, il descendit de sa voiture, et le moment d'après il revint avec de l'humeur et murmurant tout bas. Je le vis hérissé, je lui en demandai la cause. « Mon ami, me dit-il, vous êtes jeune et nouveau dans le monde; prenez bien garde à qui vous vous fierez; car il y a bien peu de gens sûrs! Celui-ci, par exemple, un homme à qui j'aurais confié ma fortune, le marquis de Montgaillard... — Je le connais. Qu'a-t-il donc fait qui vous anime contre lui? — Hier au soir (mais je vous confie ceci sous le secret : n'en parlez à personne; je ne veux pas le perdre), hier au soir, dans une maison où l'on jouait, il eut la rage de se mettre au jeu. Moi qui ne joue jamais, je voulus l'en dissuader. Il ne m'écouta point : il ponte, il perd; il double, il redouble son jeu, il perd tout son argent. Il vient à moi, et me conjure de lui prêter ce que j'en ai. Je n'avais que douze louis, et j'avais donné ma parole à ce bon Favier de les lui apporter ce matin pour payer une dette urgente. J'expose à Montgaillard le besoin que j'en ai, sans lui dire pour quel usage. Il me promet, parole d'honneur, de me les rendre ce matin. Je les lui donne : il les joue, il les perd; et, quand

je crois venir les toucher, mon homme est sorti ou il se fait celer, et ce pauvre Favier, qui les attend, va croire que je lui manque de parole, moi qui n'en ai manqué de ma vie à personne! Ah! je suis indigné. Et n'ai-je pas raison de l'être? Vous, monsieur, qui vous connaissez en procédés, dites-moi, n'ai-je pas raison? — Monsieur le chevalier, lui dis-je, il y a trois jours que votre lettre de change est partie. Je vous en suis donc redevable dès-à-présent, et je vais m'acquitter. — Eh! non, me dit-il, non; j'emprunterai plutôt. — Assurément, lui dis-je, c'est ce que je ne souffrirai pas. Cet argent dans mes mains resterait inutile, et, puisqu'il vous est nécessaire, il est à vous. Trouvez bon, s'il vous plaît, que sur l'heure il vous soit remis. » Il fit la plus belle défense; mais de mon côté je m'obstinai si fort, qu'il fallut me céder et recevoir mes cent écus.

Quelques jours après, une lettre du supérieur du séminaire fut pour moi un coup de massue. Dans cette lettre, il me reprochait de m'être moqué de lui en lui envoyant un chiffon. L'homme sur qui votre aventurier a eu l'impudence de tirer une lettre-de-change, m'écrivait-il, ne lui doit rien. Je l'ai fait protester et je vous la renvoie. Jugez de ma fureur. C'était à mes yeux un grand crime que de m'avoir escamoté mes pauvres cent écus; mais une trahison bien plus horrible était de m'avoir fait passer, sinon pour un malhonnête homme, du moins pour un homme lé-

ger. « Juste ciel ! m'écriai-je ; et de quel œil mon frère est-il regardé dans ce moment ? » Outré de douleur et de colère, et l'épée au côté (car en me vouant au théâtre j'avais changé d'état), je cours chez d'Ambelot, je le demande. « Ah ! le malheureux ! me répond le portier de l'hôtel, il est au For-l'Évêque. Il nous a escroqué à tous le peu d'argent que nous avions. » Je ne le fis pas écrouer dans sa prison, mais peu de temps après j'appris qu'il y était mort, et je n'en fus point affligé.

Le jour de ma mésaventure, j'allai répandre mon chagrin dans le sein de madame Harenc. « Assurément, dit-elle, c'est bien là voler sur l'autel. » Et puis : « Vous soupez avec moi ? me demanda-t-elle. — Oui, madame. — Je vous laisse donc un moment. » Elle revint quelques instants après. « Je pense, reprit-elle, à votre pauvre frère ; c'est peut-être sur lui que tombe l'humeur de ce prêtre irlandais. Dès demain, mon ami, il faut lui envoyer une meilleure lettre-de-change. — Oui, madame, lui dis-je, telle est mon intention. Indiquez-moi seulement un banquier. — Vous en aurez un. A-présent, parlons de vos répétitions. Vont-elles bien ? En êtes-vous content ? » Je lui confiai mes inquiétudes sur l'obscurité des oracles qui m'avaient été prononcés chez mademoiselle Clairon. Elle en rit de bon cœur. « Savez-vous, me dit-elle, ce qui en arrivera ? Si votre pièce a du succès, ils l'auront pré-

dit; si elle tombe, ils l'auront annoncé. Mais qu'elle tombe ou qu'elle réussisse, souvenez-vous que ce jour-là vous soupez chez moi avec nos amis; car nous voulons nous réjouir ou nous affliger avec vous. »

Comme elle parlait avec cette bonté, son homme d'affaire vint lui dire deux mots; et quand il fut sorti: « Tenez, me dit-elle, voici une lettre-de-change payable à vue plus sûrement que celle de votre chevalier; » et, lorsque je parlai d'en remettre la somme: « *Denys*, me dit-elle, *Denys* en est le débiteur; il s'acquittera bien. »

Dès-lors je ne fus plus inquiet que du sort de ma tragédie, et c'était bien assez. L'événement en était pour moi d'une telle importance, qu'on me pardonnera, j'espère, les moments de faiblesse dont je vais m'accuser.

Dans ce temps-là, l'auteur d'une pièce nouvelle avait pour lui et pour ses amis une petite loge grillée aux troisièmes sur l'avant-scène, dont je puis dire que la banquette était un vrai fagot d'épines. Je m'y rendis demi-heure avant qu'on ne levât la toile; et jusque-là je conservai assez de force dans mes angoisses. Mais, au bruit que la toile fit à mon oreille en se levant, mon sang se gela dans mes veines. On eut beau me faire respirer des liqueurs, je ne revenais point. Ce ne fut qu'à la fin du premier monologue, au bruit des applaudissements, que je fus ranimé. Dès ce moment tout alla bien, et de mieux en

mieux, jusqu'à l'endroit du quatrième acte, dont on m'avait tant menacé; mais, à l'approche de ce moment, je fus saisi d'un tremblement si fort, que, sans exagérer, les dents me claquaient dans la bouche. Si les grandes révolutions qui se passent dans l'ame et dans les sens étaient mortelles, je serais mort de celle qui se fit en moi, lorsqu'à l'heureuse violence que fit aux spectateurs la sublime Clairon en prononçant ces vers :

Va, ne crains rien, etc.

Toute la salle retentit d'applaudissements redoublés. Jamais d'une frayeur plus vive on n'a passé à une plus soudaine et plus sensible joie; et, tout le reste du spectacle, ce dernier sentiment me remua le cœur et l'ame avec tant de violence, que ma respiration n'était que des sanglots.

Au moment de la catastrophe, lorsqu'au bruit des applaudissements et des acclamations du parterre qui me demandait à grands cris, on vint me dire qu'il fallait descendre et me montrer sur le théâtre, il me fut impossible de me traîner seul jusque-là ; mes genoux fléchissaient sous moi; il fallut que l'on me soutînt.

Mérope avait été la première pièce où l'on eût demandé l'auteur, et *Denys* était la seconde. Ce qui depuis est devenu si commun et si peu flatteur, était donc honorable encore, et aux trois premières représentations cet honneur me fut accordé; mais cette espèce d'enivrement avait

pour cause des circonstances qui relevaient excessivement le mérite de mon ouvrage. Crébillon était vieux, Voltaire vieillissait; aucun jeune homme, entre eux et moi, ne s'offrait pour les remplacer. J'avais l'air de tomber des nues; ce coup d'essai d'un provincial, d'un Limosin de vingt-quatre ans, semblait promettre des merveilles, et l'on sait qu'en fait de plaisirs, le public se complaît d'abord à exagérer ses espérances; mais malheur à qui les déçoit. Ce fut ce que la réflexion ne tarda pas à me faire connaître, et ce dont les critiques s'empressèrent de m'avertir.

J'eus cependant quelques jours d'un bonheur pur et calme, et cette jouissance me fut sur-tout bien douce dans le souper que je fis chez madame Harenc. M. de Presle m'y ramena après le spectacle. Sa bonne mère, qui m'attendait, me reçut dans ses bras, et, en apprenant mon succès, elle m'arrosa de ses larmes. Un accueil si touchant me rappela ma mère. Et à l'instant un flot d'amertume se mêlant à ma joie : « Ah! madame! lui dis-je, en fondant en pleurs, que ne vit-elle encore cette mère si tendre que vous me rappelez! Elle m'embrasserait aussi, et elle serait bien heureuse ! » Nos amis arrivèrent, croyant n'avoir qu'à me féliciter. « Venez, leur dit madame Harenc, consoler ce pauvre garçon. Le voilà qui pleure sa mère, qui aurait été, dit-il, si heureuse dans ce moment. »

Ce retour de douleur ne fut que passager, et

bientôt l'amitié que l'on me témoignait se saisit de toute mon ame. Ah! si dans le malheur c'est un soulagement que de communiquer ses peines, dans le bonheur c'est une volupté bien vive et bien délicieuse que de trouver des cœurs qui le partagent avec nous! J'ai toujours éprouvé qu'il m'était plus facile de me suffire à moi-même dans le chagrin que dans la joie. Dès que mon ame est triste, elle veut être seule. C'est pour être heureux avec moi que j'ai besoin de mes amis.

Dès que le sort de ma pièce fut décidé, j'en fis part à Voltaire, et en même temps je le priai de permettre qu'elle lui fût dédiée. On peut voir dans le recueil de ses lettres avec quelle satisfaction il apprit mon succès, et avec quelle bonté il en reçut l'hommage.

La même année que j'avais eu le malheur de perdre ma mère, Vauvenargues était mort; j'avais besoin de me soulager des regrets que j'en ressentais, et, dans mon épître à Voltaire, il me fut doux de les répandre. Cette épître est de tous mes ouvrages celui que j'ai écrit avec le plus de rapidité. Les vers coulaient de source; je la fis dans une soirée, et depuis je n'y ai rien changé.

Ce que m'avait prédit Voltaire m'arriva. En un jour, presque en un moment je me trouvai riche et célèbre. Je fis de ma richesse l'usage convenable. Il n'en fut pas de même de ma célébrité. Elle devint la cause de ma dissipation et la source de mes erreurs. Jusque-là ma vie avait été obs-

cure et retirée. Je logeais dans la rue des Mathurins, avec deux hommes studieux, Lavirote et l'abbé de Prades; celui-ci occupé à traduire la théologie d'Huet, et l'autre la physique de Mackhlorin, disciple de Newton. Avec nous demeuraient aussi deux abbés gascons, aimables fainéants, d'une gaîté intarissable, lesquels allaient courant le monde, tandis que nous étions appliqués au travail, et revenaient le soir nous réjouir des nouvelles qu'ils avaient recueillies ou des contes qu'ils inventaient. Les maisons que je fréquentais étaient celles de madame Harenc et de madame Desfourniels, son amie, où j'étais toujours désiré; celle de Voltaire, où je jouissais avec délices des entretiens de mon illustre maître, et celle de madame Denis sa nièce, femme aimable avec sa laideur, et dont l'esprit naturel et facile avait pris la teinture de l'esprit de son oncle, de son goût, de son enjouement, de son exquise politesse, assez pour faire rechercher et chérir sa société. Toutes ces liaisons contribuaient à me remplir l'ame et l'esprit de courage et d'émulation, et à répandre dans mon travail plus de chaleur et de lumière.

Sur-tout quelle école pour moi que celle où tous les jours, depuis deux ans, l'amitié des deux hommes les plus éclairés de leur siècle m'avait permis d'aller m'instruire! Les conversations de Voltaire et de Vauvenargues étaient ce que jamais on peut entendre de plus riche et de plus fécond. C'était, du côté de Voltaire, une abon-

dance intarissable de faits intéressants et de traits de lumière. C'était, du côté de Vauvenargues, une éloquence pleine d'aménité, de grâce et de sagesse. Jamais dans la dispute on ne mit tant d'esprit, de douceur et de bonne foi, et, ce qui me charmait plus encore, c'était, d'un côté, le respect de Vauvenargues pour le génie de Voltaire, et de l'autre, la tendre vénération de Voltaire pour la vertu de Vauvenargues : l'un et l'autre, sans se flatter, ni par de vaines adulations, ni par de molles complaisances, s'honoraient à mes yeux par une liberté de pensée qui ne troublait jamais l'harmonie et l'accord de leurs sentiments mutuels. Mais, dans le moment dont je parle, l'un de ces deux amis illustres n'était plus, et l'autre était absent. Je fus trop livré à moi-même.

Après le succès de *Denys*, un monde curieux, séduisant et frivole s'étant saisi de moi, je me vis emporté dans le tourbillon de Paris. C'était comme une mode d'attirer, de montrer chez soi l'auteur de la pièce nouvelle; et moi, flatté de cet empressement, je ne savais pas m'en défendre. Tous les jours invité à des dîners, à des soupers dont les hôtes et les convives m'étaient également nouveaux, je me laissais comme enlever d'une société dans une autre, sans savoir bien souvent où j'allais ni d'où je venais : si fatigué de la mobilité perpétuelle de ce spectacle, que dans mes moments de repos je n'avais plus la force de

m'appliquer à rien. Cependant cette variété, ce mouvement de scènes me plaisait, je l'avoue; et mes amis eux-mêmes, en me recommandant la sagesse et la modestie, pensaient que je devais céder à ce premier désir qu'on avait de me voir. « Si ce n'est pas de l'amitié, ce sera, disaient-ils, de la bienveillance et de l'estime personnelle que vous vous acquerrez en vous conduisant bien. Vous avez besoin de connaître les mœurs, les goûts, le ton, les usages du monde : ce n'est qu'en le voyant de près que l'on peut bien l'étudier; et vous êtes heureux d'y être si favorablement et de si bonne heure introduit. »

Ah! mes amis avaient raison, si j'avais su modérément profiter de cet avantage; mais une extrême facilité fut le défaut de ma jeunesse, et, lorsque l'occasion eut l'attrait du plaisir, je n'y sus jamais résister.

Dans ce temps de dissipation et d'étourdissement, je vis un jour arriver chez moi un certain Monet, qui depuis fut directeur de l'Opéra-Comique, et que je ne connaissais pas. « Monsieur, me dit-il, je suis chargé auprès de vous d'une commission qui, je crois, ne vous déplaira point. N'avez-vous pas entendu parler de mademoiselle Navarre? » Je lui répondis que ce nom était nouveau pour moi. « C'est, poursuivit Monet, le prodige de notre siècle pour l'esprit et pour la beauté. Elle vient de Bruxelles, où elle faisait l'ornement et les délices de la cour du maréchal

de Saxe : elle a vu *Denys le Tyran ;* elle brûle d'envie d'en connaître l'auteur, et m'envoie vous inviter à dîner aujourd'hui chez elle. » Je m'y engageai sans peine.

Jamais je n'ai été plus ébloui que je fus en la voyant. Elle avait encore plus d'éclat que de beauté. Vêtue en polonaise, de la manière la plus galante, deux longues tresses flottaient sur ses épaules ; et sur sa tête des fleurs jonquilles, mêlées parmi ses cheveux, relevaient merveilleusement l'éclat de ce beau teint de brune qu'animaient de leurs feux deux yeux étincelants. L'accueil qu'elle me fit redoubla le péril de voir de si près tant de charmes ; et son langage eut bientôt confirmé l'éloge qu'on m'avait fait de son esprit. Ah ! mes enfants ! si j'avais pu prévoir tous les chagrins que ce jour devait me causer, avec quel mouvement d'effroi ne me serais-je pas sauvé du danger que j'allais courir ! Ce ne sont point ici des fables ; c'est l'exemple de votre père qui va vous apprendre à redouter la plus séduisante des passions.

Parmi les convives que mon enchanteresse avait réunis ce jour-là, je trouvai des gens instruits, des gens aimables. Le dîner fut brillant de galanterie et de gaîté, mais avec bienséance. Mademoiselle Navarre savait tenir d'une main légère les rênes de la liberté. Elle savait aussi mesurer ses attentions ; et, jusque vers la fin du dîner, elle les distribua si bien que personne

n'eut à se plaindre; mais insensiblement elles se fixèrent sur moi d'une manière si marquée, et à la promenade, dans son jardin, elle laissa si clairement apercevoir l'envie d'être seule avec moi, que les convives, l'un après l'autre, et sans bruit, s'écoulèrent. Tandis qu'ils défilaient, son maître de danse arriva. Je lui vis prendre sa leçon. La danse qu'elle exécuta était connue alors sous le nom de l'*aimable Vainqueur*. Elle y déploya toutes les grâces d'une taille élégante, avec des mouvements, des pas, des attitudes, tantôt fières, et tantôt remplies de mollesse et de volupté. La leçon ne dura guère plus d'un quart-d'heure, et Lany fut congédié. Alors en fredonnant l'air qu'elle avait dansé, mademoiselle Navarre me demanda si je savais les paroles de cet air-là? Je les savais; en voici le début.

Aimable vainqueur,
Fier tyran d'un cœur,
Amour, dont l'empire
  Et le martyre
Sont pleins de douceur! etc.

« Si je ne savais pas ces paroles, je les inventerais, lui dis-je, tant le moment est propre à me les inspirer. » Une conversation qui commençait ainsi ne devait pas sitôt finir. Nous passâmes la soirée ensemble; et, dans quelques moments tranquilles, elle me demanda quel était le nouvel ouvrage dont j'étais occupé. Je lui en dis le sujet,

et je lui en exposai le plan; mais je me plaignis de la dissipation involontaire à laquelle j'étais forcé. « Voulez-vous, me dit-elle, travailler en paix, à votre aise, et sans distraction? venez-vous-en passer quelques mois en Champagne, dans le village d'Avenay, où mon père a des vignes et une petite maison. Mon père est à Bruxelles, à la tête d'un magasin qu'il ne peut quitter; et c'est moi qui viens vaquer à ses affaires. Je pars demain pour Avenay; j'y serai seule, jusques après les vendanges. Dès que j'aurai tout arrangé pour vous y recevoir, venez m'y joindre. Il y aura bien du malheur si, avec moi et d'excellent vin de Champagne, vous ne faites pas de beaux vers. » Quelle raison, quelle sagesse, quelle force, aurais-je opposées au charme irrésistible d'une pareille invitation? Je promis de partir au premier signal qu'elle me donnerait. Elle exigea de moi ma parole la plus sacrée de n'avoir aucun confident. Elle avait, disait-elle, les plus fortes raisons de cacher notre intelligence.

Depuis son départ jusqu'au mien pour Avenay, l'intervalle fut de deux mois; et, quoiqu'il fût rempli par une correspondance assidue et très-animée, tout ce qui dans l'absence peut le plus vivement intéresser l'esprit et l'ame, ne me sauvait pas de l'ennui. Les lettres que je recevais, inspirées par une imagination vive et brillante, en exaltant la mienne par les plus doux prestiges, ne me faisaient que plus ardemment dési-

rer de revoir celle qui, même en son absence, me causait ces ravissements. J'employai ce temps-là à dénouer le plus grand nombre des liaisons que j'avais formées, faisant entendre aux uns que mon nouveau travail me demandait la solitude, et prétextant avec les autres un voyage dans mon pays. Sans m'expliquer avec madame Harenc ni avec mademoiselle Clairon, je prévins leurs inquiétudes; mais, redoutant la curiosité et la pénétration de madame Denis, je gardai avec elle un silence absolu sur mon projet d'évasion. Ce fut un tort, je le confesse. Son amitié pour moi n'avait pas attendu des succès pour se déclarer. Inconnu dans le monde, j'étais reçu chez elle aussi cordialement que chez monsieur son oncle. Rien n'était négligé de tout ce qui pouvait me rendre sa maison agréable. Mes amis y étaient accueillis; ils étaient devenus les siens. Mon vieil ami, l'abbé Raynal, se souvient, comme moi, des soupers agréables que nous faisions chez elle. L'abbé Mignot son frère, le bon Cideville, mes deux abbés gascons de la rue des Mathurins, y portaient une gaieté franche; et moi, jeune et jovial encore, je puis dire qu'à ces soupers j'étais le héros de la table; j'y avais la verve de la folie. La dame et ses convives n'étaient guère plus sages, ni moins joyeux que moi; et, quand Voltaire pouvait s'échapper des liens de sa marquise du Châtelet, et de ses soupers du grand monde, il était trop heureux de venir rire aux éclats

avec nous. Ah! pourquoi ce bonheur facile, égal, paisible, inaltérable ne suffisait-il pas à mes désirs? Que fallait-il de plus à mes délassements, à la fin d'un long jour de travail et d'étude, et que voulais-je aller chercher dans ce dangereux Avenay?

Elle arriva enfin cette lettre tant désirée, si impatiemment attendue, qui devait marquer mon départ. Je logeais seul alors dans le voisinage du Louvre. Délivré du souci de la dépense de ma table, je m'étais séparé de mes compagnons de ménage, n'ayant à mon service qu'une vieille femme à six francs par mois, et qu'un barbier au même prix. Ce fut à mon barbier que je confiai le soin de me trouver un courrier de la poste aux lettres, qui, dans sa carriole, voulût me porter jusqu'à Reims avec ma petite valise. Il s'en offrit un à point nommé, et je partis. De Reims à Avenay, j'allai à franc étrier; et, quoiqu'on dise que l'amour a des ailes, en vérité il n'en eut pas pour moi; j'étais brisé en arrivant.

Ici, mes enfants, je jette un voile sur mes déplorables folies. Quoique ce temps soit éloigné, et que je fusse bien jeune encore, ce n'est pas dans un état d'enivrement et de délire que je veux paraître à vos yeux.

Mais ce que vous devez savoir, c'est que les perfides douceurs dont j'étais abreuvé furent mêlées des plus affreuses amertumes; que la plus séduisante des femmes était en même temps la

plus capricieuse; que, parmi ses enchantements, sa coquetterie inventait à chaque instant quelque moyen nouveau d'exercer sur moi son empire; qu'à tout moment sa volonté changeait, et qu'à tout moment il fallait que la mienne lui fût soumise; qu'elle semblait se faire un jeu d'avoir en moi, tour-à-tour, presque en même temps, l'amant le plus heureux, et le plus malheureux esclave. Nous étions seuls, et elle avait l'art de troubler notre solitude par des incidents imprévus. La mobilité de ses nerfs, la vivacité singulière des esprits qui les animaient, lui causaient des vapeurs, qui seules auraient fait mon tourment. Lorsqu'elle était le plus brillante d'enjouement et de santé, ses accès lui prenaient par des éclats de rire involontaires; au rire succédaient une tension dans tous ses membres, un tremblement et des mouvements convulsifs qui se terminaient par des larmes. Ces accidents étaient plus douloureux pour moi que pour elle-même; mais ils me la rendaient plus chère et plus intéressante encore; heureux si ses caprices n'avaient pas occupé l'intervalle de ses vapeurs! tête à tête au milieu des vignes de Champagne, quels moyens d'affliger et de tourmenter un jeune homme? C'était là son étude, c'était là son génie. Tous les jours elle imaginait quelque nouvelle épreuve à faire sur mon ame. C'était comme un roman qu'elle composait en action, et dont elle amenait les scènes.

Les religieuses du village lui refusaient-elles l'entrée de leur jardin, c'était pour elle une privation odieuse et insoutenable; toute autre promenade lui était insipide. Il fallait, avec elle, escalader les murs du jardin défendu. Le garde venait avec son fusil nous prier d'en sortir; elle n'en tenait compte. Il me couchait en joue; elle observait ma contenance. J'allais à lui, et fièrement je lui glissais un écu dans la main, mais sans qu'elle s'en aperçût; car elle eût pris cela pour un trait de faiblesse. Enfin elle prenait son parti d'elle-même, et nous nous retirions sans bruit, mais en bon ordre et à pas lents.

Une autre fois elle venait avec l'air de l'inquiétude, tenant en main la lettre, ou véritable, ou supposée, d'un amant malheureux, jaloux et furieux de mon bonheur, qui menaçait de venir se venger sur moi de ses mépris. En me communiquant cette lettre, elle regardait si je la lirais de sang-froid, car elle n'estimait rien tant que le courage, et, si j'avais paru troublé, j'aurais été perdu dans son esprit.

Dès que j'étais sorti d'une épreuve, elle en inventait d'autres, et ne me laissait pas le temps de respirer; mais, des situations par où elle me fit passer, la plus critique fut celle-ci. Son père, ayant appris qu'un jeune homme était avec elle, lui en avait fait quelque reproche. Elle m'exagéra la colère où il en était. A l'entendre, elle était perdue; son père allait venir nous chasser de

chez lui; il n'y avait, disait-elle, qu'un seul moyen de l'appaiser, et ce moyen dépendait de moi; mais elle eût mieux aimé mourir que de me l'indiquer; c'était à mon amour pour elle à me l'apprendre. Je l'entendais très-bien; mais l'amour, qui, près d'elle, me faisait oublier le monde, ne me faisait pas m'oublier moi-même. Je l'adorais comme maîtresse, mais je n'en voulais point pour femme. J'écrivis à M. Navarre, en lui faisant l'éloge de sa fille, et en lui témoignant pour elle l'estime la plus pure, la plus innocente amitié. Je n'allai pas plus loin. Le bon homme me répondit que, si j'avais sur elle des vues légitimes (comme elle apparemment le lui faisait entendre), il n'était point de sacrifice qu'il ne fût disposé à faire pour notre bonheur. Je répliquai, en appuyant sur l'estime, sur l'amitié, sur les louanges de sa fille; je glissai sur le reste. J'ai lieu de croire qu'elle en fut mécontente; et, soit pour se venger du refus de sa main, soit pour connaître quel serait, dans un excès de jalousie, le caractère de mon amour, elle choisit, pour me percer le cœur, le trait le plus aigu et le plus déchirant. Dans un de ces moments où je devais la croire toute occupée de moi seul, comme j'étais occupé d'elle, le nom de mon rival, de ce rival jaloux dont elle m'avait menacé, fut celui qu'elle prononça. J'entendis de sa bouche : *Ah! mon cher Betisy!* Figurez-vous, s'il est possible, de quel transport je fus saisi; je sortis éperdu,

et, à grands cris, appelant ses valets, je demandai des chevaux de poste; mais à peine m'étais-je enfermé dans ma chambre pour me préparer à partir, elle accourut échevelée, et, frappant à ma porte avec des cris perçants et une violence effroyable, elle me força de lui ouvrir. Certes, si elle ne voulait voir en moi qu'un malheureux hors de lui-même, elle dut triompher; mais, effrayée de l'état où elle m'avait mis, je la vis, à son tour, désolée et désespérée, se jeter à mes pieds, et me demander grâce pour une erreur dont, disait-elle, sa langue seule était coupable, et à laquelle ni sa pensée, ni son cœur, n'avaient consenti. Que cette scène fût jouée, c'est ce qui paraît incroyable, et alors j'étais loin moi-même d'y penser; mais, plus j'ai réfléchi depuis à l'inconcevable singularité de ce caractère romanesque, plus j'ai trouvé possible qu'elle eût voulu me voir dans cette situation nouvelle, et que, touchée après de la violence de ma douleur, elle eût voulu la modérer. Au moins est-il vrai que jamais je ne la vis si sensible et si belle que dans cet horrible moment. Aussi, après avoir été assez long-temps inexorable, me laissai-je à la fin persuader et fléchir; mais, peu de jours après, son père l'ayant rappelée à Bruxelles, il fallut nous quitter. Nos adieux furent des serments de nous aimer toujours; et, avec l'espérance de la revoir bientôt, m'étant séparé d'elle, je revins à Paris.

La cause de mon évasion n'était plus un mys-

tère : un poëte chansonnier, l'abbé de Lattaignant, chanoine de Reims, où il était alors, ayant appris cette aventure, en avait fait le sujet d'une épître à mademoiselle Navarre, et cette épître courait le monde. Je me trouvai donc avoir acquis la réputation d'homme à bonnes fortunes, dont je me serais bien passé; car elle me fit des jaloux, c'est-à-dire des ennemis.

Le lendemain de mon arrivée, je vis venir chez moi mes deux abbés gascons de la rue des Mathurins, et j'en reçus une semonce du sérieux le plus comique. « D'où venez-vous? me dit l'abbé Forest. Voilà une belle conduite! Vous vous échappez comme un voleur, sans dire un mot d'adieu à vos meilleurs amis! Vous vous en allez en Champagne! On vous cherche, on vous cherche en vain. Où est-il? Personne n'en sait rien; et cette femme intéressante, cette femme sensible que vous abandonnez, que vous laissez dans les alarmes, dans les pleurs, quelle barbarie! Allez, libertin que vous êtes, vous ne méritez pas l'amour qu'elle a pour vous. — Quelle est, lui demandai-je, cette *Ariane* en pleurs? Et de qui parlez-vous? — De qui? reprit l'abbé Debon; de cette amante désolée qui vous a cru noyé, qui vous a fait chercher jusques aux filets de Saint-Cloud, et qui depuis a su que vous l'avez trahie, de madame Denis enfin. — Messieurs, leur dis-je, d'un ton ferme et d'un air sérieux, madame Denis est mon amie et rien de plus. Elle n'a pas le droit de se

plaindre de ma conduite. Je lui en ai fait mystère, ainsi qu'à vous, parce que je l'ai dû. — Oui, du mystère, reprit Forest, pour mademoiselle Navarre, pour une !.... — Je l'interrompis. Tout beau! monsieur, lui dis-je; vous n'avez pas, je crois, l'intention de m'offenser, et vous m'offenseriez si vous alliez plus loin. Je ne me suis jamais permis de réprimande avec vous; je vous prie de n'en pas user avec moi. — Eh! sandis! répliqua Forest, vous en parlez bien à votre aise! vous vous en allez lestement en Champagne boire le meilleur vin du monde, avec une fille charmante, et nous, ici nous en payons les pots cassés. On nous accuse d'avoir été vos confidents, vos approbateurs, vos complices. Madame Denis elle-même nous voit de mauvais œil, nous reçoit froidement; enfin, puisqu'il faut vous le dire, ajouta-t-il d'une voix pathétique, il n'y a plus de soupers chez elle; la pauvre femme est dans le deuil. — Ah! j'entends : voilà donc, lui dis-je, le grand crime de mon absence. Vraiment! je ne m'étonne plus que vous m'ayez grondé si fort. Plus de soupers! Allons, il faut les rétablir. Vous serez invité demain. » Un air de jubilation se répandit sur leur visage. « Tu crois donc, me dit l'un, qu'on va te pardonner? — Oui, dit l'autre, elle est bonne femme, et la paix sera bientôt faite. — La paix de l'amitié, leur dis-je, sera toujours facile à faire : il n'en est pas de même de celle de l'amour; et la preuve qu'il n'est pour rien

dans la querelle, c'est qu'il n'en restera demain aucune trace. Adieu, je vais voir madame Denis. »

Elle me reçut avec un peu d'humeur, et se plaignit de l'inquiétude que mon escapade lui avait causée, comme à tous mes amis. J'essuyai ses reproches, et je confessai qu'à mon âge on n'était exempt ni de faiblesse ni de folie. Quant au secret de mon voyage, il m'était commandé; je n'avais pas dû le trahir. « N'allez pas, madame, ajoutai-je, en paraître offensée; on vous croirait jalouse, et c'est un bruit qu'il faut démentir plutôt que de l'autoriser. — Le démentir! dit-elle; est-ce qu'il se répand? — Non, pas encore, lui dis-je; mais vos convives dispersés pourraient bien le faire courir. Je viens d'en voir deux ce matin qui m'ont fait la scène la plus vive, et à qui vos soupers interrompus font croire que vous êtes au désespoir. » Je lui racontai cette scène; elle en rit avec moi, et sentit qu'en effet il était convenable de les inviter au plus vite pour leur ôter l'idée d'une *Ariane en pleurs.* « Voilà, lui dis-je, ce qui s'appelle de l'amitié : facile, indulgente et paisible, rien ne l'altère, et avec elle on vit content, joyeux, de bon accord toute la vie; au lieu qu'avec l'amour... Avec l'amour! s'écria-t-elle, que le Ciel m'en préserve! Cela n'est bon qu'en tragédie, et le comique, à moi, est le genre qui me convient. Vous, monsieur, qui devez savoir exprimer les tourments, les fureurs, les transports de l'amour tragique, vous avez besoin

de quelqu'un qui vous en donne des leçons, et j'entends dire que pour cela vous vous êtes bien adressé. Je vous en fais mon compliment. »

Hélas! oui, je savais déja, par ma fatale expérience, combien la passion de l'amour, même lorsqu'on le croit heureux, est encore un état pénible et violent; mais jusque-là je n'en avais connu que les peines les plus légères; il me réservait un supplice bien plus long et bien plus cruel!

La première lettre que je reçus de mademoiselle Navarre fut vive et tendre. La seconde fut tendre encore, mais elle fut moins vive. La troisième se fit attendre, et ce n'étaient plus que de pâles étincelles d'un feu mourant. Je m'en plaignis, et cette plainte eut pour réponse de légères excuses : « Des fêtes, des spectacles, du monde à recevoir, étaient les causes qu'on m'alléguait de cette négligence et de cette froideur. Je devais connaître les femmes : l'amusement et la dissipation avaient pour elles tant d'attraits, qu'il fallait au moins dans l'absence leur permettre de s'y livrer. » Ce fut alors que commença pour moi le vrai supplice de l'amour. A trois lettres brûlantes et déchirantes, plus de réponse. Je trouvai d'abord ce silence si incompréhensible, qu'après que les facteurs avaient passé et m'avaient dit ces mots accablants, *il n'y a rien pour vous*, j'allais à la poste moi-même voir si quelque lettre à mon adresse n'était pas restée au bureau, et, après y

avoir été, j'y retournais encore. Dans cette attente continuelle et tous les jours trompée, je séchais, je me consumais.

J'ai oublié de dire qu'à mon arrivée à Paris, en passant par le cloître Saint-Germain-l'Auxerrois, un vieux tableau de Cléopâtre m'ayant frappé de ressemblance avec mademoiselle Navarre, je l'avais acheté bien vîte et l'avais emporté chez moi. C'était ma seule consolation. Je m'enfermais seul avec ce tableau, et lui adressant mes soupirs, je lui demandais, par pitié, un mot de lettre qui me rendît la vie. Insensé! comment cette image m'aurait-elle entendu? Celle à qui elle ressemblait ne daignait pas m'entendre. Cet excès de rigueur et de mépris n'était pas naturel. Je la croyais malade ou enfermée par son père, et gardée à vue comme une criminelle. Tout me semblait possible et vraisemblable, hormis l'affreuse vérité.

Je n'avais pu si bien renfermer ma douleur, que mademoiselle Clairon ne m'en eût fait avouer la cause; et tout ce qu'elle avait pu imaginer pour la flatter et l'adoucir, elle l'avait mis en usage. Un soir que nous étions dans le foyer de la comédie, elle entendit le marquis de Brancas-Cérest dire à quelqu'un qu'il arrivait de Bruxelles: « Monsieur le marquis, lui dit-elle, puis-je vous demander si vous y avez vu mademoiselle Navarre? — Oui, dit-il, je l'y ai vue plus belle et plus brillante que jamais, menant enchaîné à son

char le chevalier de Mirabeau, dont elle est amoureuse, et qui en est idolâtre. » J'étais présent; j'entendis sa réponse. Le cœur meurtri du coup, j'allai tomber chez moi comme une victime immolée. Ah! mes enfants! quelle folie que celle d'un jeune homme qui croit à la fidélité d'une femme déja célèbre par ses faiblesses, et à qui l'attrait du plaisir a fait oublier la pudeur!

Celle-ci, cependant, moins libertine que romanesque, parut avoir changé de mœurs dans ses amours avec le chevalier de Mirabeau; mais le roman n'en fut pas long, et il finit misérablement.

La fièvre qui m'avait saisi le soir même où j'avais appris mon malheur, me tenait encore, lorsqu'un matin je vis entrer chez moi un beau jeune homme qui m'était inconnu et qui me déclina son nom. C'était le chevalier de Mirabeau : « Monsieur, me dit-il, je m'annonce chez vous à deux titres : d'abord, comme l'ami intime de votre ami, feu le marquis de Vauvenargues, mon ancien camarade au régiment du roi. Je serais fier de mériter la place qu'il occupait dans votre cœur, et je désire de l'obtenir. Mon autre titre ne m'est pas aussi favorable. C'est celui de votre successeur auprès de mademoiselle Navarre. Je lui dois rendre ce témoignage qu'elle a pour vous l'estime la plus tendre. J'ai été souvent jaloux moi-même de la manière dont elle me parlait de vous, et à mon départ de Bruxelles, ce qu'elle

m'a le plus expressément recommandé a été de venir vous voir et vous demander votre amitié. »

« Monsieur le chevalier, lui répondis-je, vous me voyez malade; je le suis de votre façon, et je ne me sens pas disposé, je l'avoue, à prendre si subitement de l'amitié pour l'homme trop aimable qui m'a fait tant de mal; mais la manière noble, loyale et franche dont vous vous annoncez, m'inspire pour vous beaucoup d'estime; et, puisque je suis sacrifié, c'est du moins pour moi une consolation de l'être à un homme comme vous. Donnez-vous la peine de vous asseoir. Nous parlerons de notre ami, M. de Vauvenargues, nous parlerons aussi de mademoiselle Navarre, et de l'une comme de l'autre, je ne vous dirai que du bien. »

Après cette conversation, qui fut longue et intéressante : « Monsieur, me dit-il, je me flatte que vous ne serez point fâché d'apprendre que mademoiselle Navarre m'ait communiqué vos lettres. Les voici : elles ne font pas moins l'éloge de votre cœur que de votre esprit. En vous les rendant de sa part, je suis chargé de recevoir les siennes. — Monsieur, lui demandai-je, a-t-elle eu la bonté de m'écrire deux mots pour m'autoriser à vous les remettre? — Non, me dit-il; elle a compté, ainsi que moi, que vous voudriez bien m'en croire sur ma parole. — Pardon, lui répondis-je, pour ce qui me regarde, je puis donner ma confiance; je ne dispose alors que de ce qui

est à moi; mais le secret d'un autre, je n'en dispose pas de même. Cependant il est un moyen de tout concilier, et vous allez être content. » Alors tirant de mon secrétaire le paquet de lettres de mademoiselle Navarre : « Vous reconnaissez son écriture, et vous voyez, lui dis-je, que je ne distrais rien de ce recueil; vous lui serez témoin que ses lettres ont été brûlées. » A l'instant je les mis au feu avec les miennes, et tandis qu'elles brûlaient ensemble : « Mon devoir est rempli, ajoutai-je, mon sacrifice est consommé. » Il approuva ma délicatesse, et se retira satisfait.

La fièvre ne me quittait pas; j'étais mélancolique; je ne voulais plus voir personne. Je sentais le besoin de respirer un air plus vif que celui du quartier du Louvre; je voulais me donner pour ma convalescence une promenade solitaire; j'allai loger dans le quartier du Luxembourg.

Ce fut là que, malade encore, dans mon lit, en l'absence du Savoyard qui me servait, j'entendis un matin quelqu'un entrer chez moi. « Qui est là? » On ne me répond point; mais on entr'ouvre les rideaux de mon alcove, et, dans l'obscurité, je me sens embrasser par une femme dont le visage, appuyé sur le mien, me baignait de larmes. « Qui êtes-vous? » demandai-je encore. Et sans me répondre, on redouble d'embrassements, de soupirs et de pleurs. Enfin on se lève, et je vois mademoiselle Navarre, en déshabillé du matin, plus belle que jamais, dans sa douleur et

dans ses larmes. « C'est vous, mademoiselle, m'écriai-je. Hélas! qui vous amène? Voulez-vous me faire mourir? » En disant ces mots, j'aperçus derrière elle le chevalier de Mirabeau, immobile et muet. Je crus être dans le délire; mais elle, se tournant vers lui d'un air tragique: « Voyez, monsieur, lui dit-elle, voyez qui je vous sacrifie: l'amant le plus passionné, le plus fidèle, le plus tendre, et le meilleur ami que j'eusse au monde; voyez en quel état mon amour pour vous l'a réduit, et combien vous seriez coupable si vous vous rendiez jamais indigne d'un tel sacrifice. » Le chevalier était pétrifié d'étonnement et d'admiration. « Êtes-vous en état de vous lever? me demanda-t-elle. — Oui, lui dis-je. — Eh bien! levez-vous et donnez-nous à déjeûner; car nous voulons que vous soyez notre conseil, et nous avons à vous communiquer des choses de grande importance. »

Je me lève, et, mon Savoyard étant arrivé, je leur fais apporter du café au lait. Dès que nous fûmes seuls: « Mon ami, me dit-elle, monsieur le chevalier et moi nous allons consacrer nos amours au pied des autels, nous marier, non pas en France, où nous aurions bien des difficultés à vaincre, mais en Hollande, où nous serons libres. Le maréchal de Saxe est furieux de jalousie. Voici la lettre qu'il m'a écrite. Il y traite légèrement monsieur le chevalier; mais il lui en fera raison. » Je lui représentai qu'un rival jaloux

n'était pas obligé d'être juste envers son rival, et qu'il ne serait guère ni prudent ni possible de s'attaquer au maréchal de Saxe. « Qu'appelez-vous s'attaquer? reprit-elle; en duel, l'épée à la main? Ce n'est point cela : je ne me suis pas fait entendre. Monsieur le chevalier, après son mariage, s'en va demander du service à quelque puissance étrangère; il est connu, il peut choisir. Avec son nom, sa valeur, ses talents et cette figure, il fera un chemin rapide; incessamment on le verra à la tête des armées, et c'est dans un champ de bataille qu'il se mesurera avec le maréchal. — Fort bien! mademoiselle, m'écriai-je, voilà ce que j'approuve, et je vous reconnais l'un et l'autre dans un projet si généreux. » Je les vis en effet aussi fiers et aussi contents de leur résolution que si elle avait dû s'exécuter le lendemain. Dans la suite, j'appris qu'après s'être mariés en Hollande, ils avaient passé à Avignon; que le frère du chevalier, le soi-disant ami des hommes et l'ennemi de son frère, avait eu le crédit de le faire poursuivre jusque dans les états du pape; qu'au moment où les sbirres, par ordre du vice-légat, venaient pour l'arrêter, sa femme était en couches, et qu'en les voyant entrer chez elle, la frayeur qui l'avait saisie avait causé en elle une révolution qui lui avait donné la mort.

Je lui donnai des larmes, et depuis, cet ami des hommes, que j'ai connu pour un hypocrite de mœurs et pour un intrigant de cour, hai-

neux, orgueilleux et méchant, a été ma bête d'aversion.

Je ne puis exprimer le changement presque subit qui s'était fait en moi lorsque j'avais appris que le chevalier de Mirabeau aimait assez mademoiselle Navarre pour en faire sa femme. Guéri de mon amour et sur-tout de ma jalousie, je trouvai juste la préférence qu'elle lui avait donnée, et, loin d'en être humilié, je m'applaudis de la lui avoir cédée. Par-là je reconnus combien le sentiment de l'amour-propre et de la vanité blessée entrait dans les dépits et dans les chagrins de l'amour.

Cependant il me restait au fond du cœur un malaise, une inquiétude, un ennui qui me dominait. Ce tableau de Cléopâtre, que j'avais encore devant les yeux, avait perdu sa ressemblance; il ne me touchait plus; mais il m'importunait, et je m'en délivrai. Ce qui redoublait ma tristesse, c'était la perte de mon talent. Parmi les délices et les tourments d'Avenay, j'avais eu des heures de verve à donner au travail : mademoiselle Navarre m'y excitait elle-même. Les jours d'orage, comme elle avait peur du tonnerre, il fallait ou dîner, ou souper dans ses caves (qui étaient celles du maréchal); et, au milieu de cinquante mille bouteilles de vin de Champagne, il était difficile de ne pas s'échauffer la tête. Il est bien vrai que ces jours-là mes vers étaient fumeux; mais la réflexion dissipait ces vapeurs. A

mesure que j'avançais, je lui lisais mes nouvelles scènes. Pour les juger, elle allait s'asseoir sur ce qu'elle appelait son trône : c'était, au haut des vignes, un monticule de gazon entouré de quelques broussailles; et il fallait voir dans ses lettres la description de ce trône qui nous attendait, disait-elle : celui d'Armide n'avait rien de plus enchanteur. C'était là qu'à ses pieds je lui lisais mes vers; et, lorsqu'elle les approuvait, je les croyais les plus beaux du monde; mais quand le charme fut rompu, et que je me vis seul au monde, au lieu des fleurs dont les sentiers de l'art étaient semés pour moi, je n'y trouvai que des épines. Le génie qui m'inspirait m'abandonna; mon esprit et mon ame tombèrent languissants comme les voiles d'un navire auquel tout-à-coup manque le vent qui les enflait.

Mademoiselle Clairon, qui voyait la langueur où j'étais tombé, s'empressa d'y apporter remède. « Mon ami, me dit-elle, votre cœur a besoin d'aimer, et l'ennui n'en est que le vide; il faut l'occuper, le remplir. N'y a-t-il donc qu'une femme au monde qui puisse être aimable à vos yeux? — Je n'en connais, lui dis-je, qu'une seule qui pût me consoler, si elle le voulait bien; mais serait-elle assez généreuse pour le vouloir? — C'est ce qu'il faut savoir, reprit-elle avec un sourire. Est-elle de ma connaissance? je vous aiderai si je puis. — Oui, vous la connaissez, et vous pouvez beaucoup sur elle. — Eh bien! nommez-

la-moi, je parlerai pour vous. Je lui dirai que vous aimez de bon cœur et de bonne foi; que vous êtes capable de fidélité, de constance, et qu'elle est sûre d'être heureuse en vous aimant. — Vous croyez donc tout cela de moi? — Oui, j'en suis très-persuadée. — Ayez donc la bonté de vous le dire. — A moi, mon ami? — A vous-même. — Ah! s'il dépend de moi, vous serez consolé, et j'en serai bien glorieuse. »

Ainsi se forma cette nouvelle liaison, qui, comme on peut bien le prévoir, ne fut pas de longue durée, mais qui eut pour moi l'avantage de me ranimer au travail. Jamais l'amour et l'amour de la gloire ne furent mieux d'accord qu'ils l'étaient dans mon cœur.

Denis fut remis au théâtre; il eut, à la reprise, même succès que dans la nouveauté. Le rôle d'Arétie se ressentit du surcroît d'intérêt qu'y prenait celle à qui rien n'était plus cher que ma gloire. Elle y fut plus sublime, plus ravissante que jamais. Eh! qu'on s'imagine avec quel plaisir allaient souper ensemble l'actrice et l'auteur applaudis!

Mon enthousiasme pour le talent de mademoiselle Clairon était un sentiment trop vif en moi, trop exalté, pour qu'il me soit possible de démêler, dans ma passion pour elle, ce qui n'était que de l'amour; mais indépendamment des charmes de l'actrice, elle était encore à mes yeux une amante très-désirable par une jeunesse bril-

lante de vivacité, d'enjouement et de tous les attraits d'un naturel aimable, sans mélange d'aucun caprice, et avec le désir unique et les soins les plus délicats de rendre son amant heureux. Tant qu'elle aimait, personne n'aimait plus tendrement, plus passionnément qu'elle, ni de meilleure foi. Sûr d'elle comme de moi-même, la tête libre et l'ame en paix, je donnais au travail une partie du jour, et l'autre lui était réservée. Charmante je l'avais quittée; la même, et plus charmante encore, j'allais la retrouver. Quel dommage qu'un caractère si séduisant fût si léger, et qu'avec tant de sincérité, de fidélité même dans ses amours, elle n'eût pas plus de constance!

Elle avait une amie chez qui nous soupions quelquefois. Un jour, elle me dit: « N'y venez pas ce soir; vous y seriez mal à votre aise : le bailli de Fleury doit y souper, et il me ramène. — J'en suis connu, lui répondis-je naïvement; il voudra bien me ramener aussi. — Non, me dit-elle, il n'aura qu'un vis-à-vis. » Ce mot fut un trait de lumière. Et comme elle m'en vit frappé: « Eh bien! mon ami, reprit-elle, c'est une fantaisie, il faut me la passer. — Est-il bien vrai, lui demandai-je, parlez-vous sérieusement? — Oui, je suis folle quelquefois; mais je ne serai jamais fausse. — Je vous en sais bon gré, lui dis-je, et je cède la place à M. le bailli. » Pour cette fois, je me sentis du courage et de la raison; et ce

qui m'arriva le lendemain m'apprit combien un sentiment honnête est plus analogue et plus doux à mon cœur qu'un goût frivole et passager.

Un avocat de mon pays, Rigal, vint me voir, et me dit : « Mademoiselle B*** vous a promis de ne jamais se marier sans le consentement de votre mère. Votre mère n'est plus ; mademoiselle B*** n'en est pas moins fidèle à sa parole : il se présente pour elle un parti convenable ; elle n'en veut accepter aucun sans votre propre consentement. » A ces mots, je sentis renaître en moi, non pas l'amour que j'avais eu pour elle, mais une inclination si douce, si vive et si tendre que je n'y aurais point résisté, si ma fortune et mon état avaient eu quelque consistance. « Hélas! dis-je à Rigal, que ne suis-je en situation de m'opposer à l'engagement qu'on propose à ma chère B*** ! mais malheureusement le sort que j'aurais à lui offrir est trop vague et trop incertain. Mon avenir court des hasards d'où le sien ne doit pas dépendre. Elle mérite un bonheur solide ; et je ne puis que porter envie à celui qui est en état de le lui assurer. »

Quelques jours après, je reçus de mademoiselle Clairon un billet conçu en ces mots : « Votre amitié m'est nécessaire dans ce moment. Je vous connais trop bien pour n'y pas compter. Venez me voir, je vous attends. » Je me rendis chez elle. Il y avait du monde. « J'ai à vous parler, me dit-elle en me voyant. » Je la suivis dans

son cabinet. « Vous me marquez, mademoiselle, que mon amitié peut, lui dis-je, vous être bonne à quelque chose. Je viens savoir à quoi, et vous assurer de mon zèle. — Ce n'est ni votre zèle ni votre amitié seule que je réclame, me dit-elle, c'est votre amour; il faut que vous me le rendiez. » Alors, avec une ingénuité, qui, pour tout autre que moi, aurait été plaisante, elle me dit combien *cette poupée*, le bailli de Fleury, avait peu mérité que j'en fusse jaloux. Après cet humble aveu, tout ce qu'une friponne aimable peut avoir de plus séduisant, elle l'employa, mais en vain, pour regagner un cœur où la réflexion avait éteint l'amour.

« Vous ne m'avez pas trompé, lui dis-je, et, aussi sincère que vous, je me fais un devoir de ne pas vous tromper. Nous sommes faits pour être amis, nous le serons toute la vie, si vous le voulez bien; mais nous ne serons plus amants. » J'abrège un dialogue dont ce fut là pour moi la conclusion invariable. En la laissant triste et confuse, je sentis cependant que j'étais un peu trop vengé.

Aristomène était achevé; je le lus aux comédiens. Mademoiselle Clairon assista à cette lecture avec une dignité froide. On nous savait brouillés : je n'en fus que plus applaudi. C'était un problême parmi les comédiens, si je lui donnerais le rôle de la femme d'Aristomène. Elle en fut inquiète, sur-tout lorsqu'elle apprit que les autres rôles

étaient distribués. Elle reçut le sien, et, un quart d'heure après, elle arriva chez moi avec une de ses amies. « Tenez, monsieur, me dit-elle, (en entrant de l'air dont elle entrait sur le théâtre, et en jetant sur ma table le cahier qu'on lui avait remis), je ne veux point du rôle sans l'auteur; car l'un m'appartient comme l'autre. — Ma chère amie, lui dis-je en l'embrassant, à ce titre je suis à vous : n'en demandez pas davantage. Un autre sentiment nous rendrait malheureux. — Il a raison, dit-elle à sa compagne : ma mauvaise tête ferait son tourment et le mien. Venez donc, mon ami, venez dîner chez votre bonne amie. » Dès ce moment l'intimité la plus parfaite s'établit entre nous; elle a duré trente ans la même; et, quoiqu'éloignés l'un de l'autre par mon nouveau genre de vie, rien n'a changé le fond de nos sentiments mutuels.

A-propos de cette amitié libre et sûre qui régnait entre nous, je me rappelle un trait qui ne me doit point échapper.

Mademoiselle Clairon n'était ni riche, ni économe; souvent elle manquait d'argent. Un jour elle me dit : « J'ai besoin de douze louis. Les avez-vous? — Non, je ne les ai pas. — Tâchez de me les procurer, et apportez-les moi ce soir dans ma loge, à la comédie. » Aussitôt je me mets en course. Je connaissais bien des gens riches; mais je ne voulais point m'adresser à ceux-là. J'allai à mes abbés gascons et à quelques autres

de cette classe; je les trouvai à sec. J'arrivai triste dans la loge de mademoiselle Clairon. Elle était tête-à-tête avec le duc de Duras. « Vous venez bien tard, me dit-elle. — Je viens, lui dis-je, d'être en quête de quelque argent qui m'est dû, mais j'ai perdu mes pas. » Cela dit, et bien entendu, j'allai prendre place dans l'amphithéâtre, lorsque, du bout du corridor, je m'entendis appeler par mon nom. Je me tourne, et je vois le duc de Duras qui vient à moi, et qui me dit : « Je viens de vous entendre dire que vous avez besoin d'argent; combien vous faut-il? » A ces mots il tira sa bourse. Je le remerciai en disant que je n'en étais point pressé. « Ce n'est pas là répondre, insista-t-il; quel est l'argent que vous deviez toucher? — Douze louis, lui dis-je enfin. — Les voilà, me dit-il, mais à condition que toutes les fois que vous en manquerez, vous vous adresserez à moi. » Et lorsque je les lui rendis et le pressai de les reprendre : « Vous le voulez absolument, me dit-il? je les reprends donc; mais souvenez-vous que cette bourse où je les remets est la vôtre. » Je n'usai point de ce crédit; mais depuis ce moment il n'est point de bontés qu'il ne m'ait témoignées. Nous nous sommes trouvés ensemble à l'Académie française; et dans toutes les occasions, j'ai eu lieu de me louer de lui. Il avait de la joie à saisir les moments de me rendre de bons offices. Quand je dînais chez lui, il me donnait toujours de son meilleur vin de Cham-

pagne; et, dans les accès de sa goutte, il témoignait encore du plaisir à me voir. On le disait léger; assurément il ne le fut jamais pour moi. Revenons à *Aristomène*.

Voltaire alors était à Paris. Il avait eu envie de connaître ma piéce avant qu'elle fût achevée, et je lui en avais lu quatre actes dont il avait été content. Mais l'acte qui me restait à faire lui donnait de l'inquiétude; et ce n'était pas sans raison. Dans les quatre actes qu'il avait entendus, l'action paraissait complète et suivie d'un bout à l'autre. « Quoi! me dit-il après la lecture, prétendez-vous, dès votre seconde tragédie, vous affranchir de la règle commune? Lorsque j'ai fait *la mort de César*, en trois actes, c'était pour un collége, et j'avais pour excuse la contrainte où j'étais de n'y introduire que des hommes; mais vous, au grand théâtre, et dans un sujet où rien ne vous aura géné, donner une pièce tronquée, et en quatre actes, forme bizarre dont vous n'avez aucun exemple! c'est à votre âge une licence malheureuse que je ne saurais vous passer. — Aussi, lui dis-je, n'ai-je pas dessein de la prendre, cette licence. Ma pièce est en cinq actes dans ma tète, et j'espère bien les remplir. — Et comment? me demanda-t-il: je viens d'entendre le dernier acte; tous les autres se suivent, et vous ne pensez pas sans doute à prendre l'action de plus haut? — Non, répondis-je, l'action commencera et finira comme vous l'avez vu; le reste

est mon secret. Ce que je médite est peut-être une folie; mais quelque périlleux que soit le pas, il faut que je le passe; et si vous m'en ôtiez le courage, tout mon travail serait perdu. — Allons, mon enfant, me dit-il, faites, osez, risquez, c'est toujours un bon signe. Il y a dans ce métier, comme dans celui de la guerre, des témérités heureuses; et c'est bien souvent du milieu des difficultés les plus désespérantes que naissent les grandes beautés. »

Le jour de la première représentation, il voulut se placer derrière moi dans ma loge; et je lui dois ce témoignage qu'il était presque aussi ému et aussi tremblant que moi-même. « A-présent, me dit-il, avant qu'on ne levât la toile, apprenez-moi d'où vous avez tiré l'acte qui vous manquait. » Je lui rappelai qu'à la fin du second acte il était dit que la femme et le fils d'Aristomène allaient être jugés, et qu'au commencement du troisième on apprenait qu'ils avaient été condamnés. « Eh bien! lui dis-je, ce jugement, que j'avais supposé se passer dans l'entr'acte, je l'ai mis sur la scène. — Quoi! la tournelle sur le théâtre, s'écria-t-il; vous me faites trembler. — Oui, lui dis-je, c'est un écueil, mais il était inévitable; c'est à Clairon de me sauver. »

Aristomène eut au moins autant de succès que *Denys*. Voltaire, à chaque applaudissement, me serrait dans ses bras; mais ce qui l'étonna et le fit tressaillir de joie, ce fut l'effet du troisième

acte. Lorsqu'il vit Léonide chargée de fers, en criminelle, paraître au milieu de ses juges, et avec son grand caractère les dominer, s'emparer de la scène et de l'ame des spectateurs, tourner sa défense en accusation, et discernant parmi les sénateurs les vertueux amis d'Aristomène de ses perfides ennemis, attaquer, accabler ceux-ci de la conviction de leur scélératèsse; au bruit de l'applaudissement qu'elle enleva, *Brave Clairon!* s'écria Voltaire, *macte animo, generose puer!* »

Certainement personne ne sent mieux que moi combien, du côté du talent, j'étais peu digne de lui faire envie; mais le succès était assez grand pour qu'il en fût jaloux, s'il avait eu cette faiblesse. Non, Voltaire avait trop le sentiment de sa supériorité pour craindre des talents vulgaires. Peut-être qu'un nouveau Corneille ou qu'un nouveau Racine lui aurait fait du chagrin; mais il n'était pas aussi facile qu'on le croyait d'inquiéter l'auteur de *Zaïre*, d'*Alzire*, de *Mérope*, et de *Mahomet*.

A cette première représentation d'*Aristomène*, je fus encore obligé de me montrer sur le théâtre, mais aux représentations suivantes mes amis me donnèrent le courage de me dérober aux acclamations du public.

Un accident interrompit mon succès et troubla ma joie. Roselli, cet acteur dont j'ai déja parlé, jouait le rôle d'Arcire, ami d'Aristomène, et le jouait avec autant de chaleur que d'intel-

ligence. Il n'était ni beau ni bien fait; il avait même dans la prononciation un grasséyement très-sensible; mais il faisait oublier ses défauts par la décence de son action, et par une expression pleine d'esprit et d'ame. Je lui attribuais le succès du dénouement de ma tragédie; et en effet voici comment il l'avait décidé. Lorsque, dans la dernière scène, en parlant du décret par lequel le sénat avait mis le comble à ses atrocités, il dit :

> Théonis le défend et s'en nomme l'auteur.

Il s'aperçut que le public se soulevait d'indignation; et aussitôt s'avançant au bord du théâtre, avec l'action la plus vive, il cria au parterre, comme pour l'appaiser :

> Je m'élance, et lui plonge un poignard dans le cœur.

A l'attitude, au geste qui accompagna ces mots, on crut voir Théonis frappé; et ce fut dans toute la salle un transport de joie éclatant.

Or, après la sixième représentation de ma pièce, et, dans la plus grande chaleur du succès, on vint m'annoncer que Roselli était attaqué d'une fluxion de poitrine; et, pour le remplacer dans son rôle, on me proposait un acteur incapable de le jouer. C'était pour moi un très-grand préjudice que d'interrompre cette affluence du public; mais c'eût été un plus grand mal encore que de dégrader mon ouvrage. Je demandai que

les représentations en fussent suspendues jusques au rétablissement de la santé de Roselli; et ce ne fut que l'hiver suivant qu'*Aristomène* fut remis au théâtre.

A la première représentation de cette reprise l'émotion du public fut si vive qu'il demanda encore l'auteur. Je refusai de paraître sur le théâtre; mais j'étais au fond d'une loge. Quelqu'un m'y aperçut du parterre, et cria, *le voilà!* La loge était vers l'amphithéâtre; tout le parterre fit volte-face; il fallut m'avancer, et par une humble salutation répondre à cette nouvelle faveur.

L'homme qui, du fond de sa loge, m'avait pris dans ses bras pour me présenter au public, va occuper dans ces *Mémoires* une place considérable, par le mal qu'il me fit en me voulant du bien, et par les attrayantes et nuisibles douceurs qu'eut pour moi sa société. C'était M. de la Poplinière. Dès le succès de *Denys le Tyran*, il m'avait attiré chez lui. Mais, à l'époque dont je parle, le courage qu'il eut de m'offrir pour retraite sa maison de campagne, au risque de déplaire à l'homme tout-puissant que j'avais offensé, m'attacha fortement à un hôte si généreux. Le péril d'où il me tirait avait pour cause une de ces aventures de jeunesse où m'engageait mon imprudence, et qui apprendront à mes enfants à être plus sages que moi.

LIVRE QUATRIÈME.

Tandis que je logeais encore dans le quartier du Luxembourg, une ancienne actrice de l'Opéra-Comique, la Darimat, amie de mademoiselle Clairon, et mariée avec Durancy, acteur comique dans une troupe de province, étant accouchée à Paris, avait obtenu de mon actrice qu'elle fût marraine de son enfant, et moi j'avais été pris pour parrain. De ce baptême il arriva que ma commère Durancy qui, chez mademoiselle Clairon, m'entendait quelquefois parler sur l'art de la déclamation, me dit un jour : « Mon compère, voulez-vous que je vous donne une jeune et jolie actrice à former? Elle aspire à débuter dans le tragique, et elle vaut la peine que vous lui donniez des leçons. C'est mademoiselle Verrière, l'une des protégées du maréchal de Saxe. Elle est votre voisine ; elle est sage, elle vit fort décemment avec sa mère et avec sa sœur. Le maréchal, comme vous savez, est allé voir le roi de Prusse, et nous voulons, à son retour, lui donner le plaisir de trouver sa pupille au théâtre, jouant *Zaïre* et *Iphigénie* mieux que mademoiselle Gaussin. Si vous voulez vous charger de l'instruire,

demain je vous installerai ; nous dînerons chez elle ensemble.

Mon aventure avec mademoiselle Navarre ne m'avait point aliéné le maréchal de Saxe ; il m'avait même témoigné de la bienveillance ; et, avant qu'*Aristomène* fût mis au théâtre, il m'avait fait prier d'aller lui en faire la lecture. Cette lecture, tête-à-tête, l'avait intéressé : le rôle d'Aristomène l'avait ému. Il trouva celui de Léonide théâtral. « Mais, corbleu! me dit-il, c'est une fort mauvaise tête que cette femme-là! je n'en voudrais pas pour rien. » Ce fut là sa seule critique. Du reste, il fut content, et me le témoigna avec cette franchise noble et cavalière qui sentait en lui son héros.

Je fus donc enchanté d'avoir une occasion de faire quelque chose qui lui fût agréable, et très-innocemment, mais très-imprudemment, j'acceptai la proposition.

La protégée du maréchal était l'une de ses maîtresses; elle lui avait été donnée à l'âge de dix-sept ans. Il en avait eu une fille, reconnue et mariée depuis sous le nom d'Aurore de Saxe. Il lui avait fait, à la naissance de cette enfant, une rente de cent louis : il lui donnait de plus, par an, cinq cents louis pour sa dépense. Il l'aimait de bonne amitié; mais quant à ses plaisirs, elle n'y était plus admise. La douceur, l'ingénuité, la timidité de son caractère n'avaient plus rien d'assez piquant pour lui. On sait qu'avec beau-

coup de noblesse et de fierté dans l'ame, le maréchal de Saxe avait les mœurs grivoises. Par goût autant que par systême, il voulait de la joie dans ses armées, disant que les Français n'allaient jamais si bien que lorsqu'on les menait gaîment, et que ce qu'ils craignaient le plus à la guerre, c'était l'ennui. Il avait toujours dans ses camps un Opéra-Comique. C'était à ce spectacle qu'il donnait l'ordre des batailles; et ces jours-là, entre les deux pièces, la principale actrice annonçait ainsi : *Messieurs, demain relâche au théâtre, à cause de la bataille que donnera M. le Maréchal; après-demain, le* Coq du Village, *les* Amours grivois, *etc.*

Deux actrices de ce théâtre, Chantilly et Beaumenard, étaient ses deux maîtresses favorites, et leur rivalité, leur jalousie, leurs caprices lui donnaient, disait-il, *plus de tourments que les hussards de la reine de Hongrie.* J'ai lu ces mots dans l'une de ses lettres. C'était pour elles que mademoiselle Navarre avait été négligée. Il trouvait en elle trop de hauteur, et pas assez de complaisance et d'abandon. Mademoiselle Verrière, avec infiniment moins d'artifice, n'avait pas même l'ambition de le disputer à ses rivales; elle semblait se reposer sur sa beauté du soin de plaire, sans y contribuer d'ailleurs que par l'égalité d'un caractère aimable et par son indolence à se laisser aimer.

Les premières scènes que nous répétâmes en-

semble furent celles de Zaïre avec Orosmane. Sa figure, sa voix, la sensibilité de son regard, son air de candeur et de modestie s'accordaient parfaitement avec son rôle ; et dans le mien je ne mis que trop de véhémence et de chaleur. Dès notre seconde leçon, ces mots *Zaïre, vous pleurez!* furent l'écueil de ma sagesse.

La docilité de mon écolière me rendit assidu; cette assiduité fut malignement expliquée. Le maréchal, qui était alors en Prusse, instruit de notre intelligence, en prit une colère peu digne d'un aussi grand homme. Les cinquante louis que mademoiselle Verrière touchait par mois lui furent supprimés, et il annonça que de sa vie il ne reverrait ni la mère ni son enfant. Il tint parole, et ce ne fut qu'après sa mort, et un peu par mon entremise, qu'Aurore fut reconnue et élevée dans un couvent comme fille de ce héros.

Le délaissement où tombait ma Zaïre nous accabla tous les deux de douleur. Il me restait quarante louis du produit de ma nouvelle tragédie; je la priai de les accepter. Cependant mademoiselle Clairon et tous nos amis nous conseillèrent de cesser de nous voir, au moins pour quelque temps. Il nous en coûta bien des larmes, mais nous suivîmes ce conseil.

Le maréchal revint. J'entendais dire de tous côtés qu'il était furieux contre moi. J'ai su depuis par le maréchal de Loewendal, et par deux

autres de ses amis, Sourdis et Flavacourt, qu'ils avaient eu bien de la peine à retenir les mouvements de sa colère. Il allait disant dans le monde, à la cour, et au roi lui-même, que ce petit insolent de poëte lui prenait toutes ses maîtresses (je n'avais cependant que celles qu'il abandonnait). Il montrait un billet de moi qu'un perfide laquais avait volé à celle-ci. Heureusement dans ce billet, à propos de la tragédie de *Cléopâtre*, à laquelle je travaillais, il était dit qu'Antoine était *un héros en amour comme en guerre.* « Et cet Antoine, disait le maréchal, vous entendez bien qui il est. » Cette allusion à laquelle je n'avais point pensé, en le flattant, le calmait un peu.

Cependant j'étais dans des transes d'autant plus cruelles, que j'étais résolu, au péril de ma vie, de me venger de lui s'il m'eût fait insulter. Dans cette situation, l'une des plus pénibles où je me sois trouvé, M. de la Poplinière me proposa de me retirer chez lui à la campagne, et d'un autre côté le prince de Turenne me soulagea du chagrin où j'étais de laisser ma Zaïre dans l'infortune.

Ce prince, me trouvant un soir dans le foyer de la Comédie française, vint à moi, et me dit : « Vous êtes cause que le maréchal de Saxe a quitté mademoiselle Verrière : voulez-vous me donner votre parole de ne plus la voir ? son malheur sera réparé. » Ceci m'expliqua le mystère du rendez-vous qu'elle m'avait donné la veille

dans le bois de Boulogne, et des pleurs qu'elle avait versés en me disant adieu. « Oui, mon prince, je vous la donne, lui répondis-je, cette parole que vous me demandez. Que mademoiselle Verrière soit heureuse avec vous; je consens à ne plus la voir. » Il la prit, et je fus fidèle à ma promesse.

Retiré, presque solitaire, dans cette maison de campagne bien différente alors et de ce qu'elle avait été et de ce qu'elle fut depuis, j'eus tout le temps de me livrer à mes réflexions sur moi-même. Je tournai les yeux vers l'abyme au bord duquel je venais de passer. Le héros de Fontenoy, l'idole des armées et de la France entière, l'homme devant qui la plus haute noblesse du royaume était dans le respect, et que le roi lui-même accueillait avec toutes les distinctions qui peuvent flatter un grand homme, était celui à qui j'avais manqué, sans avoir même pour excuse l'égarement d'un fol amour. Cette fille imprudente et faible ne m'avait point dissimulé qu'elle tenait à lui par ses bienfaits, et comme au père de son enfant. J'étais si bien instruit et si persuadé du risque épouvantable que nous courions ensemble, que, lorsqu'à des heures indues je me glissais chez elle, ce n'était jamais qu'en tremblant. Je la trouvais, je la laissais encore plus tremblante elle-même. Il n'était point de plaisir qui n'eût été trop chèrement payé par nos frayeurs d'être surpris et dénoncés. Et si le maréchal, instruit

de ma témérité, dédaignant de m'ôter la vie, m'eût fait seulement insulter par un de ses valets, je n'opposais à cette crainte qu'une résolution à laquelle je ne puis penser sans frémir. « Ah! frémissez comme moi, mes enfants, des dangers que m'a fait courir une trop ardente jeunesse, pour une liaison fortuite et passagère, sans autre cause que l'attrait du plaisir et de l'occasion. J'ai cru devoir vous marquer l'écueil pour vous préserver du naufrage. »

Peu de temps après, le maréchal mourut. Il avait fini par se montrer magnanime envers moi, comme le lion de la fable envers le souriceau. A la première représentation de *Cléopâtre*, s'étant trouvé dans le corridor face à face avec moi, en sortant de sa loge (rencontre qui me fit pâlir) il avait eu la bonté de me dire ces mots d'approbation : *Fort bien, monsieur, fort bien!* Je regrettai sincèrement en lui le défenseur de ma patrie et l'homme généreux qui m'avait pardonné; et, pour honorer sa mémoire autant qu'il était en moi, je fis ainsi son épitaphe :

A Courtray Fabius, Annibal à Bruxelles,
Sur la Meuse Condé, Turenne sur le Rhin,
Au léopard farouche il imposa le frein,
Et de l'aigle rapide il abattit les ailes.

La retraite où je me sauvais des tentations de Paris, m'en offrit bientôt de nouvelles; mais dans ce moment-là elle ne me donnait que de sérieuses

leçons de mœurs. Pour faire connaître la cause de la tristesse silencieuse et sombre qui régnait alors dans un lieu qui avait été le séjour des plaisirs, il faut que je revienne un peu sur le passé, et que je dise comment s'était formé et détruit cet enchantement.

M. de la Poplinière n'était pas le plus riche financier de son temps, mais il en était le plus fastueux. D'abord il avait pris pour maîtresse, et depuis pour femme, la fille d'une comédienne. Son intention n'avait pas été de se marier avec elle; mais elle avait su l'y obliger : voici par quel moyen. La fameuse de Tencin, après avoir élevé son frère à la dignité de cardinal, et l'avoir introduit dans le conseil d'état, avait par lui un crédit obscur, mais puissant, auprès du vieux cardinal de Fleury. Mademoiselle Daucour se fit présenter à elle, et en jeune innocente qui avait été séduite, elle se plaignit que M. de la Poplinière, après l'avoir flattée de l'espérance d'être sa femme, ne pensait plus à l'épouser. « Il vous épousera, et j'en fais mon affaire, dit madame de Tencin. Cachez-lui que vous m'ayez vue, et dissimulez avec lui. »

Le moment critique du renouvellement du bail des fermes approchait, et, parmi les anciens fermiers généraux, c'était à qui serait conservé sur la liste. On fit entendre au cardinal de Fleury que c'était le moment de faire cesser un scandale qui affligeait tous les gens de bien. On lui

représenta mademoiselle Daucour comme une victime intéressante de la séduction, et la Poplinière comme un de ces hommes qui se jouent de l'innocence après avoir surpris sa faiblesse et sa bonne foi.

Ce n'était pas encore parmi les financiers un luxe autorisé que celui des maîtresses publiquement entretenues, et le cardinal se piquait de maintenir les bonnes mœurs. Lors donc que la Poplinière alla solliciter ses bontés pour le nouveau bail, le cardinal lui demanda ce que c'était que mademoiselle Daucour. « C'est une jeune personne dont j'ai pris soin, » lui répondit la Poplinière, et il lui fit l'éloge de son esprit, de ses talents et de sa bonne éducation. « Je suis bien aise, reprit le cardinal, de tout le bien que vous m'en dites. Tout le monde en parle de même, et l'intention du roi est de donner votre place à celui qui l'épousera. Il est bien juste au moins qu'après l'avoir séduite, vous lui laissiez pour dot l'état qu'elle avait droit d'attendre de vous-même, et que vous lui aviez promis. » La Poplinière voulut se défendre d'avoir pris cet engagement. « Vous l'avez abusée, insista le ministre, et sans vous elle aurait encore son innocence. Il faut réparer ce tort-là : c'est le conseil que je vous donne, et ne tardez pas à le suivre, sans quoi je ne puis rien pour vous. » Perdre sa place ou épouser, l'alternative était pressante. La Poplinière prit le parti le moins fâcheux; mais, à sa résolution forcée,

il voulut donner l'apparence d'une volonté libre, et le lendemain, au réveil de mademoiselle Daucour: « Levez-vous, lui dit-il, et avec votre mère, venez où je vais vous conduire. » Elle obéit. Ce fut chez son notaire qu'il les mena. « Écoutez, leur dit-il, la lecture de l'acte que nous allons signer. » C'était le contrat de mariage. Le coup de théâtre parut produire son effet : la fille eut l'air de se pâmer, la mère embrassa les genoux de celui qui mettait le comble à ses bontés et à leurs vœux. Il jouit pleinement de leur feinte reconnaissance, et, tant qu'il fut dans l'illusion d'un époux qui se croit aimé, il vit sa maison embellie par les enchantements de sa brillante épouse. Le plus grand monde était de ses soupers et de ses fêtes; mais bientôt les inquiétudes et les soupçons jaloux troublèrent son repos. Sa femme avait pris son essor. Portée dans un tourbillon où il ne pouvait pas la suivre, on lui donnait à elle des soupers dont il n'était pas, et par des lettres anonymes, on se faisait un plaisir malin de l'avertir qu'il était la fable et le jouet de cette cour brillante que sa femme tenait chez lui. C'était dans ce temps-là qu'il m'y avait attiré; mais je ne fus d'abord que de sa société particulière. Là, je trouvai le célèbre Rameau; Latour, le plus habile peintre en pastel que nous ayons eu; Vaucanson, ce merveilleux mécanicien; Carle-Vanloo, ce grand dessinateur et ce grand coloriste, et sa femme qui, la première, avec sa voix

de rossignol, nous avait fait connaître les chants de l'Italie.

Madame de la Poplinière me marquait de la bienveillance. Elle voulut entendre la lecture d'*Aristomène*, et de tous les critiques dont j'avais pris conseil, ce fut à mon gré le meilleur. Après avoir entendu ma pièce, elle en fit l'analyse avec une clarté, une précision surprenante, me retraça de scène en scène le cours de l'action, remarqua les endroits qui lui avaient paru beaux, comme ceux qu'elle trouvait faibles; et, dans toutes les corrections qu'elle me demanda, ses observations me frappèrent comme autant de traits de lumière. Ce coup-d'œil si vif, si rapide, et cependant si juste, étonna tout le monde, et dans cette lecture, quoiqu'assez applaudi moi-même, je dois dire que son succès fut plus éclatant que le mien. Son mari en était tristement interdit. A travers son admiration pour cette heureuse facilité de mémoire et d'intelligence, pour cette verve d'éloquence qui tenait de l'inspiration, enfin pour cet accord de l'esprit et du goût qui l'étonnait comme nous dans sa femme, on voyait percer, malgré lui, un fond d'humeur et de chagrin dont lui seul connaissait la cause. Il avait voulu la retirer de ce grand monde où elle était lancée; mais elle avait traité de tyrannie capricieuse et d'esclavage humiliant la gêne où il prétendait la réduire, et de là les scènes violentes qu'il y avait entre eux sans témoins.

La Poplinière se soulageait avec nous, sur-tout avec moi, par des satires de ce monde dont il était excédé, disait-il, et dont il voulait s'éloigner. Il m'avait engagé à loger près de lui. Ma simplicité, ma franchise, lui convenaient. « Vivons ensemble, me disait-il, nous sommes faits pour nous aimer, et laissez là, croyez-moi, ce monde qui vous a séduit, comme il m'avait séduit moi-même. Et qu'en attendez-vous? — Des protecteurs, lui dis-je, et quelques moyens de fortune. — Des protecteurs! Ah! si vous saviez comme tous ces gens-là protègent!... De la fortune! et n'en ai-je pas assez pour nous deux? Je n'ai point d'enfant, et, grâce au Ciel, je n'en aurai jamais. Soyez tranquille, et ne nous quittons pas; car je sens tous les jours que vous m'êtes plus nécessaire. »

Malgré sa répugnance à me voir lui échapper, il ne put refuser à madame de Tencin, qu'il ménageait par politique, il ne put, dis-je, lui refuser de me mener chez elle pour lui lire ma tragédie : c'était *Aristomène* qu'on venait de jouer. L'auditoire était respectable. J'y vis rassemblés Montesquieu, Fontenelle, Mairan, Marivaux, le jeune Helvétius, Astruc, je ne sais qui encore, tous gens de lettres ou savants, et au milieu d'eux une femme d'un esprit et d'un sens profond, mais qui, enveloppée dans son extérieur de bonhomie et de simplicité, avait plutôt l'air de la ménagère que de la maîtresse de la maison :

c'était là madame de Tencin. J'eus besoin de tous mes poumons pour me faire entendre de Fontenelle; et quoique bien près de son oreille, il me fallait encore prononcer chaque mot avec force et à haute voix; mais il m'écoutait avec tant de bonté qu'il me rendait doux les efforts de cette lecture pénible. Elle fut, comme vous pensez bien, d'une monotonie extrême, sans inflexions, sans nuances, cependant je fus honoré des suffrages de l'assemblée; j'eus même l'honneur d'être du dîner de madame de Tencin; et dès ce jour-là j'aurais été inscrit sur la liste de ses convives; mais M. de la Poplinière n'eut pas de peine à me persuader qu'il y avait là trop d'esprit pour moi; et en effet, je m'aperçus bientôt qu'on y arrivait préparé à jouer son rôle, et que l'envie d'entrer en scène n'y laissait pas toujours à la conversation la liberté de suivre son cours facile et naturel. C'était à qui saisirait le plus vîte, et comme à la volée, le moment de placer son mot, son conte, son anecdote, sa maxime ou son trait léger et piquant, et, pour amener l'à-propos, on le tirait quelquefois d'un peu loin.

Dans Marivaux, l'impatience de faire preuve de finesse et de sagacité perçait visiblement. Montesquieu, avec plus de calme, attendait que la balle vînt à lui, mais il l'attendait. Mairan guettait l'occasion. Astruc ne daignait pas l'attendre. Fontenelle seul la laissait venir sans la chercher; et il usait si sobrement de l'attention qu'on don-

nait à l'entendre, que ses mots fins, ses jolis contes n'occupaient jamais qu'un moment. Helvétius, attentif et discret, recueillait pour semer un jour. C'était un exemple pour moi que je n'aurais pas eu la constance de suivre : aussi cette société eut-elle pour moi peu d'attrait.

Il n'en fut pas de même de celle d'une femme que mon heureuse étoile m'avait fait rencontrer chez madame de Tencin, et qui dès-lors eut la bonté de m'inviter à l'aller voir. Cette femme, qui commençait à choisir et à composer sa société littéraire, était madame Geoffrin. Je répondis trop tard à son invitation, et ce fut encore M. de la Poplinière qui m'empêcha d'aller chez elle. « Qu'iriez-vous faire là, me dit-il, c'est encore un rendez-vous de beaux-esprits. »

C'était ainsi qu'il m'avait captivé lorsqu'arriva mon aventure avec le maréchal de Saxe; mais ce qui m'attacha le plus étroitement à lui fut de le voir malheureux lui-même, et de m'apercevoir du besoin qu'il avait de moi. Les lettres anonymes ne cessaient de le harceler : on l'assurait qu'à Passy même un rival heureux continuait de voir sa femme. Il l'observait, il la faisait surveiller nuit et jour; elle en était instruite, et ne voyait en lui que le geolier de sa prison.

Ce fut là que j'appris ce que c'est qu'un ménage, où d'un côté la jalousie et de l'autre la haine, se glissent comme deux serpents. Une maison voluptueuse, dont les arts, les talents,

tous les plaisirs honnêtes semblaient avoir fait leur séjour, et dans cette maison le luxe, l'abondance, l'affluence de tous les biens, tout cela corrompu par la défiance et la crainte, par les tristes soupçons et par les noirs chagrins! Il fallait voir à table ces deux époux vis-à-vis l'un de l'autre; la morne taciturnité du mari, la fière et froide indignation de la femme, le soin que prenaient leurs regards de s'éviter; et l'air terrible et sombre dont ils se rencontraient, sur-tout devant leurs gens; l'effort qu'ils faisaient sur eux-mêmes pour s'adresser quelques paroles, et le ton sec et dur dont ils se répondaient. On a de la peine à concevoir comment deux êtres aussi fortement aliénés pouvaient habiter ensemble; mais elle était déterminée à ne pas quitter sa maison, et lui, aux yeux du monde et en bonne justice, n'avait pas droit de l'en chasser.

Moi, qui savais enfin la cause de cette mésintelligence, je ne négligeais rien pour adoucir les peines de celui dont le cœur semblait s'appuyer sur le mien. Un misérable que je dédaigne de nommer, parce qu'il est mort, m'a accusé d'avoir été l'un des complaisants de la Poplinière. Je commence par déclarer que jamais je n'ai reçu de lui le plus léger bienfait. Après cela, je conviens sans rougir que, par un sentiment très-naïf et très-tendre, je m'étudiais à lui complaire. Aussi éloigné de l'adulation que de la négligence, je ne le flattais pas, mais je le consolais: je lui rendais

le bon office qu'Horace attribuait aux muses: *Vos lene consilium et datis, et dato gaudetis almæ.* Et plût au Ciel qu'il n'eût pas été lui-même plus indulgent pour ma vanité que je ne l'étais pour la sienne! Cet esprit de propriété qui exagère à nos yeux le prix de tout ce qui nous intéresse lui faisait tant d'illusion sur le jeune poëte qu'il avait adopté, que tout ce qui coulait de ma plume lui semblait beau; et, au lieu d'un ami sévère dont j'aurais eu besoin, je ne trouvais en lui qu'un très-facile approbateur. Ce fut l'une des causes auxquelles j'attribue cette mollesse d'application dont mes ouvrages se ressentirent tout le temps que je fus chez lui.

Vers la fin de l'automne, l'ennui lui fit quitter sa triste maison de campagne, et peu de temps après arriva l'aventure qui le sépara de sa femme. Un jour que dans la plaine des Sablons le maréchal de Saxe donnait au public le spectacle de la revue de ses hullands, la Poplinière, plus excédé que jamais de lettres anonymes, qui lui répétaient que sa femme recevait chez elle toutes les nuits le maréchal de Richelieu, prit le temps où elle était à la revue pour visiter son appartement, et voir comment un homme pouvait y être introduit, malgré la vigilance d'un portier dont il était sûr. Il avait avec lui, pour l'aider dans cette recherche, Vaucanson et Balot; celui-ci petit avocat, d'un esprit fin et pénétrant, mais personnage assez grotesque par la singularité d'un

langage trivial et hyperbolique, et d'un caractère mêlé de bassesse et d'orgueil, fier et haut par boutades, et servile par habitude. C'était lui qui louait M. de la Poplinière sur la finesse de sa peau, et qui, dans un moment d'humeur, disait de lui, *qu'il s'en aille cuver son or*. Pour Vaucanson, tout son esprit était en génie; et, hors des mécaniques, rien de plus ignorant et rien de plus borné que lui.

En visitant l'appartement de madame de la Poplinière, Balot fit la remarque que, dans le cabinet où était son clavecin, on avait tendu un tapis de pied, et que cependant il n'y avait dans la cheminée de cette pièce ni bois, ni cendres, ni chenets, quoique le temps fût déja froid et que l'on fît du feu par-tout. Par induction, il s'avisa de frapper de sa canne la plaque de la cheminée; la plaque sonna creux. Alors Vaucanson, s'approchant, s'aperçut qu'elle était montée à charnière, et si parfaitement unie au revêtement des côtés, que la jointure en était presque imperceptible. « Ah! monsieur, s'écria-t-il en se tournant vers la Poplinière, le bel ouvrage que je vois là! et l'excellent ouvrier que celui qui l'a fait! Cette plaque est mobile, elle s'ouvre; mais la charnière en est d'une délicatesse!... non, il n'y a point de tabatière mieux travaillée. L'habile homme que celui-là! — Quoi! monsieur, dit la Poplinière en pâlissant, vous êtes sûr que cette plaque s'ouvre? — Vraiment! j'en suis sûr, je le vois, dit Vau-

canson, ravi d'admiration et d'aise; rien n'est plus merveilleux. — Et que me fait votre merveille? il s'agit bien ici d'admirer. — Ah! monsieur, de tels ouvriers sont fort rares! j'en ai de bons, assurément; mais je n'en ai pas un qui... — Laissons là vos ouvriers, interrompit la Poplinière, et qu'on m'en appelle un qui fasse sauter cette plaque. — C'est dommage, dit Vaucanson, de briser un chef-d'œuvre aussi parfait que celui-là. »

Derrière la plaque, une ouverture faite au mur mitoyen était fermée par un panneau de boiserie, qui, couvert d'une glace dans la maison voisine, s'ouvrait à volonté, et donnait une libre entrée dans le cabinet de musique au locataire clandestin de l'appartement contigu. Le malheureux la Poplinière, qui ne cherchait, je crois, qu'un moyen légitime de se délivrer de sa femme, envoya quérir un commissaire, et fit constater sur-le-champ, par un procès-verbal, sa découverte et sa disgrâce.

Sa femme était encore à la revue lorsqu'on vint l'avertir de ce qui se passait chez elle. Pour y rentrer, ou de gré, ou de force, elle pria le maréchal de Loewendal de l'y accompagner; mais la porte lui fut fermée, et le maréchal ne voulut pas prendre sur lui de la forcer. Elle eut recours au maréchal de Saxe. « Que je rentre chez moi, lui dit-elle, et que je parle à mon mari; c'est assez; vous m'aurez sauvée. » Le maréchal la fit monter

dans son carrosse, et, en arrivant à la porte, il descendit et frappa lui-même. Le fidèle portier, en entr'ouvrant la porte, voulut lui dire qu'il lui était défendu... « Et ne me connaissez-vous pas, lui dit le maréchal. Apprenez que pour moi il n'y a point de porte fermée. Entrez, madame, entrez chez vous. » Il lui donna la main et monta avec elle.

La Poplinière, effarouché, vint au-devant de lui. « Eh bien, mon ami, qu'est-ce? lui dit le maréchal; une esclandre, des scènes, un spectacle pour le public? il n'y a pour vous dans tout cela que du ridicule à gagner. Ne voyez-vous pas qu'on ne cherche qu'à vous brouiller ensemble, et qu'on y emploie toutes sortes de ruses? N'en soyez point la dupe. Écoutez votre femme, qui se justifiera pleinement à vos yeux, et qui ne demande qu'à vivre convenablement avec vous. » La Poplinière se contint respectueusement en silence; et le maréchal s'en alla en leur recommandant la décence et la paix.

Tête-à-tête avec son mari, madame de la Poplinière s'arma de tout son courage et de toute son éloquence. Elle lui demanda sur quel nouveau soupçon, sur quelle délation nouvelle il lui avait fait fermer sa porte. Et, lorsqu'il parla de la plaque, elle s'indigna qu'il la crût complice de cette coupable invention. N'était-ce pas chez lui, bien plutôt que chez elle qu'on avait voulu pénétrer? Et, pour avoir à leur insu pratiqué ce

passage d'une maison à l'autre, que fallait-il, qu'un domestique et deux ouvriers corrompus? Mais quoi! y avait-il à douter de la cause d'un stratagème si visiblement inventé pour la perdre dans son esprit? « J'étais trop heureuse avec vous, lui dit-elle, et c'est mon bonheur qui irrite contre moi l'envie. Les lettres anonymes ne lui ont pas suffi; il lui fallait des preuves, et dans sa rage elle a imaginé cette détestable machine. Que dis-je? et depuis que l'envie s'obstine à me persécuter, n'avez-vous pas dû voir quel était à ses yeux mon crime? Quelle est dans Paris l'autre femme dont le repos, l'honneur soit si violemment attaqué? Ah! c'est qu'aucune d'elles n'a le tort que j'avais et que j'aurais encore si vous aviez été plus juste. Je contribuais au bonheur d'un homme dont l'esprit, les talents, la considération, l'honorable existence, font le tourment des envieux. C'est vous qu'ils veulent rendre et ridicule et malheureux. Oui, c'est là le motif de ces libelles anonymes que vous recevez tous les jours; et c'est le succès qu'on espère de ce piége grossier que l'on vous a tendu. » Alors, se jetant à ses pieds : « Ah! monsieur, rendez-moi votre estime, votre confiance, j'ose dire, votre tendresse, et mon amour vous vengera en me vengeant moi-même du mal que nous ont fait nos communs ennemis. »

Malheureusement trop convaincu, la Poplinière fut inflexible. « Madame, lui dit-il, tout l'artifice de vos paroles ne me fait point changer de réso-

lution; nous n'habiterons plus ensemble. Si vous vous retirez modestement, sans bruit, je prendrai soin de votre sort. Si vous m'obligez de recourir aux voies de rigueur pour vous faire sortir de chez moi, je les emploierai; et tout sentiment d'indulgence et de bonté pour vous sera étouffé dans mon ame. » Elle sortit. Il lui donna, je crois, vingt mille livres de pension alimentaire, avec quoi elle alla vivre ou plutôt mourir dans un réduit obscur, délaissée de ce beau monde qui l'avait tant flattée, et qui la méprisa lorsqu'elle fut dans le malheur. Une glande qu'elle avait au sein fut le foyer d'une humeur corrosive qui la dévora lentement. Le maréchal de Richelieu, qui se donnait ailleurs des passe-temps et des plaisirs, tandis qu'elle se consumait dans les douleurs les plus cruelles, ne laissait pas de lui rendre en passant quelques devoirs de bienséance; aussi disait-on dans le monde, après qu'elle eut cessé de vivre : « En vérité, M. de Richelieu a eu pour elle des procédés bien admirables! il n'a pas cessé de la voir jusqu'à son dernier moment. »

C'était pour être aimée ainsi, que cette femme qui, chez elle, avec une conduite honnête, aurait joui de l'estime publique et des agréments d'une vie honorée et délicieuse, avait sacrifié son repos, sa pudeur, sa fortune, tous ses plaisirs; et ce qui rend plus effrayant encore ce délire de la vanité, c'est que ni le cœur ni les sens n'y avaient eu qu'une part très-légère. Madame de

la Popliniere, avec une tête assez vive, était d'une extrême froideur; mais un duc à bonnes fortunes lui avait paru, comme à bien d'autres, une glorieuse conquête; ce fut là ce qui la perdit.

La Poplinière, séparé de sa femme, ne songea plus qu'à vivre en homme libre et opulent. Sa maison de Passy redevint le séjour le plus charmant, mais le plus dangereux pour moi. Il avait à ses gages le meilleur concert de musique qui fût connu dans ce temps-là. Les joueurs d'instruments logeaient chez lui, et préparaient ensemble le matin, avec un accord merveilleux, les symphonies qu'ils devaient exécuter le soir. Les premiers talents des théâtres, et singulièrement les chanteuses et les danseuses de l'Opéra, venaient embellir ses soupers. A ces soupers, après que de brillantes voix avaient charmé l'oreille, on était agréablement surpris de voir, au son des instruments, Lany, sa sœur, la jeune Pluvigné, quitter la table, et, dans la même salle, danser les airs qu'exécutaient la symphonie. Tous les habiles musiciens qui venaient d'Italie, violons, chanteuses et chanteurs, étaient reçus, logés, nourris dans sa maison, et chacun à l'envi brillait dans ces concerts. Rameau y composait ses opéras; et, les jours de fêtes, à la messe de la chapelle domestique, il nous donnait sur l'orgue des morceaux de verve étonnants. Jamais bourgeois n'a mieux vécu en prince, et les princes venaient jouir de ses plaisirs.

A son théâtre, car il en avait un, on ne jouait que des comédies de sa façon, et dont les acteurs étaient pris dans sa société. Ces comédies, quoique médiocres, étaient d'assez bon goût, et assez bien écrites pour qu'il n'y eût pas une complaisance excessive à les applaudir. Le succès en était d'autant plus assuré, que le spectacle était suivi d'un splendide souper auquel l'élite des spectateurs, les ambassadeurs de l'Europe, la plus haute noblesse, et les plus jolies femmes de Paris, étaient invités.

La Poplinière en faisait les honneurs en homme qui avait pris dans le monde le sentiment des convenances, dont l'air, le ton et les manières n'avaient rien que de bienséant, dont l'orgueil même savait s'envelopper de politesse et de modestie, et qui, dans les respects qu'il rendait aux grands, ne laissait pas de garder encore un certain air de civilité libre et simple qui lui allait bien, parce qu'il lui était naturel. Personne, quand il voulait plaire, n'était plus aimable que lui. Il avait de l'esprit, de la galanterie, et sans aucune étude, ni beaucoup de culture, assez de talent pour les vers. Hors de chez lui, ceux même qui venaient de jouir de son luxe et de sa dépense, ne manquaient pas de trouver ridicule l'existence qu'il se donnait; mais chez lui, il ne s'entendait que féliciter et louer, et, avec plus ou moins de complaisance, chacun lui payait en flatterie les plaisirs qu'il lui avait donnés. C'était bien, comme

on le disait, un vieil enfant gâté de la fortune: mais moi qui le voyais habituellement et de près, et qui m'affligeais quelquefois de le trouver un peu trop vain, je m'étonne aujourd'hui qu'il ne le fût pas davantage.

Un défaut bien plus déplorable que cette vanité de richesse et de faste, c'était en lui une soif de Tantale pour un genre de voluptés dont il ne pouvait plus ou presque plus jouir. Le financier de La Fontaine se plaignait qu'*au marché l'on ne vendît pas le dormir comme le manger et le boire*. Pour celui-ci, ce n'était point le dormir qu'il aurait voulu payer au poids de l'or.

Les plaisirs le sollicitaient; mais en contraste avec la fortune qui les lui amenait en foule, la nature lui en prescrivait une abstinence humiliante, et cette alternative de tentations continuelles et de continuelles privations, était un supplice pour lui. Le malheureux ne pouvait se persuader que la cause en fût en lui-même. Il ne manquait jamais d'en accuser l'objet présent, et toutes les fois qu'un objet nouveau lui semblait avoir plus d'attraits, on le voyait galant, enjoué, comme épanoui par ce doux rayon d'espérance; c'était alors qu'il était aimable. Il faisait des contes joyeux, il chantait des chansons qu'il avait composées, et d'un style tantôt plus libre, tantôt plus délicat, selon l'objet qui l'animait; mais autant il avait été vif et charmé le soir, autant le lendemain il était triste et mécontent.

Cependant moi, qu'environnaient les occasions de faillir, je n'étais rien moins qu'infaillible. Je sentais bien qu'elles m'étaient nuisibles, et que, pour m'en défendre, il eût fallu m'en éloigner; mais je n'en avais pas la force. Le corridor où je logeais était le plus souvent peuplé de filles de spectacle. Avec un pareil voisinage il était difficile que je fusse économe et des heures de mon sommeil et de celles de mon travail. Les plaisirs de la table contribuaient aussi à obscurcir en moi les facultés intellectuelles. Je ne me doutais pas que la tempérance fût la nourrice du génie, et cependant rien n'est plus véritable. Je m'éveillais la tête trouble et les idées appesanties des vapeurs d'un ample souper. Je m'étonnais que mes esprits ne fussent pas aussi purs, aussi libres que dans la rue des Mathurins ou que dans celle des Maçons. Ah! c'est que le travail de l'imagination ne veut pas être embarrassé par celui des autres organes. Les muses, a-t-on dit, sont chastes; il aurait fallu ajouter qu'elles étaient sobres; et l'une et l'autre de ces maximes étaient chez moi dans un profond oubli.

J'avais négligemment fini la tragédie de *Cléopâtre;* et cette pièce qui, dans le recueil de mes œuvres, est aujourd'hui ce que j'ai travaillé avec le plus de soin, se *ressentait alors*, comme je l'ai dit ailleurs (1), *de la précipitation avec laquelle*

(1) *Voyez* la préface de la tragédie de Cléopâtre.

on écrit dans un âge où l'on n'a pas encore senti combien il est difficile de bien écrire. Elle eut besoin de toute l'indulgence du public pour obtenir un demi-succès de onze représentations. J'avais mis sur le théâtre le dénouement que me donnait l'histoire, et Vaucanson avait bien voulu me fabriquer un aspic automate qui, dans le moment où Cléopâtre le pressait sur son sein pour en exciter la morsure, imitait presque au naturel le mouvement d'un aspic vivant; mais la surprise que causaït ce petit chef-d'œuvre de l'art faisait diversion au véritable intérêt du moment. J'ai préféré depuis un dénouement plus simple. Au reste, je dois reconnaître que j'avais trop présumé de mes forces, en espérant de faire pardonner à Antoine l'excès de son égarement. L'exemple en est terrible, mais l'extrême difficulté était de le rendre touchant.

Je cherchai un sujet plus pathétique, et je crus le trouver dans la fable des *Héraclides*. Il y avait quelque ressemblance avec l'*Iphigénie en Aulide ;* mais par les caractères et les incidents de l'action, ces deux sujets étaient si différents, que le même poëte grec, Euripide, les avait traités l'un et l'autre. Cependant, à peine ma pièce eut-elle été reçue et mise en répétition, que le bruit courant dans le monde fut que, dans un sujet tout semblable à celui de Racine, je voulais joûter avec lui.

A ce bruit répandu avec l'affectation d'une malveillance marquée, je m'aperçus que j'avais

des ennemis; je fus même averti que j'en avais une nuée. J'en demandais la cause, je l'ignorais alors; mais depuis j'ai bien su pourquoi. Au théâtre, la douce et perfide Gaussin m'avait aliéné tout son parti, et il était nombreux; car il était formé d'abord de ses amis, et puis des ennemis de mademoiselle Clairon, auxquels se ralliaient les zélés partisans de mademoiselle Duménil. Clairon, par ses succès, enlevait toujours quelque rôle à l'une et à l'autre de ces actrices; et moi, son poëte fidèle, j'étais aussi l'objet de leur inimitié. Parmi les amateurs et les intrigants des coulisses, j'avais de même contre moi tous les ennemis de Voltaire, et, de plus, ses enthousiastes, qui, bien moins généreux que lui, ne toléraient pas même des succès au-dessous des siens. Bien des sociétés que j'avais négligées après y avoir été reçu, m'en voulaient de n'avoir pas mieux répondu à leurs prévenances, et l'amitié qu'avait pour moi la Poplinière faisait rejaillir contre moi la haine de ses envieux. Ajoutez-y cette foule de gens naturellement disposés à rabaisser ceux qui s'élèvent, et à jouir de la disgrâce de ceux qu'ils ont vus prospérer, vous concevrez comment, sans avoir fait du mal, sans même en vouloir à personne, j'avais déja tant d'ennemis. J'en avais même parmi les jeunes gens, qui, ayant entendu parler dans le monde de mes frivoles aventures, me supposaient en galanterie toutes les prétentions de leur fatuité, et qui ne

me pardonnaient pas de rivaliser avec eux : ce qui prouve, en passant, que l'ancienne maxime *cache ta vie*, ne convient à personne mieux qu'à l'homme de lettres, et que ce n'est que par ses écrits qu'il lui est permis d'être célèbre.

Mais un ennemi plus terrible que tous ceux-là pour moi, ce fut le café de Procope. J'avais d'abord fréquenté ce café, le rendez-vous des habitués et des arbitres du parterre, et j'y étais assez bien venu; mais après le succès de *Denys* et d'*Aristomène*, on m'avait donné le conseil imprudent de n'y plus aller, et j'avais suivi ce conseil. Une retraite si soudaine et si brusque, attribuée à ma vanité, me fit le plus grand tort; et autant cette espèce de tribunal m'avait été favorable, autant il me devint contraire. C'est pour vous, mes enfants, un avis d'être réservés dans vos liaisons de jeunesse; car il est difficile de se tirer de celles où l'on s'est engagé, sans y laisser d'amers ressentiments et de cruelles inimitiés. Au lieu de dénouer insensiblement, je rompis; ce fut une très-grande faute.

Enfin, trop de sincérité, peut-être aussi trop de roideur que j'avais dans le caractère, ne me permit jamais de dissimuler l'aversion et le mépris dont j'étais plein pour ces malheureux journalistes, qui *attaquent tous les jours*, disait Voltaire, *ce que nous avons de meilleur, qui louent ce que nous avons de plus mauvais, et qui font de la noble profession des lettres un métier aussi lâche*

et aussi méprisable qu'eux. Dès mes premiers succès, je m'en vis assailli comme par un essaim de guèpes; et, depuis Fréron jusqu'à l'abbé Aubert, il n'y a pas un de ces vils écrivains qui ne se soit vengé de mes mépris par son déchaînement contre tous mes ouvrages.

Telles étaient les dispositions d'une partie du public, lorsque je mis au jour la tragédie des *Héraclides.* C'était la plus faiblement écrite de mes pièces de théâtre, mais la plus pathétique; et, aux répétitions, je ne puis exprimer l'impression qu'elle avait faite. Mademoiselle Duménil y jouait le rôle de Déjanire; mademoiselle Clairon, celui d'Olimpie; et dans leurs scènes, l'expression de l'amour et de la douleur de la mère était si déchirante, que celle qui jouait la fille en était pénétrée au point de ne pouvoir parler. L'auditoire fondait en larmes. M. de la Poplinière, ainsi que tous les assistants, me répondaient d'un plein succès.

J'ai fait entendre ailleurs (1) par quel événement tout l'effet de ce pathétique fut détruit à la première représentation. Mais, ce que je n'ai pas voulu expliquer dans une préface, je puis le dire clairement dans des mémoires particuliers. Mademoiselle Duménil aimait le vin; elle avait coutume d'en boire un gobelet dans les entr'actes, mais assez trempé d'eau pour ne pas l'enivrer. Malheureusement, ce jour-là, son laquais le lui

(1) *Voyez* la préface du théâtre.

versa pur, à son insu. Dans le premier acte, elle venait d'être sublime et applaudie avec transport. Toute bouillante encore, elle avala ce vin, et il lui porta à la tête. Dans cet état d'ivresse et d'étourdissement, elle joua le reste de son rôle, ou plutôt le balbutia d'un air si égaré, si hors de sens, que le pathétique en devint risible; et l'on sait que, lorsqu'une fois le parterre commence à prendre le sérieux en raillerie, rien ne le touche plus, et en froid parodiste, il ne cherche qu'à s'égayer.

Comme on ne savait pas dans le public ce qui était arrivé dans la coulisse, on ne manqua point d'attribuer au rôle l'extravagance de l'actrice; et le bruit de Paris fut que le ton de ma pièce était d'une familiarité si folle et si plaisante qu'on en avait ri aux éclats.

Quoique mademoiselle Duménil ne m'aimât point, comme elle s'attribuait au moins une partie de ma disgrâce, elle crut devoir faire ses efforts pour la réparer. On redonna, malgré moi, la pièce; elle fut jouée, par les deux actrices, aussi bien qu'il était possible; le peu de monde qui la voyait y répandait de douces larmes; mais la prévention contraire une fois établie, le coup était porté. Elle ne s'en releva point, et, à la sixième représentation, je voulus qu'on l'interrompît.

Mes enfants auront lu le récit que j'ai fait ailleurs (1) de la fête qui m'attendait à Passy le

(1) *Voyez* la préface du théâtre.

jour de la première représentation des *Héraclides*, et dont le contre-temps aurait mis le comble à mon humiliation, si je n'avais eu la présence d'esprit d'en éviter le ridicule, en posant sur la tête de mademoiselle Clairon cette couronne de laurier qu'on m'offrait si mal-à-propos. Je ne rappelle ici cet incident que pour faire voir avec quelle assurance M. de la Poplinière avait compté sur le succès de mon ouvrage. Il persista dans l'opinion qu'il en avait eue, et son amitié redoubla de chaleur pour me tirer de l'abattement où j'étais comme anéanti.

Mon esprit, en se relevant, prit un caractère un peu plus mâle, et même une teinte de philosophie, grâce à l'adversité, grâce peut-être aussi aux liaisons que j'avais formées. Mon enchantement à Passy n'était pas tel qu'il me fît oublier Paris; et, plus souvent que n'eût voulu M. de la Poplinière, j'y faisais de petits voyages. Chez ma bonne madame Harenc, que je n'ai jamais négligée, j'avais fait connaissance avec d'Alembert et la jeune mademoiselle l'Espinasse, qui, tous les deux, y accompagnaient madame du Défant toutes les fois qu'elle y venait souper. Je ne fais que nommer ici ces personnages intéressants : j'en parlerai à loisir dans la suite.

Une autre société où je fus attiré, je ne sais plus comment, fut celle du baron de Holbach. Ce fut là que je connus Diderot, Helvétius, Grimm et J. J. Rousseau, avant qu'il se fût fait

sauvage. Grimm, alors secrétaire et ami intime du jeune comte de Frise, neveu du maréchal de Saxe, nous donnait, chez lui, un dîner toutes les semaines; et, à ce dîner de garçon, régnait une liberté franche; mais c'était un mets dont Rousseau ne goûtait que très-sobrement. Personne mieux que lui n'observait la triste maxime de *vivre avec ses amis comme s'ils devaient être un jour ses ennemis.* Lorsque je le connus, il venait de remporter le prix d'éloquence à l'Académie de Dijon, avec ce beau sophisme où il a imputé aux sciences et aux arts les effets naturels de la prospérité et du luxe des nations. Cependant il n'avait pas encore pris couleur, comme il a fait depuis, et il n'annonçait pas l'ambition de faire secte. Ou son orgueil n'était pas né, ou il se cachait sous les dehors d'une politesse timide, quelquefois même obséquieuse et tenant de l'humilité. Mais, dans sa réserve craintive, on voyait de la défiance; son regard en-dessous observait tout avec une ombrageuse attention. Il se communiquait à peine, et jamais il ne se livrait. Il n'en était pas moins amicalement accueilli : comme on lui connaissait un amour-propre inquiet, chatouilleux, facile à blesser, il était choyé, ménagé avec la même attention et la même délicatesse dont on aurait usé à l'égard d'une jolie femme bien capricieuse et bien vaine, à qui l'on aurait voulu plaire. Il travaillait alors à la musique du *Devin du Village*, et il nous chantait au clavecin

les airs qu'il avait composés. Nous en étions charmés; nous ne l'étions pas moins de la manière ferme, animée et profonde dont son premier essai en éloquence était écrit. Rien de plus sincère, je dois le dire, que notre bienveillance pour sa personne, et que notre estime pour ses talents. C'est le souvenir de ce temps-là qui m'a indigné contre lui, quand je l'ai vu, pour des fadaises ou pour des torts qu'il avait lui-même, calomnier des gens qui le traitaient si bien et ne demandaient qu'à l'aimer. J'ai vécu avec eux toute leur vie; j'aurai lieu de parler de leur esprit et de leur ame. Jamais je n'ai aperçu en eux rien de semblable au caractère que son mauvais génie leur a attribué.

A mon égard, le peu de temps que nous fûmes ensemble dans leur société se passa, entre lui et moi, froidement, sans affection, sans aversion l'un pour l'autre; nous n'eûmes ni lieu de nous plaindre, ni lieu de nous louer de notre façon d'être ensemble; et, dans ce que j'ai dit de lui, et dans ce que j'en puis dire encore, je me sens parfaitement libre de toute personnalité.

Mais le fruit que je retirai de son commerce et de son exemple fut un retour de réflexion sur l'imprudence de ma jeunesse. Voilà, disais-je, un homme qui s'est donné le temps de penser avant que d'écrire; et moi, dans le plus difficile et le plus périlleux des arts, je me suis hâté de produire presque avant que d'avoir pensé. Vingt ans

d'étude et de méditation dans le silence et la retraite ont amassé, mûri et fécondé ses connaissances, et moi je répands mes idées lorsqu'à peine elles sont écloses et avant qu'elles aient acquis leur force et leur accroissement. Aussi voit-on dans ses premiers écrits une plénitude étonnante, une virilité parfaite; et dans les miens, tout se ressent de la verdeur ou de la faiblesse d'un talent que l'étude et la réflexion n'ont pas assez long-temps nourri. Ma seule excuse était mon infortune et le besoin de travailler incessamment et à la hâte pour me procurer de quoi vivre. Je résolus de me tirer de cette triste situation, fallût-il renoncer aux lettres.

J'avais quelque accès à la cour, et la disgrâce de M. Orri ne m'avait pas ôté toute espérance de fortune. La même femme dont le crédit l'avait fait renvoyer me savait gré d'avoir plus d'une fois été l'écho de la voix publique dans des vers où je célébrais ce qui était digne de louange dans le règne de son amant. Un petit poëme que j'avais composé sur l'établissement de l'École Militaire, monument élevé à la gloire du roi par les *Pâris*, amis de cœur de madame de Pompadour, ce petit poëme, dis-je, l'avait intéressée, et m'avait mis en faveur auprès d'elle. L'abbé de Bernis et Duclos allaient la voir ensemble tous les dimanches; et, comme ils avaient l'un et l'autre quelque amitié pour moi, j'allais en troisième avec eux. Cette femme, à qui les plus

grands du royaume et les princes du sang eux-mêmes faisaient la cour à sa toilette, simple bourgeoise, qui avait eu la faiblesse de vouloir plaire au roi et le malheur d'y réussir, était dans son élévation la meilleure femme du monde. Elle nous recevait tous les trois familièrement, quoiqu'avec des nuances de distinction très-sensibles. A l'un, elle disait d'un air léger et d'un parler bref, *bonjour, Duclos;* à l'autre, d'un air et d'un ton plus amical, *bonjour, abbé,* en lui donnant par-fois un petit soufflet sur la joue; et à moi, plus sérieusement et plus bas, *bonjour, Marmontel.* L'ambition de Duclos était de se rendre important dans sa province de Bretagne; l'ambition de l'abbé de Bernis était d'avoir un petit logement dans les combles des Tuileries, et une pension de cinquante louis sur la cassette; mon ambition, à moi, était d'être occupé utilement pour moi-même et pour le public sans dépendre de ses caprices. C'était un travail assidu et tranquille que je sollicitais. « Je ne me sens pour la poésie qu'un talent médiocre, dis-je à madame de Pompadour; mais je crois avoir assez de sens et d'intelligence pour remplir un emploi dans les bureaux; et, quelque application qu'il demande, j'en suis capable. Obtenez, madame, qu'on en fasse l'épreuve; j'ose vous assurer que l'on sera content de moi. » Elle me répondit que j'étais né pour être homme de lettres; que mon dégoût pour la poésie n'était qu'un manque de courage;

qu'au lieu de quitter la partie, il fallait prendre ma revanche, comme avait fait plus d'une fois Voltaire, et me relever, comme lui, d'une chûte par un succès.

Je consentis, pour lui complaire, à m'exercer sur un nouveau sujet; mais je le pris trop simple et trop au-dessus de mes forces. Les sujets donnés par l'histoire me semblaient épuisés; je trouvais tous les grands intérêts du cœur humain, toutes les passions violentes, toutes les situations tragiques, en un mot, tous les grands ressorts de la terreur et de la compassion employés avant moi par les maîtres de l'art. Je me creusai la tête pour inventer une action nouvelle et hors de la route commune. Je crus l'avoir trouvée dans un sujet tout d'imagination, dont je fus d'abord engoué. Il m'offrait une exposition d'une majesté imposante (*les Funérailles de Sésostris*); il me donnait de grands caractères à peindre en contraste et en situation, et une intrigue d'un nœud si fort et si serré, qu'il serait impossible d'en prévoir la solution. Ce fut là ce qui m'étourdit sur les difficultés d'une action sans amour, toute politique et morale, et qui, pour être soutenue avec chaleur durant cinq actes, demandait toutes les ressources de l'éloquence poétique. J'y fis tout mon possible; et, soit illusion, soit excès d'indulgence, on me persuada que j'avais réussi. Madame de Pompadour me demandait souvent où en était ma nouvelle

pièce; elle voulut la lire lorsqu'elle fut finie, et, avec assez de justesse, elle y fit quelques critiques de détail, mais l'ensemble lui parut bien.

Il me revient ici un souvenir qui va peut-être égayer un moment le récit de mon infortune. Tandis que le manuscrit de ma pièce était encore dans les mains de madame de Pompadour, je me présentai un dimanche à sa toilette, dans ce salon où refluait la foule des courtisans qui venaient d'assister au lever du roi. Elle en était environnée, et, soit qu'il y eût quelqu'un qui lui choquât la vue, soit qu'elle voulût faire diversion à l'ennui que tout ce monde lui causait, dès qu'elle m'aperçut : « J'ai à vous parler, » me dit-elle; et, quittant sa toilette, elle passa dans son cabinet, où je la suivis. C'était tout simplement pour me rendre mon manuscrit, où elle avait crayonné ses notes. Elle fut cinq ou six minutes à m'indiquer les endroits notés et à m'expliquer ses critiques. Cependant tout le cercle des courtisans était debout autour de la toilette à l'attendre. Elle reparut, et moi, cachant mon manuscrit, je vins modestement me remettre à ma place. Je me doutais bien de l'effet qu'aurait produit un incident si singulier; mais l'impression qu'il fit sur les esprits passa de très-loin mon attente. Tous les regards se fixèrent sur moi, de tous côtés on m'adressa de petits saluts imperceptibles, de doux sourires d'amitié, et, avant de sortir du salon, je fus invité à dîner au moins

pour toute la semaine. Le dirai-je? Un homme titré, un homme décoré, avec qui j'avais dîné quelquefois chez M. de la Poplinière, le M. D. S., se trouvant à côté de moi, me prit la main, et me dit tout bas : « Vous ne voulez donc pas reconnaître vos anciens amis? » Je m'inclinai confus de sa bassesse, et je dis en moi-même : « Oh! qu'est-ce donc que la faveur, si son ombre seule me donne une si singulière importance? »

Les comédiens furent séduits à la lecture, comme madame de Pompadour, par la beauté des mœurs dont j'avais décoré les derniers actes de ma pièce; mais au théâtre leur faiblesse fut manifeste, et d'autant plus sentie, que j'avais mis plus de véhémence et de chaleur dans les premiers. Des combats de générosité et de vertu n'avaient rien de tragique. Le public s'ennuya de n'être point ému, et ma pièce tomba. Pour cette fois, je reconnus que le public avait raison.

Je rentrai chez moi, déterminé à ne plus travailler pour le théâtre; et, par un exprès, j'écrivis sur-le-champ à madame de Pompadour, qui était à Bellevue, pour lui apprendre mon malheur, et lui renouveler avec instance la prière que je lui avais faite d'obtenir que je fusse employé plus utilement que je ne l'étais dans un art pour lequel je n'étais pas né.

Elle était à table avec le roi lorsqu'elle reçut ma lettre, et le roi lui ayant permis de la lire : « La pièce nouvelle est tombée, lui dit-elle; et

savez-vous, sire, qui me l'apprend? L'auteur lui-même. Le malheureux jeune homme! je voudrais bien avoir dans ce moment un emploi à lui offrir pour le consoler. » Son frère, le marquis de Marigny, qui était de ce souper, lui dit qu'il avait une place de secrétaire des bâtiments à me donner, si elle voulait. « Ah! dès demain, dit-elle, écrivez-lui, je vous en prie; » et le roi parut satisfait qu'on me donnât cette consolation.

Cette lettre, où du ton le plus aimable et le plus obligeant M. de Marigny m'offrait une place peu lucrative, disait-il, mais tranquille, et qui me laisserait des loisirs à donner aux muses, me causa un mouvement de joie et de reconnaissance dont ma réponse fut l'expression. Je me crus sauvé dans un port après mon naufrage, et j'embrassai la terre hospitalière qui m'assurait un doux repos.

M. de la Poplinière n'apprit pas sans quelque chagrin que je me séparais de lui. Dans ses plaintes, il répéta ce qu'il m'avait dit bien des fois, que je n'aurais pas dû m'inquiéter de mon avenir, et que son intention avait été d'en prendre soin. Je lui répondis qu'en renonçant à l'état d'homme de lettres, mon intention n'avait pas été de vivre en homme oisif et inutile; mais que je n'en étais pas moins reconnaissant de ses bontés. En effet je serais ingrat si, après avoir dit la part qu'il avait eue involontairement au mal que je me faisais à moi-même, je n'ajoutais pas

qu'à bien d'autres égards le temps que je passais auprès de lui doit être cher à mon souvenir, et par les sentiments d'estime et de confiance qu'il me marquait lui-même, et par la bienveillance qu'il inspirait pour moi à tous ceux qui voulaient l'entendre parler de mon bon naturel; car c'était là sur-tout ce qu'il louait en moi.

Chez lui se succédaient, comme dans un tableau mouvant, des personnages différents de mœurs, d'esprit, de caractère. J'y voyais fréquemment les ambassadeurs de l'Europe, et je m'instruisais avec eux. Ce fut là que je connus le comte de Kaunitz, alors ambassadeur de la cour de Vienne, et depuis le plus célèbre homme d'état de l'Europe. Il m'avait pris en amitié; j'allais assez souvent dîner chez lui, au palais Bourbon, et il me parlait de Paris et de Versailles en homme qui les voyait bien. Cependant, je dois avouer que ce qui me frappait le plus en lui était la délicatesse et la vanité d'une ame efféminée. Je le croyais plus occupé du soin de sa santé, de sa figure, et singulièrement de sa coiffure et de son teint, que des intérêts de sa cour. Je le surpris un jour, au retour d'une promenade de chasse, s'étant enduit la peau du visage d'un jaune d'œuf pour enlever le hâle; et j'ai appris long-temps après du comte de Par, son cousin, homme naïf et simple, que tout le temps de ce long et glorieux ministère où il a été l'ame du conseil de Vienne, il a conservé dans son luxe, dans sa

mollesse, dans tous les soins minutieux de sa parure et de sa personne, le même caractère que je lui avais connu. C'est, de tous les hommes que j'ai vus dans le monde, celui sur le compte duquel je me suis le plus lourdement trompé. Je me souviens pourtant de quelques-uns de ses propos qui auraient dû me donner à penser sur la trempe de son esprit et de son ame.

« Que dit-on de moi dans le monde? me demanda-t-il un jour. — On dit, monsieur l'ambassadeur, que votre excellence ne soutient pas l'idée de magnificence qu'on en avait conçue à son arrivée à Paris. La première ambassade de l'Europe, une grande fortune, un palais pour hôtel, la pompe la plus fastueuse dans l'entrée que vous avez faite, annonçaient pour votre maison et pour votre façon de vivre plus de luxe et plus de splendeur. Une table somptueuse, des festins et des fêtes, le bal sur-tout, le bal dans vos superbes salons, c'était là ce qu'on attendait, et l'on ne voit rien de tout cela. Vous vivez avec des femmes de finance, comme un simple particulier, et vous négligez le grand monde et de la ville et de la cour. — Mon cher Marmontel, me dit-il, je ne suis ici que pour deux choses; pour les affaires de ma souveraine, et je les fais bien; pour mes plaisirs, et, sur cet article, je n'ai à consulter que moi. La représentation m'ennuierait et me gênerait, voilà pourquoi je m'en dispense. Il n'y a pas à Versailles une intrigante

qui vaille la peine d'être gagnée. Qu'irais-je faire avec ces femmes? Leur tri? leur triste cavagnole? J'ai deux personnes à ménager, le roi et sa maîtresse : je suis bien avec tous les deux. » Ce discours n'était pas d'un homme frivole et léger.

Au reste, ses petits dîners étaient fort bons : Merci, Staremberg, Seckendorf, tous les trois ses gentilshommes d'ambassade, ou plutôt ses disciples, m'y traitaient avec bienveillance; nous y causions assez gaîment, et un flacon de vin de Tokai animait la fin du repas.

Un personnage tout différent du comte de Kaunitz, et plus aimant et plus aimable, était ce lord d'Albemarle, ambassadeur d'Angleterre, qui mourut à Paris, aussi regretté parmi nous que dans sa patrie. C'était, par excellence, ce qu'on appelle un galant homme; noble, sensible, généreux, plein de loyauté, de franchise, de politesse et de bonté, et il réunissait ce que les deux caractères de l'Anglais et du Français ont de meilleur et de plus estimable. Il avait pour maîtresse une fille accomplie, et à qui l'envie elle-même n'a jamais reproché que de s'être donnée à lui. Je m'en fis une amie; c'était un moyen sûr de me faire un ami de mylord d'Albemarle. Le nom de cette aimable personne était Gaucher : son nom d'enfance et de caresse était Lolote. C'était à elle que son amant disait, un soir qu'elle regardait fixement une étoile : *Ne la regardez pas tant, ma chère; je ne puis pas vous la donner.* Jamais l'a-

mour ne s'est exprimé plus délicatement. Celui de milord honorait son objet par la plus haute estime et par le respect le plus tendre, et il n'était pas le seul qui eût pour elle ces sentiments. Aussi sage que belle, un seul homme avait su lui plaire; et la plus excusable des erreurs où l'extrême jeunesse induise l'innocence avait pris en elle un caractère de noblesse et d'honnêteté que le vice n'a jamais eu. Fidélité, décence, désintéressement, rien ne manquait à son amour, pour être vertueux, que d'être légitime. Ces deux amants auraient été le plus parfait modèle des époux.

Le caractère de mademoiselle Gaucher était naïvement exprimé dans toute sa personne. Il y avait dans sa beauté je ne sais quoi de romantique et de fabuleux, qu'on n'avait vu jusque-là qu'en idée. Sa taille avait la majesté du cèdre, la souplesse du peuplier; sa démarche était indolente; mais, dans la négligence de son maintien, c'était un naturel plein de bienséance et de grâce. C'est d'après son image, présente à ma pensée, que j'ai peint autrefois la Bergère des Alpes. Une imagination vive et une raison froide donnaient à son esprit beaucoup de l'air de celui de Montaigne. C'était son livre favori et sa lecture habituelle : son langage en était imbu; il en avait la naïveté, la couleur, l'abandon, bien souvent le tour énergique et le bonheur d'expression.

Autant qu'il est possible d'être charmé d'une

femme, sans être amoureux d'elle, autant j'étais charmé de celle-ci. Après la conversation de Voltaire, la plus ravissante pour moi était la sienne. Nous devînmes amis intimes, dès que nous nous fûmes connus.

Elle perdit mylord d'Albemarle : il lui avait assuré, je crois, deux mille écus de rente; c'était là toute sa fortune. La douleur qu'elle ressentit de cette mort fut profonde, mais courageuse; et, en m'affligeant avec elle, je ne laissai pas de l'aider à soutenir décemment son malheur. Tous les amis de mylord étaient les siens; ils lui restèrent tous fidèles. Le duc de Biron, le marquis de Castries et quelques autres du même étage, composaient sa société. Heureuse, si, d'une situation si douce et dont elle était satisfaite, elle n'eût pas été jetée, par une espèce de fatalité, dans un état qui n'était pas le sien!

Sa santé s'était affaiblie; on en prit de l'inquiétude, et on lui conseilla les eaux de Barége. En passant et en repassant par Montauban, elle fut honorablement traitée par le commandant, le comte d'Hérouville; et, en arrivant à Paris, elle reçut de lui une lettre à-peu-prés conçue en ces mots : « Je suis empoisonné. Tout mon domestique l'est comme moi. Venez, mademoiselle, venez à mon secours, et amenez-moi un médecin. Je n'ai confiance qu'en vous. » Elle partit en chaise de poste avec un médecin habile, et M. d'Hérouville fut sauvé. Il s'était déja pris pour elle de

cet enthousiasme qui, dans les vieillards à tête vive, ressemble beaucoup à l'amour. Le service qu'elle lui avait rendu ne fit qu'y ajouter encore. Il l'avait vue à la tête de sa maison y rétablir l'ordre et le calme, rendre l'espérance à ses gens à qui le vert-de-gris déchirait les entrailles, le rassurer lui-même, et, de concert avec le docteur Malouet, faire au moral, de son côté, son office de médecin. Tant de zèle et tant de courage l'avaient ravi d'admiration; et, dès qu'il fut hors de danger, il ne sut lui exprimer sa reconnaissance qu'en lui disant, comme Médor à Angélique :

> Vous servir est ma seule envie.
> J'en fais mon espoir le plus doux :
> Vous m'avez conservé la vie;
> Je ne la chéris que pour vous.

Elle fut assez sage pour résister d'abord à ses instances; mais elle eut la faiblesse d'y céder à la fin, à condition cependant que leur mariage serait secret : il le fut quelque temps; mais elle devint mère; il fallut le rendre public.

Alors la seule conduite sage à tenir pour l'un et pour l'autre (et ce fut le conseil que je donnai à mon amie), c'aurait été de se confiner dans une société d'hommes qu'ils auraient choisie à leur gré; de la rendre agréable, et, s'il était possible, attrayante aussi pour les femmes, ou de se passer d'elles sans faire semblant d'y penser.

Madame d'Hérouville sentait parfaitement que cette conduite était la seule qui lui convînt ; mais son époux, impatient de la produire dans le monde, voulut faire violence à l'opinion. Malheureuse imprudence! il aurait dû savoir que cette opinion tenait au plus grand intérêt des femmes ; et que, déja trop indignées que les filles leur enlevassent et leurs époux et leurs amants, elles étaient bien résolues à ne jamais souffrir qu'elles vinssent encore usurper leur état, et en jouir au milieu d'elles. Il se flatta qu'en faveur de sa femme, un si beau caractère, un mérite si rare, tant de qualités estimables, tant de décence et de sagesse dans sa faiblesse même la feraient oublier. Il fut cruellement détrompé de sa folle erreur : elle essuya des humiliations, et elle en mourut de douleur.

Ce fut aussi dans la maison de M. de la Poplinière que je me liai avec la famille Chalut dont j'aurai lieu plus d'une fois de me louer dans ces *Mémoires*, et que j'ai vu s'éteindre sous mes yeux.

Enfin je dus au voisinage de la maison de campagne où j'étais, et de celle de madame de Tencin, à Passy, l'avantage de voir quelquefois tête-à-tête cette femme extraordinaire. Je m'étais refusé à l'honneur d'être admis à ses dîners de gens de lettres ; mais, lorsqu'elle venait se reposer dans sa retraite, j'allais y passer avec elle les moments où elle était seule, et je ne puis expri-

mer l'illusion que me faisait son air de nonchalance et d'abandon. Madame de Tencin, la femme du royaume qui dans sa politique remuait le plus de ressorts et à la ville et à la cour, n'était pour moi qu'une vieille indolente. « Vous n'aimez pas, me disait-elle, ces assemblées de beaux-esprits; leur présence vous intimide; eh bien! venez causer avec moi dans ma solitude, vous y serez plus à votre aise, et votre naturel s'accommodera mieux de mon épais bon sens. » Elle me faisait raconter mon histoire, dès mon enfance, entrait dans tous mes intérêts, s'affectait de tous mes chagrins, raisonnait avec moi mes vues et mes espérances, et semblait n'avoir dans la tête autre chose que mes soucis. Ah! que de finesse d'esprit, de souplesse et d'activité, cet air naïf, cette apparence de calme et de loisir, ne me cachaient-ils pas? Je ris encore de la simplicité avec laquelle je m'écriais en la quittant : *La bonne femme!* Le fruit que je tirai de ses conversations, sans m'en apercevoir, fut une connaissance du monde plus saine et plus approfondie. Par exemple, je me souviens de deux conseils qu'elle me donna; l'un fut de m'assurer une existence indépendante des succès littéraires, et de ne mettre à cette loterie que le superflu de mon temps. « Malheur, me disait-elle, à qui attend tout de sa plume; rien de plus casuel. L'homme qui fait des souliers est sûr de son salaire; l'homme qui fait un livre ou une tragédie, n'est jamais sûr de rien. » L'autre

conseil fut de me faire des amies plutôt que des amis. « Car, au moyen des femmes, disait-elle, on fait tout ce qu'on veut des hommes; et puis ils sont les uns trop dissipés, les autres trop préoccupés de leurs intérêts personnels, pour ne pas négliger les vôtres; au lieu que les femmes y pensent, ne fût-ce que par oisiveté. Parlez ce soir à votre amie de quelque affaire qui vous touche; demain à son rouet, à sa tapisserie, vous la trouverez y rêvant, cherchant dans sa tête le moyen de vous y servir. Mais de celle que vous croirez pouvoir vous être utile, gardez-vous bien d'être autre chose que l'ami; car, entre amants, dès qu'il survient des nuages, des brouilleries, des ruptures, tout est perdu. Soyez donc auprès d'elle assidu, complaisant, galant même si vous voulez, mais rien de plus, entendez-vous. » Ainsi dans tous nos entretiens, le naturel de son langage m'en imposait si bien, que je ne pris jamais son esprit que pour du bon sens.

Une liaison d'une autre espèce avec Cury et ses camarades, intendants des Menus-Plaisirs, date pour moi du même temps. Elle me coûta cher, comme on le verra dans la suite. Quant à-présent, voici quelle en fut l'occasion: Quinault était l'un de mes poëtes les plus chéris. Sensible à l'harmonie de ses beaux vers, charmé de l'élégante facilité de son style, je ne lisais jamais les belles scènes de *Proserpine*, de *Thésée* et d'*Armide*, qu'il ne me prît envie de faire un opéra,

non sans quelqu'espérance d'écrire comme lui, vaine présomption de jeunesse, mais qui faisait l'éloge du poëte qui me l'inspirait; car l'un des caractères du vrai beau, comme a dit Horace, est d'être en apparence facile à imiter, et en effet inimitable :

Ut sibi quivis
Speret idem, sudet multùm, frustràque laboret
Ausus idem.

D'un autre côté, je passais ma vie avec Rameau; je le voyais travailler sur de mauvais poëmes, et j'aurais bien voulu lui en donner de meilleurs.

J'étais dans ces dispositions, lorsqu'à la naissance du duc de Bourgogne le prévôt des marchands, Bernage, vint me proposer à Passy de faire avec Rameau un opéra relatif à cet heureux événement, et susceptible d'un grand spectacle. Il fallait que, dans cet ouvrage, paroles et musique, tout fût fait à la hâte et à jour nommé.

On se doute bien que de part et d'autre la besogne fut ébauchée. Cependant, comme *Acanthe* et *Céphise* était un spectacle à grande machine, le mouvement du théâtre, la beauté des décorations, quelques grands effets d'harmonie, et peut-être aussi l'intérêt des situations le soutinrent. Il eut, je crois, quatorze représentations; c'était beaucoup pour un ouvrage de commande.

Je fis moins mal deux actes détachés que Rameau voulut bien encore mettre en musique, *la*

Guirlande et *les Sybarites*. Ils eurent tous deux du succès; mais j'entendais dans nos concerts des morceaux d'une mélodie après laquelle la musique française me semblait lourde et monotone. Ces airs, ces duo, ces récits mesurés dont les Italiens composaient la scène lyrique, me charmaient l'oreille et me ravissaient l'ame. J'en étudiais les formes, j'essayais d'y plier et d'y accommoder notre langue, et j'aurais voulu que Rameau entreprît avec moi de transporter sur notre théâtre ces richesses et ces beautés; mais Rameau déja vieux n'était pas disposé à changer de manière; et, dans celle des Italiens, ne voulant voir que le vice et l'abus, il feignait de la mépriser. Le plus bel air de Léo, de Vinci, ou de Pergolèse, de Jomelli, le faisait fuir d'impatience : ce ne fut que long-temps après que je trouvai des compositeurs en état de m'entendre et de me seconder. Dès-lors pourtant je fus connu à l'Opéra parmi les amateurs, à la tête desquels, soit pour le chant, soit pour la danse, soit aussi pour la volupté, se distinguaient dans les coulisses les intendants des Menus-Plaisirs. Je m'engageai dans leur société par cette douce inclination qui naturellement nous porte à jouir de la vie, et leur commerce avait pour moi d'autant plus d'attrait, qu'il m'offrait, au sein de la joie, des traits de caractère d'une originalité piquante, et des saillies de gaîté du meilleur goût et du meilleur ton. Cury, le chef de la bande joyeuse, était homme d'es-

prit, bon plaisant, d'un sel fin dans son sérieux ironique, et plus espiègle que malin. L'épicurien Tribou, disciple du père Porée et l'un de ses élèves les plus chéris, depuis acteur de l'Opéra, et après avoir cédé la scène à Géliote, vivant libre et content de peu, était charmant dans sa vieillesse, par une humeur anacréontique qui ne l'abandonnait jamais. C'est le seul homme que j'aie vu prendre congé gaiement des plaisirs du bel âge, se laisser doucement aller au courant des années, et dans leur déclin conserver cette philosophie *verte, gaie* et *naïve*, que Montaigne lui-même n'attribuait qu'à la jeunesse. Un caractère d'une autre trempe, et aussi aimable à sa manière, était celui de Géliote : doux, riant, *amistoux*, pour me servir d'un mot de son pays, qui le peint de couleur natale, il portait sur son front la sérénité du bonheur, et, en le respirant lui-même, il l'inspirait. En effet, si l'on me demande quel est l'homme le plus complétement heureux que j'aie vu en ma vie, je répondrai, c'est Géliote. Né dans l'obscurité et enfant-de-chœur d'une église de Toulouse dans son adolescence, il était venu de plein vol débuter sur le théâtre de l'Opéra, et il y avait eu le plus brillant succès : dès ce moment il avait été, et il était encore l'idole du public. On tressaillait de joie dès qu'il paraissait sur la scène ; on l'écoutait avec l'ivresse du plaisir ; et toujours l'applaudissement marquait les repos de sa voix. Cette voix

était la plus rare que l'on eût entendue, soit par le volume et la plénitude des sons, soit par l'éclat perçant de son timbre argentin. Il n'était ni beau ni bien fait; mais pour s'embellir il n'avait qu'à chanter; on eût dit qu'il charmait les yeux en même temps que les oreilles. Les jeunes femmes en étaient folles : on les voyait à demi-corps élancées hors de leurs loges, donner en spectacle elles-mêmes l'excès de leur émotion; et plus d'une des plus jolies, voulait bien la lui témoigner. Bon musicien, son talent ne lui donnait aucune peine, et son état n'avait pour lui aucun de ses désagréments. Chéri, considéré parmi ses camarades, avec lesquels il était sur le ton d'une politesse amicale, mais sans familiarité, il vivait en homme du monde, accueilli, désiré par-tout. D'abord c'était son chant que l'on voulait entendre; et, pour en donner le plaisir, il était d'une complaisance dont on était charmé autant que de sa voix. Il s'était fait une étude de choisir et d'apprendre nos plus jolies chansons, et il les chantait sur sa guitare avec un goût délicieux; mais bientôt on oubliait en lui le chanteur, pour jouir des agréments de l'homme aimable; et son esprit, son caractère, lui faisaient, dans la société, autant d'amis qu'il avait eu d'admirateurs. Il en avait dans la bourgeoisie, il en avait dans le plus grand monde; et, par-tout simple, doux et modeste, il n'était jamais déplacé. Il s'était fait, par son talent, et par les grâces qu'il lui avait obtenues,

une petite fortune honnête; et le premier usage qu'il en avait fait, avait été de mettre sa famille à son aise. Il jouissait, dans les bureaux et les cabinets des ministres, d'un crédit très-considérable; car c'était le crédit que donne le plaisir; et il l'employait à rendre dans la province où il était né des services essentiels. Aussi y était-il adoré. Tous les ans il lui était permis, en été, d'y faire un voyage, et, de Paris à Pau, sa route était connue; le temps de son passage était marqué de ville en ville; par-tout des fêtes l'attendaient; et à ce propos, je dois dire ce que j'ai su de lui à Toulouse, avant mon départ. Il avait deux amis dans cette ville, à qui jamais personne ne fut préféré : l'un était le tailleur chez lequel il avait logé; l'autre son maître de musique, lorsqu'il était enfant-de-chœur. La noblesse, le parlement, se disputaient le second souper que Géliote ferait à Toulouse; mais, pour le premier, on savait qu'il était invariablement réservé à ses deux amis. Homme à bonnes fortunes, autant et plus qu'il n'aurait voulu l'être, il était renommé pour sa discrétion; et, de ses nombreuses conquêtes, on n'a connu que celles qui ont voulu s'afficher. Enfin, parmi tant de prospérités, il n'a jamais excité l'envie, et je n'ai jamais ouï dire que Géliote eût un ennemi.

Le reste de la société des Menus-Plaisirs était tout simplement des amis de la joie; et, parmi ceux-là, je puis dire que je tenais mon coin avec quelque distinction.

Or, après les dîners joyeux que je venais de faire avec ces messieurs-là, qu'on s'imagine me voir passer à l'école des philosophes, et aux spectacles des bouffons nouvellement arrivés d'Italie, dans le fameux coin de la reine, me glisser parmi les Diderots, les d'Alemberts, les Buffons, les Turgots, les d'Holbachs, les Helvétius, les Rousseaux, tous brûlants de zèle pour la musique italienne, pleins d'ardeur pour élever cet édifice immense de l'Encyclopédie, dont on jetait les fondements; on dira de moi en petit ce qu'Horace a dit d'Aristippe :

Omnis Aristippum decuit color, et status et res.

Oui, j'en conviens, tout m'était bon, le plaisir, l'étude, la table, la philosophie; j'avais du goût pour la sagesse avec les sages; mais je me livrais volontiers à la folie avec les fous. Mon caractère était encore flottant, variable et discord. J'adorais la vertu; je cédais à l'exemple et à l'attrait du vice. J'étais content, j'étais heureux, lorsque dans la petite chambre de d'Alembert, chez sa bonne vitrière, faisant avec lui, tête-à-tête, un dîner frugal, je l'entendais, après avoir chiffré tout le matin de sa haute géométrie, me parler en homme de lettres, plein de goût, d'esprit et de lumières; ou que sur la morale, déployant à mes yeux la sagesse d'un esprit mûr et l'enjouement d'une ame jeune et libre, il parcourait le monde d'un œil de Démocrite, et me faisait rire aux dépens

de la sottise et de l'orgueil. J'étais heureux aussi, mais d'une autre façon plus légère et plus fugitive, lorsqu'au milieu d'une volée de jeux et de plaisirs échappés des coulisses, à table entre nos amateurs, parmi les nymphes et les grâces, quelquefois parmi les bacchantes, je n'entendais vanter que l'amour et le vin. Je quittai tout cela pour me rendre à Versailles; mais, avant de me séparer des chefs de l'entreprise de l'Encyclopédie, je m'engageai à y contribuer dans la partie de la littérature, et, encouragé par les éloges qu'ils donnèrent à mon travail, j'ai fait plus que je n'espérais et plus qu'on n'attendait de moi.

Voltaire alors était absent de Paris; il était en Prusse. Le fil de mon récit a paru me distraire de mes relations avec lui; mais jusqu'à son départ elles avaient été les mêmes, et les chagrins qu'il avait éprouvés semblaient encore avoir resserré nos liens. De ces chagrins le plus vif un moment fut celui de la mort de la marquise du Châtelet; mais, à ne rien dissimuler, je reconnus dans cette occasion, comme j'ai fait souvent, la mobilité de son ame. Lorsque j'allai lui témoigner la part que je prenais à son affliction : « Venez, me dit-il en me voyant, venez partager ma douleur. J'ai perdu mon illustre amie; je suis au désespoir, je suis inconsolable. » Moi, à qui il avait dit souvent qu'elle était comme une furie attachée à ses pas, et qui savais qu'ils avaient été plus d'une fois dans leurs querelles aux couteaux

tirés l'un contre l'autre, je le laissai pleurer et je parus m'affliger avec lui. Seulement pour lui faire apercevoir, dans la cause même de cette mort, quelque motif de consolation, je lui demandai de quoi elle était morte. « De quoi! ne le savez-vous pas? Ah! mon ami! il me l'a tuée! le brutal. Il lui a fait un enfant. » C'était de Saint-Lambert, de son rival, qu'il me parlait. Et le voilà me faisant l'éloge de cette femme incomparable, et redoublant de pleurs et de sanglots. Dans ce moment arrive l'intendant Chauvelin, qui lui fait je ne sais quel conte assez plaisant, et Voltaire de rire aux éclats avec lui. Je ris aussi en m'en allant, de voir dans ce grand homme la facilité d'un enfant à passer d'un extrême à l'autre dans les passions qui l'agitaient. Une seule était fixe en lui et comme inhérente à son ame; c'était l'ambition et l'amour de la gloire, et, de tout ce qui flatte et nourrit cette passion, rien ne lui était indifférent.

Ce n'était pas assez pour lui d'être le plus illustre des gens de lettres, il voulait être homme de cour. Dès sa jeunesse la plus tendre, il avait pris la flatteuse habitude de vivre avec les grands. D'abord, la maréchale de Villars, le grand-prieur de Vendôme, et depuis, le duc de Richelieu, le duc de la Vallière, les Boufflers, les Montmorencys avaient été son monde. Il soupait avec eux habituellement, et l'on sait avec quelle familiarité respectueuse il avait l'art de leur écrire et

de leur parler. Des vers légèrement et délicatement flatteurs, une conversation non moins séduisante que ses poésies, le faisaient chérir et fêter parmi cette noblesse. Or, cette noblesse était admise aux soupers du roi. Pourquoi lui n'en était-il pas? C'était l'une de ses envies. Il rappelait l'accueil que Louis-le-Grand faisait à Boileau et à Racine; il disait qu'Horace et Virgile avaient l'honneur d'approcher d'Auguste; que l'Énéide avait été lue dans le cabinet de Livie. Addisson et Prior valaient-ils mieux que lui? Et dans leur patrie n'avaient-ils pas été employés honorablement, l'un dans le ministère, et l'autre en ambassade? La place d'historiographe était déja pour lui une marque de confiance; et quel autre avant lui l'avait remplie avec autant d'éclat? Il avait acheté une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi : cette charge, communément assez oiseuse, donnait pourtant le droit d'être envoyé auprès des souverains pour des commissions légères, et il s'était flatté que, pour un homme comme lui, ces commissions ne se borneraient pas à de stériles compliments de félicitation et de condoléance. Il voulait, comme on dit, faire son chemin à la cour; et, lorsqu'il avait un projet dans la tête, il y tenait obstinément : l'une de ses maximes était ces mots de l'Évangile : *Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud :* il employa donc, à s'introduire auprès du roi, tous les moyens imaginables.

Lorsque madame d'Étioles, depuis marquise de Pompadour, fut annoncée pour maîtresse du roi, et avant même qu'elle fût déclarée, il s'empressa de lui faire sa cour. Il réussit aisément à lui plaire; et, en même temps qu'il célébrait les victoires du roi, il flattait sa maîtresse en faisant pour elle de jolis vers. Il ne doutait pas que par elle il n'obtînt la faveur d'être admis aux soupers des petits cabinets, et je suis persuadé qu'elle l'aurait voulu.

Transplantée à la cour, et assez mal instruite du caractère et des goûts du roi, elle avait d'abord espéré de l'amuser par ses talents. Sur un théâtre particulier, elle jouait devant lui de petits actes d'opéra, dont quelques-uns étaient faits pour elle, et dans lesquels son jeu, sa voix, son chant, étaient justement applaudis. Voltaire, en faveur auprès d'elle, s'avisa de vouloir diriger ce spectacle. L'alarme en fut au camp des gentilshommes de la chambre et des intendants des Menus-Plaisirs. C'était empiéter sur leurs droits, et ce fut entre eux une ligue pour éloigner de là un homme qui les aurait tous dominés, s'il avait plu au roi autant qu'à sa maîtresse; mais on savait que le roi ne l'aimait pas, et que son empressement à se produire ajoutait encore à ses préventions contre lui. Peu touché des louanges qu'il lui avait données dans son panégyrique, il ne voyait en lui qu'un philosophe impie et qu'un flatteur ambitieux. A grand peine avait-il enfin

consenti à ce qu'il fût reçu à l'Académie française. Sans compter les amis de la religion, qui n'étaient point les amis de Voltaire, il avait à l'entour du roi des jaloux et des envieux de la faveur qu'on lui voyait briguer, et ceux-là étaient attentifs à censurer ce qu'il faisait pour plaire. A leur gré, le poëme de Fontenoy n'était qu'une froide gazette; le panégyrique du roi était inanimé, sans couleur et sans éloquence; les vers à madame de Pompadour furent taxés d'indécence et d'indiscrétion, et dans ces vers sur-tout,

> Soyez tous deux sans ennemis,
> Et gardez tous deux vos conquêtes,

on fit sentir au roi qu'il était messéant de le mettre au niveau et de pair avec sa maîtresse.

Au mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne, il fut aisé de relever l'inconvenance et le ridicule d'avoir donné pour spectacle à l'infante, cette *Princesse de Navarre*, qui véritablement n'était pas faite pour réussir. Je n'en dis pas de même de l'opéra du *Temple de la Gloire*: l'idée en était grande, le sujet bien conçu et dignement exécuté. Le troisième acte, dont le héros était Trajan, présentait une allusion flatteuse pour le roi: c'était un héros juste, humain, généreux, pacifique, et digne de l'amour du monde, à qui le temple de la gloire était ouvert. Voltaire n'avait pas douté que le roi ne se reconnût dans cet éloge. Après le spectacle, il se trouva sur son

passage; et voyant que sa majesté passait sans lui rien dire, il prit la liberté de lui demander : *Trajan est-il content?* Trajan, surpris et mécontent qu'on osât l'interroger, répondit par un froid silence; et toute la cour trouva mauvais que Voltaire eût osé questionner le roi.

Pour l'éloigner, il ne s'agissait que d'en détacher la maîtresse, et le moyen que l'on prit pour cela fut de lui opposer Crébillon.

Celui-ci, vieux et pauvre, vivait avec ses chiens, dans le fond du marais, travaillant à bâtons rompus à ce *Catilina* qu'il annonçait depuis dix ans, et dont il lisait çà et là quelques lambeaux de scènes qu'on trouvait admirables. Son âge, ses succès, ses mœurs un peu sauvages, son caractère soldatesque, sa figure vraiment tragique, l'air, le ton imposant, quoique simple, dont il récitait ses vers âpres et durs, la vigueur, l'énergie qu'il donnait à son expression, tout concourait à frapper les esprits d'une sorte d'enthousiasme. J'ai entendu applaudir avec transport, par des gens qui n'étaient pas bêtes, ces vers qu'il avait mis dans la bouche de Cicéron :

> Catilina, je crois que tu n'es point coupable;
> Mais, si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable;
> Et je ne vois en toi que l'esprit et l'éclat
> Du plus grand des mortels, ou du plus scélérat.

Le nom de Crébillon était le mot de ralliement des ennemis de Voltaire. *Électre* et *Rhada-*

misthe, qu'on jouait quelquefois encore, attiraient peu de monde; tout le reste des tragédies de Crébillon était oublié, tandis que, de Voltaire, *OEdipe*, *Alzire*, *Mahomet*, *Zaïre*, *Mérope*, occupaient le théâtre dans tout l'éclat d'un plein succès. Le parti du vieux Crébillon, peu nombreux, mais bruyant, ne laissait pas de l'appeler le Sophocle de notre siècle, et, même parmi les gens de lettres, les Marivaux disaient que, devant le génie de Crébillon, devait pâlir et s'éclipser tout le bel esprit de Voltaire.

On parla devant madame de Pompadour de ce grand homme abandonné, qu'on laissait vieillir sans secours, parce qu'il était sans intrigue. C'était la prendre par son endroit sensible. « Que dites-vous? s'écria-t-elle; Crébillon est pauvre et délaissé! » Aussitôt elle obtint pour lui du roi une pension de cent louis sur sa cassette.

Crébillon s'empressa d'aller remercier sa bienfaitrice. Une légère incommodité la tenait dans son lit, lorsqu'on le lui annonça; elle le fit entrer. La vue de ce beau vieillard l'attendrit; elle le reçut avec une grâce touchante. Il en fut ému; et, comme il se penchait sur son lit pour lui baiser la main, le roi parut. « Ah! madame, s'écria Crébillon, le roi nous a surpris; je suis perdu. » Cette saillie d'un vieillard de quatre-vingts ans plut au roi; le succès de Crébillon fut décidé. Tous les Menus-Plaisirs se répandirent en éloges de son génie et de ses mœurs. « Il avait, disait-

« on, de la fierté, mais point d'orgueil, et encore « moins de vaine gloire. Son infortune était la « preuve de son désintéressement. C'était un « caractère antique et vraiment l'homme dont « le génie honorait le règne du Roi. » On parlait de *Catilina* comme de la merveille du siècle. Madame de Pompadour voulut l'entendre. Le jour fut pris pour cette lecture; lè roi, invisible et présent, l'entendit. Elle eut un plein succès; et, lorsque *Catilina* fut mis au théâtre, madame de Pompadour, accompagnée d'une volée de courtisans, vint assister à ce spectacle avec le plus vif intérêt. Peu de temps après, Crébillon obtint la faveur d'une édition de ses œuvres à l'imprimerie du Louvre, aux dépens du trésor royal. Dès ce temps-là, Voltaire fut froidement reçu, et cessa d'aller à la cour.

On sait quelle avait été sa relation avec le prince royal de Prusse. Ce prince, devenu roi, lui marquait les mêmes bontés; et la manière infiniment flatteuse dont Voltaire y répondait, n'avait peut-être pas laissé de contribuer en secret à lui aliéner l'esprit de Louis XV. Le roi de Prusse donc, en relation avec Voltaire, n'avait cessé, depuis son avénement à la couronne, de l'inviter à l'aller voir; et la faveur dont Crébillon jouissait à la cour l'ayant piqué au vif, avait décidé son voyage. Mais, avant de partir, il avait voulu se venger de ce désagrément, et il s'y était pris en grand homme : il avait attaqué son ad-

versaire corps à corps pour se mesurer avec lui dans les sujets qu'il avait traités, ne s'abstenant que de *Rhadamisthe*, d'*Atrée* et de *Pyrrhus*; de l'un sans doute par respect, de l'autre par horreur, et du troisième par dédain d'un sujet ingrat et fantasque.

Il commença par *Sémiramis*; et la manière grande et tragique dont il en conçut l'action, la couleur sombre, orageuse et terrible qu'il y répandit, le style magique qu'il y employa, la majesté religieuse et formidable dont il la remplit, les situations et les scènes déchirantes qu'il en tira, l'art enfin dont il sut en préparer, en établir, en soutenir le merveilleux, étaient bien faits pour anéantir la faible et froide *Sémiramis* de Crébillon; mais alors le théâtre n'était pas susceptible d'une action de ce caractère. Le lieu de la scène était resserré par une foule de spectateurs, les uns assis sur des gradins, les autres debout au fond du théâtre et le long des coulisses; en sorte que Sémiramis éperdue, et l'ombre de Ninus sortant de son tombeau, étaient obligés de traverser une épaisse haie de petits-maîtres. Cette indécence jeta du ridicule sur la gravité de l'action théâtrale. Plus d'intérêt sans illusion, plus d'illusion sans vraisemblance; et cette pièce, le chef-d'œuvre de Voltaire, du côté du génie, eut, dans sa nouveauté, assez peu de succès pour faire dire qu'elle était tombée. Voltaire en frémit de douleur; mais il ne se rebuta point. Il fit l'*Oreste*

d'après Sophocle, et il s'éleva au-dessus de Sophocle lui-même dans le rôle d'Électre, et dans l'art de sauver l'indécence et la dureté du caractère de Clytemnestre. Mais, dans le cinquième acte, au moment de la catastrophe, il n'avait pas encore assez affaibli l'horreur du parricide; et le parti de Crébillon n'étant là rien moins que bénévole, tout ce qui pouvait donner prise à la critique fut relevé par des murmures ou tourné en dérision. Le spectacle en fut troublé à chaque instant; et cette pièce, qui depuis a été justement applaudie, essuya des huées. J'étais dans l'amphithéâtre, plus mort que vif. Voltaire y vint, et, dans un moment où le parterre tournait en ridicule un trait de pathétique, il se leva et s'écria: *Eh! barbares! c'est du Sophocle!*

Enfin il donna *Rome sauvée;* et, dans les personnages de Cicéron, de César, de Caton, il vengea la dignité du sénat romain, que Crébillon avait dégradée en subordonnant tous ces grands caractères à celui de Catilina. Je me souviens qu'en venant d'écrire les belles scènes de Cicéron et de César avec Catilina, il me les lut dans une perfection dont jamais acteur n'approchera; simplement, noblement, sans aucune manière, mieux que jamais lui-même je ne l'avais entendu lire. « Ah! vous avez, lui dis-je, la conscience en repos sur ces vers: aussi ne les fardez-vous point, et vous avez raison; vous n'en avez jamais fait de plus beaux. » Cette pièce eut, dans l'opinion

des gens instruits, un grand succès d'estime; mais elle n'était pas faite pour émouvoir la multitude, et cette éloquence du style, ce mérite d'avoir si savamment observé les mœurs et peint les caractères, fut peu sensible aux yeux de cette masse du public. Ainsi, avec des avantages prodigieux sur son rival, Voltaire eut la douleur de se voir disputer, refuser même le triomphe.

Ces dégoûts avaient déterminé son voyage en Prusse. Une seule difficulté le retardait encore, et la manière dont elle fut levée est assez curieuse pour vous amuser un moment.

La difficulté consistait dans les frais du voyage, sur lesquels Frédéric se faisait un peu tirer l'oreille. Il voulait bien défrayer Voltaire, et pour cela il consentait à lui donner mille louis; mais madame Denis voulait accompagner son oncle, et, pour ce surcroît de dépense, Voltaire demandait mille louis de plus. C'était à quoi le roi de Prusse ne voulait point entendre. « Je serai fort aise, lui écrivait-il, que madame Denis vous accompagne; mais je ne le demande pas. Voyez-vous, me disait Voltaire, cette lésine dans un roi. Il a des tonneaux d'or, et il ne veut pas donner mille pauvres louis pour le plaisir de voir madame Denis à Berlin! Il les donnera ou moi-même je n'irai point. » Un incident comique vint terminer cette dispute. Un matin que j'allais le voir, je trouvai son ami Thiriot dans le jardin du Palais-Royal, et, comme il était à l'affût des

nouvelles littéraires, je lui demandai s'il y en avait quelqu'une. « Oui, vraiment, il y en a, et des plus curieuses, me dit-il. Vous allez chez M. de Voltaire, là vous les entendrez; car je m'en vais m'y rendre dès que j'aurai pris mon café. »

Voltaire travaillait dans son lit lorsque j'arrivai. A son tour il me demanda : « Quelles nouvelles? — Je n'en sais point, lui dis-je; mais Thiriot, que j'ai rencontré au Palais-Royal, en a, dit-il, d'intéressantes à vous apprendre. Il va venir. »

« Eh bien! Thiriot, lui dit-il, vous avez donc à nous conter des nouvelles bien curieuses? — Oh! très-curieuses, et qui vous feront grand plaisir, répondit Thiriot avec son sourire sardonique et son nazillement de capucin. — Voyons, qu'avez-vous à nous dire? — J'ai à vous dire qu'Arnaud-Baculard est arrivé à Postdam, et que le roi de Prusse l'y a reçu à bras ouverts. — A bras ouverts! — Qu'Arnaud lui a présenté une épître. — Bien boursoufflée et bien maussade? — Point du tout, fort belle, et si belle que le roi y a répondu par une autre épître. — Le roi de Prusse, une épître à d'Arnaud! Allons, Thiriot, allons, on s'est moqué de vous. — Je ne sais pas si on s'est moqué de moi, mais j'ai en poche les deux épîtres. — Voyons, donnez donc vite, que je lise ces deux chefs-d'œuvre. Quelle fadeur! quelle platitude! quelle bassesse! » disait-il en

lisant l'épître de d'Arnaud; et, passant à celle du roi, il lut un moment en silence et d'un air de pitié; mais, quand il en fut à ces vers :

> Voltaire est à son couchant;
> Vous êtes à votre aurore ;

il fit un haut le corps, et sauta de son lit, bondissant de fureur : « Voltaire est à son couchant, et Baculard à son aurore! et c'est un roi qui écrit cette sottise énorme! Ah! qu'il se mêle de régner! »

Nous avions de la peine, Thiriot et moi, à ne pas éclater de rire, de voir Voltaire en chemise, gambadant de colère, et apostrophant le roi de Prusse. « J'irai, disait-il, oui, j'irai lui apprendre à se connaître en hommes; » et dès ce moment-là son voyage fut décidé. J'ai soupçonné le roi de Prusse d'avoir voulu lui donner ce coup d'éperon, et sans cela je doute qu'il fût parti, tant il était piqué du refus des mille louis, non point par avarice, mais de dépit de ne pas avoir obtenu ce qu'il demandait.

Volontaire à l'excès par caractère et par système, il avait même dans les petites choses une répugnance incroyable à céder et à renoncer à ce qu'il avait résolu. J'en vis encore avant son départ un exemple assez singulier. Il lui avait pris fantaisie d'avoir en voyage un couteau de chasse, et, un matin que j'étais chez lui, on lui en apporta un faisceau pour en choisir un. Il le

choisit; mais le marchand voulait un louis de son couteau de chasse, et Voltaire s'était mis dans la tête de n'en donner que dix-huit francs. Le voilà qui calcule en détail ce qu'il peut valoir; il ajoute que le marchand porte sur son visage le caractère d'un honnête homme, et qu'avec cette bonne foi qui est peinte sur son front, il avouera qu'à dix-huit francs cette arme sera bien payée. Le marchand accepte l'éloge qu'il veut bien faire de sa figure; mais il répond qu'en honnête homme il n'a qu'une parole; qu'il ne demande au juste que ce que vaut la chose, et qu'en la donnant à plus bas prix, il ferait tort à ses enfants. « Vous avez des enfants? lui demande Voltaire. — Oui, monsieur, j'en ai cinq, trois garçons et deux filles, dont le plus jeune a douze ans. — Eh bien! nous songerons à placer les garçons, à marier les filles. J'ai des amis dans la finance, j'ai du crédit dans les bureaux; mais terminons cette petite affaire : voilà vos dix-huit francs; qu'il n'en soit plus parlé. » Le bon marchand se confondit en remerciements de la protection dont voulait l'honorer Voltaire; mais il se tint à son premier mot pour le prix du couteau de chasse, et n'en rabattit pas un liard. J'abrége cette scène, qui dura un quart d'heure par les tours d'éloquence et de séduction que Voltaire employa inutilement, non pas à épargner six francs qu'il aurait donnés à un pauvre, mais à donner à sa volonté l'empire de

la persuasion. Il fallut qu'il cédât lui-même, et, d'un air interdit, confus et dépité, il jeta sur la table cet écu qu'il avait tant de peine à lâcher. Le marchand, dès qu'il eut son compte, lui rendit grâces de ses bontés, et s'en alla.

« J'en suis bien aise, dis-je tout bas en le voyant partir. — De quoi, me demanda Voltaire avec humeur, de quoi donc êtes-vous bien aise? — De ce que la famille de cet honnête homme n'est plus à plaindre. Voilà bientôt ses fils placés, ses filles mariées; et lui, en attendant, il a vendu son couteau de chasse ce qu'il voulait, et vous l'avez payé malgré toute votre éloquence. — Et voilà de quoi tu es bien aise, têtu de Limosin? — Oh! oui, j'en suis content. S'il vous avait cédé, je crois que je l'aurais battu. — Savez-vous, me dit-il en riant dans sa barbe, après un moment de silence, que, si Molière avait été témoin d'une pareille scène, il en aurait fait son profit? — Vraiment, lui dis-je, c'eût été le pendant de celle de M. Dimanche. » C'était ainsi qu'avec moi sa colère, ou plutôt son impatience, se terminait toujours en douceur et en amitié.

Comme à l'égard du roi de Prusse j'étais dans son secret, et que je croyais être aussi dans le secret du roi de Prusse sur le peu de sincérité des caresses qu'il lui faisait, j'avais quelque pressentiment du mécontentement qu'ils auraient l'un de l'autre en se voyant de près. Une ame aussi impérieuse et un esprit aussi ardent ne

pouvaient guère être compatibles, et j'avais l'espérance de voir bientôt Voltaire revenir plus mécontent de l'Allemagne qu'il ne l'était de son pays; mais le nouveau dégoût qu'il éprouva en allant prendre congé du roi, et la colère qu'il en témoigna, ne me laissèrent plus cette illusion consolante. En sa qualité de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, il crut pouvoir oser lui demander ses ordres auprès du roi de Prusse; mais le roi, pour réponse, lui tourna le dos brusquement; et lui, dans son dépit, dès qu'il fut sorti du royaume, lui renvoya son brevet d'historiographe de France, et accepta sans son agrément la croix de l'ordre du Mérite dont le roi de Prusse le décora, pour l'en dépouiller peu de temps après.

L'exemple de tant d'amertumes et de tribulations répandues dans la vie de ce grand homme ne fit que me rendre plus redoutable la carrière des lettres où j'étais engagé, et plus doux le repos obscur dont j'allais jouir à Versailles.

Ici finissent, grâce au Ciel, les égarements de ma jeunesse; ici commence pour moi le cours d'une vie moins dissipée, plus sage, plus égale, et sur-tout moins en butte aux orages des passions; ici enfin mon caractère, trop long-temps mobile et divers, va prendre un peu de consistance, et, sur une base solide, ma raison pourra travailler en silence à régler mes mœurs.

LIVRE CINQUIÈME.

Après avoir vu M. de Marigny, mon premier soin, en arrivant à Versailles, fut d'aller remercier madame de Pompadour. Elle me témoigna du plaisir à me voir tranquille, et, d'un air de bonté, elle ajouta : « Les gens de lettres ont dans la tête un système d'égalité qui les fait quelquefois manquer aux convenances. J'espère, Marmontel, qu'à l'égard de mon frère vous ne les oublierez jamais. » Je l'assurai que mes sentiments étaient d'accord avec mes devoirs.

J'avais déja fait connaissance avec M. de Marigny dans la société des intendants des Menus-Plaisirs, et, par eux, j'avais su quel était l'homme à qui sa sœur m'avait recommandé de ne manquer jamais. Quant à l'intention, j'étais bien sûr de moi; la reconnaissance elle seule m'eût inspiré pour lui tous les égards que ma position et sa place exigeaient de la mienne; mais, à l'intention, il fallait ajouter l'attention la plus exacte à ménager en lui un amour-propre inquiet, ombrageux, susceptible à l'excès de méfiance et de soupçons. La faiblesse de craindre qu'on ne l'estimât pas assez, et qu'on ne dît de lui, maligne-

ment et par envie, ce qu'il y avait à dire sur sa naissance et sa fortune; cette inquiétude, dis-je, était au point que, si, en sa présence, on se disait quelques mots à l'oreille, il en était effarouché. Attentif à guetter l'opinion qu'on avait de lui, il lui arrivait souvent de parler de lui-même avec une humilité feinte pour éprouver si l'on se plairait à l'entendre se dépriser; et alors, pour peu qu'un sourire ou un mot équivoque eût échappé, la blessure en était profonde et sans remède. Avec les qualités essentielles de l'honnête homme, et quelques-unes même des qualités de l'homme aimable, de l'esprit, assez de culture, un goût éclairé dans les arts, dont il avait fait une étude (car tel avait été l'objet de son voyage en Italie); et, dans les mœurs, une droiture, une franchise, une probité rare, il pouvait être intéressant autant qu'il était aimable. Mais en lui l'humeur gâtait tout; et cette humeur était quelquefois hérissée de rudesse et de brusquerie.

Vous sentez, mes enfants, combien j'avais à m'observer pour être toujours bien avec un homme de ce caractère; mais il m'était connu, et cette connaissance était la règle de ma conduite. D'ailleurs, soit à dessein, soit sans intention, il m'avertit, par son exemple, de la manière dont il voulait que je fusse avec lui. Étions-nous seuls, il avait avec moi l'air amical, libre, enjoué, l'air enfin de la société où nous avions vécu

ensemble. Avions-nous des témoins, et singulièrement pour témoins des artistes, il me parlait avec estime et d'un air d'affabilité; mais, dans sa politesse, le sérieux de l'homme en place et du supérieur se faisait ressentir. Ce rôle me dicta le mien. Je distinguai en moi le secrétaire des bâtiments de l'homme de lettres et de l'homme du monde, et, en public, je donnai aux deux Académies dont il était le chef, et à tous les artistes employés sous ses ordres, l'exemple du respect que nous devions tous à sa place. Personne, à ses audiences, n'avait le maintien, le langage plus décemment composé que moi. Tête à tête avec lui ou dans la société de nos amis communs, je reprenais l'air simple qui m'était naturel, jamais pourtant ni l'air ni le ton familier. Comme le badinage ne pouvait jamais être égal entre nous, je m'y refusais doucement. Il avait, dans l'esprit, certain tour de plaisanterie qui n'était pas toujours assez fin ni d'assez bon goût, et dont il aimait à s'égayer; mais il ne fallait pas s'y jouer avec lui. Jamais railleur n'a moins souffert la raillerie. Un trait plaisant qui l'aurait effleuré légèrement l'aurait blessé. Je vis donc qu'avec lui il fallait m'en tenir à une gaîté modérée, et je n'allai point au-delà. De son côté, lui, qui dans ma réserve, apercevait quelque délicatesse, voulut bien me tenir toujours un langage analogue au mien. Seulement quelquefois, sur ce qui le touchait, il semblait vouloir essayer mon senti-

ment et ma pensée. Par exemple, lorsqu'il obtint, dans l'ordre du Saint-Esprit, la charge qui le décorait, et que j'allai lui en faire compliment: « M. Marmontel, me dit-il, *le roi me décrasse.* » Je répondis, comme je le pensais, « que sa noblesse, à lui, était dans l'ame, et valait bien celle du sang. » Une autre fois, revenant du spectacle, il me raconta qu'il y avait passé un mauvais moment; qu'étant assis au balcon du théâtre, et ne songeant qu'à rire de la petite pièce que l'on représentait, il avait tout-à-coup entendu l'un des personnages, un soldat ivre, qui disait : « Quoi! j'aurais une jolie sœur, et cela ne me vaudra rien, lorsque tant d'autres font fortune par leurs arrière-petites cousines? » « Figurez-vous, ajouta-t-il, mon embarras et ma confusion! Heureusement le parterre n'a pas fait attention à moi. — Monsieur, lui répondis-je, vous n'aviez rien à craindre; vous justifiez si bien ce que l'on fait pour vous, que personne ne pense à le trouver mauvais. » Et, en effet, je lui voyais remplir si dignement sa place, qu'à son égard la faveur me semblait n'être que la simple équité.

Ce fut ainsi que je fus cinq ans sous ses ordres sans le plus léger mécontentement ni de son côté ni du mien, et qu'en quittant la place qu'il m'avait accordée, je le conservai pour ami. J'eus même le bonheur de lui être utile plus d'une fois à son insu auprès de madame sa sœur, qui lui reprochait de la dureté dans les réponses néga-

tives qu'il faisait aux demandes qui lui étaient adressées. « C'est moi, madame, lui disais-je, qui ai minuté ces réponses; » et je les lui communiquais. « Mais avec ce monde, ajoutais-je, de quelque politesse qu'un refus soit assaisonné, il leur semble toujours amer. — Et pourquoi tant de refus? disait-elle; n'ai-je pas assez d'ennemis sans qu'on m'en fasse de nouveaux? — Madame, lui répliquai-je enfin, c'est l'inconvénient de sa place; mais c'en est aussi le devoir : il n'y a pas de milieu, ou il faut qu'il s'en rende indigne en trahissant les intérêts du roi pour complaire aux gens de la cour, ou qu'il se refuse aux dépenses folles qu'on lui demande de tous côtés. — Comment faisaient les autres? insistait cette femme faible. — Les autres faisaient mal, s'ils ne faisaient pas comme lui; mais observez, madame, qu'on exigeait moins d'eux; car les abus vont toujours en croissant, et peut-être attend-on de lui des complaisances plus timides. Mais moi, qui connais ses principes, j'ose vous assurer qu'il quitterait sa place plutôt que de mollir sur l'article de son devoir. — Vous êtes un brave homme, me dit-elle, et je vous sais bon gré de l'avoir si bien défendu. »

Je n'ai eu guère de meilleur temps en ma vie que les cinq années que je passai à Versailles : c'est que Versailles était pour moi divisé en deux régions : l'une était celle de l'intrigue, de l'ambition, de l'envie, et de toutes les passions qu'en-

gendrent l'intérêt servile et le luxe nécessiteux; je n'allais presque jamais là : l'autre était le séjour du travail, du silence, du repos; après le travail, de la joie au sein du repos, et c'était là que je passais ma vie. Libre d'inquiétude, presque tout à moi-même, et n'ayant guère que deux jours de la semaine à donner au léger travail de ma place, je m'étais fait une occupation aussi douce qu'intéressante : c'était un cours d'études où, méthodiquement et la plume à la main, je parcourais les principales branches de la littérature ancienne et moderne, les comparant l'une avec l'autre, sans partialité, sans égards, en homme indépendant, et qui n'aurait été d'aucun pays ni d'aucun siècle. Ce fut dans cet esprit que, recueillant de mes lectures les traits qui me frappaient et les réflexions que me suggéraient les exemples, je formai cet amas de matériaux que j'employai d'abord dans mon travail pour l'*Encyclopédie*, d'où je tirai ensuite ma *Poétique française*, et que j'ai depuis rassemblé dans mes *Éléments de Littérature*. Nulle gêne dans ce travail, nul souci de l'opinion et des jugements du vulgaire. J'étudiais pour moi, je déposais en homme libre mes sentiments et mes pensées; et ce cours de lectures et de méditations avait pour moi d'autant plus d'attrait, qu'à chaque pas je croyais découvrir, entre les intentions de l'art et ses moyens, entre ses procédés et ceux de la nature, des rapports qui pouvaient servir à fixer

les règles du goût. J'avais peu de livres à moi; mais la bibliothèque royale m'en fournissait en abondance. J'en faisais bonne provision pour les voyages de la cour, où je suivais M. de Marigny; et les bois de Marly, les forêts de Compiègne et de Fontainebleau étaient mes cabinets d'étude. Je n'avais pas le même agrément à Versailles, et la seule incommodité que j'y éprouvais était le manque de promenades. Le croira-t-on? ces jardins magnifiques étaient impraticables dans la belle saison; sur-tout quand venaient les chaleurs, ces pièces d'eau, ce beau canal, ces bassins de marbre entourés de statues où semblait respirer le bronze, exhalaient au loin des vapeurs pestilentielles; et les eaux de Marly ne venaient, à grands frais, croupir dans ce vallon, que pour empoisonner l'air qu'on y respirait. J'étais obligé d'aller chercher un air pur et une ombre saine dans les bois de Verrières ou de Sataury.

Cependant, pour moi, les voyages ne se ressemblaient pas; à Marly, à Compiègne, je vivais solitaire et sobre. Il m'arriva une fois à Compiègne d'être six semaines au lait pour mon plaisir et en pleine santé. Jamais mon ame n'a été plus calme, plus paisible que durant ce régime. Mes jours s'écoulaient dans l'étude avec une égalité inaltérable; mes nuits n'étaient qu'un doux sommeil; et, après m'être éveillé le matin pour avaler une ample jatte du lait écumant de ma vache noire, je refermais les yeux pour som-

meiller encore une heure. La discorde aurait bouleversé le monde, je ne m'en serais point ému. A Marly, je n'avais qu'un seul amusement : c'était le curieux spectacle du jeu du roi dans le salon. Là, j'allais voir, autour d'une table de lansquenet, le tourment des passions concentrées par le respect; l'avide soif de l'or, l'espérance, la crainte, la douleur de la perte, l'ardeur du gain; la joie, après une main pleine; le désespoir, après un coupe-gorge, se succéder rapidement dans l'ame des joueurs, sous le masque immobile d'une froide tranquillité.

Ma vie était moins solitaire et moins sage a Fontainebleau. Les soupers des Menus-Plaisirs, les courses aux chasses du roi, les spectacles étaient pour moi de fréquentes dissipations, et je n'avais pas, je l'avoue, le courage de m'en défendre.

A Versailles, j'avais aussi mes amusements, mais réglés sur mon plan d'étude et de travail, de façon à ne jamais être que des délassements pour moi. Ma société journalière était celle des premiers commis, presque tous gens aimables, et faisant à l'envi la meilleure chère du monde. Dans l'intervalle de leurs travaux, ils se donnaient le plaisir de la table : ils étaient gourmands à-peu-près pour la même raison que le sont les dévots. L'abbé de la Ville, par exemple, était l'homme du monde le plus soigneux de se procurer de bons vins. Tous les ans son maître d'hôtel allait recueillir la mère goutte des meilleurs cel-

liers de Bourgogne, et suivait de l'œil ses tonneaux. J'étais de ses dîners, et j'y figurais assez bien.

Le premier commis de la guerre, Dubois, était celui qui avait pour moi l'amitié la plus franche; nous étions familiers ensemble au point de nous tutoyer. Il n'était point de service qu'il ne m'eût rendu dans sa place, si je lui en avais offert l'occasion; mais, pour moi personnellement, je ne songeais qu'à me réjouir, et, si je retirai quelque avantage de la société des premiers commis, ce fut sans y avoir pensé, et de leur propre mouvement. Vous allez en voir un exemple.

De ces laborieux sybarites, le plus vif, le plus séduisant, le plus voluptueux, avec la santé la plus frêle, était ce Cromot, qu'on a vu depuis si brillant sous tant de ministres. La facilité, l'agrément, la prestesse de son travail, et sur-tout sa dextérité les captivaient en dépit d'eux-mêmes.

Il était, quand je le connus, le secrétaire intime et favori de M. de Machault. C'était une liaison que bien des gens m'auraient enviée, mais dont l'agrément faisait seul le prix dont elle était pour moi. Dans le même temps, la fortune, qui se mêlait de mes affaires à mon insu, me fit rencontrer à Versailles la bonne amie de Bouret, fermier général, qui tenait le portefeuille des emplois, connaissance non moins utile. Cette femme, qui fut bientôt mon amie, et qui l'a été jusques à son dernier soupir, était la spirituelle,

l'aimable madame Filleul. Elle était retenue à souper à Versailles, et j'étais invité à souper avec elle : je m'en excusai en disant que j'étais obligé de me rendre à Paris. Elle, aussitôt, m'offrit de m'y mener, et j'acceptai une place dans sa voiture. La connaissance faite, elle parla de moi à son ami Bouret, et lui donna vraisemblablement quelque envie de me connaître. Ainsi se disposaient pour moi les circonstances les plus favorables au plus cher objet de mes vœux.

Ma sœur aînée était en âge d'être mariée, et quoique je n'eusse qu'une bien petite dot à lui donner, il se présentait pour elle dans mon pays nombre de partis convenables. Je préférai celui qui, du côté des mœurs et des talents, m'était connu pour le meilleur; et mon choix se trouva le même que ma sœur aurait fait en suivant son inclination. Odde, mon condisciple, avait été dès le collége un modèle de piété, de sagesse, d'application. Son caractère était doux et gai, plein de candeur, et d'une égalité parfaite; incorruptible dans ses mœurs, et toujours semblable à lui-même. Il vit encore; il est à-peu-près de mon âge; et je ne crois pas qu'il y ait au monde une ame plus pure. Il n'y a eu pour lui de changement et de passage que de l'âge de l'innocence à l'âge de la vertu. Son père, en mourant, lui avait laissé peu de bien, mais pour héritage un ami rare et précieux. Cet ami, dont M. Turgot m'a fait souvent l'éloge, était un M. de Male-

saigue, vrai philosophe, qui, dans notre ville isolée, presque solitaire, passait sa vie à lire Tacite, Plutarque, Montaigne, à prendre soin de ses domaines et à cultiver ses jardins. « Qui croirait, me disait M. Turgot, que, dans une petite ville du Limosin, un tel homme serait caché? En matière de gouvernement, je n'en ai jamais vu de plus instruits ni de plus sages. » Ce fut ce digne ami de M. Odde, qui me fit pour lui la demande de la main de ma sœur; j'en fus flatté; mais dans sa lettre je crus entrevoir l'espérance qu'Odde, par mon crédit, obtiendrait un emploi. Je répondis que je ferais pour lui tout ce qui me serait possible; mais que, mon crédit n'étant pas tel qu'on le croyait dans ma province, je n'étais sûr de rien moi-même, et que je ne promettais rien. M. de Malesaigue me répliqua que ma bonne foi valait mieux que des assurances légères, et le mariage fut conclu.

Ce fut un mois après que, Bouret venant travailler avec le ministre des finances pour remplir les emplois vacants, je dînai avec lui chez son ami Cromot. Difficilement aurait-on réuni deux hommes d'un esprit naturel plus vif, plus preste, plus fertile en traits ingénieux que ces deux hommes-là. Dans Cromot, cependant, l'on voyait plus d'aisance, de grâce habituelle et de facilité. Dans Bouret, plus d'ardeur dans le désir de plaire, et de bonheur dans l'à-propos. Tous les deux furent, à ce dîner, d'une gaîté qui l'a-

nima, et au ton de laquelle je fus bientôt moi-même; mais, au sortir de table, Bouret déploya une longue liste d'aspirants aux emplois vacants et de solliciteurs pour eux. Ces solliciteurs étaient tous gens considérables. C'étaient le duc un tel, la marquise une telle, les princes du sang, la famille royale; en un mot, la ville et la cour. « Où en suis-je donc, moi, m'écriai-je, qui, en mariant ma sœur à un jeune homme instruit, versé dans les affaires, plein d'esprit et de sens, et, de plus, honnête homme, lui ai donné pour dot l'espérance d'obtenir un emploi par mon faible crédit? je vais lui écrire de ne pas s'en flatter. — Pourquoi, me dit Bouret, pourquoi jouer à votre sœur le mauvais tour d'affliger son mari? l'amour triste est bien froid, laissez-leur l'espérance, c'est un bien, en attendant mieux. »

Ils me quittèrent pour aller travailler avec le ministre, et, quand je fus retiré chez moi, un garçon de bureau vint, de leur part, me demander les noms de mon beau-frère. Le soir même il eut un emploi. Je n'ai pas besoin de vous dire quel fut le lendemain l'élan de ma reconnaissance. Ce fut l'époque d'une longue amitié entre Bouret et moi. J'en parlerai plus à loisir.

L'emploi donné à M. Odde me parut cependant et trop oiseux et trop obscur pour un homme de son talent. Je l'échangeai contre un emploi plus difficile et de moindre valeur, afin qu'en se faisant connaître, il pût contribuer à

son avancement. Le lieu de sa destination était Saumur. En s'y rendant, sa femme et lui, ils vinrent me voir à Paris; et je ne puis exprimer la joie dont ma sœur fut pénétrée en m'embrassant. Je les possédai quelques jours. Mes amis eurent la bonté de leur faire un accueil auquel je fus sensible. Dans les dîners qu'on nous donnait, c'était un spectacle touchant, que de voir les yeux de ma sœur continuellement attachés sur moi, sans pouvoir se rassasier du plaisir de ma vue. Ce n'était pas en elle un amour fraternel, c'était un amour filial.

A peine arrivée à Saumur, elle se lia d'amitié avec une parente de madame de Pompadour, dont le mari avait, dans cette ville, un emploi de deux mille écus. C'était l'emploi du grenier à sel. Ce jeune homme, appelé M. de Blois, se trouvait attaqué de la maladie dont mon père, ma mère et mon frère étaient morts. Nous savions trop qu'elle était incurable; et madame de Blois ne dissimula point à ma sœur que son mari n'avait que peu de temps à vivre. « Ce serait pour moi, lui dit-elle, ma bonne amie, au moins quelque consolation, si son emploi passait à M. Odde. Madame de Pompadour en disposera; engagez votre frère à le lui demander pour vous. » Ma sœur me donna cet avis; j'en profitai; l'emploi me fut promis. Mais à la mort de M. de Blois, l'intendant de madame de Pompadour m'annonça qu'elle venait d'accorder ce même emploi, pour

dot, à l'une de ses protégées. Frappé comme d'un coup de massue, je me rendis chez elle ; et, comme elle passait pour aller à la messe, je lui demandai avec un respectueuse assurance l'emploi qu'elle m'avait promis pour le mari de ma sœur. « Je vous ai oublié, me dit-elle en courant, et je l'ai donné à un autre, mais je vous en dédommagerai. » Je l'attendis à son retour, et je lui demandai un moment d'audience. Elle me permit de la suivre.

« Madame, lui dis-je, ce n'est plus un emploi ni de l'argent que je vous demande, c'est mon honneur que je vous conjure de me laisser ; car, en me l'ôtant, vous me donneriez le coup de la mort. » Ce début l'étonna, et je continuai : « Aussi sûr de l'emploi que vous m'aviez promis que si je l'avais obtenu, je l'ai annoncé à mon beau-frère. Il a dit dans Saumur que j'en avais votre parole ; il l'a écrit à sa famille et à la mienne ; deux provinces en sont instruites ; je m'en suis moi-même vanté et à Versailles et à Paris, en y parlant de vos bienfaits. Or, madame, personne ne se persuadera que vous eussiez accordé à un autre l'emploi que vous m'auriez formellement promis. On sait que vous avez mille moyens de faire du bien à qui vous voulez. Ce sera donc moi qu'on accusera de jactance, de mauvaise foi, de mensonge, et me voilà déshonoré. Madame, j'ai su vaincre l'adversité, j'ai su vivre dans l'indigence ; mais je ne sais pas vivre dans la honte

et le mépris des gens de bien. Vous avez la bonté de vouloir dédommager mon beau-frère ; mais moi, après avoir passé pour un menteur impudent, me rendrez-vous, madame, la réputation d'honnête homme, la seule dont je sois jaloux ? Vos bienfaits effaceront-ils la tache qu'elle aura reçue ? Dédommagez, madame, ces autres protégés de l'emploi qu'un moment d'oubli vous a fait leur promettre. Il vous est très-facile de leur en procurer un plus avantageux ; mais ne me faites pas, à moi, un tort irréparable, et qui me réduirait au dernier désespoir. » Elle voulut me persuader d'attendre, et que ma sœur n'y perdrait rien ; mais je persistai à lui dire « que c'était l'emploi de Saumur que je m'étais vanté d'avoir, et que je n'en voulais point d'autre, dût-il être cent fois meilleur. » A ces mots, je me retirai, et l'emploi me fut accordé.

J'avais, comme on le voit, et comme on va le voir encore, pour faire ma propre fortune, des facilités qui auraient pu exciter mon ambition ; mais ayant pourvu au bien-être de ma famille, j'étais si content, si tranquille, que je ne désirais plus rien.

Ma société la plus intime, la plus habituelle à Versailles, était celle de madame de Chalut, femme excellente, de peu d'esprit, mais de beaucoup de sens, et d'une douceur, d'une égalité, d'une vérité de caractère inestimable. Après avoir été femme de chambre favorite de la première

dauphine, elle avait passé à la seconde, et elle en était plus chérie encore. Cette princesse n'avait point d'amie plus fidèle, plus tendre, plus sincère, ou, pour mieux dire, c'était la seule amie véritable qu'elle eût en France. Aussi son cœur lui était-il ouvert jusques au fond de ses plus secrètes pensées, et, dans les circonstances les plus délicates et les plus difficiles, elle n'eut qu'elle pour conseil, pour consolation, pour appui. Ces sentiments d'estime, de confiance et d'amitié s'étaient communiqués de l'ame de la dauphine à celle du dauphin. L'un et l'autre, pour marier mademoiselle Varanchan (c'était son nom de fille), et pour la doter richement, étaient déterminés à vendre leurs bijoux les plus précieux, si le contrôleur-général ne les en eût pas empêchés, en obtenant du roi un bon de fermier-général pour celui qu'elle épouserait. C'est dire assez quel était son crédit auprès de ses maîtres, et je puis ajouter qu'il n'y avait rien qu'elle n'eût fait pour moi; j'ai été son ami vingt ans, et je ne lui ai rien demandé. Je m'étais fait de l'amitié une idée si noble et si pure, j'en avais moi-même dans l'ame un sentiment si généreux, que j'aurais cru la profaner et l'avilir que d'y mêler aucune vue d'ambition, et autant madame de Chalut aurait été pour moi prodigue de ses bons offices, autant je croyais digne de moi d'être avec elle discret et désintéressé.

Je ne laissais pas de saisir les occasions de

faire ma cour à ses maîtres, mais seulement pour lui complaire; et, si quelquefois je faisais des vers pour eux, ce n'était jamais qu'elle qui me les inspirait. A ce propos, je me souviens d'une scène assez singulière.

Madame de Chalut, après son mariage, n'avait pas laissé d'être encore au service de la dauphine; elle n'en était même que plus assidue auprès d'elle. Cette princesse l'aimait tant, que ses absences l'affligeaient. Elle tenait donc habituellement sa maison à Versailles; et toutes les fois que j'y allais, avant que d'y être établi, cette maison était la mienne. La convalescence du dauphin, après sa petite-vérole, y fut célébrée par une fête, et j'y fus invité. Je trouvai madame de Chalut rayonnante de joie et ravie d'admiration pour la conduite de sa maîtresse, qui, nuit et jour, sous les rideaux du lit de son époux, lui avait rendu les soins les plus tendres durant sa maladie. Le récit animé qu'elle m'en fit me pénétra. Je fis des vers sur ce sujet touchant; l'intérêt du tableau fit le succès du peintre, et ces vers eurent à la cour au moins la faveur du moment, le mérite de l'à-propos. En les lisant, le prince et la princesse en furent touchés jusqu'aux larmes. Madame de Chalut fut chargée de me dire combien cette lecture les avait attendris, et qu'ils seraient bien aises de me voir pour me le témoigner eux-mêmes. « Trouvez-vous, me dit-elle, demain à leur dîner; vous serez content de l'ac-

cueil qu'ils se proposent de vous faire. » Je ne manquai pas de m'y rendre. Il y avait peu de monde. J'étais placé vis-à-vis d'eux, à deux pas de la table, bien isolé et bien en évidence. En me voyant, ils se parlèrent à l'oreille, puis levèrent les yeux sur moi, et puis se parlèrent encore. Je les voyais occupés de moi; mais l'un et l'autre alternativement semblaient laisser expirer sur leurs lèvres ce qu'ils avaient envie de me dire. Ainsi, le temps du dîner se passa jusqu'au moment où il fallut m'en aller comme tout le monde. Madame de Chalut avait servi à table, et vous jugez combien cette longue scène muette lui avait causé d'impatience. J'allais dîner chez elle, et nous devions nous réjouir ensemble de l'accueil que l'on m'aurait fait. J'allai l'attendre, et, lorsqu'elle arriva : «Eh bien! madame, lui demandai-je, ne dois-je pas être bien flatté de tout ce qu'on m'a dit d'obligeant et d'aimable? — Savez-vous, me répondit-elle, à quoi leur dîner s'est passé? A s'inviter l'un l'autre à vous parler, sans que ni l'un ni l'autre en ait eu le courage. — Je ne me croyais pas, lui dis-je, un personnage aussi imposant que je le suis, et certes, je dois être fier du respect que j'imprime à M. le dauphin et à madame la dauphine. » Ce contraste d'idées nous parut si plaisant, que nous en rîmes de bon cœur, et je me tins pour dit tout ce qu'on avait eu l'intention de me dire.

L'espèce de bienveillance que l'on avait pour

moi dans cette cour me servit cependant à me faire écouter et croire dans une affaire intéressante. L'acte de baptême d'Aurore, fille de mademoiselle Verrière, attestait qu'elle était fille du maréchal de Saxe; et, après la mort de son père, madame la dauphine était dans l'intention de la faire élever. C'était l'ambition de la mère; mais il vint dans la fantaisie de M. le dauphin de dire qu'elle était ma fille, et ce mot fit son impression. Madame de Chalut me le dit en riant; mais je pris la plaisanterie de M. le dauphin sur le ton le plus sérieux : je l'accusai de légèreté; et, en offrant de faire preuve que je n'avais connu mademoiselle Verrière que pendant le voyage du maréchal en Prusse, et, plus d'un an après la naissance de cet enfant, je dis que ce serait inhumainement lui ôter son véritable père, que de me faire passer pour l'être. Madame de Chalut se chargea de plaider cette cause devant madame la dauphine, et M. le dauphin céda. Ainsi Aurore fut élevée à leurs frais au couvent des religieuses de Saint-Cloud; et madame de Chalut, qui avait à Saint-Cloud sa maison de campagne, voulut bien se charger, pour l'amour de moi, et à ma prière, des soins et des détails de cette éducation.

Il me reste à parler de deux liaisons particulières que j'avais encore à Versailles : l'une, de simple convenance avec Quesnai, médecin de madame de Pompadour; l'autre, avec madame

de Marchais, et son ami intime le comte d'Angiviller, jeune homme d'un grand caractère. Pour celle-ci, elle fut bientôt une liaison de sentiment, et depuis quarante ans qu'elle dure, je puis la citer pour exemple d'une amitié que ni les années, ni les événements n'ont fait varier ni fléchir. Commençons par Quesnai, car c'est le moins intéressant. Quesnai, logé bien à l'étroit dans l'entresol de madame de Pompadour, ne s'occupait, du matin au soir, que d'économie politique et rurale. Il croyait en avoir réduit le système en calculs et en axiômes d'une évidence irrésistible; et, comme il formait une école, il voulait bien se donner la peine de m'expliquer sa nouvelle doctrine, pour se faire de moi un disciple et un prosélyte. Moi qui songeais à me faire de lui un médiateur auprès de madame de Pompadour, j'appliquais tout mon entendement à concevoir ces vérités qu'il me donnait pour évidentes, et je n'y voyais que du vague et de l'obscurité. Lui faire croire que j'entendais ce qu'en effet je n'entendais pas, était au-dessus de mes forces; mais je l'écoutais avec une patiente docilité; et je lui laissais l'espérance de m'éclaircir enfin et de m'inculquer sa doctrine. C'en eût été assez pour me gagner sa bienveillance. Je faisais plus, j'applaudissais à un travail que je trouvais en effet estimable; car il tendait à rendre l'agriculture recommandable dans un pays où elle était trop dédaignée, et à tourner vers cette étude

une foule de bons esprits. J'eus même une occasion de le flatter par cet endroit sensible, et ce fut lui qui me l'offrit.

Un Irlandais, appelé *Patulo*, ayant fait un livre où il développait les avantages de l'agriculture anglaise sur la nôtre, avait obtenu, par Quesnai, de madame de Pompadour, que ce livre lui fût dédié; mais il avait mal fait son épître dédicatoire. Madame de Pompadour, après l'avoir lue, lui dit de s'adresser à moi et de me prier de sa part de la retoucher avec soin. Je trouvai plus facile de lui en faire une autre; et, en y parlant des cultivateurs, j'attachai à leur condition un intérêt assez sensible pour que madame de Pompadour, à la lecture de cette épître, eût les larmes aux yeux. Quesnai s'en aperçut, et je ne puis vous dire combien il fut content de moi. Sa manière de me servir auprès de la marquise était de dire çà-et-là des mots qui semblaient lui échapper, et qui cependant laissaient des traces.

A l'égard de son caractère, je n'en rappellerai qu'un trait, qui va le faire assez connaître. Il avait été placé là par le vieux duc de Villeroy, et par une comtesse d'Estrade, amie et complaisante de madame d'Estioles, qui, ne croyant pas réchauffer un serpent dans son sein, l'avait tirée de la misère et amenée à la cour. Quesnai était donc attaché à madame d'Estrade par la reconnaissance, lorsque cette intrigante abandonna

sa bienfaitrice pour se livrer au comte d'Argenson, et conspirer avec lui contre elle.

Il est difficile de concevoir qu'une aussi vilaine femme, dans tous les sens, eût, malgré la laideur de son ame et de sa figure, séduit un homme du caractère, de l'esprit, et de l'âge de M. d'Argenson; mais elle avait à ses yeux le mérite de lui sacrifier une personne à qui elle devait tout, et d'être, pour l'amour de lui, la plus ingrate des créatures.

Cependant Quesnai, sans s'émouvoir de ces passions ennemies, était, d'un côté, l'incorruptible serviteur de madame de Pompadour, et de l'autre, le fidèle obligé de madame d'Estrade, laquelle répondait de lui à M. d'Argenson; et, quoique sans mystère, il allât les voir quelquefois, madame de Pompadour n'en avait aucune inquiétude. De leur côté, ils avaient en lui autant de confiance que s'il n'avait tenu par aucun lien à madame de Pompadour.

Or, voici ce qu'après l'exil de M. d'Argenson me raconta Dubois, qui avait été son secrétaire. C'est lui-même qui va parler; son récit m'est présent, et vous pouvez croire l'entendre.

« Pour supplanter madame de Pompadour, me dit-il, M. d'Argenson et madame d'Estrade avaient fait inspirer au roi le désir d'avoir les faveurs de la jeune et belle madame de Choiseul, femme du menin. L'intrigue avait fait des progrès; elle en était au dénouement. Le rendez-vous était donné;

la jeune dame y était allée; elle y était dans le moment même où M. d'Argenson, madame d'Estrade, Quesnai et moi nous étions ensemble dans le cabinet du ministre; nous deux, témoins muets, mais M. d'Argenson et madame d'Estrade très-occupés, très-inquiets de ce qui se serait passé. Après une assez longue attente, arrive madame de Choiseul, échevelée et dans le désordre, qui était la marque de son triomphe. Madame d'Estrade court au-devant d'elle, les bras ouverts, et lui demande si c'en est fait. « Oui, c'en est fait, répondit-elle, je suis aimée; il est heureux; elle va être renvoyée; il m'en a donné sa parole. » A ces mots, ce fut un grand éclat de joie dans le cabinet. Quesnai lui seul ne fut point ému. « Docteur, lui dit M. d'Argenson, rien ne change pour vous, et nous espérons bien que vous nous resterez. — Moi, monsieur le comte, répondit froidement Quesnai en se levant, j'ai été attaché à madame de Pompadour dans sa prospérité, je le serai dans sa disgrâce; » et il s'en alla sur-le-champ. Nous restâmes pétrifiés; mais on ne prit de lui aucune méfiance. « Je le connais, dit madame d'Estrade; il n'est pas homme à nous trahir. » Et en effet, ce ne fut point par lui que le secret fut découvert, et que la marquise de Pompadour fut délivrée de sa rivale. » Voilà le récit de Dubois.

Tandis que les orages se formaient et se dissipaient au-dessus de l'entresol de Quesnai, il grif-

fonnait ses axiômes et ses calculs d'économie rustique, aussi tranquille, aussi indifférent à ces mouvements de la cour, que s'il en eût été à cent lieues de distance. Là-bas on délibérait de la paix, de la guerre, du choix des généraux, du renvoi des ministres, et nous, dans l'entresol, nous raisonnions d'agriculture, nous calculions le produit net, ou quelquefois nous dînions gaîment avec Diderot, d'Alembert, Duclos, Helvétius, Turgot, Buffon; et madame de Pompadour, ne pouvant pas engager cette troupe de philosophes à descendre dans son salon, venait ellemême les voir à table et causer avec eux.

L'autre liaison dont j'ai parlé m'était infiniment plus chère. Madame de Marchais n'était pas seulement, à mon gré, la plus spirituelle et la plus aimable des femmes, mais la meilleure et la plus essentielle des amies, la plus active, la plus constante, la plus vivement occupée de tout ce qui m'intéressait. Imaginez-vous tous les charmes du caractère, de l'esprit, du langage, réunis au plus haut degré, et même ceux de la figure, quoiqu'elle ne fût pas jolie; sur-tout, dans ses manières, une grâce pleine d'attraits: telle était cette jeune fée. Son ame active, audelà de toute expression, donnait aux traits de sa physionomie une mobilité éblouissante et ravissante. Aucun de ses traits n'était celui que le pinceau aurait choisi; mais tous ensemble avaient un agrément que le pinceau n'aurait pu rendre.

Sa taille, dans sa petitesse, était, comme on dit, faite au tour, et son maintien communiquait à toute sa personne un caractère de noblesse imposant. Ajoutez à cela une culture exquise, variée, étendue, depuis la plus légère et brillante littérature jusqu'aux plus hautes conceptions du génie; une netteté dans les idées, une finesse, une justesse, une rapidité dont on était surpris; une facilité, un choix d'expressions toujours heureuses, coulant de source et aussi vîte que la pensée; ajoutez une ame excellente d'une bonté intarissable, d'une obligeance qui, la même à toute heure, ne se lassait jamais d'agir, et toujours d'un air si facile, si prévenant et si flatteur, qu'on eût été tenté d'y soupçonner de l'art, si l'art jamais avait pu se donner cette égalité continue et inaltérable qui fut toujours la marque distinctive du naturel, et le seul de ses caractères que l'art ne saurait imiter.

Sa société était composée de tout ce que la cour avait de plus aimable, et de ce qu'il y avait parmi les gens de lettres de plus estimable du côté des mœurs, de plus distingué du côté des talents. Avec les gens de cour, elle était un modèle de la politesse la plus délicate et la plus noble; les jeunes femmes venaient chez elle en étudier l'air et le ton. Avec les gens de lettres, elle était au pair des plus ingénieux et au niveau des plus instruits. Personne ne causait avec plus d'aisance, de précision et de méthode. Son si-

lence était animé par le feu d'un regard spirituellement attentif; elle devinait la pensée, et ses répliques étaient des flèches qui jamais ne manquaient le but. Mais la variété de sa conversation en était sur-tout le prodige; le goût des convenances, l'à-propos, la mesure; le mot propre à la chose, au moment et à la personne; les différences, les nuances les plus fines dans l'expression, et à tous, et distinctement à chacun ce qu'il y avait de mieux à dire : telle était la manière dont cette femme unique savait animer, embellir, et comme enchanter sa maison.

Grande musicienne, avec le goût du chant et une jolie voix, elle avait été du petit spectacle de madame de Pompadour; et, lorsque cet amusement avait cessé, elle était restée son amie. Elle avait soin, plus que moi-même, de cultiver ses bontés pour moi, et ne manquait aucune occasion de me bien servir auprès d'elle.

Son jeune ami, M. d'Angiviller, était d'autant plus intéressant, qu'avec tout ce qui rend aimable et tout ce qui peut rendre heureux, une belle figure, un esprit cultivé, le goût des lettres et des arts, une ame élevée, un cœur pur, l'estime du roi, la confiance et la faveur intime de M. le dauphin, et à la cour, une renommée et une considération rarement acquises à son âge, il ne laissait pas d'être ou de paraître, au moins intérieurement, malheureux. Inséparable de madame de Marchais, mais triste, interdit devant

elle, d'autant plus sérieux qu'elle était plus riante, timide et tremblant à sa voix, lui dont le caractère avait de la fierté, de la force et de l'énergie, troublé lorsqu'elle lui parlait, la regardant d'un air souffrant, lui répondant d'une voix faible, mal assurée et presque éteinte, et, au contraire, en son absence, déployant sa belle physionomie, causant bien et avec chaleur, et se livrant, avec toute la liberté de son esprit et de son ame, à l'enjouement de la société, rien ne ressemblait plus à la situation d'un amant traité avec rigueur et dominé avec empire. Cependant ils passaient leur vie ensemble dans l'union la plus intime, et, bien évidemment, il était l'homme auquel nul autre n'était préféré. Si ce personnage d'amant malheureux n'eût duré que peu de temps, on l'aurait cru joué; mais, plus de quinze ans de suite il a été le même; il l'a été depuis la mort de M. de Marchais comme de son vivant, et jusqu'au moment où sa veuve a épousé M. d'Angiviller. Alors la scène a changé de face; toute l'autorité a passé à l'époux; et ce n'a plus été, du côté de l'épouse, que déférence et complaisance, avec l'air soumis du respect. Je n'ai rien observé en ma vie de si singulier dans les mœurs, que cette mutation volontaire et subite qui fut depuis, pour l'un et l'autre, un sort également heureux.

Leurs sentiments pour moi furent toujours parfaitement d'accord; ils sont encore les mêmes. Les miens, pour eux, ne varieront jamais.

Parmi mes délassements, je n'ai pas compté le spectacle, dont j'avais cependant toute facilité de jouir au théâtre de la cour; mais j'y allais rarement, et je n'en parle ici que pour marquer l'époque d'une révolution intéressante dans l'art de la déclamation.

Il y avait long-temps que, sur la manière de déclamer les vers tragiques, j'étais en dispute réglée avec mademoiselle Clairon. Je trouvais, dans son jeu, trop d'éclat, trop de fougue, pas assez de souplesse et de variété, et sur-tout une force qui, n'étant pas modérée, tenait plus de l'emportement que de la sensibilité. C'est ce qu'avec ménagement je tâchais de lui faire entendre. « Vous avez, lui disais-je, tous les moyens d'exceller dans votre art; et toute grande actrice que vous êtes, il vous serait facile encore de vous élever au-dessus de vous-même, en les ménageant davantage ces moyens que vous prodiguez. Vous m'opposez vos succès éclatants et ceux que vous m'avez valus; vous m'opposez l'opinion et les suffrages de vos amis; vous m'opposez l'autorité de M. de Voltaire, qui, lui-même, récite ses vers avec emphase, et qui prétend que les vers tragiques veulent, dans la déclamation, la même pompe que dans le style; et moi, je n'ai à vous opposer qu'un sentiment irrésistible, qui me dit que la déclamation, comme le style, peut être noble, majestueuse, tragique avec simplicité; que l'expression, pour être vive et profondément

pénétrante, veut des gradations, des nuances, des traits imprévus et soudains qu'elle ne peut avoir lorsqu'elle est tendue et forcée. » Elle me disait quelquefois avec impatience, que je ne la laisserais pas tranquille qu'elle n'eût pris le ton familier et comique dans la tragédie. « Eh! non, mademoiselle, lui disais-je, vous ne l'aurez jamais, la nature vous l'a défendu; vous ne l'avez pas même au moment où vous me parlez; le son de votre voix, l'air de votre visage, votre prononciation, votre geste, vos attitudes, sont naturellement nobles. Osez seulement vous fier à ce beau naturel; j'ose vous garantir que vous en serez plus tragique. »

D'autres conseils que les miens prévalurent, et las de me rendre inutilement importun, j'avais cédé, lorsque je vis l'actrice revenir tout-à-coup d'elle-même à mon sentiment. Elle venait jouer Roxane au petit théâtre de Versailles. J'allai la voir à sa toilette, et, pour la première fois, je la trouvai habillée en sultane. Sans panier, les bras demi-nus, et dans la vérité du costume oriental, je lui en fis mon compliment. « Vous allez, me dit-elle, être content de moi. Je viens de faire un voyage à Bordeaux; je n'y ai trouvé qu'une très-petite salle; il a fallu m'en accommoder. Il m'est venu dans la pensée d'y réduire mon jeu et d'y faire l'essai de cette déclamation simple que vous m'avez tant demandée. Elle y a eu le plus grand succès. Je vais en essayer encore ici

sur ce petit théâtre. Allez m'entendre. Si elle y réussit de même, adieu l'ancienne déclamation. »

L'événement passa son attente et la mienne. Ce ne fut plus l'actrice, ce fut Roxane elle-même que l'on crut voir et entendre. L'étonnement, l'illusion, le ravissement fut extrême. On se demandait : Où sommes-nous? On n'avait rien entendu de pareil. Je la revis après le spectacle, je voulus lui parler du succès qu'elle venait d'avoir. « Et ne voyez-vous pas, me dit-elle, qu'il me ruine? Il faut dans tous mes rôles que le costume soit observé : la vérité de la déclamation tient à celle du vêtement; toute ma riche garde-robe de théâtre est dès ce moment réformée; j'y perds pour dix mille écus d'habits; mais le sacrifice en est fait : vous me verrez ici dans huit jours jouer Électre au naturel, comme je viens de jouer Roxane. »

C'était l'Électre de Crébillon. Au lieu du panier ridicule et de l'ample robe de deuil qu'on lui avait vus dans ce rôle, elle y parut en simple habit d'esclave, échevelée, et les bras chargés de longues chaînes. Elle y fut admirable; et, quelque temps après, elle fut plus sublime encore dans l'Électre de Voltaire. Ce rôle, que Voltaire lui avait fait déclamer avec une lamentation continuelle et monotone, parlé plus naturellement, acquit une beauté inconnue à lui-même, puisqu'en le lui entendant jouer sur son théâtre de Ferney, où elle l'alla voir, il s'écria, baigné de

larmes et transporté d'admiration : *Ce n'est pas moi qui ai fait cela, c'est elle; elle a créé son rôle.* Et, en effet, par les nuances infinies qu'elle y avait mises, par l'expression qu'elle donnait aux passions dont ce rôle est rempli, c'était peut-être celui de tous où elle était le plus étonnante.

Paris, comme Versailles, reconnut dans ces changements le véritable accent tragique et le nouveau degré de vraisemblance que donnait à l'action théâtrale le costume bien observé. Ainsi, dès-lors, tous les acteurs furent forcés d'abandonner ces tonnelets, ces gants à franges, ces perruques volumineuses, ces chapeaux à plumets, et tout cet attirail fantasque qui, depuis si longtemps, choquait la vue des gens de goût. Lekain lui-même suivit l'exemple de mademoiselle Clairon, et dès ce moment-là leurs talents perfectionnés furent en émulation et dignes rivaux l'un de l'autre.

L'on conçoit aisément qu'un mélange d'occupations paisibles et d'amusements variés m'aurait plus que dédommagé des plaisirs de Paris; mais, pour surcroît d'agrément, j'avais encore la liberté d'y aller, quand je voulais, passer le temps que me laissait le devoir de ma place. M. de Marigny lui-même, à la sollicitation de mes anciennes connaissances, m'invitait à les aller voir.

Je ne laissais pas de remarquer dans sa conduite à mon égard une particularité dont peut-être la fierté d'un autre ne se fût point accommodée.

mais dont un peu de philosophie me faisait sentir la raison. Hors de chez lui, c'était l'homme du monde qui se plaisait le plus à vivre en société avec moi. A dîner, à souper chez nos amis communs, il jouissait plus que moi-même de l'estime et de l'amitié que l'on me témoignait; il en était flatté, il en était reconnaissant. Ce fut par lui que je fus mené chez madame Geoffrin, et, pour l'amour de lui, je fus admis chez elle au dîner des artistes comme à celui des gens de lettres; enfin, dès que je cessai d'être secrétaire des bâtiments, comme on le verra dans la suite, personne ne me témoigna plus d'empressement à m'avoir et pour convive et pour ami. Eh bien! tant que j'occupai sous ses ordres cette place de secrétaire, il ne se permit pas une seule fois de m'inviter à dîner chez lui. Les ministres ne mangeaient point avec leurs commis; il avait pris leur étiquette; et, s'il eût fait une exception en ma faveur, tous ses bureaux en auraient été jaloux et mécontents. Il ne s'en expliqua jamais avec moi; mais on vient de voir qu'il avait la bonté de me le faire assez entendre.

Les années que je passais à Versailles étaient celles où l'esprit philosophique avait le plus d'activité. D'Alembert et Diderot en avaient arboré l'enseigne dans l'immense atelier de l'Encyclopédie, et tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les gens de lettres s'y était rallié autour d'eux. Voltaire, de retour de Berlin, d'où il avait

fait chasser le malheureux d'Arnaud, et où il n'avait pu tenir lui-même, s'était retiré à Genève, et, de là, il soufflait cet esprit de liberté, d'innovation, d'indépendance, qui a fait depuis tant de progrès. Dans son dépit contre le roi, il avait fait des imprudences; mais on en fit une bien plus grande, lorsqu'il voulut rentrer dans sa patrie, de l'obliger à se tenir dans un pays de liberté. La réponse du roi, *qu'il reste où il est*, ne fut pas assez réfléchie. Ses attaques n'étaient pas de celles qu'on arrête aux frontières. Versailles, où il aurait été moins hardi qu'en Suisse et qu'à Genève, était l'exil qu'il fallait lui donner. Les prêtres auraient dû lui faire ouvrir cette magnifique prison, la même que le cardinal de Richelieu avait donnée à la haute noblesse.

En réclamant son titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, il tendait lui-même le bout de chaîne avec lequel on l'aurait attaché si on avait voulu. Je dois ce témoignage à madame de Pompadour, que c'était malgré elle qu'il était exilé. Elle s'intéressait à lui, elle m'en demandait quelquefois des nouvelles; et, lorsque je lui répondais qu'il ne tenait qu'à elle d'en savoir de plus près : « Eh! non, il ne tient pas à moi, » disait-elle avec un soupir.

C'était donc de Genève que Voltaire animait les coopérateurs de l'Encyclopédie. J'étais du nombre, et mon plus grand plaisir, toutes les fois que j'allais à Paris, était de me trouver réuni

avec eux. D'Alembert et Diderot étaient contents de mon travail, et nos relations serraient de plus en plus les nœuds d'une amitié qui a duré autant que leur vie; plus intime, plus tendre, plus assiduement cultivée avec d'Alembert; mais non moins vraie, non moins inaltérable avec ce bon Diderot, que j'étais toujours si content de voir et si charmé d'entendre.

Je sentis enfin, je l'avoue, que la distance de Paris à Versailles mettait de trop longs intervalles aux moments de bonheur que me faisait goûter la société des gens de lettres. Ceux d'entre eux que j'aimais, que j'honorais le plus, avaient la bonté de me dire que nous étions faits pour vivre ensemble, et ils me présentaient l'Académie française comme une perspective qui devait attirer et fixer mes regards. Je sentais donc de temps en temps se réveiller en moi le désir de rentrer dans la carrière littéraire; mais, avant tout, je voulais me donner une existence libre et sûre, et madame de Pompadour et son frère auraient été bien aises de me la procurer. En voici la preuve sensible.

En 1757, après l'attentat commis sur la personne du roi, et ce grand mouvement du ministère, où M. d'Argenson et M. de Machault furent renvoyés le même jour, M. Rouillé ayant obtenu la surintendance des postes, dont le secrétariat était un bénéfice simple de deux mille écus d'appointements, possédé par le vieux

Moncrif, il me vint dans la tête d'en demander la survivance, persuadé que M. Rouillé, dans sa nouvelle place, ne refuserait pas à madame de Pompadour la première chose qu'elle lui aurait demandée. Je la fis donc prier par le docteur Quesnai de m'accorder une audience. Je fus remis au lendemain au soir, et toute la nuit je rêvai à ce que j'avais à lui dire. Ma tête s'alluma, et, perdant mon objet de vue, me voilà occupé des malheurs de l'État, et résolu à profiter de l'audience qu'on me donnait pour faire entendre des vérités utiles. Les heures de mon sommeil furent employées à méditer ma harangue et ma matinée à l'écrire, afin de l'avoir plus présente à l'esprit. Le soir, je me rendis chez Quesnai à l'heure marquée, et je fis dire que j'étais là. Quesnai, occupé à tracer le *zig-zag* du *produit net*, ne me demanda pas même ce que j'allais faire chez madame de Pompadour. Elle me fait appeler; je descends, et, introduit dans son cabinet: « Madame, lui dis-je, M. Rouillé vient d'obtenir la surintendance des postes; la place de secrétaire de la poste aux lettres dépend de lui. Moncrif, qui l'occupe, est bien vieux! Serait-ce abuser de vos bontés, que de vous supplier d'en obtenir pour moi la survivance? Rien ne me convient mieux que cette place, et pour la vie j'y borne mon ambition. » Elle me répondit qu'elle l'avait promise à Darboulin (l'un de ses familiers), mais qu'elle l'y ferait renoncer, si elle pouvait l'obtenir pour moi.

Après lui avoir rendu grâce : « Je vais, madame, vous étonner, lui dis-je ; le bienfait que je vous demande n'est pas ce qui m'occupe et ce qui m'intéresse le plus dans ce moment : c'est la situation du royaume, c'est le trouble où le plonge cette querelle interminable des parlements et du clergé, dans laquelle je vois l'autorité royale comme un vaisseau battu par la tempête entre deux écueils, et, dans le conseil, pas un homme capable de le gouverner. » A ce tableau amplifié, j'ajoutai celui d'une guerre qui appelait au dehors, et sur terre et sur mer, toutes les forces de l'État, et qui rendrait si nécessaires au dedans le calme, la concorde, l'union des esprits et le concours des volontés. Après quoi je repris : « Tant que MM. d'Argenson et de Machault ont été en place, on a pu attribuer à leur division et à leur mésintelligence les dissensions intestines dont le royaume est tourmenté, et tous les actes de rigueur qui, loin de les calmer, les ont envenimées ; mais à-présent que les ministres sont renvoyés, et que les hommes qui les remplacent n'ont aucun ascendant ni aucune influence, songez, madame, que c'est sur vous qu'on a les yeux, et que c'est à vous désormais que s'adresseront les reproches, les plaintes, si le mal continue, ou les bénédictions publiques, si vous y apportez remède et si vous le faites cesser. Au nom de votre gloire et de votre repos, madame, hâtez-vous de produire cet heureux changement. N'at-

tendez pas que la nécessité le commande, ou qu'un autre que vous l'opère; vous en perdriez le mérite, et l'on vous accuserait seule du mal que vous n'auriez pas fait. Toutes les personnes qui vous sont attachées ont les mêmes inquiétudes et forment les mêmes vœux que moi. »

Elle me répondit qu'elle avait du courage, et qu'elle voulait que ses amis en eussent pour elle et comme elle; qu'au reste, elle me savait gré du zèle que je lui témoignais; mais que je fusse plus tranquille, et qu'on travaillait dans ce moment à tout pacifier. Elle ajouta qu'elle parlerait ce jour-là même à M. Rouillé, et me dit de venir la voir le lendemain matin.

« Je n'ai rien de bon à vous apprendre, me dit-elle en me revoyant; la survivance de Moncrif est donnée. C'est la première chose que le nouveau surintendant des postes a demandée au roi, et il l'a obtenue en faveur de Gaudin, son ancien secrétaire. Voyez s'il y a quelque autre chose que je puisse faire pour vous. »

Il n'était pas facile de trouver une place qui me convînt autant que celle-là. Je crus pourtant, peu de temps après, être sûr d'en obtenir une qui me plaisait davantage, parce que j'en serais créateur, et que j'y laisserais des traces honorables de mes travaux. Ceci m'engage à faire connaître un personnage qui a brillé comme un météore, et dont l'éclat, quoique bien affaibli, n'est pas encore éteint. Si je ne parlais que de

moi, tout serait bientôt dit; mais, comme l'histoire de ma vie est une promenade que je fais faire à mes enfants, il faut bien qu'ils remarquent les passants avec qui j'ai eu des rapports dans le monde.

L'abbé de Bernis, échappé du séminaire de Saint-Sulpice, où il avait mal réussi, était un poëte galant, bien joufflu, bien frais, bien poupin, et qui, avec le gentil Bernard, amusait de ses jolis vers les joyeux soupers de Paris. Voltaire l'appelait la bouquetière du Parnasse, et dans le monde, plus familièrement, on l'appelait *Babet*, du nom d'une jolie bouquetière de ce temps-là. C'est de là, sans autre mérite, qu'il est parti pour être cardinal et ambassadeur de France à la cour de Rome. Il avait inutilement sollicité auprès de l'ancien évêque de Mirepoix (Boyer) une pension sur quelque abbaye. Cet évêque, qui faisait peu de cas des poésies galantes, et qui savait la vie que menait cet abbé, lui avait durement déclaré que, tant que lui (Boyer) serait en place, il n'avait rien à espérer ; à quoi l'abbé avait répondu : *Monseigneur, j'attendrai*, mot qui courut dans le monde et fit fortune. La sienne consistait alors en un canonicat de Brioude, qui ne lui valait rien, attendu son absence, et en un petit bénéfice simple, à Boulogne-sur-Mer, qu'il avait eu je ne sais comment.

Il en était là, lorsqu'on apprit qu'aux rendez-vous de chasse de la forêt de Senart, la belle

madame d'Estioles avait été l'objet des attentions du roi. Aussitôt l'abbé sollicite la permission d'aller faire sa cour à la jeune dame, et la comtesse d'Estrade, dont il était connu, obtient pour lui cette faveur. Il arrive à Estioles par le coche d'eau, son petit paquet sous le bras. On lui fait réciter ses vers; il amuse, il met tous ses soins à se rendre agréable, et, avec cette superficie d'esprit et ce vernis de poésie qui était son unique talent, il réussit au point qu'en l'absence du roi il est admis dans le secret des lettres que s'écrivent les deux amants. Rien n'allait mieux à la tournure de son esprit et de son style que cette espèce de ministère. Aussi dès que la nouvelle maîtresse fut installée à la cour, l'un des premiers effets de sa faveur fut-il de lui obtenir une pension de cent louis sur la cassette et un logement aux Tuileries, qu'elle fit meubler à ses frais. Je le vis dans ce logement, sous le toit du palais, le plus content des hommes, avec sa pension et son meuble de brocatelle. Comme il était bon gentilhomme, sa protectrice lui conseilla de passer du chapitre de Brioude à celui de Lyon; et, pour celui-ci, elle obtint, en faveur du nouveau chanoine, une décoration nouvelle. En même temps il fut l'amant en titre et déclaré de la belle princesse de Rohan; ce qui le mit dans le grand monde sur le ton d'homme de qualité, et tout-à-coup il fut nommé à l'ambassade de Venise. Là il reçut honorablement les neveux du pape

Ganganelli, et par là il se procura la faveur de la cour de Rome. Rappelé de Venise pour être des conseils du roi, il conclut, avec le comte de Staremberg, le traité de Versailles : en récompense, il obtint la place de ministre des affaires étrangères que lui céda M. Rouillé, et, peu de temps après, le chapeau de cardinal à la nomination de la cour de Vienne.

Au retour de son ambassade, je le vis, et il me traita comme avant ses prospérités, cependant avec une teinte de dignité qui sentait un peu l'excellence, et rien n'était plus naturel. Après qu'il eut signé le traité de Versailles, je lui en fis compliment, et il me témoigna que je l'obligerais si, dans une épître adressée au roi, je célébrais les avantages de cette grande et heureuse alliance. Je répondis qu'il me serait plus facile et plus doux de lui adresser la parole à lui-même. Il ne me dissimula point qu'il en serait flatté. Je fis donc cette épître; il en fut content, et son amie madame de Pompadour en fut ravie; elle voulut que cette pièce fût imprimée et présentée au roi; ce qui ne déplut point à l'abbé négociateur (je passe sous silence les ambassades d'Espagne et de Vienne auxquelles il fut nommé, et où il n'alla point, ayant mieux à faire à Versailles). Bientôt après, il eut besoin, dans une occasion pressante, d'un homme sûr, discret et diligent, qui écrivît d'un bon style, et il me fit l'honneur d'avoir recours à moi; voici dans quelles circon-

stances. Le roi de Prusse, en entrant dans la Saxe avec une armée de soixante mille hommes, avait publié un manifeste auquel la cour de Vienne avait répondu. Cette réponse, traduite en un français tudesque, avait été envoyée à Fontainebleau où était la cour. Elle y devait être présentée au roi le dimanche suivant, et le comte de Staremberg en avait cinq cents exemplaires à distribuer ce jour-là. Ce fut le mercredi au soir que le comte abbé de Bernis me fit prier de l'aller voir. Il était enfermé avec le comte de Staremberg. Ils me marquèrent tous les deux combien ils étaient affligés d'avoir à publier un manifeste si mal écrit dans notre langue, et me dirent que je ferais une chose très-agréable pour les deux cours de Versailles et de Vienne, si je voulais le corriger et le faire imprimer à la hâte, pour être présenté et publié dans quatre jours. Nous le lûmes ensemble, et indépendamment des germanismes dont il était rempli, je pris la liberté de leur faire observer nombre de raisons mal déduites ou obscurément présentées. Ils me donnèrent carte blanche pour toutes ces corrections, et après avoir pris rendez-vous pour le lendemain à la même heure, j'allai me mettre à l'ouvrage. En même temps, l'abbé de Bernis écrivit à M. de Marigny, pour le prier de me céder à lui tout le reste de la semaine, ayant besoin de moi pour un travail pressant dont je voulais bien me charger.

J'employai presque la nuit entière et le jour suivant à retoucher et à faire transcrire cet ample manifeste, et, à l'heure du rendez-vous, je le leur rapportai sinon élégamment, au moins plus décemment écrit. Ils louèrent avec excès mon travail et ma diligence : « Mais ce n'est pas tout, me dit l'abbé, il faut que dimanche matin ce mémoire, imprimé, soit ici dans nos mains à l'heure du lever du roi, et c'est par-là, mon cher Marmontel, qu'il faut que vous couronniez l'œuvre. — Monsieur le comte, lui répondis-je, dans demi-heure je vais être prêt à partir. Ordonnez qu'une chaise de poste vienne me prendre, et, de votre main, écrivez deux mots au lieutenant de police, afin que la censure ne retarde pas l'impression; je vous promets d'être ici dimanche à votre réveil. » Je lui tins parole; mais j'arrivai excédé de fatigues et de veilles. Quelques jours après, il me demanda la note des frais de mon voyage et ceux de l'impression. Je la lui donnai très-exacte, article par article, et il m'en remboursa le montant au plus juste. Depuis, il n'en fut plus parlé.

Cependant il ne cessait de me répéter que, pour lui, l'un des avantages de la faveur dont il jouissait, serait de pouvoir m'être utile. Lors donc qu'il fut secrétaire d'état des affaires étrangères, je crus que, si, dans son département, il y avait moyen de m'employer utilement pour la chose publique, pour lui-même et pour moi,

je l'y trouverais disposé. Ce fut sur ces trois bases que j'établis mon projet et mon espérance.

Je savais que, dans ce temps-là, le dépôt des affaires étrangères était un cahos que les plus anciens commis avaient bien de la peine à débrouiller. Ainsi, pour un nouveau ministre, quel qu'il fût, sa place était une longue école. En parlant de Bernis lui-même, j'avais entendu dire à Bussy, l'un de ces vieux commis : « Voilà le onzième écolier qu'on nous donne à l'abbé de la Ville et à moi ; et cet écolier était le maître que M. le Dauphin avait pris pour lui enseigner la politique ; choix bien étrange dans un prince qui semblait vouloir être solidement instruit !

J'aurais donc bien servi et le ministre, et le dauphin, et le roi, et l'État lui-même, si, dans ce cahos du passé, j'avais établi l'ordre et jeté la lumière. Ce fut ce que je proposai dans un mémoire précis et clair que je présentai à l'abbé de Bernis.

Mon projet consistait d'abord à démêler et à ranger les objets de négociations suivant leurs relations diverses, à leur place à l'égard des lieux, à leur date à l'égard des temps. Ensuite, d'époque en époque, à commencer d'un temps plus ou moins reculé, je me chargeais d'extraire de tous ces portefeuilles de dépêches et de mémoires ce qu'il y aurait d'intéressant, d'en former successivement un tableau historique assez développé pour y suivre le cours des négociations, et y

observer l'esprit des différentes cours, le système des cabinets, la politique des conseils, le caractère des ministres, celui des rois et de leurs règnes; en un mot, les ressorts qui, dans tel ou tel temps, avaient remué les puissances. Tous les ans, trois volumes de ce cours de diplomatique auraient été remis dans les mains du ministre; et peut-être, écrits avec soin, auraient-ils été pour le dauphin lui-même une lecture satisfaisante. Enfin, pour rendre les objets plus présents, un livre de tables figurées aurait fait voir d'un coup d'œil, et sous leur rapport, les négociations respectives, et leurs effets simultanés dans les cours et les cabinets de l'Europe. Pour ce travail immense, je ne demandais que deux commis, un logement au dépôt même, et de quoi vivre frugalement chez moi. L'abbé de Bernis parut charmé de mon projet. « Donnez-moi ce mémoire, me dit-il, après en avoir entendu la lecture; j'en sens l'utilité et la bonté plus que vous-même. Je veux le présenter au roi. » Je ne doutai pas du succès; je l'attendis; je l'attendis en vain; et, lorsque impatient d'en savoir l'effet, je lui en demandai des nouvelles: « Ah! me dit-il d'un air distrait, en entrant dans sa chaise pour aller au conseil, cela tient à un arrangement général sur lequel il n'y a rien de décidé encore. » Cet arrangement a eu lieu depuis. Le roi a fait construire deux hôtels, l'un pour le dépôt de la guerre, l'autre pour le dépôt de la politique. Mon projet

a été exécuté, du moins en partie, et un autre que moi en a recueilli le fruit. *Sic vos, non vobis.* Après cette réponse de l'abbé de Bernis, je le vis encore une fois, ce fut le jour où, en habit de cardinal, en calotte rouge, en bas rouges, et avec un rochet garni du plus riche point d'Angleterre, il allait se présenter au roi. Je traversai ses antichambres, entre deux longues haies de gens vêtus à neuf d'écarlate, et galonnés d'or. En entrant dans son cabinet, je le trouvai glorieux comme un paon, plus joufflu que jamais, s'admirant dans sa gloire, sur-tout ne pouvant se lasser de regarder son rochet et ses bas ponceau. « Ne suis-je pas bien mis, me demanda-t-il? — Fort bien, lui dis-je; l'éminence vous sied à merveille, et je viens, monseigneur, vous en faire mon compliment. — Et ma livrée, comment la trouvez-vous? — Je l'ai prise, lui dis-je, pour la troupe dorée qui venait vous complimenter. » Ce sont les derniers mots que nous nous soyons dits.

Je me consolai aisément de ne lui rien devoir, non-seulement parce que je n'avais vu en lui qu'un fat sous la pourpre, mais parce que bientôt je le vis malhonnête et méconnaissant envers sa créatrice; car rien ne pèse tant que la reconnaissance, lorsqu'on la doit à des ingrats.

Plus heureux que lui, je trouvai dans l'étude et dans le travail la consolation des petites rigueurs que j'essuyais de la fortune; mais, comme

je n'ai jamais eu le caractère bien stoïque, je payais moins patiemment à la nature le tribut de douleur qu'elle m'imposait tous les ans. Avec une santé habituellement bonne et pleine, j'étais sujet à un mal de tête d'une espèce très-singulière. Ce mal s'appelle le *clavus;* le siége en est sous le sourcil. C'est le battement d'une artère dont chaque pulsation est un coup de stylet qui semble percer jusqu'à l'ame. Je ne puis exprimer quelle en est la douleur; et, toute vive et profonde qu'elle est, un seul point en est affecté. Ce point est, au-dessus de l'œil, l'endroit auquel répond le pouls d'une artère intérieure. J'explique tout ceci pour mieux vous faire entendre un phénomène intéressant.

Depuis sept ans, ce mal de tête me revenait au moins une fois par année, et durait douze à quinze jours, non pas continuellement, mais par accès, comme une fièvre, et tous les jours à la même heure, avec peu de variation; il durait environ six heures, s'annonçant par une tension dans les veines et les fibres voisines, et par des battements non pas plus pressés, mais plus forts, de l'artère où était la douleur. En commençant, le mal était presque insensible; il allait en croissant, et diminuait de même jusqu'à la fin de l'accès; mais, durant quatre heures au moins, il était dans toute sa force. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, l'accès fini, il ne restait pas trace de douleur dans cette partie, et que ni le reste du

jour, ni la nuit suivante, jusques au lendemain à l'heure du nouvel accès, je n'en avais aucun ressentiment. Les médecins que j'avais consultés s'étaient inutilement appliqués à me guérir. Le quinquina, les saignées du pied, les liqueurs émollientes, les fumigations, ni les sternutatoires, rien n'avait réussi. Quelques-uns même de ces remèdes, comme le quinquina et le muguet, ne faisaient qu'irriter mon mal.

Un médecin de la reine, appelé Malouin, homme assez habile, mais plus Purgon que Purgon lui-même, avait imaginé de me faire prendre en lavements des infusions de vulnéraire. Cela ne me fit rien; mais, au bout de son période accoutumé, le mal avait cessé. Et voilà Malouin tout glorieux d'une si belle cure. Je ne troublai point son triomphe; mais lui, saisissant l'occasion de me faire une mercuriale : « Eh bien! mon ami, me dit-il, croirez-vous désormais à la médecine et au savoir des médecins? » Je l'assurai que j'y croyais très-fort. « Non, reprit-il, vous vous permettez quelquefois d'en parler un peu légèrement; cela vous fait tort dans le monde. Voyez, parmi les gens de lettres et les savants, les plus illustres ont toujours respecté notre art; » et il me cita de grands hommes. « Voltaire lui-même, ajouta-t-il, lui qui respecte si peu de chose, a toujours parlé avec respect de la médecine et des médecins. — Oui, lui dis-je, docteur, mais un certain Molière! — Aussi, me dit-il en

me regardant d'un œil fixe, et en me serrant le poignet, aussi comment est-il mort? »

Pour la septième année enfin, mon mal m'avait repris, lorsqu'un jour, au fort de l'accès, je vis entrer chez moi Genson, le maréchal des écuries de la dauphine. Genson, sur les objets relatifs à son art, donnait à l'Encyclopédie des articles très-distingués. Il avait fait une étude particulière de l'anatomie comparée de l'homme et du cheval; et non-seulement pour les maladies, mais pour la nourriture et l'éducation des chevaux, personne n'était plus instruit; mais peu exercé dans l'art d'écrire, c'était à moi qu'il avait recours pour retoucher un peu son style. Il vint donc avec ses papiers dans un moment où, depuis trois heures, j'éprouvais mon supplice: « M. Genson, lui dis-je, il m'est impossible de travailler avec vous aujourd'hui; je souffre trop cruellement. » Il vit mon œil droit enflammé, et toutes les fibres de la tempe et de la paupière palpitantes et frémissantes. Il me demanda la cause de mon mal, je lui dis ce que j'en savais; et, après quelques détails sur ma complexion, sur ma façon de vivre, sur ma santé habituelle: « Est-il possible, me dit-il, qu'on vous ait laissé si long-temps souffrir un mal dont il était si facile de vous guérir? — Hé quoi, lui dis-je avec étonnement, en sauriez-vous le remède? — Oui, je le sais, et rien n'est plus simple. Dans trois jours vous serez guéri, et dès demain vous serez

soulagé. — Comment? lui demandai-je avec une espérance faible et timide encore. — Quand votre encre est trop épaisse et ne coule pas, me dit-il, que faites-vous? — J'y mets de l'eau. — Hé bien! mettez de l'eau dans votre lymphe; elle coulera et n'engorgera plus les glandes de la membrane pituitaire qui gêne actuellement l'artère dont les pulsations froissent le nerf voisin, et vous causent tant de douleur. — Est-ce bien là, lui demandai-je, la cause de mon mal? en est-ce bien là le remède? — Assurément, dit-il. Vous avez là dans l'os une petite cavité qu'on nomme le *sinus frontal;* il est doublé d'une membrane qui est un tissu de petites glandes; cette membrane, dans son état naturel, est aussi mince qu'une feuille de chêne. Dans ce moment, elle est épaisse et engorgée; il s'agit de la dégager; et le moyen en est facile et sûr. Dînez sagement aujourd'hui, point de ragoûts, point de vin pur, ni café, ni liqueurs; et, au lieu de souper ce soir, buvez autant d'eau claire et fraîche que votre estomac en pourra soutenir sans fatigue; demain matin buvez-en de même; observez quelques jours ce régime, et je vous prédis que demain l'accès sera faible, qu'après-demain il sera presqu'insensible, et que le jour suivant ce ne sera plus rien. — Ah! M. Genson, vous serez un dieu pour moi, lui dis-je, si votre prédiction s'accomplit. » Elle s'accomplit en effet. Genson vint me revoir; et comme, en l'embrassant, je lui annonçais ma

guérison : « Ce n'est pas tout de vous avoir guéri, me dit-il; à-présent il faut vous préserver. Cette partie sera faible encore quelques années; et, jusqu'à ce que la membrane ait repris son ressort, ce serait là que la lymphe épaissie déposerait encore. Il faut prévenir ces dépôts. Vous m'avez dit que le premier symptôme de votre mal est une tension dans les veines et dans les fibres à la tempe et sous le sourcil. Dès que vous sentirez cet embarras, buvez de l'eau et reprenez au moins pour quelques jours votre régime. Le remède de votre mal en sera le préservatif. Au reste, cette précaution ne sera nécessaire que pour quelques années. L'organe une fois raffermi, je ne vous demande plus rien. » Son ordonnance fut exactement observée, et j'en obtins pleinement le succès tel qu'il me l'avait annoncé.

Cette année, où, par la vertu de quelques verres d'eau, je m'étais délivré d'un si grand mal, fut encore magique pour moi, en ce qu'avec quelques paroles je fis, par aventure, un grand bien à un honnête homme, avec qui je n'avais aucune liaison.

La cour était à Fontainebleau, et là j'allais assez souvent passer une heure de la soirée avec Quesnai. Un soir que j'étais avec lui, madame de Pompadour me fit appeler, et me dit : « Savez-vous que la Bruère est mort à Rome? Il était titulaire du privilége du Mercure : ce privilége lui valait vingt-cinq mille livres de rente; il y a

de quoi faire plus d'un heureux; et nous avons dessein d'attacher au nouveau brevet du Mercure des pensions pour les gens de lettres. Vous qui les connaissez, nommez-moi ceux qui en auraient besoin, et qui en seraient susceptibles. » Je nommai Crébillon, d'Alembert, Boissy et encore quelques autres. Pour Crébillon, je savais bien qu'il était inutile de le recommander; pour d'Alembert, voyant qu'elle faisait un petit signe d'improbation; « c'est, lui dis-je, madame, un géomètre du premier ordre, un écrivain très-distingué, et un très-parfait honnête homme. — Oui, me répliqua-t-elle, mais une tête chaude. » Je répondis bien doucement que, sans un peu de chaleur dans la tête, il n'y avait point de grand talent. « Il s'est passionné, dit-elle, pour la musique italienne, et s'est mis à la tête du parti des bouffons. — Il n'en a pas moins fait la préface de l'Encyclopédie, répondis-je encore avec modestie. » Elle n'en parla plus; mais il n'eut point de pension. Je crois qu'un sujet d'exclusion plus grave, ce fut son zèle pour le roi de Prusse, dont il était partisan déclaré, et que madame de Pompadour haïssait personnellement. Quand ce vint à Boissy, elle me demanda : « Est-ce que Boissy n'est pas riche? Je le crois au moins à son aise; je l'ai vu au spectacle, et toujours si bien mis! — Non, madame, il est pauvre, mais il cache sa pauvreté. — Il a fait tant de pièces de théâtre, insista-t-elle encore! — Oui, mais

toutes ces pièces n'ont pas eu le même succès; et cependant il a fallu vivre. Enfin, madame, vous le dirai-je? Boissy est si peu fortuné que, sans un ami qui a découvert sa situation, il périssait de misère l'hiver dernier. Manquant de pain, trop fier pour en demander à personne, il s'était enfermé avec sa femme et son fils, résolus à mourir ensemble, et allant se tuer l'un dans les bras de l'autre, lorsque cet ami secourable força la porte et les sauva. — Ah! Dieu, s'écria madame de Pompadour, vous me faites frémir. Je vais le recommander au roi. »

Le lendemain matin, je vois entrer chez moi Boissy, pâle, égaré, hors de lui-même, avec une émotion qui ressemblait à de la joie sur le visage de la douleur. Son premier mouvement fut de tomber à mes pieds. Moi qui crus qu'il se trouvait mal, je m'empressai de le secourir, et, en le relevant, je lui demandai ce qui pouvait le mettre dans l'état où je le voyais. « Ah! monsieur, me dit-il, ne le savez-vous pas? Vous, mon généreux bienfaiteur; vous qui m'avez sauvé la vie, vous qui, d'un abyme de malheurs me faites passer dans une situation d'aisance et de fortune inespérée! J'étais venu solliciter une pension modique sur le Mercure, et M. de Saint-Florentin m'annonce que c'est le privilége, le brevet même du Mercure que le roi vient de m'accorder. Il m'apprend que c'est à madame de Pompadour que je le dois; je vais lui en rendre grâce; et

chez elle M. Quesnai me dit que c'est vous qui, en parlant de moi, avez touché madame de Pompadour, au point qu'elle en avait les yeux en larmes. »

Ici je voulus l'interrompre en l'embrassant; mais il continua : « Qu'ai-je donc fait, monsieur, pour mériter de vous un intérêt si tendre? Je ne vous ai vu qu'en passant; à peine me connaissez-vous; et vous avez, en parlant de moi, l'éloquence du sentiment, l'éloquence de l'amitié! » A ces mots, il voulait baiser mes mains. « C'en est trop, lui dis-je, monsieur, il est temps que je modère cet excès de reconnaissance; et, après vous avoir laissé soulager votre cœur, je veux m'expliquer à mon tour. Assurément j'ai voulu vous servir; mais en cela je n'ai été que juste, et sans cela j'aurais manqué à la confiance dont madame de Pompadour m'honorait en me consultant. Sa sensibilité et sa bonté ont fait le reste. Laissez-moi donc me réjouir avec vous de votre fortune, et rendons-en grâces tous deux à celle à qui vous la devez. »

Dès que Boissy eut pris congé de moi, j'allai chez le ministre; et, voyant qu'il me recevait comme n'ayant rien à me dire, je lui demandai si je n'avais pas un remerciement à lui faire? il me dit que non; si les pensions sur le Mercure étaient données? il me dit que oui; si madame de Pompadour ne lui avait point parlé de moi? il m'assura qu'elle ne lui en avait pas dit un

mot, et que, si elle m'avait nommé, il m'aurait mis volontiers sur la liste qu'il avait présentée au roi. Je fus confondu, je l'avoue; car, sans m'être nommé moi-même, lorsqu'elle m'avait consulté, je m'étais cru bien sûr d'être au nombre de ceux qu'elle proposerait. Je me rendis chez elle; et bien heureusement je trouvai dans son salon madame de Marchais, à qui de point en point je contai ma mésaventure. « Bon! me dit-elle, cela vous étonne? cela ne m'étonne pas, moi; je la reconnais là. Elle vous aura oublié. » A l'instant même elle entre dans le cabinet de toilette où était madame de Pompadour; et aussitôt après j'entends des éclats de rire. J'en tirai un heureux présage; en effet, madame de Pompadour, en allant à la messe, ne put me voir sans rire encore de m'avoir laissé dans l'oubli. « J'ai deviné tout juste, me dit madame de Marchais en me revoyant, mais cela sera réparé. » J'eus donc une pension de douze cents livres sur le Mercure, et je fus content.

Si M. de Boissy le rédigeait lui-même, il restait à son aise; mais il fallait qu'il le soutînt; et il n'avait pour cela ni les relations, ni les ressources, ni l'activité de l'abbé Raynal, qui, en l'absence de la Bruère, le faisait, et le faisait bien.

Dénué de secours, et ne trouvant rien de passable dans les papiers qu'on lui laissait, Boissy m'écrivit une lettre qui était un vrai signal de détresse. « Inutilement, me disait-il, vous m'au-

rez fait donner le Mercure ; ce bienfait est perdu pour moi, si vous n'y ajoutez pas celui de venir à mon aide. Prose ou vers, ce qu'il vous plaira ; tout me sera bon de votre main. Mais hâtez-vous de me tirer de la peine où je suis ; je vous en conjure au nom de l'amitié que je vous ai vouée pour tout le reste de ma vie. »

Cette lettre m'ôta le sommeil ; je vis ce malheureux livré au ridicule, et le Mercure décrié dans ses mains, s'il laissait voir sa pénurie. J'en eus la fièvre toute la nuit ; et ce fut dans cet état de crise et d'agitation que me vint la première idée de faire un conte. Après avoir passé la nuit sans fermer l'œil à rouler dans ma tête le sujet de celui que j'ai intitulé *Alcibiade*, je me levai, je l'écrivis tout d'une haleine, au courant de la plume, et je l'envoyai. Ce conte eut un succès inespéré. J'avais exigé l'anonyme. On ne savait à qui l'attribuer ; et au dîner d'Helvétius, où étaient les plus fins connaisseurs, on me fit l'honneur de le croire de Voltaire ou de Montesquieu.

Boissy, comblé de joie de l'accroissement que cette nouveauté avait donné au débit du Mercure, redoubla de prières pour obtenir de moi encore quelques morceaux du même genre. Je fis pour lui le conte de *Soliman II*, ensuite celui du *Scrupule*, et quelques autres encore. Telle fut l'origine de ces *Contes moraux* qui ont eu depuis tant de vogue en Europe. Boissy me fit par-là plus de bien à moi-même que je ne lui en avais

fait; mais il ne jouit pas long-temps de sa fortune, et, à sa mort, lorsqu'il fallut le remplacer : « Sire, dit madame de Pompadour au roi, ne donnerez-vous pas le Mercure à celui qui l'a soutenu? » Le brevet m'en fut accordé. Alors il fallut me résoudre à quitter Versailles. Cependant il s'offrit pour moi une fortune qui, dans ce moment-là, semblait meilleure et plus solide. Je ne sais quel instinct, qui m'a toujours assez bien conduit, m'empêcha de la préférer.

Le maréchal de Belle-Isle était ministre de la guerre; son fils unique, le comte de Gisors, le jeune homme du siècle le mieux élevé et le plus accompli, venait d'obtenir la lieutenance et le commandement des carabiniers, dont le comte de Provence était colonel. Le régiment des carabiniers avait un secrétaire attaché à la personne du commandant, avec un traitement de douze mille livres, et cette place était vacante. Un jeune homme de Versailles, appelé Dorlif, se présenta pour la remplir, et il se dit connu de moi. « Hé bien! lui dit le comte de Gisors, engagez M. Marmontel à venir me voir; je serai bien aise de causer avec lui. » Dorlif faisait de petits vers, et venait quelquefois me les communiquer; c'était là notre connaissance. Du reste, je le croyais honnête et bon garçon. Ce fut le témoignage que je rendis de lui. « Je vais, me dit le comte de Gisors, que je voyais pour la première fois, vous parler avec confiance. Ce jeune homme n'est pas

ce qui convient à cette place; j'ai besoin d'un homme qui, dès demain, soit mon ami, et sur qui je puisse compter comme sur un autre moi-même. M. le duc de Nivernois, mon beau-père, m'en propose un; mais je me méfie de la facilité des grands dans leurs recommandations; et, si vous avez à me donner un homme dont vous soyez sûr, et qui soit tel que je le demande, n'osant pas, ajouta-t-il, prétendre à vous avoir vous-même, je le prendrai de votre main. »

« Un mois plutôt, monsieur le comte, c'eût été pour moi-même, lui dis-je, que j'aurais demandé l'honneur de vous être attaché. Le brevet du Mercure de France que le roi vient de m'accorder, est pour moi un engagement que sans légèreté je ne puis sitôt rompre; mais je m'en vais, parmi mes connaissances, voir si je puis trouver l'homme qui vous convient. »

Parmi mes connaissances, il y avait à Paris un jeune homme appelé Suard, d'un esprit fin, délié, juste et sage, d'un caractère aimable, d'un commerce doux et liant, assez imbu de belles-lettres, parlant bien, écrivant d'un style pur, aisé, naturel et du meilleur goût, discret sur-tout, et réservé avec des sentiments honnêtes. Ce fut sur lui que je jetai les yeux. Je le priai de venir me voir à Paris, où je m'étais rendu pour lui épargner le voyage. D'un côté, cette place lui parut très-avantageuse; de l'autre, il la trouvait assujettissante et pénible. On était en guerre; il

fallait suivre le comte de Gisors dans ses campagnes; et Suard, naturellement indolent, aurait bien voulu de la fortune, mais sans qu'il lui en coûtât sa liberté ni son repos. Il me demanda vingt-quatre heures pour faire ses réflexions. Le lendemain matin, il vint me dire qu'il lui était impossible d'accepter cette place; que M. Delaire, son ami, la sollicitait, et qu'il était recommandé par M. le duc de Nivernois. Delaire était connu de moi pour un homme d'esprit, pour un très-honnête homme, d'un caractère solide et sûr, et d'une grande sévérité de mœurs. « Amenez-moi votre ami, dis-je à Suard; ce sera lui que je proposerai, et la place lui est assurée. » Nous convînmes avec Delaire de dire simplement que, dans mon choix, je m'étais rencontré avec le duc de Nivernois. M. de Gisors fut charmé de cette rencontre, et Delaire fut agréé. « Je pars, lui dit le vaillant jeune homme : il peut y avoir incessamment à l'armée une affaire, je veux m'y trouver. Vous viendrez me joindre le plutôt possible. » En effet, peu de jours après son arrivée, se donna le combat de Crevelt, où, à la tête des carabiniers, il fut blessé mortellement. Delaire n'arriva que pour l'ensevelir.

Je demandai à M. de Marigny s'il croyait compatible ma place de secrétaire des bâtiments avec le privilége et le travail du Mercure. Il me répondit qu'il croyait impossible de vaquer à l'un et à l'autre. « Donnez-moi donc mon congé,

lui dis-je; car je n'ai pas la force de vous le demander. » Il me le donna, et madame Geoffrin m'offrit un logement chez elle. Je l'acceptai avec reconnaissance, en la priant de vouloir bien me permettre de lui en payer le loyer; condition à laquelle je la fis consentir.

Me voilà repoussé par ma destinée dans ce Paris, d'où j'avais eu tant de plaisir à m'éloigner; me voilà plus dépendant que jamais de ce public d'avec lequel je me croyais dégagé pour la vie. Qu'étaient donc devenues mes résolutions? Deux sœurs dans un couvent, en âge d'être mariées; la facilité de mes vieilles tantes à faire crédit à tout venant, et à ruiner leur commerce en contractant des dettes que j'étais obligé de payer tous les ans; mon avenir auquel il fallait bien penser, n'ayant mis encore en réserve que dix mille francs que j'avais employés dans le cautionnement de M. Odde; l'Académie française où je n'arriverais que par la carrière des lettres; enfin l'attrait de cette société littéraire et philosophique qui me rappelait dans son sein, furent les causes et seront les excuses de l'inconstance qui me fit renoncer au repos le plus doux, le plus délicieux, pour venir à Paris rédiger un journal, c'est-à-dire me condamner au travail de Sisyphe, ou à celui des Danaïdes.

LIVRE SIXIÈME.

Si le Mercure n'avait été qu'un simple journal littéraire, je n'aurais eu en le composant qu'une seule tâche à remplir, et qu'une seule route à suivre; mais formé d'éléments divers, et fait pour embrasser un grand nombre d'objets, il fallait que, dans tous ses rapports, il remplît sa destination; que, selon les goûts des abonnés, il tînt lieu des gazettes aux nouvellistes; qu'il rendît compte des spectacles aux gens curieux de spectacles; qu'il donnât une juste idée des productions littéraires à ceux qui, en lisant avec choix, veulent s'instruire ou s'amuser; qu'à la saine et sage partie du public qui s'intéresse aux découvertes des arts utiles, au progrès des arts salutaires, il fît part de leurs tentatives et des heureux succès de leurs inventions; qu'aux amateurs des arts agréables il annonçât les ouvrages nouveaux, et quelquefois les écrits des artistes. La partie des sciences qui tombait sous les sens, et qui pour le public pouvait être un objet de curiosité, était aussi de son domaine; mais il fallait sur-tout qu'il eût un intérêt local et de société pour ses abonnés de province, et que le bel-esprit

de telle ou de telle ville du royaume y trouvât de temps en temps son énigme, son madrigal, son épître insérée : cette partie du Mercure, la plus frivole en apparence, en était la plus lucrative.

Il eût été difficile d'imaginer un journal plus varié, plus attrayant et plus abondant en ressources. Telle fut l'idée que j'en donnai dans l'avant-propos de mon premier volume, au mois d'août 1758. « Sa forme, dis-je, le rend susceptible de tous les genres d'agrément et d'utilité ; « et les talents n'ont ni fleurs ni fruits dont le « Mercure ne se couronne. Littéraire, civil et « politique, il extrait, il recueille, il annonce, il « embrasse toutes les productions du génie et du « goût, il est comme le rendez-vous des sciences « et des arts, et le canal de leur commerce..... « C'est un champ qui peut devenir de plus en « plus fertile, et par les soins de la culture, et « par les richesses qu'on y répandra..... Il peut « être considéré comme extrait, ou comme re- « cueil : comme extrait, c'est moi qu'il regarde ; « comme recueil, son succès dépend des secours « que je recevrai. Dans la partie critique, l'homme « estimable à qui je succède, sans oser prétendre « à le remplacer, me laisse un exemple d'exacti- « tude et de sagesse, de candeur et d'honnêteté, « que je me fais une loi de suivre... Je me pro- « pose de parler aux gens de lettres le langage « de la vérité, de la décence et de l'estime, et

« mon attention à relever les beautés de leurs
« ouvrages justifiera la liberté avec laquelle j'en
« observerai les défauts. Je sais mieux que per-
« sonne, et je ne rougis pas de l'avouer, com-
« bien un jeune auteur est à plaindre, lorsque
« abandonné à l'insulte, il a assez de pudeur
« pour s'interdire une défense personnelle. Cet
« auteur, quel qu'il soit, trouvera en moi, non
« pas un vengeur passionné, mais, selon mes lu-
« mières, un appréciateur équitable. Une ironie,
« une parodie, une raillerie ne prouve rien et
« n'éclaire personne; ces traits amusent quelque-
« fois; ils sont même plus intéressants pour le
« bas peuple des lecteurs qu'une critique hon-
« nête et sensée; le ton modéré de la raison n'a
« rien de consolant pour l'envie, rien de flatteur
« pour la malignité; mais mon dessein n'est pas
« de prostituer ma plume aux envieux et aux
« méchants... A l'égard de la partie collective de
« cet ouvrage, quoique je me propose d'y con-
« tribuer autant qu'il est en moi, ne fût-ce que
« pour remplir les vides, je ne compte pour rien
« ce que je puis; tout mon espoir est dans la
« bienveillance et les secours des gens de lettres,
« et j'ose croire qu'il est fondé. Si quelques-uns
« des plus estimables n'ont pas dédaigné de confier
« au *Mercure* les amusements de leur loisir, sou-
« vent même les fruits d'une étude sérieuse, dans
« le temps que le succès de ce journal n'était qu'à
« l'avantage d'un seul homme, quels secours ne

« dois-je pas attendre du concours des talents in-
« téressés à le soutenir? Le *Mercure* n'est plus un
« fonds particulier; c'est un domaine public dont
« je ne suis que le cultivateur et l'économe. »

Ainsi s'annonça mon travail : aussi fut-il bien secondé. Le moment était favorable; une volée de jeunes poëtes commençait à essayer leurs ailes. J'encourageai ce premier essor, en publiant les brillants essais de Malfilâtre; je fis concevoir de lui des espérances qu'il aurait remplies, si une mort prématurée ne nous l'avait pas enlevé. Les justes louanges que je donnai au poëme de Jumonville ranimèrent, dans le sensible et vertueux Thomas, ce grand talent que des critiques inhumaines avaient glacé. Je présentai au public les heureuses prémices de la traduction des *Géorgiques de Virgile*, et j'osai dire que, si ce divin poëme pouvait être traduit en vers français élégants et harmonieux, il le serait par l'abbé Delille. En insérant dans le *Mercure* une héroïde de Colardeau, je fis sentir combien le style de ce jeune poëte approchait, par sa mélodie, sa purete, sa grâce et sa noblesse, de la perfection des modèles de l'art. Je parlai avantageusement des Héroïdes de La Harpe. Enfin, à-propos du succès de l'*Hypermnestre* de Lemierre, « Voilà
« donc, dis-je, trois nouveaux poëtes tragiques
« qui donnent de belles espérances : l'auteur
« d'*Iphigénie en Tauride*, par sa manière sage et
« simple de graduer l'intérêt de l'action et par

« des morceaux de véhémence dignes des plus
« grands maîtres; l'auteur d'*Astarbé*, par une
« poésie animée, par une versification pleine et
« harmonieuse, et par le dessein fier et hardi
« d'un caractère auquel il n'a manqué, pour le
« mettre en action, que des contrastes dignes de
« lui; et l'auteur d'*Hypermnestre*, par des tableaux
« de la plus grande force. C'est au public, ajou-
« tais-je, à les protéger, à les encourager, à les
« consoler des fureurs de l'envie. Les arts ont
« besoin du flambeau de la critique et de l'ai-
« guillon de la gloire. Ce n'est point au Cid
« persécuté, c'est au Cid triomphant de la per-
« sécution que Cinna dut la naissance. Les en-
« couragements n'inspirent la négligence et la
« présomption qu'aux petits esprits; pour les
« ames élevées, pour les imaginations vives, pour
« les grands talents en un mot, l'ivresse du suc-
« cès devient l'ivresse du génie. Il n'y a pour eux
« qu'un poison à craindre, c'est celui qui les re-
« froidit. »

En plaidant la cause des gens de lettres, je ne laissais pas de mêler à des louanges modérées une critique assez sévère, mais innocente, et du même ton qu'un ami aurait pris avec son ami. C'était avec cet esprit de bienveillance et d'équité que, me conciliant la faveur des jeunes gens de lettres, je les avais presque tous pour coopérateurs.

Le tribut des provinces était encore plus abon-

dant. Tout n'en était pas précieux; mais, si dans les pièces de vers, ou les morceaux de prose qui m'étaient envoyés, il n'y avait que des négligences, des incorrections, des fautes de détail, j'avais soin de les retoucher. Si même quelquefois il me venait au bout de la plume quelques bons vers, ou quelques lignes intéressantes, je les y glissais sans mot dire; et jamais les auteurs ne se sont plaints à moi de ces petites infidélités.

Dans la partie des sciences et des arts, j'avais encore bien des ressources. En médecine, dans ce temps-là, s'agitait le problème de l'inoculation. La comète prédite par Halley, et annoncée par Clairaut, fixait les yeux de l'astronomie; la physique me donnait à publier des observations curieuses : par exemple, on me sut bon gré d'avoir mis au jour les moyens de refroidir en été les liqueurs. La chimie me communiquait un nouveau remède à la morsure des vipères, et l'inestimable secret de rappeler les noyés à la vie. La chirurgie me faisait part de ses heureuses hardiesses et de ses succès merveilleux. L'histoire naturelle, sous le pinceau de Buffon, me présentait une foule de tableaux dont j'avais le choix. Vaucanson me donnait à décrire aux yeux du public ses machines ingénieuses: l'architecte Leroi et le graveur Cochin, après avoir parcouru en artistes, l'un les ruines de la Grèce, et l'autre les merveilles de l'Italie, venaient m'enrichir à

l'envi de brillantes descriptions, ou d'observations savantes, et mes extraits de leurs voyages étaient pour mes lecteurs un voyage amusant. Cochin, homme d'esprit, et dont la plume n'était guère moins pure et correcte que le burin, faisait aussi pour moi d'excellents écrits sur les arts qui étaient l'objet de ses études. Je m'en rappelle deux que les peintres et les sculpteurs n'ont sans doute pas oubliés; l'un, *sur la lumière dans l'ombre;* l'autre, *sur les difficultés de la peinture et de la sculpture, comparées l'une avec l'autre.* Ce fut sous sa dictée que je rendis compte au public de l'exposition des tableaux en 1759, l'une des plus belles que l'on eût vues, et qu'on ait vues depuis dans le salon des arts. Cet examen était le modèle d'une critique saine et douce; les défauts s'y faisaient sentir et remarquer; les beautés y étaient exaltées. Le public ne fut point trompé, et les artistes furent contents.

Dans ce même temps-là s'ouvrit pour l'éloquence une nouvelle carrière. C'était à louer de grands hommes que l'Académie française invitait les jeunes orateurs; et quelle fut ma joie d'avoir à publier que le premier qui, dans cette lice, et par un digne éloge de Maurice de Saxe, venait de remporter le prix, était l'intéressant jeune homme dont tant de fois j'avais ranimé le courage, l'auteur du poëme de Jumonville, à qui la sincérité de mes conseils plaisait au moins autant que l'équité de mes louanges, et qui, dans le

secret de l'amitié la plus intime, avait fait de moi le confident de ses pensées et le censeur de ses écrits !

Je m'étais mis en relation avec toutes les académies du royaume, tant pour les arts que pour les lettres ; et, sans compter leurs productions qu'elles voulaient bien m'envoyer, les seuls programmes de leurs prix étaient intéressants à lire, par les vues saines et profondes qu'annonçaient les questions qu'ils donnaient à résoudre, soit en morale, soit en économie politique, soit dans les arts utiles, secourables et salutaires. Je m'étonnais quelquefois moi-même de la lumineuse étendue de ces questions, qui de tous côtés nous venaient du fond des provinces ; rien, selon moi, ne marquait mieux la direction, la tendance, les progrès de l'esprit public.

Ainsi, sans cesser d'être amusant et frivole dans sa partie légère, le Mercure ne laissait pas d'acquérir, en utilité, de la consistance et du poids. De mon côté, contribuant de mon mieux à le rendre à-la-fois utile et agréable, j'y glissais souvent de ces contes où j'ai toujours tâché de mêler quelque grain d'une morale intéressante. L'apologie du théâtre, que je fis en examinant la lettre de Rousseau à d'Alembert sur les spectacles, eut tout le succès que peut avoir la vérité qui combat des sophismes, et la raison qui saisit corps à corps et serre de près l'éloquence.

Mais, comme il ne faut jamais être fier ni ou-

blieux au point d'être méconnaissant, je ne veux pas vous laisser ignorer quelle était au besoin l'une de mes ressources. À Paris, la république des lettres était divisée en plusieurs classes qui communiquaient peu ensemble. Moi, je n'en négligeais aucune; et des petits vers qui se faisaient dans les sociétés bourgeoises, tout ce qui avait de la gentillesse et du naturel m'était bon. Chez un joaillier de la place Dauphine, j'avais dîné souvent avec deux poëtes de l'ancien Opéra-Comique, dont le génie était la gaîté, et qui n'étaient jamais si bien en verve que sous la treille de la guinguette. Pour eux, l'état le plus heureux était l'ivresse; mais, avant que d'être ivres, ils avaient des moments d'inspiration qui faisaient croire à ce qu'Horace a dit du vin. L'un, dont le nom était Galet, passait pour un vaurien; je ne le vis jamais qu'à table, et je n'en parle qu'à propos de son ami Panard, qui était bon homme, et que j'aimais.

Ce vaurien, cependant, était un original assez curieux à connaître. C'était un marchand épicier de la rue des Lombards, qui, plus assidu au théâtre de la Foire qu'à sa boutique, s'était déja ruiné lorsque je le connus. Il était hydropique, et n'en buvait pas moins, et n'en était pas moins joyeux : aussi peu soucieux de la mort que soigneux de la vie, et tel qu'enfin dans la misère, dans la captivité, sur un lit de douleur, et presqu'à l'agonie, il ne cessa de faire un jeu de tout cela.

Après sa banqueroute, réfugié au *Temple*, lieu de franchise alors pour les débiteurs insolvables, comme il y recevait tous les jours des mémoires de créanciers : « Me voilà, disait-il, logé au temple des mémoires. » Quand son hydropisie fut sur le point de l'étouffer, le vicaire du Temple étant venu lui administrer l'extrême-onction : « Ah! monsieur l'abbé, lui dit-il, vous venez me graisser les bottes; cela est inutile, car je m'en vais par eau. » Le même jour il écrivit à son ami Collé; et, en lui souhaitant la bonne année par des couplets sur l'air :

Accompagné de plusieurs autres.

il terminait ainsi sa dernière gaîté :

> De ces couplets soyez content,
> Je vous en ferais bien autant
> Et plus qu'on ne compte d'apôtres;
> Mais, cher Collé, voici l'instant
> Où certain fossoyeur m'attend,
> Accompagné de plusieurs autres.

Le bon homme Panard, aussi insouciant que son ami, aussi oublieux du passé et négligent de l'avenir, avait plutôt dans son infortune la tranquillité d'un enfant que l'indifférence d'un philosophe. Le soin de se nourrir, de se loger, de se vêtir, ne le regardait point; c'était l'affaire de ses amis, et il en avait d'assez bons pour mériter cette confiance. Dans les mœurs, comme dans l'esprit, il tenait beaucoup du naturel simple et naïf de La Fontaine. Jamais l'extérieur n'annonça

moins de délicatesse; il en avait pourtant dans la pensée et dans l'expression. Plus d'une fois à table, et, comme on dit, entre deux vins, j'avais vu sortir de cette masse lourde et de cette épaisse enveloppe des couplets *impromptu* pleins de facilité, de finesse et de grâce. Lors donc qu'en rédigeant le Mercure du mois j'avais besoin de quelques jolis vers, j'allais voir mon ami Panard. « *Fouillez*, me disait-il, *dans la boîte à perruque.* » Cette boîte était en effet un vrai fouillis où étaient entassés pêle-mêle, et griffonnés sur des chiffons, les vers de ce poëte aimable. En voyant presque tous ses manuscrits tachés de vin, je lui en faisais le reproche. « *Prenez, prenez,* me disait-il, *c'est là le cachet du génie.* » Il avait pour le vin une affection si tendre, qu'il en parlait toujours comme de l'ami de son cœur; et, le verre à la main, en regardant l'objet de son culte et de ses délices, il s'en laissait émouvoir au point que les larmes lui en venaient aux yeux. Je lui en ai vu répandre pour une cause bien singulière; et ne prenez pas pour un conte ce trait qui achevera de vous peindre un buveur.

Après la mort de son ami Galet, l'ayant trouvé sur mon chemin, je voulus lui marquer la part que je prenais à son affliction : « *Ah! monsieur,* me dit-il, *elle est bien vive et bien profonde! Un ami de trente ans, avec qui je passais ma vie! A la promenade, au spectacle, au cabaret, toujours ensemble! Je l'ai perdu; je ne chanterai plus, je*

ne boirai plus avec lui. Il est mort; je suis seul au monde. Je ne sais plus que devenir. En se plaignant ainsi, le bon homme fondait en larmes, et jusque-là rien de plus naturel; mais voici ce qu'il ajouta : « *Vous savez qu'il est mort au Temple? J'y suis allé pleurer et gémir sur sa tombe. Quelle tombe! Ah! monsieur, ils me l'ont mis sous une gouttière, lui qui, depuis l'âge de raison, n'avait pas bu un verre d'eau!* »

Vous allez à-présent me voir vivre à Paris avec des gens de mœurs bien différentes, et j'aurais une belle galerie de portraits à vous peindre, si j'avais pour cela d'assez vives couleurs; mais je vais du moins essayer de vous en crayonner les traits.

J'ai dit que, du vivant de madame de Tencin, madame Geoffrin l'allait voir, et la vieille rusée pénétrait si bien le motif de ses visites, qu'elle disait à ses convives : « *Savez-vous ce que la Geoffrin vient faire ici? elle vient voir ce qu'elle pourra recueillir de mon inventaire.* » En effet, à sa mort, une partie de sa société, et ce qu'il en restait de mieux (car Fontenelle et Montesquieu ne vivaient plus) avait passé dans la société nouvelle; mais celle-ci ne se bornait pas à cette petite colonie. Assez riche pour faire de sa maison le rendez-vous des lettres et des arts, et, voyant que c'était pour elle un moyen de se donner dans sa vieillesse une amusante société, et une existence honorable, madame Geoffrin avait fondé

chez elle deux dîners, l'un (le lundi), pour les artistes; l'autre (le mercredi), pour les gens de lettres; et, une chose assez remarquable, c'est que, sans aucune teinture ni des arts, ni des lettres, cette femme qui de sa vie n'avait rien lu ni rien appris qu'à la volée, se trouvant au milieu de l'une ou de l'autre société, ne leur était point étrangère; elle y était même à son aise; mais elle avait le bon esprit de ne parler jamais que de ce qu'elle savait très-bien, et de céder, sur tout le reste, la parole à des gens instruits, toujours poliment attentive, sans même paraître ennuyée de ce qu'elle n'entendait pas; mais plus adroite encore à présider, à surveiller, à tenir sous sa main ces deux sociétés naturellement libres, à marquer des limites à cette liberté, et à l'y ramener par un mot, par un geste, comme un fil invisible, lorsqu'elle voulait s'échapper : « *Allons, voilà qui est bien,* » était communément le signal de sagesse qu'elle donnait à ses convives; et quelle que fût la vivacité d'une conversation qui passait la mesure, chez elle on pouvait dire ce que Virgile a dit des abeilles :

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

C'était un caractère singulier que le sien, et difficile à saisir et à peindre, parce qu'il était tout en demi-teintes et en nuances; bien décidé pourtant, mais sans aucun de ces traits marquants

par où le naturel se distingue et se définit. Elle était bonne, mais peu sensible; bienfaisante, mais sans aucun des charmes de la bienveillance; impatiente de secourir les malheureux, mais sans les voir, de peur d'en être émue; sûre et fidèle amie et même officieuse, mais timide, inquiète en servant ses amis, dans la crainte de compromettre ou son crédit ou son repos. Elle était simple dans ses goûts, dans ses vêtements, dans ses meubles, mais recherchée dans sa simplicité, ayant jusqu'au raffinement les délicatesses du luxe, mais rien de son éclat ni de ses vanités. Modeste dans son air, dans son maintien, dans ses manières, mais avec un fond de fierté et même un peu de vaine gloire. Rien ne la flattait plus que son commerce avec les grands. Chez eux, elle les voyait peu; elle y était mal à son aise; mais elle savait les attirer chez elle avec une coquetterie imperceptiblement flatteuse, et, dans l'air aisé, naturel, demi-respectueux et demi-familier dont ils y étaient reçus, je croyais voir un adresse extrême. Toujours libre avec eux, toujours sur la limite des bienséances, elle ne la passait jamais. Pour être bien avec le Ciel, sans être mal avec son monde, elle s'était fait une espèce de dévotion clandestine : elle allait à la messe comme on va en bonne fortune; elle avait un appartement dans un couvent de religieuses et une tribune à l'église des Capucins, mais avec autant de mystère que les femmes galantes de

ce temps-là avaient des petites maisons. Toute sorte de faste lui répugnait. Son plus grand soin était de ne faire aucun bruit. Elle désirait vivement d'avoir de la célébrité et de s'acquérir une grande considération dans le monde; mais elle la voulait tranquille. Un peu semblable à cet Anglais vaporeux qui croyait être de verre, elle évitait comme autant d'écueils tout ce qui l'aurait exposée au choc des passions humaines, et de là sa mollesse et sa timidité, sitôt qu'un bon office demandait du courage. Tel homme pour qui de bon cœur elle aurait délié sa bourse, n'était pas sûr de même que sa langue se déliât, et, sur ce point, elle se donnait des excuses ingénieuses. Par exemple, elle avait pour maxime que, lorsque dans le monde on entendait dire du mal de ses amis, il ne fallait jamais prendre vivement leur défense et tenir tête au médisant; car c'était le moyen d'irriter la vipère et d'en exalter le venin. Elle voulait qu'on ne louât ses amis que très-sobrement et par leurs qualités, non par leurs actions; car en entendant dire de quelqu'un qu'il est sincère et bienfaisant, chacun peut se dire à soi-même : et moi aussi, je suis bienfaisant et sincère. « Mais, disait-elle, si vous citez de lui un procédé louable, une action vertueuse, comme chacun ne peut pas dire en avoir fait autant, il prend cette louange pour un reproche, et il cherche à la déprimer. » Ce qu'elle estimait le plus dans un ami, c'était une prudence attentive

à ne jamais le compromettre, et, pour exemple, elle citait Bernard, l'homme en effet le plus froidement compassé dans ses actions et dans ses paroles. « Avec celui-là, disait-elle, on peut être tranquille, personne ne se plaint de lui; on n'a jamais à le défendre. » C'était un avis pour des têtes un peu vives comme la mienne, car il y en avait plus d'une dans la société; et, si quelqu'un de ceux qu'elle aimait se trouvait en péril ou dans la peine, quelle qu'en fût la cause, et qu'il eût tort ou non, son premier mouvement était de l'accuser lui-même: sur quoi, trop vivement peut-être, je pris un jour la liberté de lui dire qu'il lui fallait des amis infaillibles et qui fussent toujours heureux.

L'un de ses faibles était l'envie de se mêler des affaires de ses amis, d'être leur confidente, leur conseil et leur guide. En l'initiant dans ses secrets et en se laissant diriger et quelquefois gronder par elle, on était sûr de la toucher par son endroit le plus sensible; mais l'indocilité, même respectueuse, la refroidissait sur-le-champ, et, par un petit dépit sec, elle faisait sentir combien elle en était piquée. Il est vrai que, pour se conduire selon les règles de la prudence, on ne pouvait mieux faire que de la consulter. Le savoir-vivre était sa suprême science: sur tout le reste, elle n'avait que des notions légères et communes; mais, dans l'étude des mœurs et des usages, dans la connaissance des hommes et sur-

tout des femmes, elle était profonde et capable d'en donner de bonnes leçons. Si donc il se mêlait un peu d'amour-propre dans cette envie de conseiller et de conduire, il y entrait aussi de la bonté, du désir d'être utile, et de la sincère amitié.

A l'égard de son esprit, quoique uniquement cultivé par le commerce du monde, il était fin, juste et perçant. Un goût naturel, un sens droit lui donnait en parlant le tour et le mot convenables. Elle écrivait purement, simplement et d'un style concis et clair, mais en femme qui avait été mal élevée, et qui s'en vantait. Dans un charmant éloge qu'a fait d'elle votre oncle, vous lirez qu'un abbé italien étant venu lui offrir la dédicace d'une grammaire italienne et française : « A moi, monsieur, lui dit-elle, la dédicace d'une grammaire ! à moi qui ne sais pas seulement l'orthographe ! » C'était la pure vérité. Son vrai talent était celui de bien conter ; elle y excellait, et volontiers elle en faisait usage pour égayer la table ; mais sans apprêt, sans art et sans prétention, seulement pour donner l'exemple ; car des moyens qu'elle avait de rendre sa société agréable, elle n'en négligeait aucun.

De cette société, l'homme le plus gai, le plus animé, le plus amusant dans sa gaîté, c'était d'Alembert. Après avoir passé sa matinée à chiffrer de l'algèbre, et à résoudre des problêmes de dynamique ou d'astronomie, il sortait de chez

sa vitrière comme un écolier échappé du collége, ne demandant qu'à se réjouir; et, par le tour vif et plaisant que prenait alors cet esprit si lumineux, si profond, si solide, il faisait oublier en lui le philosophe et le savant, pour n'y plus voir que l'homme aimable. La source de cet enjouement si naturel était une ame pure, libre de passions, contente d'elle-même, et tous les jours en jouissance de quelque vérité nouvelle qui venait de récompenser et de couronner son travail; privilége exclusif des sciences exactes, et que nul autre genre d'études ne peut obtenir pleinement.

La sérénité de Mairan et son humeur douce et riante avaient les mêmes causes et le même principe. L'âge avait fait pour lui ce que la nature avait fait pour d'Alembert. Il avait tempéré tous les mouvements de son ame; et ce qu'il lui avait laissé de chaleur n'était plus qu'en vivacité dans un esprit gascon, mais rassis, juste et sage, d'un tour original, et d'un sel doux et fin. Il est vrai que le philosophe de Béziers était quelquefois soucieux de ce qui se passait à la Chine; mais, lorsqu'il en avait reçu des nouvelles par quelques lettres de son ami le père Parennin, il en était rayonnant de joie.

O mes enfants! quelles ames que celles qui ne sont inquiètes que des mouvements de l'écliptique, ou que des mœurs et des arts des Chinois! Pas un vice qui les dégrade, pas un regret qui

les flétrisse, pas une passion qui les attriste et les tourmente; elles sont libres, de cette liberté qui est la compagne de la joie, et sans laquelle il n'y eut jamais de pure et durable gaîté.

Marivaux aurait bien voulu avoir aussi cette humeur enjouée; mais il avait dans la tête une affaire qui le préoccupait sans cesse et lui donnait l'air soucieux. Comme il avait acquis par ses ouvrages la réputation d'esprit subtil et raffiné, il se croyait obligé d'avoir toujours de cet esprit-là, et il était continuellement à l'affût des idées susceptibles d'opposition ou d'analyse, pour les faire jouer ensemble ou pour les mettre à l'alambic. Il convenait que telle chose était vraie *jusqu'à un certain point ou sous certain rapport*; mais il y avait toujours quelque restriction, quelque distinction à faire, dont lui seul s'était aperçu. Ce travail d'attention était laborieux pour lui, souvent pénible pour les autres; mais il en résultait quelquefois d'heureux aperçus et de brillants traits de lumière. Cependant, à l'inquiétude de ses regards, on voyait qu'il était en peine du succès qu'il avait ou qu'il allait avoir. Il n'y eut jamais, je crois, d'amour-propre plus délicat, plus chatouilleux et plus craintif; mais comme il ménageait soigneusement celui des autres, on respectait le sien; et seulement on le plaignait de ne pouvoir pas se résoudre à être simple et naturel.

Chastellux, dont l'esprit ne s'éclaircissait jamais assez, mais qui en avait beaucoup, et en qui des

lueurs très-vives perçaient de temps en temps la légère vapeur répandue sur ses pensées, Chastellux apportait dans cette société le caractère le plus liant et la candeur la plus aimable. Soit que, se défiant de la justesse de ses idées, il cherchât à s'en assurer, soit qu'il voulût les nettoyer au creuset de la discussion, il aimait la dispute et s'y engageait volontiers, mais avec grâce et bonne foi; et sitôt que la vérité reluisait à ses yeux, que ce fût de lui-même ou de vous qu'elle vînt, il était content. Jamais homme n'a mieux employé son esprit à jouir de l'esprit des autres. Un bon mot qu'il entendait dire, un trait ingénieux, un bon conte fait à-propos le ravissait; on l'en voyait tressaillir d'aise; et, à mesure que la conversation devenait plus brillante, les yeux de Chastellux et son visage s'animaient: tout succès le flattait comme s'il eût été le sien.

L'abbé Morellet, avec plus d'ordre et de clarté, dans un très-riche magasin de connaissances de toute espèce, était, pour la conversation, une source d'idées saines, pures, profondes, qui, sans jamais tarir, ne débordait jamais. Il se montrait à nos dîners avec une ame ouverte, un esprit juste et ferme, et dans le cœur autant de droiture que dans l'esprit. L'un de ses talents, et le plus distinctif, était un tour de plaisanterie finement ironique, dont Swift avait eu seul le secret avant lui. Avec cette facilité d'être mordant, s'il avait voulu l'être, jamais homme ne le fut moins;

et, s'il se permit quelquefois la raillerie personnelle, ce ne fut qu'un fouet dans sa main pour châtier l'insolence ou pour punir la malignité.

Saint-Lambert, avec une politesse délicate, quoiqu'un peu froide, avait dans la conversation le tour d'esprit élégant et fin qu'on remarque dans ses ouvrages. Sans être naturellement gai, il s'animait de la gaîté des autres; et, dans un entretien philosophique ou littéraire, personne ne causait avec une raison plus saine ni avec un goût plus exquis. Ce goût était celui de la petite cour de Lunéville, où il avait vécu, et dont il conservait le ton.

Helvétius, préoccupé de son ambition de célébrité littéraire, nous arrivait la tête encore fumante de son travail de la matinée. Pour faire un livre distingué dans son siècle, son premier soin avait été de chercher ou quelque vérité nouvelle à mettre au jour, ou quelque pensée hardie et neuve à produire et à soutenir. Or, comme depuis deux mille ans les vérités nouvelles et fécondes sont infiniment rares, il avait pris pour thèse le paradoxe qu'il a développé dans son livre de *l'Esprit.* Soit donc qu'à force de contention il se fût persuadé à lui-même ce qu'il voulait persuader aux autres, soit qu'il en fût encore à se débattre contre ses propres doutes, et qu'il s'exerçât à les vaincre, nous nous amusions à lui voir jeter successivement sur le tapis les questions qui l'occupaient, ou les difficultés

dont il était en peine; et, après lui avoir donné quelque temps le plaisir de les entendre discuter, nous l'engagions lui-même à se laisser aller au courant de nos entretiens. Alors il s'y livrait pleinement et avec chaleur, aussi simple, aussi naturel, aussi naïvement sincère dans ce commerce familier que vous le voyez systématique et sophistique dans ses ouvrages. Rien ne ressemble moins à l'ingénuité de son caractère et de sa vie habituelle que la singularité préméditée et factice de ses écrits; et cette dissemblance se trouvera toujours entre les mœurs et les opinions de ceux qui se fatiguent à penser des choses étranges. Helvétius avait dans l'ame tout le contraire de ce qu'il a dit. Il n'y avait pas un meilleur homme : libéral, généreux sans faste, et bienfaisant parce qu'il était bon, il imagina de calomnier tous les gens de bien et lui-même, pour ne donner aux actions morales d'autre mobile que l'intérêt; mais, en faisant abstraction de ses livres, on l'aimait lui tel qu'il était; et l'on verra bientôt de quel agrément fut sa maison pour les gens de lettres.

Un homme encore plus passionné que lui pour la gloire, c'était Thomas; mais plus d'accord avec lui-même, celui-ci n'attendait ses succès que du rare talent qu'il avait d'exprimer ses sentiments et ses idées, sûr de donner à des sujets communs l'originalité d'une haute éloquence, et à des vérités connues des développements nouveaux, et

beaucoup d'ampleur et d'éclat. Il est vrai qu'absorbé dans ses méditations et sans cesse préoccupé de ce qui pouvait lui acquérir une renommée étendue, il négligeait les petits soins et le léger mérite d'être aimable en société. La gravité de son caractère était douce, mais recueillie, silencieuse; et souriant à peine à l'enjouement de la conversation, sans y contribuer jamais. Rarement même se livrait-il sur les sujets qui lui étaient analogues, à moins que ce ne fût dans une société intime et peu nombreuse; c'était là seulement qu'il était brillant de lumière, étonnant de fécondité. Pour nos dîners, il y faisait nombre, et ce n'était que par réflexion sur son mérite littéraire et sur ses qualités morales qu'il y était considéré. Thomas sacrifia toujours à la vertu, à la vérité, à la gloire, jamais aux grâces; et il a vécu dans un siècle où, sans l'influence et la faveur des grâces, il n'y avait point en littérature de brillante réputation.

A propos des grâces, parlons d'une personne qui en avait tous les dons dans l'esprit et dans le langage, et qui était la seule femme que madame Geoffrin eût admise à son dîner des gens de lettres; c'était l'amie de d'Alembert, mademoiselle Lespinasse : étonnant composé de bienséance, de raison, de sagesse, avec la tête la plus vive, l'ame la plus ardente, l'imagination la plus inflammable qui ait existé depuis Sapho. Ce feu qui circulait dans ses veines et dans ses nerfs,

et qui donnait à son esprit tant d'activité, de brillant et de charme, l'a consumée avant le temps. Je dirai dans la suite quels regrets elle nous laissa. Je ne marque ici que la place qu'elle occupait à nos dìners, où sa présence était d'un intérêt inexprimable. Continuel objet d'attention, soit qu'elle écoutât, soit qu'elle parlât elle-même (et personne ne parlait mieux), sans coquetterie, elle nous inspirait l'innocent désir de lui plaire; sans pruderie, elle faisait sentir à la liberté des propos jusqu'où elle pouvait aller sans inquiéter la pudeur, et sans effleurer la décence.

Mon dessein n'est pas de décrire tout le cercle de nos convives. Il y en avait d'oiseux et qui ne faisaient guère que jouir: gens instruits cependant, mais avares de leurs richesses, et qui, sans se donner la peine de semer, venaient recueillir. De ce nombre n'était assurément pas l'abbé Raynal; et, dans l'usage qu'il faisait de l'instruction dont il était plein, s'il donnait quelquefois dans un excès, ce n'était pas dans un excès d'économie. La robuste vigueur de sa philosophie ne s'était pas montrée; le vaste amas de ses connaissances n'était pas pleinement formé; la sagacité, la justesse, la précision, étaient encore les qualités les plus marquées de son esprit, et il y ajoutait une bonté d'ame et une aménité de mœurs qui nous le rendait cher à tous. On trouvait cependant que la facilité de son élocution et l'abondance de sa mémoire ne se tempéraient

pas assez. Son débit était rarement susceptible de dialogue; ce n'a été que dans sa vieillesse que, moins vif et moins abondant, il a connu le plaisir de causer.

Soit qu'il fût entré dans le plan de madame Geoffrin d'attirer chez elle les plus considérables des étrangers qui venaient à Paris, et de rendre par-là sa maison célèbre dans toute l'Europe; soit que ce fût la suite et l'effet naturel de l'agrément et de l'éclat que donnait à cette maison la société des gens de lettres, il n'arrivait d'aucun pays ni prince, ni ministre, ni hommes ou femmes de nom qui, en allant voir madame Geoffrin, n'eussent l'ambition d'être invités à l'un de nos dîners, et ne se fissent un grand plaisir de nous voir réunis à table. C'était singulièrement ces jours-là que madame Geoffrin déployait tous les charmes de son esprit, et nous disait, *soyons aimables.* Rarement, en effet, ces dîners manquaient d'être animés par de bons propos.

Parmi ceux de ces étrangers qui venaient faire à Paris leur résidence, où quelque long séjour, elle faisait un choix des plus instruits, des plus aimables, et ils étaient admis dans le nombre de ses convives. J'en distinguerai trois, qui, pour les agréments de l'esprit et l'abondance des lumières, ne le cédaient à aucun des Français les plus cultivés: c'étaient l'abbé Galiani, le marquis de Caraccioli, depuis ambassadeur de Naples, et le comte de Creutz, ministre de Suède.

L'abbé Galiani était, de sa personne, le plus joli petit arlequin qu'eût produit l'Italie; mais sur les épaules de cet arlequin était la tête de Machiavel. Épicurien dans sa philosophie, et avec une ame mélancolique, ayant tout vu du côté ridicule, il n'y avait rien ni en politique, ni en morale à-propos de quoi il n'eût quelque bon conte à faire; et ces contes avaient toujours la justesse de l'à-propos, et le sel d'une allusion imprévue et ingénieuse. Figurez-vous, avec cela, dans sa manière de conter et dans sa gesticulation, la gentillesse la plus naïve, et voyez quel plaisir devait nous faire le contraste du sens profond que présentait le conte avec l'air badin du conteur. Je n'exagère point en disant qu'on oubliait tout pour l'entendre quelquefois des heures entières. Mais son rôle joué, il n'était plus de rien dans la société; et, triste et muet, dans un coin, il avait l'air d'attendre impatiemment le mot du guet pour rentrer sur la scène. Il en était de ses raisonnements comme de ses contes; il fallait l'écouter. Si quelquefois on l'interrompait: « Laissez-moi donc achever, disait-il, vous aurez bientôt tout le loisir de me répondre. » Et lorsqu'après avoir décrit un long cercle d'inductions (car c'était sa manière), il concluait enfin; si l'on voulait lui répliquer, on le voyait se glisser dans la foule, et tout doucement s'échapper.

Caraccioli, au premier coup d'œil, avait, dans la physionomie, l'air épais et massif avec lequel

on peindrait la bêtise. Pour animer ses yeux et débrouiller ses traits, il fallait qu'il parlât; mais alors, et à mesure que cette intelligence vive, perçante et lumineuse, dont il était doué, se réveillait, on en voyait jaillir comme des étincelles; et la finesse, la gaîté, l'originalité de la pensée, le naturel de l'expression, la grâce du sourire, la sensibilité du regard se réunissaient pour donner un caractère aimable, ingénieux, intéressant à la laideur. Il parlait mal et péniblement notre langue; mais il était éloquent dans la sienne, et, lorsque le terme français lui manquait, il empruntait de l'italien le mot, le tour, l'image dont il avait besoin. Ainsi, à tout moment, il enrichissait son langage de mille expressions hardies et pittoresques qui nous faisaient envie. Il les accompagnait aussi de ce geste napolitain qui, dans l'abbé Galiani, animait si bien l'expression; et l'on disait de l'un, comme de l'autre, qu'ils avaient de l'esprit jusques au bout des doigts. L'un, comme l'autre, avait aussi d'excellents contes, et presque tous d'un sens fin, moral et profond. Caraccioli avait fait des hommes une étude philosophique; mais il les avait observés plus en politique et en homme d'état qu'en moraliste satirique. Il y avait vu en grand les mœurs des nations, leurs usages et leurs polices; et s'il en citait quelques traits particuliers, ce n'était qu'en exemple, et à l'appui des résultats qui formaient son opinion.

Avec des richesses inépuisables du côté du savoir, et un naturel très-aimable dans la manière de les répandre, il avait de plus à nos yeux le mérite d'être un excellent homme. Aucun de nous n'aurait pensé à faire son ami de l'abbé Galiani; chacun de nous ambitionnait l'amitié de Caraccioli, et moi qui en ai joui long-temps, je ne puis dire assez combien elle était désirable.

Mais l'un des hommes qui m'a le plus chéri, et que j'ai le plus tendrement aimé, a été le comte de Creutz. Il était aussi de la société littéraire et des dìners de madame Geoffrin; moins empressé à plaire, moins occupé du soin d'attirer l'attention, souvent pensif, plus souvent distrait, mais le plus charmant des convives, lorsque, sans distraction, il se livrait à nous. C'était à lui que la nature avait donné, par excellence, la sensibilité, la chaleur, la délicatesse du sens moral et de celui du goût, l'amour du beau dans tous les genres, et la passion du génie comme celle de la vertu; c'était à lui qu'elle avait accordé le don d'exprimer et de peindre en traits de feu tout ce qui avait frappé son imagination, ou vivement saisi son ame; jamais homme n'est né poëte, si celui-là ne l'était pas. Jeune encore, et l'esprit orné d'une instruction prodigieuse, parlant le français comme nous, et presque toutes les langues de l'Europe comme la sienne, sans compter les langues savantes, versé dans tous les genres de littérature ancienne et moderne,

parlant de chimie en chimiste, d'histoire naturelle en disciple de Linneus, et singulièrement de la Suède et de l'Espagne en curieux observateur des propriétés de ces climats et de leurs productions diverses, il était pour nous une source d'instructions embellies par la plus brillante élocution.

Je vous en dis assez pour vous faire sentir combien ce rendez-vous des gens de lettres devait avoir d'intérêt et de charmes. Quant à moi, j'y tenais mon coin, ni trop hardi, ni trop timide, gai, naturel, même un peu libre, bien voulu dans la société, chéri de ceux que j'estimais le plus et que j'aimais le plus moi-même. Pour madame Geoffrin, quoique logé chez elle, je n'étais pas l'un des premiers dans sa faveur; non qu'elle ne me sût bon gré d'égayer à mon tour, et même assez souvent, nos dîners et nos entretiens, ou par de petits contes, ou par des traits de plaisanterie que j'accommodais à son goût; mais, quant à ma conduite personnelle, je n'avais pas assez la complaisance de la consulter et de suivre les avis qu'elle me donnait; et, de son côté, elle n'était pas assez sûre de ma sagesse pour n'avoir pas à craindre de ma part quelqu'un de ces chagrins que lui donnait parfois l'imprudence de ses amis. Ainsi elle était avec moi sur un ton de bonté soucieuse et mal assurée; et moi, en réserve avec elle, je tâchais de lui être agréable; mais je ne voulais pas me laisser dominer.

Cependant elle me voyait réussir avec tout son monde; et, à son dîner du lundi, je n'étais pas moins bien accueilli qu'à son dîner des gens de lettres. Les artistes m'aimaient, parce qu'en même temps curieux et docile, je leur parlais sans cesse de ce qu'ils savaient mieux que moi. J'ai oublié de dire qu'à Versailles, au-dessous de mon logement était la salle des tableaux qui successivement allaient décorer le palais, et qui étaient presque tous de la main des grands maîtres. C'était, dans mes délassements, ma promenade du matin; j'y passais des heures entières avec le bonhomme Portail, digne gardien de ce trésor, à causer avec lui sur le génie et la manière des différentes écoles d'Italie, et sur le caractère distinctif des grands peintres. Dans les jardins, j'avais pris aussi quelques idées comparatives de la sculpture antique et de la moderne. Ces études préliminaires m'avaient mis en état de raisonner avec nos convives; et, en leur laissant l'avantage et l'amusement de m'instruire, j'avais à leurs yeux le mérite de me plaire à les écouter, et à recueillir leurs leçons. Avec eux, je me gardais bien d'étaler en littérature d'autres connaissances que celles qui intéressaient les beaux-arts. Je n'avais pas eu de peine à m'apercevoir qu'avec de l'esprit naturel, ils manquaient presque tous d'instruction et de culture. Le bon Carle-Vanloo possédait à un haut degré tout le talent qu'un peintre peut avoir sans génie; mais

l'inspiration lui manquait, et pour y suppléer il avait peu fait de ces études qui élèvent l'ame, et qui remplissent l'imagination de grands objets et de grandes pensées. Vernet, admirable dans l'art de peindre l'eau, l'air, la lumière et le jeu de ces éléments, avait tous les modèles de ces compositions très-vivement présents à la pensée; mais hors de là, quoique assez gai, c'était un homme du commun. Soufflot était un homme de sens, très-avisé dans sa conduite, habile et savant architecte; mais sa pensée était inscrite dans le cercle de son compas. Boucher avait du feu dans l'imagination, mais peu de vérité, encore moins de noblesse; il n'avait pas vu les grâces en bon lieu; il peignait Vénus et la Vierge d'après les nymphes des coulisses; et son langage se ressentait, ainsi que ses tableaux, des mœurs de ses modèles et du ton de son atelier. Lemoine, le sculpteur, était attendrissant par la modeste simplicité qui accompagnait son génie; mais, sur son art même qu'il possédait si bien, il parlait peu; et, aux louanges qu'on lui donnait, il répondait à peine : timidité touchante dans un homme dont le regard était tout esprit et tout ame. Latour avait de l'enthousiasme, et il l'employait à peindre les philosophes de ce temps-là; mais le cerveau déja brouillé de politique et de morale, dont il croyait raisonner savamment, il se trouvait humilié lorsqu'on lui parlait de peinture. Vous avez de lui, mes enfants, une es-

quisse de mon portrait; ce fut le prix de la complaisance avec laquelle je l'écoutais, réglant les destins de l'Europe. Avec les autres, je m'instruisais de ce qui concernait leur art; et par-là ces dîners d'artistes avaient pour moi leur intérêt d'agrément et d'utilité.

Parmi les amateurs qui étaient de ces dîners, il y en avait d'imbus d'assez bonnes études. Avec ceux-ci je n'étais pas en peine de varier la conversation, ni de la ranimer lorsqu'elle languissait; et ils me semblaient assez contents de ma façon de causer avec eux. Un seul ne me marquait aucune bienveillance; et dans sa froide politesse je voyais de l'éloignement; c'était le comte de Caylus.

Je ne saurais dire lequel de nous deux avait prévenu l'autre; mais à peine avais-je connu le caractère du personnage, que j'avais eu pour lui autant d'aversion qu'il en avait pour moi. Je ne me suis jamais donné le soin d'examiner en quoi j'avais pu lui déplaire; mais je savais bien, moi, ce qui me déplaisait en lui. C'était l'importance qu'il se donnait pour le mérite le plus futile et le plus mince des talents; c'était la valeur qu'il attachait à ses recherches minutieuses, et à ses babioles antiques; c'était l'espèce de domination qu'il avait usurpée sur les artistes, et dont il abusait, en favorisant les talents médiocres qui lui faisaient la cour, et en déprimant ceux qui, plus fiers de leur force, n'allaient pas briguer son appui. C'était enfin une vanité très-adroite et

très-raffinée, et un orgueil très-âpre et très-impérieux, sous les formes brutes et simples dont il savait l'envelopper. Souple et soyeux avec les gens en place de qui dépendaient les artistes, il se donnait près de ceux-là un crédit dont ceux-ci redoutaient l'influence. Il accostait les gens instruits, se faisait composer par eux des mémoires sur les breloques que les brocanteurs lui vendaient; faisait un magnifique recueil de ces fadaises, qu'il donnait pour antiques, proposait des prix sur Isis et Osiris, pour avoir l'air d'être lui-même initié dans leurs mystères, et, avec cette charlatanerie d'érudition, il se fourrait dans les académies sans savoir ni grec, ni latin. Il avait tant dit, tant fait dire par ses prôneurs, qu'en architecture il était le restaurateur *du style simple, des formes simples, du beau simple*, que les ignorants le croyaient; et, par ses relations avec les *Dilettanti*, il se faisait passer en Italie et dans toute l'Europe pour l'inspirateur des beaux-arts. J'avais donc pour lui cette espèce d'antipathie naturelle que les hommes simples et vrais ont toujours pour les charlatans.

Après avoir dîné chez madame Geoffrin avec les gens de lettres ou avec les artistes, j'étais chez elle encore le soir, d'une société plus intime; car elle m'avait fait aussi la faveur de m'admettre à ses petits soupers. La bonne chère en était succincte : c'était communément un poulet, des épinards, une omelette. La compagnie en était peu

nombreuse; c'étaient tout au plus cinq ou six de ses amis particuliers, ou un quadrille d'hommes et de femmes du plus grand monde, assortis à leur gré, et réciproquement bien aises d'être ensemble. Mais quel que fût ce petit cercle de convives, Bernard et moi nous en étions. Un seul avait exclu Bernard, et n'avait agréé que moi. Le groupe en était composé de trois femmes et d'un seul homme. Les trois femmes, assez semblables aux trois déesses du mont Ida, étaient la belle comtesse de Brionne, la belle marquise de Duras, et la jolie comtesse d'Egmont. Leur Pâris était le prince Louis de Rohan; mais je soupçonne que dans ce temps-là il donnait la pomme à Minerve; car, à mon gré, la Vénus du souper était la séduisante et piquante d'Egmont. Fille du maréchal de Richelieu, elle avait la vivacité, l'esprit, les grâces de son père; elle en avait aussi, disait-on, l'humeur volage et libertine; mais c'était là ce que ni madame Geoffrin ni moi ne faisions semblant de savoir. La jeune marquise de Duras, avec autant de modestie que madame d'Egmont avait de gentillesse, donnait assez l'idée de Junon, par sa noble sévérité, et par un caractère de beauté qui n'avait rien d'élégant ni de svelte. Pour la comtesse de Brionne, si elle n'était pas Vénus même, ce n'était pas que, dans la régularité parfaite de sa taille et de tous ses traits, elle ne réunît tout ce qu'on peut imaginer pour définir ou peindre la beauté idéale. De tous

les charmes, un seul lui manquait, sans lequel il n'y a point de Vénus au monde, et qui était le prestige de madame d'Egmont; c'était l'air de la volupté. Pour le prince de Rohan, il était jeune, leste, étourdi, bon enfant, haut par boutades en concurrence avec des dignités rivales de la sienne, mais gaîment familier avec des gens de lettres libres et simples comme moi.

Vous croyez bien qu'à ces petits soupers, mon amour-propre était en jeu avec tous les moyens que je pouvais avoir d'être amusant et d'être aimable. Les nouveaux contes que je faisais alors, et dont ces dames avaient la primeur, étaient, avant ou après le souper, une lecture amusante pour elles. On se donnait rendez-vous pour l'entendre; et, lorsque le petit souper manquait par quelque événement, c'était à dîner chez madame de Brionne que l'on se rassemblait. J'avoue que jamais succès ne m'a plus sensiblement flatté que celui qu'avaient mes lectures dans ce petit cercle, où l'esprit, le goût, la beauté, toutes les grâces étaient mes juges ou plutôt mes applaudisseurs. Il n'y avait, ni dans mes peintures, ni dans mon dialogue, pas un trait tant soit peu délicat ou fin, qui ne fût vivement senti; et le plaisir que je causais avait l'air du ravissement. Ce qui me ravissait moi-même, c'était de voir de près les plus beaux yeux du monde donner des larmes aux petites scènes touchantes, où je faisais gémir la nature ou l'amour. Mais,

malgré les ménagements d'une politesse excessive, je m'apercevais bien aussi des endroits froids ou faibles qu'on passait sous silence, et de ceux où j'avais manqué le mot, le ton de la nature, la juste nuance du vrai; et c'était là ce que je notais, pour le corriger à loisir.

D'après l'idée que je vous donne de la société de madame Geoffrin, vous jugerez sans doute qu'elle aurait dû me tenir lieu de toute autre société; mais j'avais à Paris d'anciens et bons amis, qui étaient bien aises de me revoir, et avec qui j'étais moi-même bien aise de me retrouver. Madame Harenc, madame Desfourniels, mademoiselle Clairon, et singulièrement madame d'Hérouville avaient droit au partage de mes plus doux moments. Je m'étais fait aussi quelques amis nouveaux d'une société charmante. Les intendants des Menus-Plaisirs n'étaient pas non plus négligés.

J'avais d'ailleurs bien observé que, pour valoir aux yeux de madame Geoffrin ce qu'on valait réellement, il fallait avec elle savoir tenir un certain milieu entre la négligence et l'assiduité; ne la laisser ni se plaindre de l'une, ni se lasser de l'autre; et, dans les soins qu'on lui rendait, ne manquer à rien, mais ne rien prodiguer. Les empressements la suffoquaient. De la société même la plus aimable, elle ne voulait prendre que ce qu'il lui fallait, à ses heures et à son aise. Je me ménageais donc imperceptiblement l'avantage

d'avoir des sacrifices à lui faire; et, en lui parlant de la vie que je menais dans le monde, je lui faisais entendre, sans affectation, que le temps où j'étais chez elle j'aurais pu le passer fort doucement ailleurs. C'est ainsi que, durant dix ans que j'ai été son locataire, sans lui inspirer une amitié bien tendre, je n'ai jamais perdu son estime ni ses bontés; et, jusqu'à l'accident de sa paralysie, je ne cessai jamais d'être du nombre des gens de lettres, ses convives et ses amis.

Il faut tout dire cependant; il manquait à la société de madame Geoffrin l'un des agréments dont je faisais le plus de cas, la liberté de la pensée. Avec son doux *voilà qui est bien*, elle ne laissait pas de tenir nos esprits comme à la lisière; et j'avais ailleurs des dîners où l'on était plus à son aise.

Le plus libre, ou plutôt le plus licencieux de tous, avait été celui que donnait toutes les semaines un fermier général nommé Pelletier, à huit ou dix garçons, tous amis de la joie. A ce dîner les têtes les plus folles étaient Collé et Crébillon le fils. C'était entre eux un assaut continuel d'excellente plaisanterie; et se mêlait du combat qui voulait. Le personnel n'y était jamais atteint; l'amour-propre du bel-esprit y était seul attaqué, mais il l'était sans ménagement; et il fallait s'en détacher et le sacrifier en entrant dans la lice. Collé y était brillant au-delà de toute expression; et Crébillon, son adversaire, avait

sur-tout l'adresse de l'animer en l'agaçant. Ennuyé d'être spectateur oisif, je me lançais quelquefois dans l'arène à mes périls et risques, et j'y recevais des leçons de modestie un peu sévères. Quelquefois aussi s'engageait dans la querelle un certain Monticourt, railleur adroit et fin, et ce qu'on appelait alors un persifleur de la première force; mais la vanité littéraire qu'il attaquait en se jouant, ne nous donnait sur lui aucune prise : en s'avouant lui-même dénué de talents, il se rendait invulnérable à la critique. Je le comparais à un chat, qui, couché sur le dos et les pattes en l'air, ne nous présentait que les griffes. Le reste des convives riait de nos attaques, et ce plaisir leur était permis; mais, lorsque la gaîté, cessant d'être railleuse, quittait l'arme de la critique, chacun s'y livrait à l'envi. Bernard lui seul (car il était aussi de ces dîners) se tenait toujours en réserve.

C'est une chose singulière que le contraste du caractère de Bernard avec sa réputation. Le genre de ses poésies avait bien pu dans sa jeunesse lui mériter le surnom de *Gentil*, mais il n'était rien moins que *gentil* quand je l'ai connu. Il n'avait plus avec les femmes qu'une galanterie usée; et, quand il avait dit à l'une qu'elle était fraîche comme Hébé, ou qu'elle avait le teint de Flore; à l'autre qu'elle avait le sourire des grâces, ou la taille des nymphes, il leur avait tout dit. Je l'ai vu à Choisy, à la fête des roses, qu'il

y célébrait tous les ans dans une espèce de petit temple qu'il avait décoré de toiles d'opéra, et qui, ce jour-là, était orné de tant de guirlandes de roses que nous en étions entêtés. Cette fête était un souper où les femmes se croyaient toutes les divinités du printemps. Bernard en était le grand prêtre. Assurément c'était pour lui le moment de l'inspiration, pour peu qu'il en fût susceptible : Eh bien ! là même, jamais une saillie, ni d'enjouement, ni de galanterie un peu vive, ne lui échappait; il y était froidement poli. Avec les gens de lettres, dans leur gaîté même la plus brillante, il n'était que poli encore; et dans nos entretiens sérieux et philosophiques, rien de plus stérile que lui. Il n'avait, en littérature, qu'une légère superficie; il ne savait que son Ovide. Ainsi, réduit presque au silence sur tout ce qui sortait de la sphère de ses idées, il n'avait jamais un avis, et sur aucun objet de quelque conséquence, jamais personne n'a pu dire ce que Bernard avait pensé. Il vivait, comme on dit, sur la réputation de ses poésies galantes, qu'il avait la prudence de ne pas publier. Nous en avions prévu le sort, lorsqu'elles seraient imprimées : nous savions qu'elles étaient froides, vice impardonnable, sur-tout dans un poëme de l'art d'aimer; mais telle était la bienveillance que sa réserve, sa modestie, sa politesse, nous inspiraient, qu'aucun de nous, du vivant de Bernard, ne divulgua ce fatal secret. J'en reviens au dîner

où Collé déployait un caractère si différent de celui de Bernard.

Jamais la verve de la gaîté ne fut d'une chaleur si continue et si féconde. Je ne saurais plus dire de quoi nous rions tant; mais je sais bien qu'à tous propos il nous faisait tous rire aux larmes. Tout devenait comique ou plaisant dans sa tête, sitôt qu'elle était exaltée. Il est vrai qu'il manquait assez souvent à la décence; mais, à ce dîner, on n'était pas excessivement sévère sur ce point.

Un incident assez singulier rompit cette joyeuse société. Pelletier devint amoureux d'une aventurière, qui lui fit accroire qu'elle était fille de Louis XV. Tous les dimanches elle allait à Versailles, voir, disait-elle, Mesdames, ses sœurs; et toujours elle en revenait avec quelque petit présent; c'était une bague, un étui, une montre, une boîte avec le portrait d'une de ces dames. Pelletier, qui avait de l'esprit, mais une tête faible et légère, crut tout cela, et en grand mystère il épousa cette bohémienne. Dès-lors vous pensez bien que sa maison ne nous convint plus; et lui, bientôt après, ayant reconnu son erreur, et la honteuse sottise qu'il avait faite, en devint fou, et alla mourir à Charenton.

Une liberté plus décente et plus aimable, une gaîté moins folle et assez vive encore, régnait dans les soupers de madame Filleul, où la jeune comtesse de Séran brillait dans tout l'éclat de sa

beauté naissante et de son naïf enjouement. A ces soupers, personne ne songeait à avoir de l'esprit; c'était le moindre des soucis et de l'hôtesse et des convives; et cependant il y en avait infiniment et du plus naturel et du plus délicat. Mais, avant que de m'occuper des agréments de cette société, il en est une dont l'attrait va bientôt me coûter assez cher pour ne pas échapper à mon souvenir. Écoutez, mes enfants, par quel enchaînement de circonstances fortuitement rassemblées, fut amené l'un des événements les plus notables de ma vie.

Dans la société de madame Filleul, je revoyais Cury; il était malheureux, et je l'en aimais davantage. J'ai déja dit que dans le temps de sa prospérité il m'avait témoigné beaucoup de bienveillance. Tout récemment encore il m'avait invité à passer avec lui et ses amis intimes, quelques beaux jours à Chenevière, sa maison de campagne, voisine d'Andresis, où il avait un canton de chasse. C'était là qu'à la vue d'une chaumière pittoresque, j'avais imaginé le conte de la bergère des Alpes. Heureux moment de calme et de sérénité, que devait bientôt suivre un violent orage! Là, tout le monde était chasseur, excepté moi; mais je suivais la chasse, et, dans une île de la Seine où elle se passait, assis au pied d'un saule, le crayon à la main, rêvant que j'étais sur les Alpes, je méditais mon conte, et je gardais le dîner des chasseurs. A leur retour, l'air vif et pur de la

rivière m'avait tenu lieu d'exercice, et me donnait un appétit aussi dévorant que le leur.

Le soir, une table couverte du gibier de leur chasse, et couronnée de bouteilles d'excellent vin, offrait comme un champ libre à la joie et à la licence. Ce furent là pour Cury les dernières caresses et les adieux trompeurs de l'infidèle prospérité :

Hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit.

Une petite gaîté qu'il s'était permise au théâtre de Fontainebleau, en y tournant en ridicule, dans un prologue de sa façon, les gentilshommes de la chambre, les lui avait aliénés; et, après avoir fait semblant de rire eux-mêmes de sa plaisanterie, ils s'en vengèrent en le forçant de quitter sa charge d'intendant des Menus-Plaisirs. Le plus sot de ces gentilshommes, le plus vain, le plus colérique, était le duc d'Aumont. Il s'était obstiné à la ruine de Cury; il en était la principale cause, et il en tirait vanité. Cela seul m'eût fait prendre ce petit duc en aversion; mais j'avais personnellement à m'en plaindre, et voici pourquoi.

Madame de Pompadour ayant désiré que le *Venceslas* de Rotrou fût purgé des grossièretés de mœurs et de langage qui déparaient cette tragédie, j'avais bien voulu, pour lui complaire, me charger de ce travail ingrat; et les comédiens

ayant eux-mêmes, à la lecture, approuvé mes corrections, la tragédie avait été apprise et répétée avec ces changements pour être jouée à Versailles; mais Lekain, qui me détestait (j'en ai dit ailleurs la raison [1]), ayant fait semblant d'adopter les corrections de son rôle, m'avait joué le tour perfide de rétablir, à mon insu, l'ancien rôle tel qu'il était, ce qui avait étourdi tous les autres acteurs, et fait manquer à tous moments les répliques du dialogue et tous les effets de la scène. Je m'en étais plaint hautement comme d'une noirceur et d'une insolence inouïe; et, dans les débats qu'elle avait excités parmi les comédiens, me trouvant compromis, j'allais, dans le *Mercure*, instruire le public de la conduite de Lekain, et démentir les bruits que faisait courir sa cabale, lorsque le duc d'Aumont, qui la favorisait, m'avait fait imposer silence. J'avais donc bien aussi quelque raison de ne pas l'aimer.

Cury, dans son malheur, avait conservé pour amis ses anciens camarades dans les Menus-Plaisirs. L'un d'eux, avec lequel j'étais particulièrement lié, Gagny, amateur de peinture et de musique française, et l'un des plus fidèles habitués de l'Opéra, avait pris pour maîtresse une aspirante à ce théâtre; et il voulait qu'elle débutât dans les grands rôles de Lully, à commencer par

(1) *Voyez* ce que l'auteur dit du jeu de Lekain, sans le nommer. *Éléments de Littérature*, article *Déclamation*.

celui d'Oriane. Il nous invita, Cury et moi, et quelques autres amateurs, à aller passer les fêtes de Noël à sa maison de campagne de Garges, pour y entendre la nouvelle Oriane et lui donner quelques leçons. Il faut noter que, de cette partie de plaisir, était Laferté, intendant des Menus, et la belle Rosetti, sa maîtresse. La bonne chère, le bon vin, la bonne mine d'hôte nous faisait trouver admirable la voix de mademoiselle Saint-Hilaire. Gagny croyait entendre la le Maure; et, en pointe de vin, nous étions tous de son avis.

Tout se passait le mieux du monde, lorsqu'un matin j'appris que Cury était attaqué d'un cruel accès de sa goutte. Je descendis chez lui bien vîte. Je le trouvai au coin de son feu, les deux jambes emmaillottées, mais griffonnant sur son genou, et riant de l'air d'un satyre, car il en avait tous les traits. Je voulus lui parler de son accès de goutte; il me fit signe de ne pas l'interrompre, et, d'une main crochue, il acheva d'écrire. « Vous avez bien souffert, lui dis-je alors; mais je vois que le mal s'est adouci. — Je souffre encore, me dit-il, mais je n'en ris pas moins. Vous allez rire aussi. Vous savez avec quelle rage le duc d'Aumont m'a poursuivi? Ce n'est pas trop, je crois, de m'en venger par une petite malice; et voici celle qu'en dépit de la goutte j'ai ruminée cette nuit. »

Il avait déja fait une trentaine de vers de la fameuse parodie de *Cinna;* il me les lut; et je

confesse que, les ayant trouvés très-plaisants, je l'invitai à continuer. « Laissez-moi donc travailler, me dit-il; car je suis en verve. » Je le laissai, et, lorsqu'au son de la cloche pour le dîner je descendis, je le trouvai qui, clopin clopant, était lui-même descendu affublé de fourrure, et qui, avant qu'on fût assemblé, lisait à La Ferté et à Rosetti ce qu'il m'avait lu le matin, et quelques vers encore qu'il y avait ajoutés. A cette seconde lecture, je retins aisément ces malins vers d'un bout à l'autre, aidé par les vers de Corneille, dont ils étaient la parodie, et que je savais tous par cœur. Le lendemain, Cury avança son ouvrage, et j'en fus toujours confident; si bien qu'à mon retour à Paris, j'en rapportai une cinquantaine de vers bien recueillis dans ma mémoire.

Je sais qu'en roulant dans le monde la pelote s'en est grossie; mais voilà tout ce que je crois avoir été de la main de Cury. Je dois ajouter que dans ses vers il n'y avait pas une seule injure, et j'en ai vu des plus grossières dans les copies infidèles qui s'en étaient multipliées.

Dans ces copies, on avait pris en gros l'idée de la parodie, mais les détails en étaient presque tous altérés et défigurés. Il y avait même des morceaux qui, n'étant pas calqués sur les vers de Corneille, avaient absolument échappé aux copistes. Par exemple, en contrefaisant cette manière d'opiner qui avait valu à d'Argental le nom de *Gobe-Mouche*, ils avaient bien enfilé des mots

vides de sens; mais, dans ces mots entrecoupés, il n'y avait aucune finesse, et pas un trait de ressemblance avec l'endroit de la parodie où d'Argental opinait ainsi :

> Oui, je serais d'avis... cependant il me semble
> Que l'on peut... car enfin vous devez... mais je tremble.
> Ce n'est pas qu'après tout, comme vous sentez bien,
> Je ne fusse tenté de ne ménager rien ;
> Mon froid enthousiasme est fait pour les extrêmes.
> Mais les comédiens, les poëtes eux-mêmes...
> Je ne sais que vous dire, et crois, en attendant,
> Que le plus sûr parti serait le plus prudent.
> C'est la seule raison qui fait que je balance,
> Seigneur, et vous savez combien mon excellence
> Délibère et consulte avant de décider.
> Sans doute mieux que moi Lekain peut vous guider;
> A sa subtilité je sais que rien n'échappe :
> Il a pu vous convaincre, et moi-même il me frappe.
> Toutefois je prétends qu'il est de certains cas
> Où souvent... on croit voir ce que l'on ne voit pas.
> Tel est mon sentiment, seigneur, je le hasarde.
> Jugez-nous; c'est vous seul que l'affaire regarde.

C'était là le style et le ton de la plaisanterie de Cury. Tous ceux qui l'ont connu le savent comme moi; et lorsque le duc d'Aumont disait à ses confidents :

> Et, par vos seuls avis, je serai cet hiver
> Ou directeur de troupe, ou simple duc et pair.

Lorsqu'il répondait à d'Argental, en admirant son éloquence :

Vous ne savez que dire! ah! c'est en dire assez.
Vous en dites toujours plus que vous ne pensez.

Je ne conçois pas comment ceux qui, tous les jours, entendaient Cury plaisanter, ne reconnurent pas sa finesse ironique. Dès sa jeunesse, ce tour d'esprit s'était signalé par un trait remarquable et qui était connu.

Sa mère était en liaison intime avec M. Poultier, intendant de Lyon. Un jour qu'elle dînait chez lui en grand gala, et son fils avec elle, celui-ci à côté de madame l'intendante, et sa mère à côté de M. l'intendant, M. Poultier ayant attiré les yeux des convives sur une tabatière qu'on ne lui avait pas vue encore, dit qu'elle lui venait d'une main qui lui était bien chère.

Madame, est-ce la vôtre ou celle de ma mère?

demanda le jeune Cury en s'adressant à l'intendante. L'un des convives, voulant faire preuve d'érudition, observa que ce vers était de *Rodogune*. « Non, répliqua M. Poultier, il est de l'*Étourdi*. » C'était rabattre avec bien de l'esprit une sottise et une impertinence.

Ce trait et beaucoup d'autres avaient rendu célèbre le talent de Cury pour de fines allusions. Heureusement on l'oublia.

La tête pleine de la parodie qu'il venait de me confier, j'arrivai à Paris chez madame Geoffrin, et, dès le jour suivant, j'y entendis parler de

cette pièce curieuse. On n'en citait que les deux premiers vers :

> Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
> Vous, Lekain, demeurez; vous, d'Argental, aussi.

Mais c'en fut assez pour me faire croire qu'elle courait le monde, et il m'échappa de dire en souriant : « Quoi! n'en savez-vous que cela? » Aussitôt on me presse de dire ce que j'en savais; il n'y avait là, me disait-on, que d'honnêtes gens, des gens sûrs, et madame Geoffrin répondait elle-même de la discrétion de ce petit cercle d'amis. Je cédai, je leur récitai ce que je savais de la parodie, et, le lendemain, je fus dénoncé au duc d'Aumont, et par lui au roi, comme auteur de cette satire.

J'étais tranquillement à l'Opéra, à la répétition d'*Amadis*, pour entendre notre Oriane, lorsqu'on vint me dire que tout Versailles était en feu contre moi, qu'on m'accusait d'être l'auteur d'une satire contre le duc d'Aumont, que la haute noblesse en criait vengeance, et que le duc de Choiseul était à la tête de mes ennemis.

Je revins chez moi sur-le-champ, et j'écrivis au duc d'Aumont pour l'assurer que les vers qu'on m'attribuait n'étaient pas de moi, et que, n'ayant jamais fait de satire contre personne, je n'aurais pas commencé par lui. Il eût fallu m'en tenir là; mais, tout en écrivant, je me souvins qu'à propos de *Venceslas* et des mensonges pu-

bliés contre moi, le duc d'Aumont m'avait écrit lui-même qu'il fallait mépriser ces choses-là, et qu'elles tombaient d'elles-mêmes lorsqu'on ne les relevait point. Je trouvai naturel et juste de lui renvoyer sa maxime, en quoi je fis une sottise. Aussi ma lettre fut-elle prise pour une nouvelle insulte, et le duc d'Aumont la produisit au roi comme la preuve du ressentiment qui m'avait dicté la satire. Me moquer de lui en la désavouant, n'était-ce pas m'en accuser? Ma lettre ne fit donc qu'attiser sa colère et celle de toute la cour. Je ne laissai pas de me rendre à Versailles, et en y arrivant j'écrivis au duc de Choiseul :

« Monseigneur,

« On me dit que vous prêtez l'oreille à la voix qui m'accuse et qui sollicite ma perte. Vous êtes puissant, mais vous êtes juste; je suis malheureux, mais je suis innocent. Je vous prie de m'entendre et de me juger.

« Je suis, etc. »

Le duc de Choiseul, pour réponse, écrivit au bas de ma lettre, *dans demi-heure*, et me la renvoya. Dans demi-heure je me rendis à son hôtel, et je fus introduit.

« Vous voulez que je vous entende, me dit-il, j'y consens. Qu'avez-vous à me dire? — Que je n'ai rien fait, monsieur le duc, qui mérite l'accueil sévère que je reçois de vous, qui avez l'ame

noble et sensible, et qui jamais n'avez pris plaisir à humilier les malheureux. — Mais, Marmontel, comment voulez-vous que je vous reçoive, après la satire punissable que vous venez de faire contre M. le duc d'Aumont? — Je n'ai point fait cette satire; je le lui ai écrit à lui-même. — Oui, et dans votre lettre vous lui avez fait une nouvelle insulte en lui rendant, en propres termes, le conseil qu'il vous avait donné. — Comme ce conseil était sage, je me suis cru permis de le lui rappeler; je n'y ai pas entendu malice. — Ce n'en est pas moins une impertinence, trouvez bon que je vous le dise. — Je l'ai senti après que ma lettre a été partie. — Il en est fort blessé; il a raison de l'être. — Oui, j'ai eu ce tort-là, et je me le reproche comme un oubli des convenances. Mais, monsieur le duc, cet oubli serait-il un crime à vos yeux? — Non; mais la parodie? — La parodie n'est point de moi, je vous l'assure en honnête homme. — N'est-ce pas vous qui l'avez récitée? — Oui, ce que j'en savais, dans une société où chacun dit tout ce qu'il sait; mais je n'ai pas permis qu'on l'écrivît, quoiqu'on eût bien voulu l'écrire. — Elle court cependant. — On la tient de quelque autre. — Et vous, de qui la tenez-vous? (Je gardai le silence.) Vous êtes le premier, ajouta-t-il, qu'on dise l'avoir récitée, et récitée de manière à décéler en vous l'auteur. — Quand j'ai dit ce que j'en savais, lui répondis-je, on en parlait

déja, on en citait les premiers vers. Pour la manière dont je l'ai récitée, elle prouverait aussi bien que j'ai fait le *Misantrope*, le *Tartuffe*, et *Cinna* lui-même; car je me vante, monsieur le duc, de lire tout cela comme si j'en étais l'auteur. — Mais enfin cette parodie, de qui la tenez-vous? C'est là ce qu'il faut dire. — Pardonnez-moi, monsieur le duc, c'est là ce qu'il ne faut pas dire, et ce que je ne dirai pas. — Je gage que c'est de l'auteur. — Eh bien! monsieur le duc, si c'était de l'auteur, devrais-je le nommer? — Et comment, sans cela, voulez-vous que l'on croie qu'elle n'est pas de vous? Toutes les apparences vous accusent. Vous aviez du ressentiment contre le duc d'Aumont; la cause en est connue; vous avez voulu vous venger. Vous avez fait cette satire, et la trouvant plaisante, vous l'avez récitée; voilà ce qu'on dit, voilà ce que l'on croit, voilà ce qu'on a droit de croire. Que répondez-vous à cela? — Je réponds que cette conduite serait celle d'un fou, d'un sot, d'un méchant imbécille, et que l'auteur de la parodie n'est rien de tout cela. Eh quoi! monsieur le duc, celui qui l'aurait faite aurait eu la simplicité, l'imprudence, l'étourderie de l'aller réciter lui-même, sans mystère, en société? Non; il en aurait fait, en déguisant son écriture, une douzaine de copies qu'il aurait adressées aux comédiens, aux mousquetaires, aux auteurs mécontents. Je connais comme un autre cette manière de garder

l'anonyme, et, si j'avais été coupable, je l'aurais prise pour me cacher. Veuillez donc vous dire à vous-même : Marmontel, devant dix personnes qui n'étaient pas ses amis intimes, a récité ce qu'il savait de cette parodie ; donc il n'en était pas l'auteur. Sa lettre à M. le duc d'Aumont est d'un homme qui ne craint rien; donc il se sentait fort de son innocence et croyait n'avoir rien à craindre. Ce raisonnement, monsieur le duc, est le contre-pied de celui qu'on m'oppose, et n'en est pas moins concluant. J'ai fait deux imprudences : l'une, de réciter des vers que ma mémoire avait surpris, et de les avoir dits sans l'aveu de l'auteur. — C'est donc bien à l'auteur que vous les avez entendu dire. — Oui, à l'auteur lui-même; car je ne veux point vous mentir. C'est donc à lui que j'ai manqué, et c'est là ma première faute. L'autre a été d'écrire à M. le duc d'Aumont d'un ton qui avait l'air ironique et pas assez respectueux. Ce sont là mes deux torts, j'en conviens, mais je n'en ai point d'autres. — Je le crois, me dit-il; vous me parlez en honnête homme. Cependant vous allez être envoyé à la Bastille. Voyez M. de Saint-Florentin; il en a reçu l'ordre du roi. — J'y vais, lui dis-je; mais puis-je me flatter que vous ne serez plus au nombre de mes ennemis? » Il me le promit de bonne grâce, et je me rendis chez le ministre, qui devait m'expédier ma lettre de cachet.

Celui-ci me voulait du bien. Sans peine il me

crut innocent. « Mais que voulez-vous? me dit-il; M. le duc d'Aumont vous accuse, et veut que vous soyez puni. C'est une satisfaction qu'il demande pour récompense de ses services et des services de ses ancêtres. Le roi a bien voulu la lui accorder. Allez vous-en trouver M. de Sartines; je lui adresse l'ordre du roi; vous lui direz que c'est de ma part que vous venez le recevoir. » Je lui demandai si, auparavant, je pouvais me donner le temps de dîner à Paris; il me le permit.

J'étais invité à dîner ce jour-là chez mon voisin M. de Vaudesir, homme d'esprit et homme sage, qui, sous une épaisse enveloppe, ne laissait pas de réunir une littérature exquise, beaucoup de politesse et d'amabilité. Hélas! son fils unique était ce malheureux Saint-James, qui, après avoir dissipé follement une grande fortune qu'il lui avait laissée, est allé mourir insolvable à cette Bastille où l'on m'envoyait.

Après dîner, je confiai mon aventure à Vaudesir, qui me fit de tendres adieux. De-là, je me rendis chez M. de Sartines, que je ne trouvai point chez lui; il dînait ce jour-là en ville, et ne devait rentrer qu'à six heures. Il en était cinq; j'employai l'intervalle à aller prévenir et rassurer sur mon infortune ma bonne amie madame Harenc. A six heures, je retournai chez le lieutenant de police. Il n'était pas instruit de mon affaire, ou il feignit de ne pas l'être. Je la lui racontai; il en parut fâché. « Lorsque nous dînâmes

ensemble, me dit-il, chez M. le baron d'Holbach, qui aurait prévu que la première fois que je vous reverrais, ce serait pour vous envoyer à la Bastille? Mais je n'en ai pas reçu l'ordre. Voyons si en mon absence il est arrivé dans mes bureaux. » Il fit appeler ses commis; et ceux-ci n'ayant entendu parler de rien : « Allez vous-en coucher chez vous, me dit-il, et revenez demain sur les dix heures; cela sera tout aussi bon. »

J'avais besoin de cette soirée pour arranger le *Mercure* du mois. J'envoyai donc prier à souper deux de mes amis; et en les attendant je passai chez madame Geoffrin pour lui annoncer ma disgrâce. Elle en savait déja quelque chose, car je la trouvai froide et triste; mais, quoique mon malheur eût pris sa source dans sa société, et qu'elle-même en fût la cause involontaire, je ne touchai point cet article; et je crois qu'elle m'en sut bon gré.

Les deux amis que j'attendais étaient Suard et Coste; celui-ci jeune Toulousain, avec lequel j'avais été en société dans sa ville; l'autre, sur qui je comptais pour la vie, était l'ami de cœur que je m'étais choisi. Il voulait bien m'entretenir dans cette douce illusion, en m'offrant librement lui-même les occasions de lui être utile. Il m'aurait offensé, s'il eût paru douter du plein droit qu'il avait de disposer de moi. Le désir de les occuper utilement pour eux-mêmes m'avait fait entreprendre une collection des morceaux les plus

curieux des anciens *Mercures*. Ils en faisaient le choix en se jouant; et les mille écus, net, que produisait cette partie de mon domaine, se partageaient entre eux.

Nous passâmes ensemble une partie de la nuit à tout disposer pour l'impression du *Mercure* prochain ; et, après avoir dormi quelques heures, je me levai, fis mes paquets, et me rendis chez M. de Sartines, où je trouvai l'exempt qui allait m'accompagner. M. de Sartines voulait qu'il se rendît à la Bastille dans une autre voiture que la mienne. Ce fut moi qui me refusai à cette offre obligeante; et, dans le même fiacre, mon introducteur et moi, nous arrivâmes à la Bastille. J'y fus reçu dans la salle du conseil par le gouverneur et son état-major; et là, je commençai à m'apercevoir que j'étais bien recommandé. Ce gouverneur, M. Abadie, après avoir lu les lettres que l'exempt lui avait remises, me demanda si je voulais qu'on me laissât mon domestique, à condition cependant que nous serions dans une même chambre, et qu'il ne sortirait de prison qu'avec moi. Ce domestique était Bury. Je le consultai là-dessus; il me répondit qu'il ne voulait pas me quitter. On visita légèrement mes paquets et mes livres; et l'on me fit monter dans une vaste chambre, où il y avait pour meubles deux lits, deux tables, un bas d'armoire, et trois chaises de paille. Il faisait froid; mais un geolier nous fit bon feu, et m'apporta du bois en abondance.

En même temps on me donna des plumes, de l'encre et du papier, à condition de rendre compte de l'emploi et du nombre de feuilles que l'on m'aurait remises.

Tandis que j'arrangeais ma table pour me mettre à écrire, le geolier revint me demander si je trouvais mon lit assez bon. Après l'avoir examiné, je répondis que les matelats en étaient mauvais et les couvertures malpropres. Dans la minute tout cela fut changé. On me fit demander aussi quelle était l'heure de mon dîner. Je répondis, l'heure de tout le monde. La Bastille avait une bibliothèque; le gouverneur m'en envoya le catalogue, en me donnant le choix des livres qui la composaient. Je le remerciai pour mon compte; mais mon domestique demanda pour lui les romans de Prévost, et on les lui apporta.

De mon côté, j'avais assez de quoi me sauver de l'ennui. Impatienté depuis long-temps du mépris que les gens de lettres témoignaient pour le poëme de Lucain, qu'ils n'avaient pas lu et qu'ils ne connaissaient que par la version barbare et ampoulée de Brebeuf, j'avais résolu de le traduire plus décemment et plus fidèlement en prose, et ce travail qui m'appliquerait sans fatiguer ma tète, se trouvait le plus convenable au loisir solitaire de ma prison. J'avais donc apporté avec moi la Pharsale; et, pour l'entendre mieux, j'avais eu soin d'y joindre les Commentaires de César.

Me voilà donc au coin d'un bon feu, méditant la querelle de César et de Pompée, et oubliant la mienne avec le duc d'Aumont. Voilà de son côté Bury, aussi philosophe que moi, s'amusant à faire nos lits, placés dans les deux angles opposés de ma chambre, éclairée dans ce moment par un beau jour d'hiver, nonobstant les barreaux de deux fortes grilles de fer qui me laissaient la vue du faubourg Saint-Antoine.

Deux heures après, les verroux des deux portes qui m'enfermaient me tirent par leur bruit de ma profonde rêverie; et deux geoliers chargés d'un dîner que je crois le mien viennent le servir en silence. L'un dépose devant le feu trois petits plats couverts d'assiettes de faïence commune; l'autre déploie, sur celle des deux tables qui était vacante, un linge un peu grossier, mais blanc. Je lui vois mettre sur cette table un couvert assez propre, cuiller et fourchette d'étain, du bon pain de ménage et une bouteille de vin. Leur service fait, les geoliers se retirent, et les deux portes se referment avec le même bruit des serrures et des verroux.

Alors Bury m'invite à me mettre à table, et il me sert la soupe. C'était un vendredi. Cette soupe en maigre était une purée de fèves blanches, au beurre le plus frais, et un plat de ces mêmes fèves fut le premier que Bury me servit. Je trouvai tout cela très-bon. Le plat de morue qu'il m'apporta pour le second service était meilleur

encore. La petite pointe d'ail l'assaisonnait, avec une finesse de saveur et d'odeur qui aurait flatté le goût du plus friand gascon. Le vin n'était pas excellent, mais il était passable; point de dessert: il fallait bien être privé de quelque chose. Au surplus, je trouvai qu'on dînait fort bien en prison.

Comme je me levais de table, et que Bury allait s'y mettre (car il y avait encore à dîner pour lui dans ce qui restait), voilà mes deux geoliers qui rentrent avec des pyramides de nouveaux plats dans les mains. A l'appareil de ce service en beau linge, en belle faïence, cuiller et fourchette d'argent, nous reconnûmes notre méprise; mais nous ne fîmes semblant de rien, et lorsque nos geoliers, ayant déposé tout cela, se furent retirés, « Monsieur, me dit Bury, vous venez de manger mon dîner; vous trouverez bon qu'à mon tour, je mange le vôtre. — Cela est juste, lui répondis-je; et les murs de ma chambre furent, je crois, bien étonnés d'entendre rire. »

Ce dîner était gras; en voici le détail: Un excellent potage, une tranche de bœuf succulent, une cuisse de chapon bouilli ruisselant de graisse et fondant, un petit plat d'artichauts frits en marinade, un d'épinards, une très-belle poire de crésanne, du raisin frais, une bouteille de vin vieux de Bourgogne, et du meilleur café de Moka; ce fut le dîner de Bury, à l'exception du café et du fruit qu'il voulut bien me réserver.

L'après-dîner, le gouverneur vint me voir, et me demanda si je me trouvais bien nourri, m'assurant que je le serais de sa table, qu'il aurait soin lui-même de couper mes morceaux, et que personne que lui n'y toucherait. Il me proposa un poulet pour mon souper; je lui rendis grâce, et lui dis qu'un reste de fruit de mon dîner me suffirait. On vient de voir quel fut mon ordinaire à la Bastille, et l'on peut en induire avec quelle douceur, ou plutôt quelle répugnance l'on se prêtait à servir contre moi la colère du duc d'Aumont.

Tous les jours j'avais la visite du gouverneur. Comme il avait quelque teinture de belles-lettres et même de latin, il se plaisait à suivre mon travail; il en jouissait; mais bientôt se dérobant lui-même à ces petites dissipations : « Adieu, me disait-il, je m'en vais consoler des gens plus malheureux que vous. » Les égards qu'il avait pour moi pouvaient bien n'être pas une preuve de son humanité; mais j'en avais, d'ailleurs, un bien fidèle témoignage. L'un des geoliers s'était pris d'amitié pour mon domestique, et bientôt il s'était familiarisé avec moi. Un jour donc que je lui parlais du naturel sensible et compâtissant de M. Abadie, « Ah! me dit-il, c'est le meilleur des hommes; il n'a pris cette place qui lui est si pénible, que pour adoucir le sort des prisonniers. Il a succédé à un homme dur et avare qui les traitait bien mal; aussi quand il mourut, et que celui-ci prit

sa place, ce changement se fit sentir jusque dans les cachots; vous auriez dit (expression bien étrange dans la bouche d'un geolier), vous auriez dit qu'un rayon de soleil avait pénétré dans ces cachots. Des gens auxquels il nous est défendu de dire ce qui se passe au-dehors, nous demandaient : Qu'est-il donc arrivé? Enfin, monsieur, vous voyez comment est nourri votre domestique, nos prisonniers le sont presque tous aussi-bien; et les soulagements qu'il dépend de lui de leur donner, le soulagent lui-même, car il souffre à les voir souffrir. »

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce geolier lui-même était aussi un bon homme dans son état; et je me gardai bien de le dégoûter de cet état, où la compassion est si précieuse et si rare.

La manière dont on me traitait à la Bastille me faisait bien penser que je n'y serais pas longtemps; et mon travail, entremêlé de lectures intéressantes (car j'avais avec moi Montaigne, Horace et la Bruyère), me laissait peu de moments d'ennui. Une seule chose me plongeait quelquefois dans la mélancolie : les murs de ma chambre étaient couverts d'inscriptions qui toutes portaient le caractère des réflexions tristes et sombres dont, avant moi, des malheureux avaient été sans doute obsédés dans cette prison. Je croyais les y voir encore errants et gémissants, et leurs ombres m'environnaient.

Mais un objet qui m'était personnel vint plus cruellement tourmenter ma pensée. En parlant

de la société de madame Harenc, je n'ai pas fait mention d'un brave homme appelé Durant, qui avait de l'amitié pour moi, mais qui, d'ailleurs, n'était remarquable que par une grande simplicité de mœurs.

Or, un matin, le neuvième jour de ma captivité, le major de la Bastille entra chez moi, et, d'un air grave et froid, sans aucun préambule, il me demanda si un nommé Durant était connu de moi. Je répondis que je connaissais un homme de ce nom. Alors, s'asseyant pour écrire, il continue son interrogatoire. L'âge, la taille, la figure de ce nommé Durant, son état, sa demeure, depuis quel temps je l'avais connu, dans quelle maison, rien ne fut oublié; et, à chacune de mes réponses, le major écrivait avec un visage de marbre. Enfin, m'ayant fait la lecture de mon interrogatoire, il me présente la plume pour le signer. Je le signe, et il se retire.

A peine est-il sorti, tous les peut-être les plus sinistres s'emparent de mon imagination. Qu'aura-t-il donc fait ce bon Durant? Il va tous les matins au café, il y aura pris ma défense; il y aura parlé avec trop de chaleur contre le duc d'Aumont; il se sera répandu en murmures contre une autorité partiale, injuste, oppressive, qui accable l'homme innocent et faible pour complaire à l'homme puissant. Sur l'imprudence de ces propos, on l'aura lui-même arrêté; et à cause de moi, et pour l'amour de moi, il va gémir dans

une prison plus rigoureuse que la mienne. Faible comme il l'est, bien moins jeune, et bien plus timide que moi, le chagrin va le prendre, il y succombera; je serai cause de sa mort. Et la pauvre madame Harenc, et tous nos bons amis, dans quel état ils doivent être! ô Dieu! que de malheurs mon imprudence aura causés! C'est ainsi que, dans la pensée d'un homme captif, isolé, solitaire, dans les liens du pouvoir absolu, la réflexion grossit tous les mauvais présages, et lui environne l'ame de noirs pressentiments. Dès ce moment, je ne dormis plus d'un bon sommeil. Tous ces mets que le gouverneur me réservait avec tant de soin furent trempés d'amertume. Je sentais, dans le foie, comme une meurtrissure; et, si ma détention à la Bastille avait duré huit jours encore, elle aurait été mon tombeau.

Dans cette situation, je reçus une lettre que M. de Sartines me faisait parvenir. Elle était de Mademoiselle S**, jeune personne intéressante et belle, avec qui j'étais sur le point de m'unir avant ma disgrâce. Dans cette lettre elle me témoignait, de la manière la plus touchante, la part sincère et tendre qu'elle prenait à mon malheur, en m'assurant qu'il n'étonnait point son courage, et que, loin d'affaiblir ses sentiments pour moi, il les rendait plus vifs et plus constants.

Je répondis d'abord par l'expression de toute ma sensibilité pour une amitié si généreuse; mais j'ajoutai que la grande leçon que je recevais du

malheur était de ne jamais associer personne aux dangers imprévus et aux révolutions soudaines auxquelles m'exposait la périlleuse condition d'homme de lettres; que, si dans ma situation je me sentais quelque courage, j'en étais redevable à mon isolement; que ma tête serait déja perdue si, hors de ma prison, j'avais laissé une femme et des enfants dans la douleur; et qu'au moins de ce côté-là, qui serait pour moi le plus sensible, je ne voulais jamais donner prise à l'adversité.

Mademoiselle S** fut plus piquée qu'affligée de ma réponse; et, peu de temps après, elle s'en consola en épousant M. S**.

Enfin, le onzième jour de ma détention, la nuit tombante, le gouverneur vint m'annoncer que la liberté m'était rendue; et le même exempt qui m'avait amené me remena chez M. de Sartines. Ce magistrat me témoigna quelque joie de me revoir, mais une joie mêlée de tristesse. « Monsieur, lui dis-je, dans vos bontés, dont je suis bien reconnaissant, je ne sais quoi m'afflige encore; en me félicitant, vous avez l'air de me plaindre. Auriez-vous quelque autre malheur à m'annoncer (je pensais à Durant)? — Hélas! oui, me dit-il; et ne vous en doutez-vous pas! le roi vous ôte le *Mercure.* » Ces mots me soulagèrent; et, d'un signe de tête exprimant ma résignation, je répondis : « Tant pis pour le *Mercure.* — Le mal, ajouta-t-il, n'est peut-être pas sans remède. M. de

Saint-Florentin est à Paris ; il s'intéresse à vous; allez le voir demain matin. »

En quittant M. de Sartines, je courus chez madame Harenc, impatient de voir Durant. Je l'y trouvai; et, au milieu des acclamations de joie de toute la société, je ne vis que lui. « Ah! vous voilà, lui dis-je en lui sautant au cou, que je suis soulagé! » Ce transport, à la vue d'un homme pour qui je n'avais jamais eu de sentiment passionné, étonna tout le monde. On crut que la Bastille m'avait troublé la tête. « Ah mon ami, me dit madame Harenc en m'embrassant, vous voilà libre! que j'en suis aise! Et le *Mercure?*—Le *Mercure* est perdu, lui dis-je. Mais, madame, permettez-moi de m'occuper de ce malheureux homme. Qu'a-t-il donc fait pour me causer tant de chagrin? » Je racontai l'histoire du major. Il se trouva que Durant était allé solliciter auprès de M. de Sartines la permission de me voir, et qu'il s'était dit mon ami. M. de Sartines m'avait fait demander ce que c'était que ce Durant; et, de cette question toute simple, le major avait fait un interrogatoire. Éclairci et tranquille sur ce point-là, j'employai mon courage à relever les espérances de mes amis; et, après avoir reçu d'eux mille marques sensibles du plus tendre intérêt, j'allai voir madame Geoffrin.

« Eh bien! vous voilà, me dit-elle; Dieu soit loué! le roi vous ôte le *Mercure;* M. le duc d'Aumont est bien content; cela vous apprendra à écrire des lettres. — Et à dire des vers », ajoutai-

je en souriant. Elle me demanda si je n'allais pas faire encore quelque folie. « Non, madame; mais je vais tâcher de remédier à celles que j'ai faites. » Comme elle était réellement affligée de mon malheur, il fallut, pour se soulager, qu'elle m'en fît une querelle : pourquoi avais-je fait ces vers? « Je ne les ai pas faits, lui dis-je. — Pourquoi donc les avez-vous dits? — Parce que vous l'avez voulu. — Et savais-je, moi, que ce fût une satire aussi piquante? Vous qui la connaissiez, fallait-il vous vanter de la savoir? Quelle imprudence! Et puis vos bons amis de Presle et Vaudesir vont publiant qu'on vous envoie à la Bastille sur votre parole avec toutes sortes d'égards et de ménagements! — Eh quoi! madame, fallait-il laisser croire qu'on m'y traînait en criminel? — Il fallait se taire, et ne pas narguer ces gens-là. Le maréchal de Richelieu a bien su dire qu'on l'avait deux fois mené à la Bastille comme un coupable, et qu'il était bien singulier qu'on vous eût traité mieux que lui. — Voilà, madame, un digne objet d'envie pour le maréchal de Richelieu. — Eh! oui, monsieur, ils sont blessés que l'on ménage celui qui les offense, et ils emploient tout leur crédit à se venger de lui; cela est naturel. Ne voulez-vous pas qu'ils se laissent manger la laine sur le dos! — Quels moutons! » m'écriai-je d'un air un peu moqueur; mais bientôt m'apercevant que mes répliques l'animaient, je pris le parti du silence. Enfin, lorsqu'elle m'eut

bien tout dit ce qu'elle avait sur le cœur, je me levai d'un air modeste, et lui souhaitai le bonsoir.

Le lendemain matin, je m'éveillais à peine, lorsque Bury, en entrant dans ma chambre, m'annonça madame Geoffrin. « Eh bien! mon voisin, me demanda-t-elle, comment avez-vous passé la nuit? — Fort bien, madame; ni le bruit des verroux, ni le *Qui vive* des rondes n'a interrompu mon sommeil. — Et moi, dit-elle, je n'ai pas fermé l'œil. — Pourquoi donc, madame? — Ah! pourquoi? ne le savez-vous pas? J'ai été injuste et cruelle. Je vous ai, hier au soir, accablé de reproches. Voilà comme on est : dès qu'un homme est dans le malheur, on l'accable, on lui fait des crimes de tout (et elle se mit à pleurer). — Eh! bon Dieu! madame, lui dis-je, pensez-vous encore à cela? Pour moi, je l'avais oublié. Si je m'en ressouviens, ce ne sera jamais que comme d'une marque de vos bontés pour moi. Chacun a sa façon d'aimer : la vôtre est de gronder vos amis du mal qu'ils se sont fait, comme une mère gronde son enfant lorsqu'il est tombé. » Ces mots la consolèrent. Elle me demanda ce que j'allais faire. « Je vais suivre, lui dis-je, le conseil que m'a donné M. de Sartines, voir M. de Saint-Florentin, et de là me rendre à Versailles, et aborder, s'il est possible, madame de Pompadour et M. le duc de Choiseul. Mais je suis de sang-froid, je possède ma tête; je me conduirai

bien, n'en ayez point d'inquiétude. » Tel fut cet entretien, qui fait, je crois, autant d'honneur au caractère de madame Geoffrin qu'aucune des bonnes actions de sa vie.

M. de Saint-Florentin me parut touché de mon sort. Il avait fait pour moi tout ce que sa faiblesse et sa timidité lui avaient permis de faire; mais, ni madame de Pompadour, ni M. de Choiseul, ne l'avaient secondé. Sans s'expliquer, il approuva que je les visse l'un et l'autre, et je me rendis à Versailles.

Madame de Pompadour, chez qui je me présentai d'abord, me fit dire par Quesnai que, dans la circonstance présente, elle ne pouvait pas me voir. Je n'en fus point surpris; je n'avais aucun droit de prétendre qu'elle se fît pour moi des ennemis puissants.

Le duc de Choiseul me reçut, mais pour m'accabler de reproches. « C'est bien à regret, me dit-il, que je vous revois malheureux; mais vous avez bien fait tout ce qu'il fallait pour l'être, et vos torts se sont tellement aggravés par votre imprudence, que les personnes qui vous voulaient le plus de bien ont été obligées de vous abandonner. — Qu'ai-je donc fait, monsieur le duc? qu'ai-je pu faire entre quatre murailles qui m'ait donné un tort de plus que ceux dont je me suis accusé devant vous? — D'abord, reprit-il, le jour même que vous deviez vous rendre à la Bastille, vous êtes allé à l'Opéra vous vanter,

d'un air insultant, que votre envoi à la Bastille n'était qu'une dérision et qu'une vaine complaisance qu'on avait pour un duc et pair, contre lequel vous n'aviez cessé de déclamer dans les foyers de la comédie, contre lequel vous avez écrit à l'armée les lettres les plus injurieuses, contre lequel enfin vous avez fait, non pas seul, mais en société, la parodie de *Cinna*, dans un souper, chez mademoiselle Clairon, avec le comte de Valbelle, l'abbé Galiani, et autres joyeux convives : voilà ce que vous ne m'avez pas dit, et dont on est bien assuré. »

Pendant qu'il me parlait, je me recueillais en moi-même, et lorsqu'il eut fini, je pris la parole à mon tour. « Monsieur le duc, lui dis-je, vos bontés me sont chères; votre estime m'est encore plus précieuse que vos bontés, et je consens à perdre et vos bontés et votre estime, si, dans tous ces rapports qu'on vous a faits, il y a un mot de vrai. — Comment, s'écria-t-il avec un haut le corps, dans ce que je viens de vous dire pas un mot de vrai! — Pas un mot, et je vous prie de permettre que, sur votre bureau, je signe article par article tout ce que je vais y répondre.

« Le jour que je devais aller à la Bastille, je n'eus certainement aucune envie d'aller à l'Opéra. » Et après lui avoir rendu compte de l'emploi de mon temps depuis que je l'avais quitté : « Envoyez savoir, ajoutai-je, de M. de Sartines et de madame Harenc, le temps que j'ai passé

chez eux : ce sont précisément les heures du spectacle.

« Quant aux foyers de la comédie, le hasard fait que, depuis six mois, je n'y ai pas mis les pieds. La dernière fois qu'on m'y a vu (et j'en ai l'époque présente), c'est au début de Duranci, et, auparavant même, je défie que l'on me cite aucun mauvais propos de moi contre le duc d'Aumont.

« Par un hasard non moins heureux, se trouve, monsieur le duc, que, depuis l'ouverture de la campagne, je n'ai pas écrit à l'armée; et, si on me fait voir une lettre, un billet qu'on y ait reçu de moi, je veux être déshonoré.

« A l'égard de la parodie, il est de toute fausseté qu'elle ait été faite aux soupers ni dans la société de mademoiselle Clairon. J'atteste même que chez elle jamais je n'ai entendu dire un seul vers de cette parodie; et, si depuis qu'elle est connue on y en a parlé, comme il est très-possible, ce n'a pas été devant moi.

« Voilà, monsieur le duc, quatre assertions que je vais écrire et signer sur votre bureau, si vous voulez bien me le permettre; et soyez bien sûr qu'ame qui vive ne vous prouvera le contraire, ni n'osera me le soutenir en face et devant vous. »

Vous pensez bien qu'en m'écoutant la vivacité du duc de Choiseul s'était un peu modérée. « Marmontel, me dit-il, je vois qu'on m'en a imposé.

Vous me parlez d'un ton à ne me laisser aucun doute sur votre bonne foi, et il n'y a que la vérité qui ose tenir ce langage; mais il faut me mettre moi-même en état d'affirmer que la parodie n'est point de vous. Dites-moi quel en est l'auteur, et le *Mercure* vous est rendu. — Le *Mercure*, monsieur le duc, ne me sera point rendu à ce prix. — Pourquoi donc? — Parce que je préfère votre estime à quinze mille livres de rente. — Ma foi, dit-il, puisque l'auteur n'a pas l'honnêteté de se faire connaître, je ne sais pas pourquoi vous le ménageriez. — Pourquoi, monsieur le duc? parce qu'après avoir abusé imprudemment de sa confiance, le comble de la honte serait de la trahir. J'ai été indiscret, mais je ne serai point perfide. Il ne m'a pas fait confidence de ses vers pour les publier. C'est un larcin que lui a fait ma mémoire, et, si ce larcin est punissable, c'est à moi d'en être puni : me préserve le Ciel qu'il se nomme ou qu'il soit connu! ce serait bien alors que je serais coupable! J'aurais fait son malheur, j'en mourrais de chagrin. Mais à-présent, quel est mon crime? D'avoir fait ce que, dans le monde, chacun fait sans mystère; et vous-même, monsieur le duc, permettez-moi de vous demander si, dans la société, vous n'avez jamais dit l'épigramme, les vers plaisants ou les couplets malins que vous aviez entendu dire? Qui jamais avant moi a été puni pour cela? Les *Philippiques*, vous le savez, étaient un ouvrage

infernal. Le régent, la seconde personne du royaume, y était calomnié d'une manière atroce, et cet ouvrage infâme courait de bouche en bouche, on le dictait, on l'écrivait; il y en avait mille copies; et cependant quel autre que l'auteur en a été puni? J'ai su des vers, je les ai récités, je ne les ai laissé copier à personne, et tout le crime de ces vers est de tourner en ridicule la vanité du duc d'Aumont. Tel est l'état de la cause en deux mots. S'il s'agissait d'un complot parricide, d'un attentat, on aurait droit à me contraindre d'en dénoncer l'auteur; mais, pour une plaisanterie, en vérité, ce n'est pas la peine de me charger du rôle infâme de délateur, et il irait non-seulement de ma fortune, mais de ma vie, que je dirais comme Nicomède :

> Le maître qui prit soin de former ma jeunesse,
> Ne m'a jamais appris à faire une bassesse. »

Je m'aperçus que le duc de Choiseul trouvait du ridicule dans mon petit orgueil; et, pour me le faire sentir, il me demanda, en souriant, quel avait été mon Annibal? « Mon Annibal, lui répondis-je, monsieur le duc, c'est le malheur, qui depuis long-temps m'éprouve et m'apprend à souffrir. »

« Et voilà, reprit-il, ce que j'appelle un honnête homme. » Alors, le voyant ébranlé : « C'est cet honnête homme, lui dis-je, que l'on ruine et que l'on accable pour complaire à M. le duc

d'Aumont, sans autre motif que sa plainte, sans autre preuve que sa parole. Quelle effroyable tyrannie! » Ici le duc de Choiseul m'arrêta. « Marmontel, me dit-il, le brevet du *Mercure* était une grâce du roi; il la retire quand il lui plaît; il n'y a point là de tyrannie. — Monsieur le duc, lui répliquai-je, du roi à moi, le brevet du *Mercure* est une grâce; mais de M. le duc d'Aumont à moi, le *Mercure* est mon bien; et, par une accusation fausse, il n'a pas droit de me l'ôter..... Mais, non, ce n'est pas moi qu'il dépouille, ce n'est pas moi que l'on immole à sa vengeance. On égorge, pour l'assouvir, de plus innocentes victimes. Sachez, monsieur le duc, qu'à l'âge de seize ans, ayant perdu mon père, et me voyant environné d'orphelins comme moi, et d'une pauvre et nombreuse famille, je leur promis à tous de leur servir de père. J'en pris à témoin le Ciel et la nature; et, dès-lors jusqu'à ce moment, j'ai fait ce que j'avais promis. Je vis de peu; je sais réduire et mes besoins et ma dépense; mais cette foule de malheureux qui subsistaient du fruit de mon travail; mais deux sœurs que j'allais établir et doter; mais des femmes dont la vieillesse avait besoin d'un peu d'aisance; mais la sœur de ma mère, veuve, pauvre et chargée d'enfants, que vont-ils devenir? Je les avais flattés de l'espérance du bien-être; ils ressentaient déja l'influence de ma fortune; le bienfait qui en était la source ne devait plus tarir pour eux; et tout-à-coup ils vont

apprendre..... Ah! c'est là que le duc d'Aumont doit aller savourer les fruits de sa vengeance; c'est là qu'il entendra des cris et qu'il verra couler des larmes. Qu'il aille y compter ses victimes et les malheureux qu'il a faits; qu'il aille s'abreuver des pleurs de l'enfance et de la vieillesse, et insulter aux misérables auxquels il arrache leur pain. C'est là que l'attend son triomphe. Il l'a demandé, m'a-t-on dit, pour récompense de ses services; il devait dire pour salaire; c'en est un digne de son cœur. » A ces mots, mes larmes coulèrent; et le duc de Choiseul, aussi ému que moi, me dit en m'embrassant : « Vous me pénétrez l'ame, mon cher Marmontel: je vous ai peut-être fait bien du mal; mais je m'en vais le réparer. »

Alors prenant la plume, avec sa vivacité naturelle, il écrivit à l'abbé Barthelemi : « Mon cher abbé, le roi vous a accordé le brevet du *Mercure;* mais je viens de voir et d'entendre Marmontel; il m'a touché, il m'a persuadé de son innocence; ce n'est pas à vous d'accepter la dépouille d'un innocent; refusez le *Mercure;* je vous en dédommagerai. » Il écrivit à M. de Saint-Florentin : « Vous avez reçu, mon cher confrère, l'ordre du roi pour expédier le brevet du *Mercure;* mais j'ai vu Marmontel, et j'ai à vous parler de lui. Ne pressez rien que nous n'ayons causé ensemble. » Il me lut ces billets, les cacheta, les fit partir, et me dit d'aller voir madame de Pom-

padour, en me donnant pour elle un billet qu'il ne me lut point, mais qui m'était bien favorable; car je fus introduit dès qu'elle y eut jeté les yeux.

Madame de Pompadour était incommodée et gardait le lit. J'approchai; j'eus d'abord à essuyer les mêmes reproches que m'avait faits le duc de Choiseul; et, avec plus de douceur encore, j'y opposai les mêmes réponses. Ensuite : « Voilà donc, lui dis-je, les nouveaux torts qu'on me suppose pour obtenir du roi qu'après onze jours de prison, il porte la sévérité jusqu'à prononcer ma ruine! Si j'avais été libre, j'aurais peut-être enfin, madame, pénétré jusqu'à vous. J'aurais démenti ces mensonges, et, en vous avouant ma seule et véritable faute, j'aurais trouvé grâce à vos yeux; mais on commence par obtenir que je sois enfermé entre quatre murailles; on profite du temps de ma captivité pour me calomnier impunément tout à son aise; et les portes de ma prison ne s'ouvrent que pour me faire voir l'abyme que l'on a creusé sous mes pas. Mais c'est peu de nous y traîner, ma malheureuse famille et moi; on sait qu'une main secourable peut nous en retirer encore; on craint que cette main, dont nous avons déja reçu tant de bienfaits, ne redevienne notre appui; on nous ôte cette dernière et unique espérance; et, parce que l'orgueil de M. le duc d'Aumont est irrité, il faut qu'une foule d'innocents soient privés de toute conso-

lation. Oui, madame, tel a été le but de ces mensonges, qui, en me faisant passer dans votre esprit pour un méchant ou pour un fou, vous indisposaient contre moi. C'est là sur-tout l'endroit sensible par où mes ennemis avaient su me percer le cœur.

« A-présent, pour me mettre hors de défense, on exige de moi que je nomme l'auteur de cette parodie dont j'ai su et dit quelques vers. On me connaît assez, madame, pour être bien sûr que jamais je ne le nommerai; mais ne pas l'accuser, c'est, dit-on, me condamner moi-même; et, si je ne veux pas être infâme, je suis perdu. Certes, si je ne puis me sauver qu'à ce prix, ma ruine est bien décidée. Mais depuis quand, madame, est-ce un crime que d'être honnête? depuis quand même est-ce à l'accusé de prouver qu'il est innocent? et depuis quand l'accusateur est-il dispensé de la preuve? Je veux bien cependant repousser par des preuves une attaque qui n'en a point; et mes preuves sont mes écrits, mon caractère assez connu, et la conduite de ma vie. Depuis que j'ai eu le malheur d'être nommé parmi les gens de lettres, j'ai eu pour ennemis tous les écrivains satiriques. Il n'est point d'insolences que je n'en aie reçues et patiemment endurées. Que l'on me cite de moi une épigramme, un trait mordant, une ironie, enfin une raillerie approchante du caractère de celle-ci, et je consens qu'on me l'impute; mais si j'ai dédaigné ces petites vengeances,

si ma plume, toujours décente et modérée, n'a jamais trempé dans le fiel, pourquoi, sur la parole et sur la foi d'un homme que la colère aveugle, croit-on que cette plume ait commencé par distiller contre lui son premier venin? Je suis calomnié, madame, je le suis devant vous, je le suis devant ce bon roi, qui ne peut croire qu'on lui en impose; et, sans la pitié généreuse que je viens d'inspirer à M. le duc de Choiseul, ni le roi, ni vous-même, vous n'auriez jamais su que je fusse calomnié. »

A peine j'achevais, on annonça le duc de Choiseul. Il n'avait pas perdu de temps, car je l'avais laissé à sa toilette. « Eh bien! dit-il, madame, vous l'avez entendu? Que pensez-vous de ce qu'il éprouve? — Que cela est horrible, répondit-elle, et qu'il faut, monsieur, que le *Mercure* lui soit rendu. — C'est mon avis, dit le duc de Choiseul. — Mais, reprit-elle, il serait peu convenable que le roi parût d'un jour à l'autre passer du noir au blanc. C'est à M. le duc d'Aumont lui-même à faire une démarche..... — Ah! madame, vous prononcez mon arrêt, m'écriai-je : cette démarche que vous voulez qu'il fasse, il ne la fera point. — Il la fera, insista-t-elle. M. de Saint-Florentin est chez le roi; il va venir me voir, et je vais lui parler. Allez l'attendre à son hôtel. »

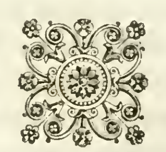
Le vieux ministre ne fut pas plus content que moi du biais que prenait la faiblesse de madame de Pompadour, et il ne me dissimula point qu'il

en tirait un mauvais augure. En effet, l'opiniâtre orgueil du duc d'Aumont fut intraitable. Ni le comte d'Angiviller, son ami, ni Bouvart, son médecin, ni le duc de Duras, son camarade, ne purent lui inspirer un sentiment tant soit peu noble. Comme en lui-même il n'avait rien qui pût le faire respecter, il prétendit au moins se faire craindre; et il ne revint à la cour que bien déterminé à ne pas se laisser fléchir, déclarant qu'il regarderait comme ses ennemis ceux qui lui parleraient d'une démarche en ma faveur. Personne n'osa tenir tête à l'un des hommes qui approchaient de plus près de la personne du roi, et tout cet intérêt que l'on prenait à moi se réduisit à me laisser une pension de mille écus sur le *Mercure*: l'abbé Barthelemi en refusa le brevet; et il fut accordé à un nommé Lagarde, bibliothécaire de madame de Pompadour, et digne protégé de Colin, son homme d'affaires.

Dix ans après, le duc de Choiseul, en dînant avec moi, me rappela nos conversations, auxquelles il aurait bien voulu, disait-il, que nous eussions eu des témoins. Je n'ai pu en donner, de souvenir, qu'une esquisse légère, et telle que ma mémoire, dès long-temps refroidie, a pu me la retracer; mais il faut que la situation m'eût bien vivement inspiré; car il ajouta que de sa vie il n'avait entendu un homme aussi éloquent que je le fus dans ces moments-là, et, à ce propos, « Savez-vous, me dit-il, ce qui empêcha

madame de Pompadour de vous faire rendre le *Mercure?* ce fut ce fripon de Colin, pour le faire donner à son ami Lagarde. » Ce Lagarde était si mal famé, que dans la société des Menus-Plaisirs où il était souffert, on l'appelait *Lagarde-Bicêtre.* C'était donc, mes enfants, à Lagarde-Bicêtre que l'on m'avait sacrifié; et le duc de Choiseul m'en faisait l'aveu!

Aussi dépourvu d'instruction que de talent, ce nouveau rédacteur fit si mal sa besogne, que le *Mercure* décrié tombait, et n'allait plus être en état de payer les pensions dont il était chargé. Les pensionnaires effrayés vinrent me supplier de consentir à le reprendre, et m'offrir d'aller tous ensemble demander qu'il me fût rendu; mais, ayant une fois quitté cette chaîne importune, je ne voulus plus m'en charger. Heureusement Lagarde étant mort, le *Mercure* fut fait un peu moins mal, et dépérit plus lentement; mais, pour sauver les pensions, il fallut enfin qu'on en fît une entreprise de libraire.



LIVRE SEPTIÈME.

Mon aventure avec le duc d'Aumont m'avait fait deux grands biens; elle m'avait fait renoncer à un projet de mariage formé à la légère, et dont j'ai eu depuis quelque raison de croire que je me serais repenti; elle avait mis pour moi dans l'ame de Bouvart les germes de cette amitié qui m'a été si salutaire. Mais ces bons offices n'étaient pas les seuls que le duc d'Aumont m'eût rendus en me persécutant.

D'abord mon ame, que les délices de Paris, d'Avenay, de Passy, de Versailles avaient trop amollie, avait besoin que l'adversité lui rendît son ancienne trempe et le ressort qu'elle avait perdu; le duc d'Aumont avait pris soin de remettre en vigueur mon courage et mon caractère. En second lieu, sans m'occuper bien sérieusement, le Mercure ne laissait pas de captiver mon attention, de consumer mon temps, de me dérober à moi-même, de m'interdire toute entreprise honorable pour mes talents, et de les asservir à une rédaction minutieuse et presque mécanique; le duc d'Aumont les avait remis en liberté, et m'avait rendu l'heureux besoin d'en

faire un digne et noble usage. Enfin, j'étais résolu à sacrifier au travail du Mercure huit ou dix des plus belles années de ma vie, avec l'espérance d'amasser une centaine de mille francs, auxquels je bornais mon ambition. Or, les loisirs que m'avait procurés le duc d'Aumont ne me valurent guère moins dans le même nombre d'années, sans rien prendre sur les plaisirs de mes sociétés à la ville, ni des campagnes délicieuses où je passais le temps des trois belles saisons.

Je ne compte pas l'avantage d'avoir été reçu à l'Académie française plutôt que je n'aurais dû l'être en ne faisant que le Mercure. L'intention du duc d'Aumont n'était pas de m'y conduire par la main. Il le fit cependant sans le vouloir, et même en ne le voulant pas.

J'ai observé plus d'une fois, et dans les circonstances les plus critiques de ma vie, que, lorsque la fortune a paru me contrarier, elle a mieux fait pour moi, que je n'aurais voulu moi-même. Ici me voilà ruiné; et, du milieu de ma ruine, vous allez, mes enfants, voir naître le bonheur le plus égal, le plus paisible, et le plus rarement troublé, dont un homme de mon état se puisse flatter de jouir. Pour l'établir solidement et sur sa base naturelle, je veux dire sur le repos de l'esprit et de l'ame, je commençai par me délivrer de mes inquiétudes domestiques. L'âge ou les maladies, celle sur-tout qui semblait être contagieuse dans ma famille, diminuaient successi-

vement le nombre de ces bons parents que j'avais eu tant de plaisir à faire vivre dans l'aisance. J'avais déja obtenu de mes tantes de cesser tout commerce, et, après avoir liquidé nos dettes, j'avais ajouté des pensions au revenu de mon petit bien. Or, ces pensions, de cent écus chacune, étant réduites au nombre de cinq, il me restait à moi d'abord la moitié de mes mille écus de pension sur le Mercure; j'avais de plus les cinq cents livres d'intérêts de dix mille francs que j'avais employés au cautionnement de M. Odde; j'y ajoutai une rente de cinq cent quarante livres sur le duc d'Orléans, et, du surplus des fonds qui me restaient dans la caisse du Mercure, j'achetai quelques effets royaux. Ainsi, pour mon loyer, mon domestique et moi, je n'avais guère moins de mille écus à dépenser. Je n'en avais jamais dépensé davantage. Madame Geoffrin voulait même que le paiement de mon loyer cessât dès-lors; mais je la priai de permettre que j'essayasse encore un an si mes facultés ne me suffiraient pas, en l'assurant que, si mon loyer me gênait, je le lui avouerais sans rougir. Je ne fus point à cette peine. Bien malheureusement le nombre des pensions que je faisais diminua par la mort de mes deux sœurs qui étaient au couvent de Clermont, et que m'enleva la même maladie dont étaient morts nos père et mère. Peu de temps après je perdis mes deux vieilles tantes, les seules qui me restaient à la maison. La mort

ne me laissa que la sœur de ma mère, cette tante d'Albois qui vit encore. Ainsi j'héritais tous les ans de quelques-uns de mes bienfaits. D'un autre côté, les premières éditions de mes contes commencèrent à m'enrichir.

Tranquille du côté de la fortune, ma seule ambition était l'Académie française; et cette ambition même était modérée et paisible. Avant d'atteindre à ma quarantième année, j'avais encore trois ans à donner au travail; et dans trois ans j'aurais acquis de nouveaux titres à cette place. Ma traduction de Lucain s'avançait, je préparais en même temps les matériaux de ma poétique, et la célébrité de mes contes allait toujours croissant à chaque édition nouvelle. Je croyais donc pouvoir me donner du bon temps.

Vous avez vu de quelle manière obligeante l'officieux Bouret avait débuté avec moi. La connaissance faite, la liaison formée, ses sociétés avaient été les miennes. Dans l'un des contes de la veillée, j'ai peint le caractère de la plus intime de ses amies, la belle madame Gaulard. L'un de ses deux fils, homme aimable, occupait à Bordeaux l'emploi de la recette générale des fermes; il avait fait un voyage à Paris; et, la veille de son départ, l'un des plus beaux jours de l'année, nous dînions ensemble chez notre ami Bouret en belle et bonne compagnie. La magnificence de cet hôtel que les arts avaient décoré, la somptuosité de la table, la naissante verdure des jardins,

la sérénité d'un ciel pur, et sur-tout l'amabilité d'un hôte qui, au milieu de ses convives, semblait être l'amoureux de toutes les femmes, le meilleur ami de tous les hommes, enfin tout ce qui peut répandre la belle humeur dans un repas, y avait exalté les esprits. Moi qui me sentais le plus libre des hommes, le plus indépendant, j'étais comme l'oiseau qui, échappé du lien qui le tenait captif, s'élance dans l'air avec joie; et, pour ne rien dissimuler, l'excellent vin qu'on me versait contribuait à donner l'essor à mon ame et à ma pensée.

Au milieu de cette gaîté, le jeune fils de madame Gaulard nous faisait ses adieux; et, en me parlant de Bordeaux, il me demanda s'il pouvait m'y être bon à quelque chose? « A m'y bien recevoir, lui dis-je, lorsque j'irai voir ce beau port et cette ville opulente; car, dans les rêves de ma vie, c'est l'un de mes projets les plus intéressants. — Si je l'avais su, me dit-il, vous auriez pu l'exécuter dès demain; j'avais une place à vous offrir dans ma chaise. — Et moi, me dit l'un des convives (c'était un Juif appelé Gradis, l'un des plus riches négociants de Bordeaux), et moi je me serais chargé de faire voiturer vos malles. — Mes malles, dis-je, n'auraient pas été lourdes; mais pour mon retour à Paris?... — Dans six semaines, reprit Gaulard, je vous y aurais ramené. — Tout cela n'est donc plus possible, leur demandai-je? — Très-possible de notre part,

me dirent-ils, mais nous partons demain. » Alors, disant quatre mots à l'oreille au fidèle Bury qui me servait à table, je l'envoyai faire mes paquets; et aussitôt, buvant à la santé de mes compagnons de voyage, me voilà prêt, leur dis-je, et nous partons demain. Tout le monde applaudit à une résolution si leste, et tout le monde but à la santé des voyageurs.

Il est difficile d'imaginer un voyage plus agréable; une route superbe, un temps si beau, si doux, que nous courions la nuit, en dormant, les glaces baissées. Par-tout, les directeurs, les receveurs des fermes empressés à nous recevoir; je croyais être dans cès temps poétiques, et dans ces beaux climats où l'hospitalité s'exerçait par des fêtes.

A Bordeaux, je fus accueilli et traité aussi-bien qu'il était possible, c'est-à-dire qu'on m'y donna de bons dîners, d'excellents vins et même des salves de canon des vaisseaux que je visitais. Mais, quoiqu'il y eût dans cette ville des gens d'esprit, et faits pour être aimables, je jouis moins de leur commerce que je n'aurais voulu. Un fatal jeu de dé, dont la fureur les possédait, noircissait leur esprit et absorbait leur ame. J'avais tous les jours le chagrin d'en voir quelqu'un navré de la perte qu'il avait faite. Ils semblaient ne dîner et ne souper ensemble que pour s'entr'égorger au sortir de table; et cette âpre cupidité, mêlée aux jouissances et aux affections sociales, était pour moi quelque chose de monstrueux.

Rien de plus dangereux pour un receveur général des fermes qu'une telle société. Quelque intacte que fût sa caisse, sa seule qualité de comptable lui devait interdire les jeux de hasard, comme un écueil, sinon de sa fidélité, au moins de la confiance qu'on y avait mise; et je ne fus pas inutile à celui-ci, pour l'affermir dans la résolution de ne jamais se laisser gagner à la contagion de l'exemple.

Une autre cause altérait le plaisir que m'aurait fait le séjour de Bordeaux, la guerre maritime faisait des plaies profondes au commerce de cette grande ville. Le beau canal que j'avais sous les yeux ne m'en offrait que les débris; mais je me formais aisément l'idée de ce qu'il devait être dans son état paisible, prospère et florissant.

Quelques maisons de commerçants, où l'on ne jouait point, étaient celles que je fréquentais le plus et qui me convenaient le mieux. Mais aucune n'avait pour moi autant d'attrait que celle d'Ansely. Ce négociant était un philosophe anglais, d'un caractère vénérable. Son fils, quoique bien jeune encore, annonçait un homme excellent; et ses deux filles, sans être belles, avaient un charme naturel dans l'esprit et dans les manières qui m'engageait autant et plus que n'eût fait la beauté. La plus jeune des deux, *Jenni*, avait fait sur mon ame une impression vive. Ce fut pour elle que je composai la romance de Pétrarque, et je la lui chantai en lui disant adieu.

Dans les loisirs que me laissait la société d'une ville où, le matin, tout le monde est à ses affaires, je repris le goût de la poésie, et je composai mon épître aux poetes. J'eus aussi pour amusement les facéties qu'on imprimait à Paris dans ce moment-là contre un homme qui méritait d'être châtié de son insolence, mais qui le fut aussi bien rigoureusement; c'était le Franc de Pompignan.

Avec un mérite littéraire considérable dans sa province, médiocre à Paris, mais suffisant encore pour y être estimé, il y aurait joui paisiblement de cette estime, si l'excès de sa vanité, de sa présomption, de son ambition ne l'avait pas tant enivré. Malheureusement trop flatté dans ses académies de Montauban et de Toulouse, accoutumé à s'y entendre applaudir dès qu'il ouvrait la bouche, et avant même qu'il eût parlé, vanté dans les journaux dont il savait gagner ou payer la faveur, il se croyait un homme d'importance en littérature; et par malheur encore il avait ajouté à l'arrogance d'un seigneur de paroisse l'orgueil d'un président de cour supérieure dans sa ville de Montauban; ce qui formait un personnage ridicule dans tous les points. D'après l'opinion qu'il avait de lui-même, il avait trouvé malhonnête qu'à la première envie qu'il avait témoignée d'être de l'Académie française, on ne se fût pas empressé à l'y recevoir; et, lorsqu'en 1758, Sainte-Palaye y avait eu sur lui la préférence, il en avait

marqué un superbe dépit. Deux ans après, l'Académie n'avait pas laissé de lui accorder ses suffrages; et il n'y avait pour lui que de l'agrément dans l'unanimité de son élection; mais, au lieu de la modestie que les plus grands hommes eux-mêmes affectaient, au moins en y entrant, il y apporta l'humeur de l'orgueil offensé, avec un excès d'âpreté et de hauteur inconcevable. Le malheureux avait conçu l'ambition d'être je ne sais quoi dans l'éducation des enfants de France. Il savait que, dans ses principes de religion, M. le dauphin n'aimait pas Voltaire, et qu'il voyait de mauvais œil l'atelier encyclopédique; il faisait sa cour à ce prince, il croyait s'être rendu recommandable auprès de lui par ses odes sacrées, dont la magnifique édition ruinait son libraire; il croyait l'avoir très-flatté en lui confiant le manuscrit de sa traduction des Géorgiques; il ne savait pas à qui sa vanité avait à faire; il ne savait pas que cette traduction, si péniblement travaillée, en vers durs, raboteux, martelés, sans couleur et sans harmonie, comparée au chef-d'œuvre de la poésie latine, était, par le dauphin lui-même, soumise à l'œil moqueur de la critique, et tournée en dérision. Il crut faire un coup de partie, en attaquant publiquement, dans son discours de réception à l'Académie française, cette classe de gens de lettres que l'on appelait philosophes, et singulièrement Voltaire et les encyclopédistes.

Il venait de faire cette sortie, lorsque je partis pour Bordeaux; et, ce qui n'était guère moins étonnant que son arrogance, c'était le succès qu'elle avait eu. L'Académie avait écouté en silence cette insolente déclamation; le public l'avait applaudie; Pompignan était sorti de là triomphant et enflé de sa vaine gloire.

Mais, peu de temps après, commença contre lui la légère escarmouche des *Facéties parisiennes;* et ce fut l'un de ses amis, le président Barbeau, qui, étant venu me voir, m'apprit que *ce pauvre M. de Pompignan était la fable de Paris.* Il me montra les premières feuilles qu'il venait de recevoir; c'étaient les *quand,* et les *pourquoi.* Je vis la tournure et le ton que prenait la plaisanterie. — « Vous êtes donc l'ami de M. le Franc? lui demandai-je. — Hélas! oui, me dit-il. — Je vous plains donc; car je connais les railleurs qui sont à ses trousses. Voilà les *quand* et les *pourquoi;* bientôt les *si,* les *mais,* les *car* vont venir à la file; et je vous annonce qu'on ne le quittera point qu'il n'ait passé par les particules. » La correction fut encore plus sévère que je n'avais prévu; on se joua de lui de toutes les manières. Il voulut se défendre sérieusement; il n'en fut que plus ridicule. Il adressa un mémoire au roi; son mémoire fut bafoué. Voltaire parut rajeunir pour s'égayer à ses dépens; en vers, en prose, sa malice fut plus légère, plus piquante, plus féconde en idées originales et plaisantes qu'elle

n'avait jamais été. Une saillie n'attendait pas l'autre. Le public ne cessait de rire aux dépens du triste le Franc. Obligé de se tenir enfermé chez lui, pour ne pas entendre chanter sa chanson dans le monde, et, pour ne pas se voir montrer au doigt, il finit par aller s'ensevelir dans son château, où il est mort, sans avoir jamais osé reparaître à l'Académie. J'avoue que je n'eus aucune pitié de lui; non-seulement parce qu'il était l'agresseur, mais parce que son agression avait été sérieuse et grave, et n'allait pas à moins, si on l'en avait cru, qu'à faire proscrire nombre de gens de lettres, qu'il dénonçait et désignait comme les ennemis du trône et de l'autel.

Lorsque nous fûmes sur le point, Gaulard et moi, de revenir à Paris : « Allons-nous, me dit-il, retourner par la même route? n'aimeriez-vous pas mieux faire le tour par Toulouse, Montpellier, Nîmes, Avignon, Vaucluse, Aix, Marseille, Toulon, et par Lyon, Genève, où nous verrions Voltaire, dont mon père a été connu? » Vous pensez bien que j'embrassai ce beau projet avec transport, et, avant de partir, j'écrivis à Voltaire.

A Toulouse, nous fûmes reçus par un ami intime de madame Gaulard, M. de Saint-Amand, homme de l'ancien temps pour la franchise et la politesse, et qui, dans cette ville, occupait un très-bon emploi. Pour moi, je n'y retrouvai plus aucune de mes connaissances. J'eus même de la peine à reconnaître la ville, tant les objets de

comparaison, et l'habitude de voir Paris, la rappetissait à mes yeux.

De Toulouse à Béziers, nous fûmes occupés à suivre et à observer le canal de Languedoc. Ce fut là véritablement pour moi un objet d'admiration, parce que j'y voyais réunies la grandeur et la simplicité, deux caractères qui ne se montrent jamais ensemble sans causer de l'étonnement.

La jonction des deux mers, et le commerce de l'une à l'autre, étaient le résultat de deux ou trois grandes idées combinées par le génie. La première était celle d'un amas d'eaux immense, dans l'espèce de coupe que forment des montagnes du côté de RévEl, à quelques lieues de Carcassonne, pour être perpétuellement la source et le réservoir du canal. La seconde était le choix d'une éminence inférieure au réservoir, mais dominant d'un côté l'intervalle de ce point-là jusqu'à Toulouse, et de l'autre côté l'espace du même point jusqu'à Béziers, en sorte que les eaux du réservoir, conduites jusque-là par une pente naturelle, s'y tiendraient suspendues dans un vaste niveau, et n'auraient plus qu'à s'épancher d'un côté vers Béziers, de l'autre vers Toulouse, pour alimenter le canal et aller déposer les barques dans l'Orbe d'un côté, et de l'autre dans la Garonne. Enfin, une troisième et principale idée était la construction des écluses dans tous les points où les barques auraient à s'élever ou à descendre; l'effet de ces écluses étant, comme l'on sait, de

recevoir les barques, et, en se remplissant ou se vidant à volonté, de leur servir comme d'échelons dans les deux sens, soit pour descendre, soit pour monter au niveau du canal.

En vous épargnant les détails de prévoyance et d'industrie où l'inventeur était entré pour rendre intarissable la source des eaux du canal et en mesurer le volume, sans jamais le faire dépendre du cours des rivières voisines, ni communiquer avec elles, je dirai seulement que je ne négligeai aucun de ces détails. Mais le principal objet de mon attention fut le bassin de Saint-Ferréol, la source du canal et le réservoir de ses eaux. Ce bassin, formé comme je l'ai dit, par un cercle de montagnes, a deux mille deux cent vingt-deux toises de circonférence et cent soixante pieds de profondeur. La gorge des montagnes qui l'environnent est fermée par un mur de trente-six toises d'épaisseur. Lorsqu'il est plein, ses eaux s'épanchent en cascade; mais, dans les temps de sécheresse, ces épanchoirs n'en versent plus, et alors c'est du fond du réservoir qu'on les tire. Voici comment : dans l'épaisseur de la digue sont pratiquées deux voûtes, qui, à quarante pieds de distance, se prolongent sous le réservoir. A l'une de ces voûtes sont adaptés verticalement trois tubes de bronze du calibre des plus gros canons, et par lesquels, quand leurs robinets s'ouvrent, l'eau du réservoir tombe dans un aquéduc pratiqué le long de la seconde voûte :

en sorte que, lorsqu'on pénètre jusqu'à ces robinets, on a cent soixante pieds d'eau sur la tête. Nous ne laissâmes pas de nous avancer jusque-là, à la lueur du goudron enflammé que notre conducteur portait dans une poêle; car nulle autre lumière n'aurait tenu à la commotion de l'air qu'excita bientôt sous la voûte l'explosion des eaux, quand tout-à-coup, avec un fort levier de fer notre homme ouvrit le robinet de l'un des trois tuyaux, puis celui du second, puis celui du troisième. A l'ouverture du premier, le plus effroyable tonnerre se fit entendre sous la voûte; et deux fois, coup sur coup, ce mugissement redoubla. Je croyais voir crever le fond du réservoir, et les montagnes des environs s'écrouler sur nos têtes. L'émotion profonde, et, à dire vrai, la frayeur que ce bruit nous avait causée, ne nous empêcha point d'aller voir ce qui se passait sous la seconde voûte. Nous y pénétrâmes, au bruit de ces tonnerres souterrains; et là nous vîmes trois torrents s'élancer par l'ouverture des robinets. Je ne connais dans la nature aucun mouvement comparable à la violence de la colonne d'eau qui, en flots d'écume, s'échappait de ces tubes. L'œil ne pouvait la suivre; sans étourdissement, on ne pouvait la regarder. Le bord de l'aquéduc où fuyait ce torrent n'avait que quatre pieds de large; il était revêtu d'une pierre de taille, polie, humide et très-glissante. C'était là que nous étions debout, pâlissants,

immobiles; et, si le pied nous eût manqué, l'eau du torrent nous eût roulés à mille pas dans un clin d'œil. Nous sortîmes en frémissant, et nous sentîmes les rochers auxquels la digue est appuyée trembler à cent pas de distance.

Quoique bien familiarisé avec le mécanisme du canal, je ne laissai pas d'être émerveillé encore, lorsque du pied de la colline de Béziers, je vis comme un long escalier de huit écluses contiguës, par où les barques descendaient ou montaient avec une égale facilité.

A Béziers, je trouvai un ancien militaire de mes amis, M. de la Sablière, qui, après avoir joui long-temps de la vie de Paris, était venu achever de vieillir dans sa ville natale, et y jouir d'une considération méritée par ses services. Dans l'asyle voluptueux qu'il s'était fait, il nous reçut avec cette hilarité gasconne à laquelle contribuait l'aisance d'une fortune honnête, l'état d'une ame libre et calme, le goût de la lecture, un peu de la philosophie antique, et cette salubrité renommée de l'air qu'on respire à Béziers. Il me demanda des nouvelles de la Poplinière, chez lequel nous avions passé ensemble de beaux jours. « Hélas! lui répondis-je, nous ne nous voyons plus; son fatal égoïsme lui a fait oublier l'amitié. Je vais vous confier ce que je n'ai dit à personne :

« Immédiatement après le mariage de ma sœur, j'avais obtenu pour son mari un emploi à Chinon, l'entrepôt du tabac, emploi facile et simple,

et que ma sœur aurait pu conserver, si elle avait perdu son mari. Cet emploi valait cent louis. En même temps la Poplinière avait obtenu, pour un de ses parents, l'emploi des traites de Saumur, emploi de receveur comptable, et qui, d'un détail infini et d'une extrême difficulté, ne valait que douze cents livres. La Poplinière ne laissa pas de me prier d'en accepter l'échange, en alléguant la bienséance, vu que son homme, à lui, demeurait à Chinon. Comme il me demandait ce service, au nom de l'amitié, je ne balançai pas à le lui rendre. Je tâchai même de me persuader que les talents de mon beau-frère auraient été ensevelis dans un magasin de tabac; au lieu que, dans une recette qui demandait un homme instruit, vigilant, appliqué, il pourrait se faire connaître et mériter de l'avancement. Je ne crus donc pas lui faire tort; et, généreux à ses dépens, je le fus à l'excès; car l'emploi de Chinon étant d'une valeur double de celui de Saumur, la Poplinière m'offrait, pour cet échange, un dédommagement annuel de douze cents livres; et moi je ne voulus, pour compensation, que le plaisir de l'obliger. Eh bien! ce mince emploi, où mon beau-frère avait rétabli l'ordre, l'activité, l'exactitude, et qu'on lui avait permis de joindre à celui du grenier à sel qu'il avait obtenu depuis, quelqu'un, à mon insu, l'a sollicité pour un autre, et mon beau-frère l'a perdu. — Et la Poplinière a souffert qu'on vous l'ait enlevé? — Que voulez-

vous qu'il fît? — Et, sandis! était-il sans crédit dans sa compagnie? et du moins ne devait-il pas reconnaître et faire valoir ce que vous aviez fait pour lui? — Que direz-vous donc, ajoutai-je, quand vous saurez que c'est lui-même qui, sans m'en dire un mot, a demandé, sollicité cet emploi pour son secrétaire, et en a dépouillé le mari de ma sœur? — Cela n'est pas possible. — Cela n'est que trop vrai : les fermiers généraux eux-mêmes me l'ont dit. » La Sablière confondu garda quelque temps le silence; et puis : « Mon ami, me dit-il, nous l'avons aimé vous et moi; ne pensons qu'à cela; jetons un voile sur le reste. » En effet, nous ne fîmes plus que nous retracer l'heureux temps où la Poplinière était pour nous un hôte aimable, et cette galerie mouvante de tableaux et de caractères qui chez lui nous avait passé devant les yeux. « J'en aime encore le souvenir, me dit-il, mais comme d'un songe dont le réveil est sans regrets. »

Montpellier ne nous offrit rien d'intéressant que le Jardin des plantes, encore ne fut-il pour nous qu'une promenade agréable; car nous étions en botanique aussi ignorants l'un que l'autre; mais comme nous nous connaissions en jolies femmes, nous eûmes le plaisir d'en suivre des yeux quelques-unes qui, avec un teint brun, nous semblaient très-piquantes. Ce qu'on distingue en elles, c'est un air éveillé, une démarche leste et un œil agaçant. J'observai singulièrement

qu'elles étaient très-bien chaussées, ce qui par tout pays est un présage heureux.

A Nîmes, sur la foi des voyageurs et des artistes, nous nous attendions à être frappés d'admiration ; rien ne nous étonna. Il y a des choses dont la renommée exagère si fort la grandeur ou la beauté, que l'opinion qu'on en a eue de loin ne peut plus que décroître lorsqu'on les voit de près. L'amphithéâtre ne nous parut point vaste, et la structure ne nous surprit que par sa massive lourdeur. La maison carrée nous fit plaisir à voir, mais le plaisir que fait une petite chose régulièrement travaillée.

Je ne veux pas oublier qu'à Nîmes, dans le cabinet d'un naturaliste appelé Séguier, nous vîmes une collection de pierres grises qui, fendues par lits, comme le talc, présentent les deux moitiés d'un poisson incrusté dont la figure est très-distincte ; et cela n'est pas merveilleux ; mais ce qui l'est pour moi, c'est ce que m'assura ce naturaliste, que ces pierres se trouvent dans les Alpes, et que l'espèce des poissons qu'elles renferment ne se trouve plus dans nos mers.

Quærite, quos agitat mundi labor. (LUCAN.)

Nous ne vîmes Avignon qu'en passant, pour aller nous extasier à Vaucluse. Mais il fallut encore ici rabattre de l'idée que nous avions du séjour enchanté de Pétrarque et de Laure. Il en est de Vaucluse comme de Castalie, du Pénée

et du Simoïs. La renommée en est due aux muses, leur vrai charme est celui des vers qui les ont célébrés. Ce n'est pas que la cascade de la fontaine de Vaucluse ne soit belle, et par le volume et par les longs bondissements de ses eaux parmi les rochers dont leur chûte est entrecoupée; mais n'en déplaise aux poëtes qui l'ont décrite, la source en est absolument dénuée des ornements de la nature; les deux bords en sont nus, arides, escarpés, sans ombrages; ce n'est qu'au bas de la cascade que la rivière qu'elle forme commence à revêtir ses bords d'une assez riante verdure. Cependant, avant de quitter la source de ses eaux, nous nous assîmes, nous rêvâmes, et, sans nous parler l'un à l'autre, les yeux fixés sur des ruines qui nous semblaient être les restes du château de Pétrarque, nous fûmes nous-mêmes quelques moments dans l'illusion poétique, en croyant voir autour de ces ruines errer les ombres des deux amants qui ont fait la gloire de ces bords.

Mais, ce qui plus réellement est fait pour le plaisir des yeux, ce sont l'enceinte et les dehors d'une petite ville que la rivière de Vaucluse vient embrasser, et dont elle baigne les murs; ce qui l'a fait appeler *l'Ile*. Nous croyons en effet voir une île enchantée, en nous promenant alentour, sous deux rangs de mûriers, et entre deux canaux d'une eau vive, pure et rapide. De jolis groupes de jeunes juives, qui se promenaient comme nous,

ajoutaient à l'illusion que nous faisait la beauté du lieu; et d'excellentes truites, de belles écrevisses que l'on nous servit à souper dans l'auberge qui terminait cette charmante promenade, firent succéder aux plaisirs de l'imagination et à ceux de la vue, les délices d'un nouveau sens.

Le beau temps, qui depuis Paris avait si agréablement accompagné notre voyage, nous abandonna sur les confins de la Provence. Le pays où il pleut le plus rarement fut pluvieux pour nous. La ville d'Aix ne fut d'abord sur notre route qu'un passage pour aller voir Marseille et Toulon. Il fallut cependant faire une visite d'usage au gouverneur de la province, qui résidait dans cette ville. Ce gouverneur, l'indigne fils du maréchal de Villars, me reçut avec une politesse qui, dans un autre, m'aurait flatté. Il marqua de l'empressement à nous retenir jusqu'à la Fête-Dieu. Nous nous y refusâmes; mais il nous fit promettre que la veille de cette fête nous serions de retour à Aix, pour voir le lendemain la procession du roi René.

Ce furent pour moi deux objets d'un intérêt très-vif et d'une attention très-avide que ces deux ports célèbres, celui de Marseille pour le commerce, celui de Toulon pour la guerre; et quoiqu'à Marseille, une ville neuve, très magnifiquement bâtie, fût digne de nous occuper, le peu de temps que nous y fûmes s'employa tout à visiter le port, ses défenses, ses magasins, et tous

les grands objets de ce commerce que la guerre faisait languir, mais qui redeviendrait florissant à la paix. A Toulon, le port fut de même l'unique objet de nos pensées. Nous y reconnûmes la main de Louis XIV dans ces établissements superbes où était empreinte sa grandeur, et dans lesquels, soit pour la construction, soit pour l'armement des vaisseaux, tout rappelait encore une puissance respectable.

Ici, ce qui semblait devoir m'en imposer le plus fut ce qui m'étonna le moins. L'une de mes envies était de voir la pleine mer. Je la vis, mais tranquille; et les tableaux de Vernet me l'avaient si fidèlement représentée, que la réalité ne m'en causa aucune émotion; mes yeux y étaient aussi accoutumés que si j'étais né sur ses bords.

Le duc de Villars semblait avoir voulu nous rendre témoins du gala qu'il donnerait chez lui la veille de la Fête-Dieu. En y arrivant le soir, nous y trouvâmes toute la bonne compagnie de la ville, le bal, grand jeu et grand souper.

Le lendemain, le mauvais temps nous priva du spectacle de la procession qu'on nous avait si fort vantée. Nous en vîmes pourtant quelques échantillons : par exemple, un crocheteur ivre, représentant la reine de Saba; un autre, le roi Salomon; trois autres, les rois mages, et tout cela crotté jusqu'aux oreilles. La reine de Saba n'en sautait pas moins en cadence, et le roi Salomon n'en bondissait pas moins derrière la reine

de Saba. J'admirais le sérieux des Provençaux à ce spectacle, et nous eûmes grand soin d'imiter ce respect. J'eus pourtant quelquefois bien de la peine à ne pas rire. Je remarquai entre autres l'un de ces personnages qui, au bout d'une gaule, portait un chiffon blanc, et derrière lui trois autres polissons qui faisaient dans la rue des mouvements d'ivrognes, toutes les fois que l'homme au chiffon blanc renversait son bâton. Je demandai quel était le mystère que cela nous représentait. « Ne voyez-vous pas, me répondit le notable à qui je parlais, que ce sont les trois mages que l'étoile conduit, et qui s'égarent de leur route dès que l'étoile disparaît. » Je me contins. Rien n'ôte l'envie de rire comme la peur d'être lapidé.

Le gouverneur avait exigé de nous de ne partir le lendemain de cette fête qu'après avoir dîné chez lui. A ce dîner, il se piqua d'assembler des gens de mérite, M. de Monclar à leur tête. J'étais prévenu de la plus haute estime pour ce grand magistrat. Je la lui témoignai avec cette ingénuité de sentiment qui ne ressemble point à de la flatterie. Il y parut sensible, et y répondit avec bonté. Presque au sortir de table, je pris congé du duc de Villars, aussi reconnaissant qu'on peut l'être des attentions et des empressements d'un homme qu'on n'estime pas.

Sur notre route d'Aix à Lyon, il n'y eut rien de remarquable qu'un trait de bonne foi de l'hô-

tesse de Tain, village voisin de cette côte de l'Hermitage que ses vins ont rendue célèbre. A ce village, pendant que l'on changeait nos chevaux, je dis à l'hôtesse, en lui présentant un louis d'or : « Madame, si vous avez d'excellent vin rouge de l'Hermitage, donnez-m'en six bouteilles, et payez-vous sur ce louis. » Elle me regarda d'un air satisfait de ma confiance. « Du vin rouge excellent, me dit-elle, je n'en ai point; mais du blanc, j'en ai du meilleur. » Je me fiai à sa parole, et ce vin dont elle ne prit que cinquante sous la bouteille, ne se trouva pas moins que du nectar.

Pressés de nous rendre à Genève, nous ne nous donnâmes pas même le temps de voir Lyon, réservant pour notre retour le plaisir d'admirer dans ce grand atelier du luxe les chefs-d'œuvre de l'industrie.

Rien de plus singulier, de plus original que l'accueil que nous fit Voltaire. Il était dans son lit lorsque nous arrivâmes. Il nous tendit les bras; il pleura de joie en m'embrassant, il embrassa de même le fils de son ancien ami M. Gaulard. « Vous me trouvez mourant, nous dit-il; venez-vous me rendre la vie ou recevoir mes derniers soupirs? Mon camarade fut effrayé de ce début; mais moi qui avais cent fois entendu dire à Voltaire qu'il se mourait, je fis signe à Gaulard de se rassurer. En effet, le moment d'après, le mourant nous faisant asseoir auprès de son lit : « Mon ami, me dit-il, que je suis aise de vous voir!

sur-tout dans le moment où je possède un homme que vous serez ravi d'entendre. C'est M. de l'Écluse, le chirurgien-dentiste du feu roi de Pologne, aujourd'hui seigneur d'une terre auprès de Montargis, et qui a bien voulu venir raccommoder les dents irraccommodables de madame Denis. C'est un homme charmant. Mais ne le connaissez-vous pas? — Le seul l'Écluse que je connaisse est, lui dis-je, un acteur de l'ancien Opéra-Comique. — C'est lui, mon ami, c'est lui-même. Si vous le connaissez, vous avez entendu cette chanson du *Rémouleur* qu'il joue et qu'il chante si bien. » Et à l'instant voilà Voltaire imitant l'Écluse, et avec ses bras nus et sa voix sépulcrale, jouant le *Rémouleur* et chantant la chanson :

Je ne sais où la mettre
Ma jeune fillette ;
Je ne sais où la mettre,
Car on me la che.....

Nous rions aux éclats ; et lui toujours sérieusement : « Je l'imite mal, disait-il, c'est M. de l'Écluse qu'il faut entendre, et sa chanson de la *Fileuse!* et celle du *Postillon!* et la querelle des *Ecosseuses avec Vadé!* c'est la vérité même. Ah! vous aurez bien du plaisir. Allez voir madame Denis. Moi, tout malade que je suis, je m'en vais me lever pour dîner avec vous. Nous mangerons un ombre-chevalier, et nous entendrons M. de l'Écluse. Le plaisir de vous voir a suspendu mes maux, et je me sens tout ranimé. »

Madame Denis nous reçut avec cette cordialité qui faisait le charme de son caractère. Elle nous présenta M. de l'Écluse ; et à dîner Voltaire l'anima, par les louanges les plus flatteuses, à nous donner le plaisir de l'entendre. Il déploya tous ses talents, et nous en parûmes charmés. Il le fallait bien ; car Voltaire ne nous aurait point pardonné de faibles applaudissements.

La promenade, dans ses jardins, fut employée à parler de Paris, du Mercure, de la Bastille (dont je ne lui dis que deux mots), du théâtre, de l'Encyclopédie et de ce malheureux le Franc, qu'il harcelait encore ; son médecin lui ayant ordonné, disait-il, pour exercice, de courre une heure ou deux, tous les matins, le Pompignan. Il me chargea d'assurer nos amis que tous les jours on recevrait de lui quelque nouvelle facétie. Il fut fidèle à sa promesse.

Au retour de la promenade, il fit quelques parties d'échec avec M. Gaulard, qui, respectueusement, le laissa gagner. Ensuite il revint à parler du théâtre, et de la révolution que mademoiselle Clairon y avait faite. « C'est donc, me dit-il, quelque chose de bien prodigieux que le changement qui s'est fait en elle ? — C'est, lui dis-je, un talent nouveau ; c'est la perfection de l'art, ou plutôt, c'est la nature même telle que l'imagination peut vous la peindre en beau. » Alors, exaltant ma pensée et mon expression pour lui faire entendre à quel point, dans les

divers caractères de ses rôles, elle était avec vérité, et une vérité sublime, Camille, Roxane, Hermione, Ariane et sur-tout Électre, j'épuisai le peu que j'avais d'éloquence à lui inspirer pour Clairon l'enthousiasme dont j'étais plein moi-même; et je jouissais, en lui parlant, de l'émotion que je lui causais, lorsqu'enfin prenant la parole : « Eh bien ! mon ami, me dit-il avec transport, c'est comme madame Denis; elle a fait des progrès étonnants, incroyables. Je voudrais que vous lui vissiez jouer Zaïre, Alzire, Idamé ! le talent ne va pas plus loin. » Madame Denis jouant Zaïre ! madame Denis comparée à Clairon ! Je tombai de mon haut; tant il est vrai que le goût s'accommode aux objets dont il peut jouir; et que cette sage maxime,

> Quand on n'a pas ce que l'on aime,
> Il faut aimer ce que l'on a.

est en effet non-seulement une leçon de la nature, mais un moyen qu'elle se ménage pour nous procurer des plaisirs.

Nous reprîmes la promenade, et, tandis que M. de Voltaire s'entretenait avec Gaulard de son ancienne liaison avec le père de ce jeune homme, causant de mon côté avec madame Denis, je lui rappelais le bon temps.

Le soir, je mis Voltaire sur le chapitre du roi de Prusse. Il en parla avec une sorte de magnanimité froide et en homme qui dédaignait une

trop facile vengeance, ou comme un amant désabusé pardonne à la maîtresse qu'il a quittée le dépit et la rage qu'elle a fait éclater.

L'entretien du souper roula sur les gens de lettres qu'il estimait le plus; et dans le nombre, il me fut facile de distinguer ceux qu'il aimait du fond du cœur. Ce n'étaient pas ceux qui se vantaient le plus d'être en faveur auprès de lui. Avant d'aller se coucher, il nous lut deux nouveaux chants de *la Pucelle*, et madame Denis nous fit remarquer que, depuis qu'il était aux Délices, c'était le seul jour qu'il eût passé sans rentrer dans son cabinet.

Le lendemain, nous eûmes la discrétion de lui laisser au moins une partie de sa matinée, et nous lui fîmes dire que nous attendrions qu'il sonnât. Il fut visible sur les onze heures. Il était dans son lit encore. « Jeune homme, me dit-il, j'espère que vous n'aurez pas renoncé à la poésie; voyons de vos nouvelles œuvres; je vous dis tout ce que je sais; il faut que chacun ait son tour. »

Plus intimidé devant lui que je ne l'avais jamais été, soit que j'eusse perdu la naïve confiance du premier âge, soit que je sentisse mieux que jamais combien il était difficile de faire de bons vers, je me résolus avec peine à lui réciter mon *Épître aux Poëtes* : il en fut très-content; il me demanda si elle était connue à Paris. Je répondis que non. « Il faut donc, me dit-il, la mettre au concours de l'Académie; elle y fera du bruit. » Je

lui représentai que je m'y donnais des licences d'opinion qui effaroucheraient bien du monde. « J'ai connu, me dit-il, une honorable dame qui confessait qu'un jour, après avoir crié à l'insolence, il lui était échappé enfin de dire : Charmant insolent! L'Académie fera de même. »

Avant dîner, il me mena faire à Genève quelques visites; et, en me parlant de sa façon de vivre avec les Genevois : « Il est fort doux, me dit-il, d'habiter dans un pays dont les souverains vous envoient demander votre carrosse pour venir dîner avec vous. »

Sa maison leur était ouverte; ils y passaient les jours entiers; et, comme les portes de la ville se fermaient à l'entrée de la nuit pour ne s'ouvrir qu'au point du jour, ceux qui soupaient chez lui étaient obligés d'y coucher, ou dans les maisons de campagne dont les bords du lac sont couverts.

Chemin faisant, je lui demandai comment, presque sans territoire et sans aucune facilité de commerce avec l'étranger, Genève s'était enrichie. « A fabriquer des mouvements de montre, me dit-il, à lire vos gazettes, et à profiter de vos sottises. Ces gens-ci savent calculer les bénéfices de vos emprunts. »

A-propos de Genève, il me demanda ce que je pensais de Rousseau. Je répondis que, dans ses écrits, il ne me semblait être qu'un éloquent sophiste, et, dans son caractère, qu'un faux cy-

nique qui creverait d'orgueil et de dépit dans son tonneau, si on cessait de le regarder. Quant à l'envie qui lui avait pris de revêtir ce personnage, j'en savais l'anecdote, et je la lui contai.

Dans l'une des lettres de Rousseau à M. de Malesherbes, l'on a vu dans quel accès d'inspiration et d'enthousiasme il avait conçu le projet de se déclarer contre les sciences et les arts. « J'allais, dit-il dans le récit qu'il fait de ce miracle, j'allais voir Diderot, alors prisonnier à Vincennes; j'avais dans ma poche un *Mercure de France* que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon, qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture. Tout-à-coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières; des foules d'idées vives s'y présentent à-la-fois avec une force et une confusion qui me jetèrent dans un désordre inexprimable. Je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine. Ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un arbre de l'avenue, et j'y passe une demiheure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandais. »

Voilà une extase éloquemment décrite. Voici le

fait dans sa simplicité, tel que me l'avait raconté Diderot, et tel que je le racontai à Voltaire.

« J'étais (c'est Diderot qui parle), j'étais prisonnier à Vincennes; Rousseau venait m'y voir. Il avait fait de moi son *Aristarque*, comme il l'a dit lui-même. Un jour, nous promenant ensemble, il me dit que l'Académie de Dijon venait de proposer une question intéressante, et qu'il avait envie de la traiter. Cette question était : *Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs?* Quel parti prendrez-vous? lui demandai-je. Il me répondit : — Le parti de l'affirmative. — C'est le pont aux ânes, lui dis-je; tous les talents médiocres prendront ce chemin-là, et vous n'y trouverez que des idées communes, au lieu que le parti contraire présente à la philosophie et à l'éloquence un champ nouveau, riche et fécond. — Vous avez raison, me dit-il, après y avoir réfléchi un moment, et je suivrai votre conseil. » Ainsi, dès ce moment, ajoutai-je, son rôle et son masque furent décidés.

« Vous ne m'étonnez pas, me dit Voltaire; cet homme-là est factice de la tête aux pieds, il l'est de l'esprit et de l'ame; mais il a beau jouer tantôt le stoïcien et tantôt le cynique, il se démentira sans cesse, et son masque l'étouffera. »

Parmi les Genevois que je voyais chez lui, les seuls que je goûtai et dont je fus goûté furent le chevalier Hubert, et Cramer, le libraire. Ils

étaient tous les deux d'un commerce facile, d'une humeur joviale, avec de l'esprit sans apprêt, chose rare dans leur cité. Cramer jouait, me disait-on, passablement la tragédie; il était l'Orosmane de madame Denis, et ce talent lui valait l'amitié et la pratique de Voltaire, c'est-à-dire des millions. Hubert avait un talent moins utile, mais amusant et très-curieux dans sa futilité. L'on eût dit qu'il avait des yeux au bout des doigts. Les mains derrière le dos, il découpait en profil un portrait aussi ressemblant et plus ressemblant même qu'il ne l'aurait fait au crayon. Il avait la figure de Voltaire si vivement empreinte dans l'imagination, qu'absent comme présent ses ciseaux le représentaient rêvant, écrivant, agissant, et dans toutes ses attitudes. J'ai vu de lui des paysages en découpures sur des feuilles de papier blanc, où la perspective était observée avec un art prodigieux. Ces deux aimables Genevois furent assidus aux Délices le peu de temps que j'y passai.

M. de Voltaire voulut nous faire voir son château de Tornay, où était son théâtre, à un quart de lieue de Genève. Ce fut l'après-dînée le but de notre promenade en carrosse. Tornay était une petite gentilhommière assez négligée, mais dont la vue est admirable. Dans le vallon le lac de Genève, bordé de maisons de plaisance, et terminé par deux grandes villes, au-delà et dans le lointain une chaîne de montagnes de trente

lieues d'étendue, et ce Mont-Blanc chargé de neiges et de glaces qui ne fondent jamais, telle est la vue de Tornay. Là, je vis ce petit théâtre qui tourmentait Rousseau, et où Voltaire se consolait de ne plus voir celui qui était encore plein de sa gloire. L'idée de cette privation injuste et tyrannique me saisit de douleur et d'indignation. Peut-être qu'il s'en aperçut; car plus d'une fois, par ses réflexions, il répondit à ma pensée; et sur la route, en revenant, il me parla de Versailles, du long séjour que j'y avais fait, et des bontés que madame de Pompadour lui avait autrefois témoignées. « Elle vous aime encore, lui dis-je; elle me l'a répété souvent; mais elle est faible, et n'ose pas ou ne peut pas tout ce qu'elle veut; car la malheureuse n'est plus aimée, et peut-être elle porte envie au sort de madame Denis, et voudrait bien être aux Délices. — Qu'elle y vienne, dit-il avec transport, jouer avec nous la tragédie. Je lui ferai des rôles, et des rôles de reine; elle est belle, elle doit connaître le jeu des passions. — Elle connaît aussi, lui dis-je, les profondes douleurs et les larmes amères. — Tant mieux! c'est là ce qu'il nous faut, s'écria-t-il comme enchanté d'avoir une nouvelle actrice. » Et en vérité l'on eût dit qu'il croyait la voir arriver. « Puisqu'elle vous convient, lui dis-je, laissez faire; si le théâtre de Versailles lui manque, je lui dirai que le vôtre l'attend. »

Cette fiction romanesque réjouit la société. On

y trouvait de la vraisemblance; et madame Denis, donnant dans l'illusion, priait déja son oncle de ne pas l'obliger à céder ses rôles à l'actrice nouvelle. Il se retira quelques heures dans son cabinet; et le soir, à souper, les rois et leurs maîtresses étant l'objet de l'entretien, Voltaire, en comparant l'esprit et la galanterie de la vieille cour et de la cour actuelle, nous déploya cette riche mémoire à laquelle rien d'intéressant n'échappait. Depuis madame de la Vallière jusqu'à madame de Pompadour, l'histoire-anecdote des deux règnes, et, dans l'intervalle, celle de la régence, nous passa sous les yeux avec une rapidité et un brillant de traits et de couleurs à éblouir. Il se reprocha cependant d'avoir dérobé à M. de l'Écluse des moments qu'il aurait occupés, disait-il, plus agréablement pour nous. Il le pria de nous dédommager par quelques scènes des *Écosseuses*, et il en rit comme un enfant.

Le lendemain (c'était le dernier jour que nous devions passer ensemble), il me fit appeler dès le matin, et me donnant un manuscrit: « Entrez dans mon cabinet, me dit-il, et lisez cela; vous m'en direz votre sentiment. » C'était la tragédie de *Tancrède* qu'il venait d'achever. Je la lus, et, en revenant le visage baigné de larmes, je lui dis qu'il n'avait rien fait de plus intéressant. « A qui donneriez-vous, me demanda-t-il, le rôle d'Aménaïde? — A Clairon, lui répondis-je, à la sublime Clairon, et je vous réponds d'un succès égal au

moins à celui de Zaïre. — Vos larmes, reprit-il, me disent bien ce qu'il m'importe le plus de savoir; mais, dans la marche de l'action, rien ne vous a-t-il arrêté? Je n'y ai trouvé, lui dis-je, à faire que ce que vous appelez des critiques de cabinet. On sera trop ému pour s'en occuper au théâtre. » Heureusement il ne me parla point du style; j'aurais été obligé de dissimuler ma pensée; car il s'en fallait bien qu'à mon avis *Tancrède* fût écrit comme ses belles tragédies. Dans *Rome sauvée* et dans *l'Orphelin de la Chine*, j'avais encore trouvé la belle versification de *Zaïre*, de *Mérope* et de *la Mort de César;* mais dans *Tancrède* je croyais voir la décadence de son style, des vers lâches, diffus, chargés de ces mots redondants qui déguisent le manque de force et de vigueur, en un mot, la vieillesse du poëte; car en lui, comme dans Corneille, la poésie de style fut la première qui vieillit; et, après *Tancrède* où ce feu du génie jetait encore des étincelles, il fut absolument éteint.

Affligé de nous voir partir, il voulut bien ne nous dérober aucun moment de ce dernier jour. Le désir de me voir reçu à l'Académie française, l'éloge de mes contes, qui faisaient, disait-il, leurs plus agréables lectures, enfin mon analyse de la lettre de Rousseau à d'Alembert sur les spectacles, réfutation qu'il croyait sans réplique, et dont il me semblait faire beaucoup de cas, furent, durant la promenade, les sujets de son

entretien. Je lui demandai si Genève avait pris le change sur le vrai motif de cette lettre de Rousseau. « Rousseau, me dit-il, est connu à Genève mieux qu'à Paris. On n'y est dupe, ni de son faux zèle, ni de sa fausse éloquence. C'est à moi qu'il en veut, et cela saute aux yeux. Possédé d'un orgueil outré, il voudrait que, dans sa patrie, on ne parlât que de lui seul. Mon existence l'y offusque; il m'envie l'air que j'y respire, et sur-tout il ne peut souffrir qu'en amusant quelquefois Genève, je lui dérobe à lui les moments où l'on pense à moi. »

Devant partir au point du jour, dès que les portes de la ville étant ouvertes, nous pourrions avoir des chevaux, nous résolûmes avec madame Denis et MM. Hubert et Cramer, de prolonger jusque-là le plaisir de veiller et de causer ensemble. Voltaire voulut être de la partie, et inutilement le pressâmes-nous d'aller se coucher; plus éveillé que nous, il nous lut encore quelques chants du poëme de *Jeanne*. Cette lecture avait pour moi un charme inexprimable; car, si Voltaire, en récitant les vers héroïques, affectait, selon moi, une emphase trop monotone, une cadence trop marquée, personne ne disait les vers familiers et comiques avec autant de naturel, de finesse et de grâce; ses yeux et son sourire avaient une expression que je n'ai vue qu'à lui. Hélas! c'était pour moi le chant du cygne, et je ne devais plus le revoir qu'expirant.

Nos adieux mutuels furent attendris jusqu'aux larmes, mais beaucoup plus de mon côté que du sien : cela devait être; car, indépendamment de ma reconnaissance et de tous les motifs que j'avais de l'aimer, je le laissais dans l'exil.

A Lyon, nous donnâmes un jour à la famille de Fleurieu, qui m'attendait à la Tourette, sa maison de campagne. Les deux jours suivants furent employés à voir la ville; et, depuis la filature de l'or avec la soie jusqu'à la perfection des plus riches tissus, nous suivîmes rapidement toutes les opérations de l'art qui faisait la richesse de cette ville florissante. Les ateliers, l'hôtel-de-ville, le bel hôpital de la Charité, la bibliothèque des jésuites, le couvent des chartreux, la salle de spectacle partagèrent notre attention.

Ici, je me rappelle qu'à mon passage pour aller à Genève, la demoiselle Destouche, directrice du spectacle, m'avait fait demander laquelle de mes tragédies je voulais que l'on donnât à mon retour. Je fus sensible à cette honnêteté; mais je me bornai à lui en rendre grâces; et je lui demandai pour mon retour, celle des tragédies de Voltaire que ses acteurs jouaient le mieux. Ils donnèrent *Alzire*.

Tandis que ma philosophie épicurienne s'égayait en province, la haine de mes ennemis ne s'endormait pas à Paris. J'appris, en y arrivant, que d'Argental et sa femme faisaient courir le bruit que j'étais perdu dans l'esprit du roi, et

que l'Académie aurait beau m'élire, sa majesté refuserait son agrément à mon élection. Je trouvai mes amis frappés de cette opinion; et, si j'avais eu autant d'impatience qu'ils en avaient eux-mêmes de me voir à l'Académie, j'aurais été bien malheureux. Mais, en les assurant qu'en dépit de l'intrigue j'obtiendrais cette place d'où l'on voulait m'exclure, je leur déclarai qu'au surplus je serais encore assez fier si je la méritais même sans l'obtenir. Je m'appliquai donc à finir ma traduction de *la Pharsale* et ma *Poétique française;* je mis *l'Épître aux Poëtes* au concours de l'Académie, et, à mesure que les éditions de mes *Contes* se succédaient, j'en faisais de nouveaux.

Le succès de *l'Épître aux Poëtes* fut tel que Voltaire l'avait prédit; mais ce ne fut pas sans difficulté qu'elle l'emporta sur deux ouvrages estimables qui lui disputaient le prix : l'un était *l'Épître au Peuple*, de Thomas; l'autre, *l'Épître* de l'abbé Delille sur *les avantages de la retraite pour les Gens de lettres.* Cette circonstance de ma vie fut assez remarquable pour nous occuper un moment.

A peine avais-je mis mon épître au concours, lorsque Thomas, selon sa coutume, vint me communiquer celle qu'il y allait envoyer. Je la trouvai belle, et d'un ton si noble et si ferme, que je crus au moins très-possible qu'elle l'emportât sur la mienne. « Mon ami, lui dis-je, après l'avoir entendue et fort applaudie, j'ai de mon côté une

confidence à vous faire ; mais j'y mets deux conditions : l'une, que vous me garderez le secret le plus absolu ; l'autre, qu'après avoir appris ce que je vais vous confier, vous n'en ferez aucun usage, c'est-à-dire que vous vous conduirez comme si je ne vous avais rien dit. J'en exige votre parole. » Il me la donna. « A-présent, poursuivis-je, apprenez que j'ai mis moi-même un ouvrage au concours. — En ce cas, me dit-il, je retire le mien. — C'est là ce que je ne veux point, répliquai-je, et pour deux raisons : l'une, parce qu'il est très-possible que l'on rejette mon ouvrage comme hérétique, et qu'on lui refuse le prix ; vous en allez juger vous-même ; l'autre, parce qu'il n'est pas décidé que mon ouvrage vaille mieux que le vôtre, et que je ne veux pas vous voler un prix qui peut-être vous appartient. Je m'en tiens donc à la parole que vous m'avez donnée. Écoutez mon épître. » Il l'entendit, et il convint qu'il y avait des endroits hardis et périlleux. Nous voilà donc rivaux confidents l'un de l'autre, et concurrents de l'abbé Delille.

Or, un jour, lorsque l'Académie examinait, pour adjuger le prix, les pièces mises au concours, je rencontrai Duclos à l'Opéra, et lui en demandai des nouvelles. « Ne m'en parlez pas, me dit-il, je crois que ce concours mettra le feu à l'Académie. Trois pièces, comme on n'en voit guère, se disputent le prix. Il y en a deux dont le mérite n'est pas douteux ; tout le monde en

convient; mais la troisième nous tourne la tête. C'est l'ouvrage d'un jeune fou, plein de verve et d'audace, qui ne ménage rien, qui brave tous les préjugés littéraires, qui parle des poëtes en poëte et qui les peint tous de leurs propres couleurs, avec une pleine franchise; ose louer Lucain et censurer Virgile, venger le Tasse des mépris de Boileau, apprécier Boileau lui-même et le réduire à sa juste valeur. D'Olivet en est furieux; il dit que l'Académie se déshonore, si elle couronne cet insolent ouvrage, et je crois cependant qu'il sera couronné. » Il le fut; mais, lorsque je me présentai pour recevoir le prix, d'Olivet jura qu'il ne me le pardonnerait de sa vie.

Ce fut, je crois, dans ce temps-là que je publiai ma traduction de *la Pharsale :* dès-lors, la rhétorique et la poétique se partagèrent mes études; et mes *Contes,* par intervalles, leur dérobèrent quelques moments.

C'était sur-tout à la campagne que cette manière de rêver m'était favorable, et quelquefois l'occasion m'y faisait rencontrer d'assez heureux sujets. Par exemple, un soir à Besons, où M. de Saint-Florentin avait une maison de campagne, étant à souper avec lui, comme on me parlait de mes *Contes :* « Il est arrivé, me dit-il, dans ce village, une aventure dont vous feriez peut-être quelque chose d'intéressant. » Et, en peu de mots, il me raconta qu'un jeune paysan et une jeune

paysanne, cousins germains, faisant l'amour ensemble, la fille s'était trouvée grosse; que, ni le curé, ni l'official, ne voulant leur permettre de se marier, ils avaient eu recours à lui, et qu'il avait été obligé de leur faire venir la dispense de Rome. Je convins qu'en effet ce sujet, mis en œuvre, pouvait avoir son intérêt. La nuit quand je fus seul, il me revint dans la pensée, et s'empara de mes esprits, si bien que, dans une heure, tous les tableaux, toutes les scènes et les personnages eux-mêmes, tels que je les ai peints, en furent dessinés et comme présents à mes yeux. Dans ce temps-là, le style de ce genre d'écrits ne me coûtait aucune peine; il coulait de source, et, dès que le conte était bien conçu dans ma tête, il était écrit. Au lieu de dormir, je rêvai toute la nuit à celui-ci. Je voyais, j'entendais parler *Annette* et *Lubin* aussi distinctement que si cette fiction eût été le souvenir tout frais encore de ce que j'aurais vu la veille. En me levant au point du jour, je n'eus donc qu'à répandre rapidement sur le papier ce que j'avais rêvé; et mon conte fut fait tel qu'il est imprimé.

L'après-dîner, avant la promenade, on me demanda, comme on faisait souvent à la campagne, si je n'avais pas quelque chose à lire, et je lus *Annette* et *Lubin*. Je ne puis exprimer quelle fut la surprise de toute la société, et singulièrement la joie de M. de Saint-Florentin, de voir comme en si peu de temps j'avais peint le tableau dont

il m'avait donné l'esquisse. Il voulait faire venir l'Annette et le Lubin véritables. Je le priai de me dispenser de les voir en réalité. Cependant lorsqu'on fit un opéra comique de ce conte, le Lubin et l'Annette de Besons furent invités à venir se voir sur la scène. Ils assistèrent à ce spectacle dans une loge qu'on leur donna, et ils furent fort applaudis.

Mon imagination tournée à ce genre de fiction, était pour moi, à la campagne, une espèce d'enchanteresse, qui, dès que j'étais seul, m'environnait de ses prestiges; tantôt à la Malmaison, au bord de ce ruisseau qui, par une pente rapide, roule du haut de la colline, et, sous des berceaux de verdure, va par de longs détours sillonner des gazons fleuris; tantôt à Croix-Fontaine, sur ces bords que la Seine arrose, en décrivant un demi-cercle immense, comme pour le plaisir des yeux; tantôt dans ces belles allées de Sainte-Assise, ou sur cette longue terrasse qui domine la Seine, et d'où l'œil en mesure au loin le lit majestueux et le tranquille cours.

Dans ces campagnes, on avait la bonté de paraître me désirer, de m'y recevoir avec joie, de ne pas plus compter que moi les heureux jours que j'y passais, de ne jamais me voir m'en aller sans me dire qu'on en avait quelque regret. Pour moi, j'aurais voulu pouvoir réunir toutes mes sociétés ensemble, ou me multiplier pour n'en quitter aucune. Elles ne se ressemblaient pas;

mais chacune d'elles avait pour moi ses délices et ses attraits.

La Malmaison appartenait alors à M. Desfourniels; c'était la société de madame Harenc; et j'ai dit assez de quels étroits liens d'amitié, de reconnaissance, mon cœur y était enveloppé. La femme qui m'a le plus chéri après ma mère, c'était madame Harenc. Elle semblait avoir inspiré à tous ses amis le tendre intérêt qu'elle prenait à moi. Aimer et être aimé dans cette société intime était ma vie habituelle.

A Sainte-Assise, chez madame de Montulé, l'amitié n'était pas sans réserve et sans défiance; j'étais jeune, et de jeunes femmes croyaient devoir s'observer avec moi. De mon côté, je n'avais avec elles qu'une liberté mesurée et respectueusement timide; mais dans cette contrainte même, il y avait je ne sais quoi de délicat et de piquant. D'ailleurs, la vie régulière et agréablement appliquée que l'on menait à Sainte-Assise, était de mon goût. Un père et une mère continuellement occupés à rendre l'instruction facile et attrayante pour leurs enfants; l'un faisant pour eux de sa main ce curieux extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences*, dont je conserve une copie; l'autre abrégeant et réduisant *l'Histoire naturelle* de Buffon, à ce qui, sans danger, et avec bienséance, pouvait en être lu par eux; une institutrice attachée aux deux filles, leur enseignant l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'italien,

et plus soigneusement encore les règles de la langue française, en les exerçant tous les jours à l'écrire correctement; l'après-dîner, les pinceaux dans les mains de madame de Montulé, les crayons dans les mains de ses filles et de leur gouvernante, et cette occupation égayée par de riants propos, ou par d'agréables lectures, leur servant de récréation; à la promenade, M. de Montulé, excitant la curiosité de ses enfants pour la connaissance des arbres et des plantes, dont il leur faisait faire une espèce d'herbier où étaient expliqués la nature, les propriétés, l'usage de ces végétaux; enfin, dans nos jeux mêmes, d'ingénieuses ruses et des défis continuels pour piquer leur émulation, et rendre l'agréable utile, en insinuant l'instruction jusque dans les amusements: tel était pour moi le tableau de cette école domestique, où l'étude n'avait jamais l'air de la gêne, ni l'enseignement l'air de la sévérité.

Vous pensez bien qu'un père et une mère qui instruisaient si bien leurs enfants, étaient très-cultivés eux-mêmes. M. de Montulé ne se piquait pas d'être aimable, et se donnait peu de soin pour cela; mais madame de Montulé avait dans l'esprit et dans le caractère ce grain d'honnête coquetterie qui, mêlé avec la décence, donne aux agréments d'une femme plus de vivacité, de brillant et d'attrait. Elle m'appelait philosophe, bien persuadée que je ne l'étais guère; et se jouer de ma philosophie était l'un de ses passe-temps. Je m'en apercevais; mais je lui en laissais le plaisir.

Avec plus de cordialité, la bonne et toute simple madame de Chalut m'attirait à Saint-Cloud; et, pour m'y retenir, elle avait un charme irrésistible, celui d'une amitié qui, du fond de son cœur, versait dans le mien, sans réserve, ce qu'elle avait de plus caché, ses sentiments les plus intimes et ses intérêts les plus chers. Elle n'était pas nécessaire à mon bonheur, il faut que je l'avoue; mais j'étais nécessaire au sien. Son ame avait besoin de l'appui de la mienne; elle s'y reposait, elle s'y soulageait du poids de ses peines, de ses chagrins. Elle en eut un dont l'horreur est inexprimable : ce fut de voir ses anciens maîtres, ses bienfaiteurs, ses amis, le dauphin, la dauphine, frappés en même temps comme d'une invisible main, et consumés de ce qu'elle appelait un poison lent, se flétrir, sécher et s'éteindre. Ce fut moi qui reçus ses regrets sur cette mort lente. Elle y mêlait des confidences qu'elle n'a faites qu'à moi seul, et dont le secret me suivra dans le silence du tombeau.

Mais des campagnes où je passais successivement les belles saisons de l'année, Maisons et Croix-Fontaine étaient celles qui avaient pour moi le plus d'attraits. A Croix-Fontaine, ce n'étaient que des voyages; mais toutes les voluptés de luxe, tous les raffinements de la galanterie la plus ingénieuse et la plus délicate y étaient réunis par l'enchanteur Bouret. Il était reconnu pour le plus obligeant des hommes et le plus

magnifique; on ne parlait que de la grâce qu'il savait mettre dans sa manière d'obliger. Hélas! vous allez bientôt voir dans quel abyme de malheurs l'entraîna ce penchant aimable et funeste. Cependant, comme il réunissait deux grandes places de finance, celle de fermier-général et celle de fermier des postes; comme il avait d'ailleurs, par ses relations et par la voie des courriers, toute facilité de se procurer, pour sa table, ce qu'il y avait de plus exquis et de plus rare dans le royaume, qu'il recevait de tous côtés des présents de ses protégés, dont il avait fait la fortune, ses amis ne voyaient dans ses profusions que les effets de son crédit et l'usage de ses richesses.

Mais madame Gaulard, qui vraisemblablement voyait mieux et plus loin que nous dans les affaires de son ami, et qui s'affligeait des dépenses où se répandait sa fortune, ne voulant plus en être ni l'occasion, ni le prétexte, avait pris à Maisons, sur la route de Croix-Fontaine, une maison simple et modeste, où elle vivait habituellement solitaire, avec une nièce d'un naturel aimable et d'une gaîté de quinze ans. J'ai peint le caractère de madame Gaulard dans l'un des contes de *la Veillée*, où sous le nom d'Ariste, je me suis mis en scène. Ce caractère uni, simple, doux, naturel, et d'une égalité paisible, s'était si aisément accommodé du mien, qu'à peine m'eut-elle connu à Paris et à Croix-Fontaine, elle me désira pour

société intime dans sa retraite de Maisons; et insensiblement je m'y trouvai si bien moi-même que je finis par y passer non-seulement le temps de la belle saison, mais les hivers entiers, lorsqu'au tumulte et au bruit de la ville; elle préféra le silence et le repos de la campagne. Quel charme avait pour moi cette solitude? on s'en doute, et je le dirais sans mystère; car rien n'était plus légitime que mes intentions et mes vues; mais, comme le succès n'y répondit pas, ce n'est là que l'un de ces songes dont le souvenir n'a rien d'intéressant que pour celui qui les a faits. Il suffit de savoir que cette retraite tranquille était celle où mes jours coulaient avec le plus de calme et de rapidité.

Tandis que j'oubliais ainsi et le monde et l'Académie, et que je m'oubliais moi-même, mes amis qui croyaient les honneurs littéraires usurpés par tous ceux qui les obtenaient avant moi, s'impatientaient de voir dans une seule année quatre nouveaux académiciens me passer sur le corps sans que j'en fusse ému; tandis qu'à chaque élection nouvelle mes ennemis, assiégeant les portes de l'Académie, redoublaient de manœuvres et d'efforts pour m'en écarter.

En parlant de la parodie de *Cinna*, j'ai oublié de dire qu'il y avait un mot piquant pour le comte de Choiseul-Praslin, alors ambassadeur à Vienne. On sait qu'Auguste dit à Cinna et à Maxime :

Vous qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène.

Ce vers était ainsi parodié :

Vous qui me tenez lieu du Merle et de ma femme.

Or, ce nom de *le Merle* était un sobriquet donné au comte de Praslin. C'est pourquoi, lorsqu'il avait pris pour maîtresse la Dangeville, Grandval, qui l'avait eue, et qu'elle voulait conserver pour suppléant, lui répondit :

Le merle a trop souillé la cage,
Le moineau n'y veut plus rentrer.

On m'avait donc fait un crime auprès du duc de Choiseul de ce vers de la parodie :

Vous qui me tenez lieu du Merle et de ma femme.

Et, dans l'une de nos conférences, il me le cita comme insulte faite à son cousin. J'eus la faiblesse de répondre que ce vers n'était pas de ceux que j'avais sus. « Et comment donc était le vers que vous saviez? demanda-t-il en me pressant. — Je répondis, pour sortir d'embarras :

Vous qui me tenez lieu de ma défunte femme.

— Fi donc, s'écria-t-il, ce vers est plat; l'autre est bien meilleur! il n'y a pas de comparaison. » Praslin n'était pas homme à prendre aussi gaîment la plaisanterie. Il avait l'ame basse et triste; et, dans les hommes de ce caractère, l'orgueil blessé est inexorable.

De retour de son ambassade, il fut fait ministre d'état pour les affaires étrangères. Alors, en profond politique, il tint conseil avec d'Argental et sa femme sur les moyens de m'interdire, au moins pour quelque temps encore, l'entrée de l'Académie.

Thomas y remportait les prix d'éloquence, avec une grande supériorité de talents sur tous ses rivaux. On résolut de me l'opposer; et pour cela le comte de Praslin commença par se l'attacher, en le prenant pour secrétaire, et en lui faisant accorder la place de secrétaire-interprète auprès des Ligues suisses. C'était se donner à soi-même l'honorable apparence de protéger un homme de mérite. Ainsi se décorait et croyait s'ennoblir la petitesse de la vengeance que l'on exerçait contre moi; et l'on n'attendait que le moment de mettre Thomas en avant pour me barrer le chemin de l'Académie.

Cependant mes amis et moi, en nous réjouissant du bien qui arrivait à Thomas, nous ne pensions qu'à lever l'obstacle qui, dans l'opinion des académiciens, s'opposait à mon élection. « Tant que l'on croira, me disait d'Alembert, que le roi vous refuserait, on n'osera pas vous élire. D'Argental, Praslin, le duc d'Aumont, assurent que nous essuierions ce refus. Il faut absolument détruire ce bruit-là. »

Rentré en grâce auprès de madame de Pompadour, je lui communiquai ma peine, la suppliant

de savoir du roi s'il me serait favorable. Elle eut la bonté de le lui demander, et sa réponse fut que, si j'étais élu, il agréerait mon élection. « Je puis donc, madame, lui dis-je, en assurer l'Académie? — Non, me dit-elle, non, vous me compromettriez; il faut seulement dire que vous avez lieu d'espérer l'agrément du roi. — Mais, madame, insistai-je, si le roi vous a dit formellement..... — Je sais ce que le roi m'a dit, reprit-elle avec vivacité; mais sais-je ce que là-haut on lui fera dire? » Ces mots me fermèrent la bouche, et je revins contrister d'Alembert en lui rendant compte de mon voyage.

Quand il eut bien pesté contre les ames faibles, il fut décidé entre nous de m'en tenir à annoncer des espérances, mais d'un ton à laisser entendre qu'elles étaient fondées; et, en effet, la mort de Marivaux, en 1763, laissant une place vacante, je fis les visites d'usage, de l'air d'un homme qui n'avait rien à craindre du côté de la cour. Cependant, cette inquiétude de madame de Pompadour, sur ce qu'on ferait dire au roi, me tracassait; je cherchais dans ma tête quelque moyen de m'assurer de lui; je crus en trouver un; mais dans ce moment-là je ne pouvais en faire usage. Ma *Poétique* s'imprimait : il me fallait encore quelques mois pour la mettre au jour, et c'était l'instrument du dessein que j'avais formé. Heureusement l'abbé de Radonvilliers, ci-devant sous-précepteur des enfants de France, se présenta en

même temps que moi pour la place vacante; et c'était faire une chose agréable à M. le dauphin, peut-être au roi lui-même, que de lui céder cette place. J'allai donc à Versailles déclarer à mon concurrent que je me retirais. J'y avais peu de mérite, il l'aurait emporté sur moi; et telle était sa modestie qu'il fut sensible à cette déférence, comme s'il n'avait dû qu'à moi tous les suffrages qu'il réunit en sa faveur.

Une circonstance bien remarquable de cette élection fut l'artifice qu'employèrent mes ennemis et ceux de d'Alembert et de Duclos, pour nous rendre odieux à la cour du dauphin. Ils avaient commencé par répandre le bruit que mon parti serait contraire à l'abbé de Radonvilliers, et que si, dans le premier scrutin, il obtenait la pluralité, au moins dans le second n'échapperait-il pas à l'injure des boules noires. Cette prédiction faite, il ne s'agissait plus que de la vérifier; et voici comment ils s'y prirent. Il y avait à l'Académie quatre hommes désignés sous le nom de philosophes, étiquette odieuse dans ce temps-là. Ces académiciens notés étaient Duclos, d'Alembert, Saurin, et Watelet. Les dignes chefs du parti contraire, d'Olivet, Batteux, et vraisemblablement Paulmi et Séguier, complottèrent de donner eux-mêmes des boules noires qu'on ne manquerait pas d'attribuer aux philosophes; et en effet quatre boules noires se trouvèrent dans le scrutin.

Grand étonnement, grand murmure de la part

de ceux qui les avaient données; et, les yeux fixés sur les quatre auxquels s'attachait le soupçon, les fourbes disaient hautement qu'il était bien étrange qu'un homme aussi irrépréhensible et aussi estimable que M. l'abbé de Radonvilliers, essuyât l'affront de quatre boules noires! L'abbé d'Olivet s'indignait d'un scandale aussi honteux, aussi criant; les quatre philosophes avaient l'air confondu. Mais la chance tourna bien vîte à leur avantage, et à la honte de leurs ennemis. Voici par quel coup de baguette. L'usage de l'Académie, en allant au scrutin des boules, était de distribuer à chacun des électeurs, deux boules, une blanche et une noire. La boîte dans laquelle on les faisait tomber avait aussi deux capsules, et au-dessus deux gobelets, l'un noir et l'autre blanc. Lorsqu'on voulait être favorable au candidat, on mettait la boule blanche dans le gobelet blanc, la noire dans le noir; et, lorsqu'on lui était contraire, on mettait la boule blanche dans le gobelet noir, la noire dans le blanc. Ainsi, lorsqu'on vérifiait le scrutin, il fallait retrouver le nombre des boules, et en trouver autant de blanches dans la capsule noire qu'il y en avait de noires dans la capsule blanche.

Or, par une espèce de divination, l'un des philosophes, Duclos, ayant prévu le tour qu'on voulait leur jouer, avait dit à ses camarades : « Gardons dans nos mains nos boules noires, afin que, si ces coquins-là ont la malice d'en-

donner, nous ayons à produire la preuve que ces boules ne viennent pas de nous. » Après avoir donc bien laissé d'Olivet et les autres fourbes éclater en murmures contre les malveillants ; « Ce n'est pas moi, dit Duclos, en ouvrant la main, qui ai donné une boule noire ; car j'ai heureusement gardé la mienne, et la voilà. — Ce n'est pas moi non plus, dit d'Alembert, voici la mienne. » Watelet et Saurin dirent la même chose en montrant les leurs. A ce coup de théâtre, la confusion retomba sur les auteurs de l'artifice. D'Olivet eut la naïveté de trouver mauvais qu'on eût paré le coup en retenant ses boules noires, alléguant les lois de l'Académie sur le secret inviolable du scrutin. « M. l'abbé, lui dit d'Alembert, la première des lois est celle de la défense personnelle ; et nous n'avions que ce moyen d'éloigner de nous le soupçon dont on a voulu nous charger. »

Ce trait de prévoyance de la part de Duclos fut connu dans le monde, et les d'Olivets, pris à leur piége, furent la fable de la cour.

Enfin, l'impression de ma *Poétique* étant achevée, je priai madame de Pompadour d'obtenir du roi qu'un ouvrage qui manquait à notre littérature lui fût présenté. C'est, lui dis-je, une grâce qui ne coûtera rien au roi ni à l'État, et qui prouvera que je suis bien voulu et bien reçu du roi. Je dois ce témoignage à la mémoire de cette femme bienfaisante, qu'à ce moyen facile et simple de décider publiquement le roi en ma

faveur, son beau visage fut rayonnant de joie. « Volontiers, me dit-elle, je demanderai pour vous au roi cette grâce, et je l'obtiendrai. » Elle l'obtint sans peine, et en me l'annonçant : « Il faut, me dit-elle, donner à cette présentation toute la solennité possible, et que le même jour toute la famille royale et tous les ministres reçoivent votre ouvrage de votre main. »

Je ne confiai mon secret qu'à mes amis intimes; et, mes exemplaires étant bien magnifiquement reliés (car je n'y épargnai rien), je me rendis un samedi au soir à Versailles avec mes paquets. En arrivant, je fis prier, par Quesnai, madame de Pompadour de disposer le roi à me bien recevoir.

Le lendemain, je fus introduit par le duc de Duras. Le roi était à son lever. Jamais je ne l'ai vu si beau. Il reçut mon hommage avec un regard enchanteur. J'aurais été au comble de la joie, s'il m'eût dit trois paroles; mais ses yeux parlèrent pour lui. Le dauphin, que l'abbé de Radonvilliers avait favorablement prévenu, voulut bien me parler. « J'ai ouï dire beaucoup de bien de cet ouvrage, me dit-il; j'en pense beaucoup de l'auteur. » En me disant ces mots, il me navra le cœur de tristesse, car je lui vis la mort sur le visage et dans les yeux.

Dans toute cette cérémonie le bon duc de Duras fut mon conducteur, et je ne puis dire avec quel intérêt il s'empressa à me faire bien accueillir.

Lorsque je descendis chez madame de Pompadour, à qui j'avais déja présenté mon ouvrage, « Allez-vous-en, me dit-elle, chez M. de Choiseul, lui offrir son exemplaire, il vous recevra bien; et laissez-moi celui de M. de Praslin; je le lui offrirai moi-même. »

Après mon expédition, j'allai bien vîte annoncer à d'Alembert et à Duclos le succès que je venais d'avoir, et le lendemain je fis présent de mon livre à l'Académie. J'en distribuai des exemplaires à ceux des académiciens que je savais bien disposés pour moi. Mairan disait que cet ouvrage était un pétard que j'avais mis sous la porte de l'Académie pour la faire sauter, si on me la fermait; mais toutes les difficultés n'étaient pas encore applanies.

Duclos et d'Alembert avaient eu je ne sais quelle altercation en pleine Académie, au sujet du roi de Prusse et du cardinal de Bernis; ils étaient brouillés tellement qu'ils ne se parlaient point; et, au moment où j'allais avoir besoin de leur accord et de leur bonne intelligence, je les trouvais ennemis l'un de l'autre. Duclos, le plus brusque des deux, mais le moins vif, était aussi le moins piqué. L'inimitié d'un homme tel que d'Alembert lui était pénible; il ne demandait qu'à se réconcilier avec lui; mais il voulait obtenir par moi que d'Alembert fît les avances.

« Je suis indigné, me dit-il, de l'oppression sous laquelle vous avez gémi, et de la persécution

sourde et lâche que vous éprouvez encore. Il est temps que cela finisse. Bougainville est mourant; il faut que vous ayez sa place. Dites à d'Alembert que je ne demande pas mieux que de vous l'assurer; qu'il m'en parle à l'Académie, nous arrangerons votre affaire pour la prochaine élection. »

D'Alembert bondit de colère quand je lui proposai de parler à Duclos. « Qu'il aille au diable, me dit-il, avec son abbé de Bernis : je ne veux pas plus avoir affaire à l'un qu'à l'autre. — En ce cas-là, je renonce à l'Académie; mon seul regret, lui dis-je, est d'y avoir pensé. — Pourquoi donc? reprit-il avec chaleur; est-ce que pour en être vous avez besoin de Duclos? — Et de qui n'aurais-je pas besoin, lorsque mes amis m'abandonnent, et que mes ennemis sont plus ardents à me nuire et plus agissants que jamais? Ah! ceux-là parleraient au diable pour m'ôter une seule voix; mais ce que j'ai dit autrefois en vers, je l'éprouve moi-même :

L'amitié se rebute, et le malheur la glace;
La haine est implacable, et jamais ne se lasse.

— Vous serez de l'Académie malgré vos ennemis, reprit-il. — Non, monsieur, non, je n'en serai point, et je ne veux point en être. Je serais balloté, supplanté, insulté par un parti déja trop nombreux et trop fort. J'aime mieux vivre obscur; pour cela, grâce au ciel, je n'aurai besoin de

personne. — Mais, Marmontel, vous vous fâchez, je ne sais pas pourquoi..... — Ah! je le sais bien, moi? l'ami de mon cœur, l'homme sur qui je comptais le plus au monde, n'a que deux mots à dire pour me tirer de l'oppression...... — Eh bien! morbleu, je les dirai : mais rien ne m'a tant coûté en ma vie. — Duclos a donc des torts bien graves envers vous? — Comment, vous ne savez donc pas avec quelle insolence, en pleine Académie, il a parlé du roi de Prusse? — Du roi de Prusse! et que fait à ce roi une insolence de Duclos? Ah! d'Alembert, ayez besoin de mon ennemi le plus cruel, et que, pour vous servir, il ne s'agisse que de lui pardonner, je vais l'embrasser tout-à-l'heure. Allons, dit-il, ce soir, je me réconcilie avec Duclos; mais qu'il vous serve bien; car ce n'est qu'à ce prix et pour l'amour de vous..... — Il me servira bien, lui dis-je; » et en effet Duclos, ravi de voir d'Alembert revenir à lui, agit en ma faveur aussi vivement que lui-même.

Mais à la mort de Bougainville, et, au moment où je me flattais de lui succéder sans obstacle, d'Alembert m'envoya chercher. « Savez-vous, me dit-il, ce qui se trame contre vous? on vous oppose un concurrent en faveur duquel Praslin, d'Argental et sa femme briguent les voix à la ville, à la cour. Ils se vantent d'en réunir un très-grand nombre, et je le crains; car ce concurrent, c'est Thomas. — Je ne crois pas, lui dis-

je, que Thomas se prête à cette manœuvre. — Mais, me dit-il, Thomas y est fort embarrassé. Vous savez qu'ils l'ont empêtré de bienfaits, de reconnaissance; ensuite ils l'ont engagé de loin à penser à l'Académie; et, sur ce qu'il leur a fait observer que sa qualité de secrétaire personnel du ministre ferait obstacle à son élection, Praslin lui a obtenu du roi un brevet qui ennoblit sa place. A-présent que l'obstacle est levé, on exige qu'il se présente et on lui repond de la grande pluralité des voix. Il est à Fontainebleau en présence de son ministre, et obsédé par d'Argental. Je vous conseille de l'aller voir. »

Je partis, et en arrivant j'écrivis à Thomas pour lui demander un rendez-vous. Il répondit qu'il se trouverait sur les cinq heures au bord du grand bassin. Je l'y attendis; et en l'abordant, « Vous vous doutez bien, mon ami, lui dis-je, du sujet qui m'amène. Je viens savoir de vous si ce que l'on m'assure est vrai; » et je lui répétai ce que m'avait dit d'Alembert.

« Tout cela est vrai, me répondit Thomas; et il est vrai encore que M. d'Argental m'a signifié ce matin que M. de Praslin veut que je me présente, qu'il exige de moi cette marque d'attachement, que telle a été la condition du brevet qu'il m'a fait avoir; qu'en l'acceptant j'ai dû entendre pourquoi il m'était accordé; et que si je manque à mon bienfaiteur, par égard pour un homme qui l'a offensé, je perds ma place et ma fortune.

Voilà ma position. A-présent dites-moi ce que vous feriez à ma place. — Est-ce bien sérieusement, lui dis-je, que vous me consultez? — Oui, me dit-il en souriant, et de l'air d'un homme qui avait pris son parti. — Eh bien! lui dis-je, à votre place, je ferais ce que vous ferez. — Non, sans détour, que feriez-vous? — Je ne sais pas, lui dis-je, me donner pour exemple; mais ne suis-je pas votre ami? n'êtes-vous pas le mien? — Oui, me dit-il, je ne m'en cache pas.

Je l'ai dit à la terre, au Ciel, à Gusman même.

Eh bien! repris-je, si j'avais un fils, et s'il avait le malheur de servir contre son ami la haine d'un Gusman, je lui...... — N'achevez pas, me dit Thomas en me serrant la main, ma réponse est faite et bien faite. — Eh! mon ami, lui dis-je, croyez-vous que j'en aie douté? — Vous êtes cependant venu vous en assurer, me dit-il avec un doux reproche. — Non certes, répondis-je, ce n'est pas pour moi que j'en ai voulu l'assurance, mais pour des gens qui ne connaissent pas votre ame aussi-bien que je la connais. — Dites-leur, reprit-il, que si jamais j'entre à l'Académie, ce sera par la belle porte. Et à l'égard de la fortune, j'en ai si peu joui, et m'en suis passé si long-temps, que j'espère bien n'avoir pas désappris à m'en passer encore. » A ces mots, je fus si ému que je lui aurais cédé la place, s'il avait voulu l'accepter, et s'il l'avait pu décemment;

mais la haine de son ministre contre moi était si déclarée, que nous aurions passé, lui pour l'avoir servie, moi pour y avoir succombé. Nous nous en tînmes donc à la conduite libre et franche qui nous convenait à tous deux. Il ne se mit point sur les rangs, et il perdit sa place de secrétaire du ministre. On n'eut pourtant pas l'impudence de lui ôter celle de secrétaire-interprète des Suisses. Il fut reçu de l'Académie immédiatement après moi, il le fut par acclamation, mais à une longue distance; car, de 1763 jusqu'en 1766 il n'y eut point de place vacante, quoique, année commune, le nombre des morts, à l'Académie, fût de trois en deux ans.

Je dois dire, à la honte du comte de Praslin, et à la gloire de Thomas, que celui-ci, après s'être refusé à un acte de servitude et de bassesse, crut devoir ne se retirer de chez un homme qui lui avait fait du bien que lorsqu'il serait renvoyé. Il resta près de lui un mois encore, se trouvant, comme de coutume, tous les matins à son lever, sans que cet homme dur et vain lui dît une parole, ni qu'il daignât le regarder. Dans une ame naturellement noble et fière comme était celle de Thomas, jugez combien cette humble épreuve devait être pénible! Enfin, après avoir donné à la reconnaissance au-delà de ce qu'il devait, voyant combien le vil orgueil de ce ministre était irréconciliable avec l'honnêteté modeste et patiente, il lui fit dire qu'il se voyait forcé de pren-

dre son silence pour un congé, et il se retira. Cette conduite acheva de faire connaître son caractère; et, du côté même de la fortune, il ne perdit rien à s'être conduit en honnête homme. Le roi lui en sut gré; et non-seulement il obtint dans la suite une pension de deux mille livres sur le trésor royal, mais un beau logement au Louvre, que lui fit donner le comte d'Angiviller, son ami et le mien.

Vous venez de voir, mes enfants, à travers combien de difficultés j'étais arrivé à l'Académie; mais je ne vous ai pas dit quelles épines la vanité du bel-esprit avait semées sur mon chemin.

Durant les contrariétés que j'éprouvais, madame Geoffrin était mal à son aise; elle m'en parlait quelquefois du bout de ses lèvres pincées; et, à chaque nouvelle élection qui reculait la mienne, je voyais qu'elle en avait du dépit. « Eh bien! me disait-elle, il est donc décidé que vous n'en serez point? » Moi qui ne voulais pas qu'elle en fût tracassée, je répondais négligemment « que c'était le moindre de mes soucis; que l'auteur de la *Henriade*, de *Zaïre*, de *Mérope*, n'avait été de l'Académie qu'à cinquante ans passés; que je n'en avais pas quarante; que j'en serais peut-être quelque jour; mais qu'au surplus bien d'honnêtes gens, et d'un mérite distingué, se consolaient de n'en pas être, et que je m'en passerais comme eux. Je la suppliais de ne pas s'en inquiéter plus que moi. » Elle ne s'en inquiétait

pas moins, et, de temps en temps, à sa manière, et par de petits mots, elle tâtait les dispositions des académiciens.

Un jour elle me demanda : « Que vous a fait M. de Marivaux, pour vous moquer de lui et le tourner en ridicule? — Moi, madame? — Oui, vous-même, qui lui riez au nez et faites rire à ses dépens..... — En vérité, Madame, je ne sais ce que vous voulez me dire. — Je veux vous dire ce qu'il m'a dit ; Marivaux est un honnête homme qui ne m'en a pas imposé. — Il m'expliquera donc lui-même ce que je n'entends pas. Car de ma vie il n'a été, ni présent, ni absent, l'objet de mes plaisanteries. — Eh bien! voyez-le donc, et tâchez, me dit-elle, de le dissuader; car, même dans ses plaintes, il ne dit que du bien de vous. » En traversant le jardin du Palais-Royal, sur lequel il logeait, je le vis, et je l'abordai.

Il eut d'abord quelque répugnance à s'expliquer; et il me répétait qu'il n'en serait pas moins juste à mon égard lorsqu'il s'agirait de l'Académie. « Monsieur, lui dis-je enfin avec un peu d'impatience, laissons l'Académie, elle n'est pour rien dans la démarche que je fais auprès de vous ; ce n'est point votre voix que je sollicite, c'est votre estime que je réclame, et dont je suis jaloux. — Vous l'avez entière, me dit-il. — Si je l'ai, veuillez donc me dire en quoi j'ai donné lieu aux plaintes que vous faites de moi. — Quoi.

me dit-il, avez-vous oublié que chez madame Dubocage, un soir, étant assis auprès de madame de Villaumont, vous ne cessâtes, l'un et l'autre, de me regarder et de rire en vous parlant à l'oreille. Assurément c'était de moi que vous riiez, et je ne sais pourquoi, car ce jour-là je n'étais pas plus ridicule que de coutume. »

« Heureusement, lui dis-je, ce que vous rappelez m'est très-présent : voici le fait. Madame de Villaumont vous voyait pour la première fois; et, comme on faisait cercle autour de vous, elle me demanda qui vous étiez. Je vous nommai. Elle qui connaissait, dans les gardes-françaises, un officier de votre nom, me soutint que vous n'étiez pas M. de Marivaux. Son obstination me divertit; la mienne lui parut plaisante; et en me décrivant la figure du Marivaux, qu'elle connaissait, elle vous regardait; voilà tout le mystère. — Oui, me dit-il ironiquement, la méprise était fort risible! cependant vous aviez tous deux un certain air malin et moqueur que je connais bien, et qui n'est pas celui d'un badinage simple. — Très-simple était pourtant le nôtre, et très-innocent, je vous jure. Au surplus, ajoutai-je, c'est la vérité toute nue. J'ai cru vous la devoir, m'en voilà quitte; et, si vous ne m'en croyez pas, ce sera moi, Monsieur, qui aurai à me plaindre de vous. » Il m'assura qu'il m'en croyait; et il ne laissa pas de dire à madame Geoffrin qu'il n'avait pris cette explication que pour une manière

adroite de m'excuser auprès de lui. La mort m'enleva son suffrage; mais, s'il me l'avait accordé, il se serait cru généreux.

La dame de Villaumont, dont je vous ai parlé, était fille de madame Gaulard, et la rivale de madame de Brionne, en beauté, plus vive même et plus piquante.

Madame Dubocage, chez qui nous soupions quelquefois, était une femme de lettres d'un caractère estimable, mais sans relief et sans couleur. Elle avait, comme madame Geoffrin, une société littéraire, mais infiniment moins agréable, et analogue à son humeur douce, froide, polie et triste. J'en avais été quelque temps; mais le sérieux m'en étouffait, et j'en fus chassé par l'ennui. Dans cette femme un moment célèbre, ce qui était vraiment admirable, c'était sa modestie. Elle voyait gravé au bas de son portrait : *Formâ Venus, arte Minerva;* et jamais on ne surprit en elle un mouvement de vanité. Revenons aux plaintes que faisaient de moi des gens d'un autre caractère.

Parmi les académiciens dont les voix ne m'étaient point assurées, nous comptions le président Hénault et Moncrif. Madame Geoffrin leur parla et revint à moi courroucée. « Est-il possible, me dit-elle, que vous passiez votre vie à vous faire des ennemis! voilà Moncrif qui est furieux contre vous; et le président Hénault qui n'est guère moins irrité. — De quoi, Madame, et que

leur ai-je fait? — Ce que vous avez fait! votre livre de la *Poétique*. Car vous avez toujours la rage de faire des livres. — Et dans ce livre, qu'est-ce qui les irrite? — Pour Moncrif, je le sais, dit-elle, il ne s'en cache point, il le dit hautement. Vous citez de lui une chanson, et vous l'estropiez. Elle avait cinq couplets, vous n'en citez que trois. — Hélas! Madame, j'ai cité les meilleurs, et je n'ai retranché que ceux qui répétaient la même idée. — Vraiment! c'est de quoi il se plaint, que vous ayez voulu corriger son ouvrage. Il ne vous le pardonnera ni à la vie ni à la mort. — Qu'il vive donc, Madame, et qu'il meure mon ennemi pour ses deux couplets de chanson; je supporterai ma disgrâce. Et le bon président, quelle est envers lui mon offense? — Il ne me l'a point dit; mais c'est encore, je crois, de votre livre qu'il se plaint. Je le saurai. » Elle le sut. Mais quand il fallut me le dire et que je l'en pressai, ce fut une scène comique dont l'abbé Raynal fut témoin.

« Eh bien! madame, vous avez vu le président Hénault; vous a-t-il dit enfin quel est mon tort? — Oui, je le sais; mais il vous le pardonne, il veut bien l'oublier; n'en parlons plus. — Au moins, madame, dois-je savoir quel est ce crime involontaire qu'il a la bonté d'oublier. — Le savoir, à quoi bon? cela est inutile. Vous aurez sa voix, c'est assez. — Non, ce n'est pas assez, et je ne suis pas fait pour essuyer des plaintes sans sa-

voir quel en est l'objet. — Madame, dit l'abbé Raynal, je trouve que M. Marmontel a raison. — Ne voyez-vous pas, reprit-elle, qu'il ne veut le savoir que pour en plaisanter et pour en faire un conte? — Non, Madame, je vous promets d'en garder le silence dès que j'aurai su ce que c'est. — Ce que c'est! toujours votre livre et votre fureur de citer. Ne l'ai-je point là votre livre? — Oui, Madame, il est là. — Voyons cette chanson du président que vous avez citée à-propos des chansons à boire. La voici :

Venge-moi d'une ingrate maîtresse, etc.

De qui la tenez-vous cette chanson? — De Géliote. — Eh bien! Géliote ne vous l'a pas donnée telle qu'elle est, puisqu'il faut vous le dire. Il y a un *O* que vous en avez retranché. — Un *O*, Madame! — Eh! oui, un *O*. N'y a-t-il pas un vers qui dit, que d'attraits? — Oui, Madame.

Que d'attraits! dieux! qu'elle était belle!

— Justement, c'est-là qu'est la faute. Il fallait dire : O Dieux! qu'elle était belle! — Eh! Madame, le sens est le même. — Oui, Monsieur; mais lorsque l'on cite, il faut citer fidèlement. Chacun est jaloux de ce qu'il a fait; cela est naturel. Le président ne vous a pas prié de citer sa chanson. — Je l'ai citée avec éloge. — Il n'y fallait donc rien changer. Puisqu'il y avait mis, *ô Dieux!* cela lui plaisait davantage. Que vous avait-il fait pour

lui ôter son *O?* Du reste, il m'a bien assurée que cela n'empêcherait point qu'il ne rendît justice à vos talents. »

L'abbé Raynal mourait d'envie de rire et moi aussi. Mais nous nous retînmes; car madame Geoffrin était déja assez confuse, et, lorsqu'elle avait tort, il n'y avait point à badiner.

En nous en allant, je contai à l'abbé mon aventure avec Marivaux et ma querelle avec Moncrif. « Ah! me dit-il, cela nous prouve que lorsqu'on dit d'un homme qu'il a des ennemis, il faut, avant de le juger, bien regarder s'il a mérité d'en avoir. »

Lorsque ce détroit fut passé, ma vie reprit son cours libre et tranquille. D'abord elle se partagea entre la ville et la campagne, et l'une et l'autre me rendaient heureux. De mes sociétés à la ville, la seule dont je n'étais plus était celle des Menus-Plaisirs. Cury, qui en avait été l'ame, était infirme et ruiné. Il mourut peu de temps après.

Lorsque son secret a été connu (et il ne l'a été qu'après sa mort), j'ai quelquefois entendu dire dans le monde qu'il aurait dû se déclarer pour auteur de la parodie. J'ai toujours soutenu qu'il ne le devait pas; et malheur à moi s'il l'eût fait, car c'aurait été lui qu'on aurait opprimé, et j'en serais mort de chagrin. Ma faute était à moi, et il eût été souverainement injuste qu'un autre en eût porté la peine. Au reste la parodie, telle qu'on l'avait vue, pleine de grossières injures.

n'était pas celle qu'il avait faite. Il aurait donc fallu qu'en s'accusant de l'une il eût été reçu à désavouer l'autre; et, quand il aurait fait cette distinction, aurait-on voulu l'écouter? Il eût été perdu, et j'en aurais été la cause; il fit, en gardant le silence, ce qu'il y avait de plus juste et de meilleur à faire pour moi comme pour lui, et je lui devais les douceurs de la vie que je menais depuis que ma bienheureuse disgrâce m'avait rendu à moi-même et à mes amis.

Je ne mets pas au nombre de mes sociétés particulières l'assemblée qui se tenait les soirs chez mademoiselle l'Espinasse; car, à l'exception de quelques amis de d'Alembert, comme le chevalier de Chastellux, l'abbé Morellet, Saint-Lambert et moi, ce cercle était formé de gens qui n'étaient point liés ensemble. Elle les avait pris çà et là dans le monde, mais si bien assortis, que, lorsqu'ils étaient là, ils s'y trouvaient en harmonie comme les cordes d'un instrument monté par une habile main. En suivant la comparaison, je pourrais dire qu'elle jouait de cet instrument avec un art qui tenait du génie; elle semblait savoir quel son rendrait la corde qu'elle allait toucher; je veux dire que nos esprits et nos caractères lui étaient si bien connus, que, pour les mettre en jeu, elle n'avait qu'un mot à dire. Nulle part la conversation n'était plus vive, plus brillante, ni mieux réglée que chez elle. C'était un rare phénomène que ce degré de

chaleur tempérée et toujours égale où elle savait l'entretenir, soit en la modérant, soit en l'animant tour-à-tour. La continuelle activité de son ame se communiquait à nos esprits, mais avec mesure; son imagination en était le mobile, sa raison, le régulateur. Et remarquez bien que les têtes qu'elle remuait à son gré n'étaient ni faibles ni légères; les Condillacs et les Turgots étaient du nombre; d'Alembert était auprès d'elle comme un simple et docile enfant. Son talent de jeter en avant la pensée, et de la donner à débattre à des hommes de cette classe; son talent de la discuter elle-même, et, comme eux, avec précision, quelquefois avec éloquence; son talent d'amener de nouvelles idées et de varier l'entretien, toujours avec l'aisance et la facilité d'une fée qui, d'un coup de baguette, change à son gré la scène de ses enchantements; ce talent, dis-je, n'était pas celui d'une femme vulgaire. Ce n'était pas avec les niaiseries de la mode et de la vanité que, tous les jours, durant quatre heures de conversation, sans langueur et sans vide, elle savait se rendre intéressante pour un cercle de bons esprits. Il est vrai que l'un de ses charmes était ce naturel brûlant qui passionnait son langage, et qui communiquait à ses opinions la chaleur, l'intérêt, l'éloquence du sentiment. Souvent aussi chez elle, et très-souvent, la raison s'égayait; une douce philosophie s'y permettait un léger badinage; d'Alembert en donnait le ton; et qui

jamais sut mieux que lui

> Mêler le grave au doux, le plaisant au sévère?

L'histoire d'une personne aussi singulièrement douée que l'était mademoiselle l'Espinasse, doit être pour vous, mes enfants, assez curieuse à savoir. Le récit n'en sera pas long:

Il y avait à Paris une marquise du Deffant, femme pleine d'esprit, d'humeur et de malice. Galante et assez belle dans sa jeunesse, mais vieille dans le temps dont je vais parler, presque aveugle, et rongée de vapeurs et d'ennui; retirée dans un couvent avec une étroite fortune, elle ne laissait pas de voir encore le grand monde où elle avait vécu. Elle avait connu d'Alembert chez son ancien amant, le président Hénault, qu'elle tyrannisait encore, et qui, naturellement très-timide, était resté esclave de la crainte longtemps aprèz avoir cessé de l'être de l'amour. Madame du Deffant, charmée de l'esprit et de la gaîté de d'Alembert, l'avait attiré chez elle, et si bien captivé, qu'il en était inséparable. Il logeait loin d'elle, et il ne passait pas un jour sans l'aller voir.

Cependant, pour remplir les vides de sa solitude, madame du Deffant cherchait une jeune personne bien élevée et sans fortune qui voulût être sa compagne et à titre d'amie, c'est-à-dire de complaisante, vivre avec elle dans son couvent; elle rencontra celle-ci; elle en fut enchantée, comme vous croyez bien. D'Alembert ne fut

pas moins charmé de trouver chez sa vieille amie un tiers aussi intéressant.

Entre cette jeune personne et lui, l'infortune avait mis un rapport qui devait rapprocher leurs ames. Ils étaient tous les deux ce qu'on appelle enfants de l'amour. Je vis leur amitié naissante, lorsque madame du Deffant les menait avec elle souper chez mon amie madame Harenc; et c'est de ce temps-là que datait notre connaissance. Il ne fallait pas moins qu'un ami tel que d'Alembert pour adoucir et rendre supportable à mademoiselle l'Espinasse la tristesse et la dureté de sa condition; car c'était peu d'être assujettie à une assiduité perpétuelle auprès d'une femme aveugle et vaporeuse; il fallait, pour vivre avec elle, faire comme elle du jour la nuit, et de la nuit le jour, veiller à côté de son lit, et l'endormir en faisant la lecture; travail qui fut mortel à cette jeune fille, naturellement délicate, et dont jamais depuis, sa poitrine épuisée n'a pu se rétablir. Elle y résistait cependant, lorsqu'arriva l'incident qui rompit sa chaîne.

Madame du Deffant, après avoir veillé toute la nuit chez elle-même ou chez madame de Luxembourg, qui veillait comme elle, donnait tout le jour au sommeil, et n'était visible que vers les six heures du soir. Mademoiselle l'Espinasse, retirée dans sa petite chambre sur la cour du même couvent, ne se levait guère qu'une heure avant sa dame: mais cette heure si précieuse, dérobée

à son esclavage, était employée à recevoir chez elle ses amis personnels, d'Alembert, Chastellux, Turgot et moi de temps en temps. Or, ces messieurs étaient aussi la compagnie habituelle de madame du Deffant; mais ils s'oubliaient quelquefois chez mademoiselle l'Espinasse, et c'étaient des moments qui lui étaient dérobés; aussi ce rendez-vous particulier était-il pour elle un mystère, car on prévoyait bien qu'elle en serait jalouse. Elle le découvrit; ce ne fut, à l'entendre, rien de moins qu'une trahison. Elle en fit les hauts cris, accusant cette pauvre fille de lui soustraire ses amis, et déclarant qu'elle ne voulait plus nourrir ce serpent dans son sein.

Leur séparation fut brusque; mais mademoiselle l'Espinasse ne resta point abandonnée. Tous les amis de madame du Deffant étaient devenus les siens. Il lui fut facile de leur persuader que la colère de cette femme était injuste. Le président Hénault lui-même se déclara pour elle. La duchesse de Luxembourg donna le tort à sa vieille amie, et fit présent d'un meuble complet à mademoiselle l'Espinasse, dans le logement qu'elle prit. Enfin, par le duc de Choiseul, on obtint pour elle, du roi, une gratification annuelle qui la mettait au-dessus du besoin, et les sociétés de Paris les plus distinguées se disputèrent le bonheur de la posséder.

D'Alembert, à qui madame du Deffant proposa impérieusement l'alternative de rompre avec ma-

demoiselle l'Espinasse ou avec elle, n'hésita point, et se livra tout entier à sa jeune amie. Ils demeuraient loin l'un de l'autre; et quoique dans le mauvais temps il fut pénible pour d'Alembert de retourner le soir de la rue de Belle-Chasse à la rue Michel-le-Comte où logeait sa nourrice, il ne pensait point à quitter celle-ci. Mais chez elle il tomba malade, et assez dangereusement pour inquiéter Bouvart, son médecin. Sa maladie était une de ces fièvres putrides dont le premier remède est un air libre et pur. Or, son logement chez sa vitrière était une petite chambre mal éclairée, mal aérée, avec un lit à tombeau très-étroit. Bouvart nous déclara que l'incommodité de ce logement pouvait lui être très-funeste. Watelet lui en offrit un dans son hôtel voisin du boulevard du Temple; il y fut transporté; mademoiselle l'Espinasse, quoi qu'on en pût penser et dire, s'établit sa garde-malade. Personne n'en pensa et n'en dit que du bien.

D'Alembert revint à la vie, et dès-lors, consacrant ses jours à celle qui en avait pris soin, il désira de loger auprès d'elle. Rien de plus innocent que leur intimité; aussi fut-elle respectée; la malignité même ne l'attaqua jamais; et la considération dont jouissait mademoiselle l'Espinasse, loin d'en souffrir aucune atteinte, n'en fut que plus honorablement et plus hautement établie. Mais cette liaison si pure, et du côté de d'Alembert toujours tendre et inaltérable, ne fut pas

pour lui aussi douce, aussi heureuse qu'elle aurait dû l'être.

L'ame ardente et l'imagination romantique de mademoiselle l'Espinasse lui firent concevoir le projet de sortir de l'étroite médiocrité où elle craignait de vieillir. Avec tous les moyens qu'elle avait de séduire et de plaire, même sans être belle, il lui parut possible que, dans le nombre de ses amis, et même des plus distingués, quelqu'un fût assez épris d'elle pour vouloir l'épouser. Cette ambitieuse espérance, plus d'une fois trompée, ne se rebutait point; elle changeait d'objet, toujours plus exaltée et si vive qu'on l'aurait prise pour l'enivrement de l'amour. Par exemple, elle fut un temps si éperduement éprise de ce qu'elle appelait l'héroïsme et le génie de Guibert, que, dans l'art militaire et le talent d'écrire, elle ne voyait rien de comparable à lui. Celui-là cependant lui échappa comme les autres. Alors ce fut à la conquête du marquis de Mora, jeune Espagnol d'une haute naissance, qu'elle crut pouvoir aspirer; et en effet, soit amour, soit enthousiasme, ce jeune homme avait pris pour elle un sentiment passionné. Nous le vîmes plus d'une fois en adoration devant elle, et l'impression qu'elle avait faite sur cette ame espagnole prenait un caractère si sérieux, que la famille du marquis se hâta de le rappeler. Mademoiselle l'Espinasse, contrariée dans ses désirs, n'était plus la même avec d'Alembert; et non-seulement

il en essuyait des froideurs, mais souvent des humeurs chagrines pleines d'aigreur et d'amertume. Il dévorait ses peines et n'en gémissait qu'avec moi. Le malheureux! tels étaient pour elle son dévouement et son obéissance, qu'en l'absence de M. de Mora, c'était lui qui, dès le matin, allait quérir ses lettres à la poste, et les lui apportait à son réveil. Enfin, le jeune Espagnol étant tombé malade dans sa patrie, et sa famille n'attendant que sa convalescence pour le marier convenablement, mademoiselle l'Espinasse imagina de faire prononcer par un médecin de Paris, que le climat de l'Espagne lui serait mortel; que, si on voulait lui sauver la vie, il fallait qu'on le renvoyât respirer l'air de la France; et cette consultation, dictée par mademoiselle l'Espinasse, ce fut d'Alembert qui l'obtint de Lorry, son ami intime, et l'un des plus célèbres médecins de Paris. L'autorité de Lorry, appuyée par le malade, eut en Espagne tout son effet. On laissa partir le jeune homme; il mourut en chemin, et le chagrin profond qu'en ressentit mademoiselle l'Espinasse, achevant de détruire cette frêle machine que son ame avait ruinée, la précipita dans le tombeau.

D'Alembert fut inconsolable de sa perte. Ce fut alors qu'il vint comme s'ensevelir dans le logement qu'il avait au Louvre. J'ai dit ailleurs comme il y passa le reste de sa vie. Il se plaignait souvent à moi de la funeste solitude où il

croyait être tombé. Inutilement je lui rappelais ce qu'il m'avait tant dit lui-même du changement de son amie. « Oui, me répondait-il, elle était changée, mais je ne l'étais pas; elle ne vivait plus pour moi, mais je vivais toujours pour elle. Depuis qu'elle n'est plus, je ne sais plus pourquoi je vis. Ah! que n'ai-je à souffrir encore ces moments d'amertume qu'elle savait si bien adoucir et faire oublier! Souvenez-vous des heureuses soirées que nous passions ensemble. A-présent que me reste-t-il? Au lieu d'elle, en rentrant chez moi, je ne vais plus retrouver que son ombre. Ce logement du Louvre est lui-même un tombeau où je n'entre qu'avec effroi. »

Je résume ici en substance les conversations que nous avions ensemble en nous promenant seuls le soir aux Tuileries; et je demande si c'est là le langage d'un homme à qui la nature aurait refusé la sensibilité du cœur.

Bien plus heureux que lui, je vivais au milieu des femmes les plus séduisantes, sans tenir à aucune par les liens de l'esclavage. Ni la jolie et piquante Filleul, ni l'ingénue et belle Séran, ni l'éblouissante Villaumont, ni aucune de celles avec qui je me plaisais le plus, ne troublait mon repos. Comme je savais bien qu'elles ne pensaient pas à moi, je n'avais ni la simplicité, ni la fatuité de penser à elles. J'aurais pu dire comme Atys, et avec plus de sincérité :

J'aime les roses nouvelles;
J'aime à les voir s'embellir:
Sans leurs épines cruelles,
J'aimerais à les cueillir.

Ce qui me ravissait en elles, c'étaient les grâces de leur esprit, la mobilité de leur imagination, le tour facile et naturel de leurs idées et de leur langage, et une certaine délicatesse de pensée et de sentiment qui, comme celle de leur physionomie, semble réservée à leur sexe. Leurs entretiens étaient une école pour moi non moins utile qu'agréable; et, autant qu'il m'était possible, je profitais de leurs leçons. Celui qui ne veut écrire qu'avec précision, énergie et vigueur, peut ne vivre qu'avec des hommes; mais celui qui veut, dans son style, avoir de la souplesse, de l'aménité, du liant, et ce je ne sais quoi qu'on appelle du charme, fera très-bien, je crois, de vivre avec des femmes. Lorsque je lis que Périclès sacrifiait tous les matins aux grâces, ce que j'entends par-là, c'est que tous les jours Périclès déjeûnait avec Aspasie.

Cependant, quelque intéressante que fût pour moi, du côté de l'esprit, la société de ces femmes aimables, elle ne me faisait pas négliger d'aller fortifier mon ame, élever, étendre, agrandir ma pensée, et la féconder dans une société d'hommes dont l'esprit pénétrait le mien et de chaleur et de lumière. La maison du baron d'Holbach, et, depuis quelque temps, celle d'Helvétius, étaient

le rendez-vous de cette société, composée en partie de la fleur des convives de madame Geoffrin, et en partie de quelques têtes que madame Geoffrin avait trouvées trop hardies et trop hasardeuses pour être admises à ses dîners. Elle estimait le baron d'Holbach, elle aimait Diderot, mais à la sourdine, et sans se commettre pour eux. Il est vrai qu'elle avait admis et comme adopté Helvétius, mais jeune encore, avant qu'il eût fait des folies.

Je n'ai jamais bien su pourquoi d'Alembert se tint éloigné de la société dont je parle. Lui et Diderot, associés de travaux et de gloire dans l'entreprise de l'*Encyclopédie*, avaient été d'abord cordialement unis; mais ils ne l'étaient plus; ils parlaient l'un de l'autre avec beaucoup d'estime, mais ils ne vivaient point ensemble, et ne se voyaient presque plus. Je n'ai jamais osé leur en demander la raison.

Jean-Jacques Rousseau et Buffon furent d'abord quelque temps de cette société philosophique; mais l'un rompit ouvertement; l'autre, avec plus de ménagement et d'adresse, se retira et se tint à l'écart. Pour ceux-ci, je crois bien savoir quel fut le système de leur conduite.

Buffon, avec le cabinet du roi et son histoire naturelle, se sentait assez fort pour se donner une existence considérable. Il voyait que l'école encyclopédique était en défaveur à la cour et dans l'esprit du roi; il craignit d'être enveloppé

dans le commun naufrage; et, pour voguer à pleines voiles, ou du moins pour louvoyer seul prudemment parmi les écueils, il aima mieux avoir à soi sa barque libre et détachée. On ne lui en sut pas mauvais gré; mais sa retraite avait encore une autre cause.

Buffon, environné chez lui de complaisants et de flatteurs, et, accoutumé à une déférence obséquieuse pour ses idées systématiques, était quelquefois désagréablement surpris de trouver parmi nous moins de révérence et de docilité. Je le voyais s'en aller mécontent des contrariétés qu'il avait essuyées. Avec un mérite incontestable, il avait un orgueil et une présomption égale au moins à son mérite. Gâté par l'adulation, et placé par la multitude dans la classe de nos grands hommes, il avait le chagrin de voir que les mathématiciens, les chimistes, les astronomes ne lui accordaient qu'un rang très-inférieur parmi eux; que les naturalistes eux-mêmes étaient peu disposés à le mettre à leur tête, et que, parmi les gens de lettres, il n'obtenait que le mince éloge d'écrivain élégant et de grand coloriste. Quelques-uns même lui reprochaient d'avoir fastueusement écrit dans un genre qui ne voulait qu'un style simple et naturel. Je me souviens qu'une de ses amies m'ayant demandé comment je parlerais de lui, s'il m'arrivait d'avoir à faire son éloge funèbre à l'Académie française, je répondis que je lui donnerais une place distinguée

parmi les poëtes du genre descriptif; façon de le louer dont elle ne fut pas contente.

Buffon, mal à son aise avec ses pairs, s'enferma donc chez lui avec des commensaux ignorants et serviles, n'allant plus ni à l'une ni à l'autre Académie, et travaillant à part sa fortune chez les ministres, et sa réputation dans les cours étrangères, d'où, en échange de ses ouvrages, il recevait de beaux présents; mais du moins son paisible orgueil ne faisait du mal à personne. Il n'en fut pas de même de celui de Rousseau.

Après le succès qu'avaient eu dans de jeunes têtes ses deux ouvrages couronnés à Dijon, Rousseau, prévoyant qu'avec des paradoxes colorés de son style, animés de son éloquence, il lui serait facile d'entraîner après lui une foule d'enthousiastes, conçut l'ambition de faire secte; et, au lieu d'être simple associé à l'école philosophique, il voulut être chef et professeur unique d'une école qui fût à lui; mais en se retirant de notre société, comme Buffon, sans querelle et sans bruit, il n'eût pas rempli son objet. Il avait essayé, pour attirer la foule, de se donner un air de philosophe antique; d'abord en vieille redingotte, puis en habit d'Arménien, il se montrait à l'Opéra, dans les cafés, aux promenades; mais, ni sa petite perruque sale et son bâton de Diogène, ni son bonnet fourré, n'arrêtaient les passants. Il lui fallait un coup d'éclat pour avertir les ennemis des gens de lettres, et singulière-

ment de ceux qui étaient notés du nom de philosophes, que J. J. Rousseau avait fait divorce avec eux. Cette rupture lui attirerait une foule de partisans; et il avait bien calculé que les prêtres seraient du nombre. Ce fut donc peu pour lui de se séparer de Diderot et de ses amis, il leur dit des injures; et, par un trait de calomnie lancé contre Diderot, il donna le signal de la guerre qu'il leur déclarait en partant.

Cépendant leur société, consolée de cette perte, et peu sensible à l'ingratitude dont Rousseau faisait profession, trouvait en elle-même les plaisirs les plus doux que puissent procurer la liberté de la pensée et le commerce des esprits. Nous n'étions plus menés et retenus à la lisière, comme chez madame Geoffrin; mais cette liberté n'était pas la licence, et il est des objets révérés et inviolables qui jamais n'y étaient soumis au débat des opinions. Dieu, la vertu, les saintes lois de la morale naturelle, n'y furent jamais mis en doute, du moins en ma présence; c'est ce que je puis attester. La carrière ne laissait pas d'être encore assez vaste; et, à l'essor qu'y prenaient les esprits, je croyais quelquefois entendre les disciples de Pythagore ou de Platon. C'était là que Galiani était quelquefois étonnant par l'originalité de ses idées, et par le tour adroit, singulier, imprévu, dont il en amenait le développement; c'était là que le chimiste Roux nous révélait, en homme de génie, les mystères de la nature; c'était là

que le baron d'Holbach, qui avait tout lu et n'avait jamais rien oublié d'intéressant, versait abondamment les richesses de sa mémoire; c'était là sur-tout qu'avec sa douce et persuasive éloquence, et son visage étincelant du feu de l'inspiration, Diderot répandait sa lumière dans tous les esprits, sa chaleur dans toutes les ames. Qui n'a connu Diderot que dans ses écrits, ne l'a point connu. Ses systèmes sur l'art d'écrire altéraient son beau naturel. Lorsqu'en parlant il s'animait, et que, laissant couler de source l'abondance de ses pensées, il oubliait ses théories et se laissait aller à l'impulsion du moment, c'était alors qu'il était ravissant. Dans ses écrits, il ne sut jamais former un tout ensemble : cette première opération, qui ordonne et met tout à sa place, était pour lui trop lente et trop pénible. Il écrivait de verve avant d'avoir rien médité : aussi a-t-il écrit de belles pages, comme il disait lui-méme; mais il n'a jamais fait un livre. Or, ce défaut d'ensemble disparaissait dans le cours libre et varié de la conversation.

L'un des beaux moments de Diderot, c'était lorsqu'un auteur le consultait sur son ouvrage. Si le sujet en valait la peine, il fallait le voir s'en saisir, le pénétrer, et, d'un coup-d'œil, découvrir de quelles richesses et de quelles beautés il était susceptible. S'il s'apercevait que l'auteur remplît mal son objet, au lieu d'écouter la lecture, il faisait dans sa tête ce que l'auteur avait

manqué. Était-ce une pièce de théâtre? il y jetait des scènes, des incidents nouveaux, des traits de caractère; et, croyant avoir entendu ce qu'il avait rêvé, il nous vantait l'ouvrage qu'on venait de lui lire, et dans lequel, lorsqu'il voyait le jour, nous ne retrouvions presque rien de ce qu'il en avait cité. En général, et, dans toutes les branches des connaissances humaines, tout lui était si familier et si présent, qu'il semblait toujours préparé à ce qu'on avait à lui dire, et ses aperçus les plus soudains étaient comme les résultats d'une étude récente ou d'une longue méditation.

Cet homme, l'un des plus éclairés du siècle, était encore l'un des plus aimables; et, sur ce qui touchait à la bonté morale, lorsqu'il en parlait d'abondance, je ne puis exprimer quel charme avait en lui l'éloquence du sentiment. Toute son ame était dans ses yeux, sur ses lèvres. Jamais physionomie n'a mieux peint la bonté du cœur.

Je ne vous parle point de ceux de nos amis que vous venez de voir sous l'œil de madame Geoffrin, et soumis à sa discipline. Chez le baron d'Holbach et chez Helvétius, ils étaient à leur aise, et d'autant plus aimables; car l'esprit, dans ses mouvements, ne peut bien déployer et sa force et sa grâce, que lorsqu'il n'a rien qui le gêne; et là il ressemblait au coursier de Virgile :

Qualis ubi, abruptis, fugit præsepia, vinclis,
Tandem liber equus : campoque potitus aperto.....
Emicat, arrectisque fremit cervicibus altè,
Luxurians.

Vous devez comprendre combien il était doux pour moi de faire, deux ou trois fois la semaine, d'excellents dîners en aussi bonne compagnie : nous nous en trouvions tous si bien, que, lorsque venaient les beaux jours, nous entremêlions ces dîners de promenades philosophiques en pique-nique dans les environs de Paris, sur les bords de la Seine ; car le régal de ces jours-là était une ample matelote, et nous parcourions tour-à-tour les endroits renommés pour être les mieux pourvus en beau poisson. C'était le plus souvent Saint-Cloud : nous y descendions le matin en bateau, respirant l'air de la rivière ; et nous en revenions le soir à travers le bois de Boulogne. Vous croyez bien que, dans ces promenades, la conversation languissait rarement.

Une fois m'étant trouvé seul quelques minutes avec Diderot, à propos de la lettre à d'Alembert sur les spectacles, je lui témoignai mon indignation de la note que Rousseau avait mise à la préface de cette lettre ; c'était comme un coup de stylet dont il avait frappé Diderot. Voici le texte de la lettre.

« J'avais un Aristarque sévère et judicieux ; je « ne l'ai plus, je n'en veux plus, et il manque « bien plus encore à mon cœur qu'à mes écrits. »

Voici la note qu'il avait attachée au texte.

Si vous avez tiré l'épée contre votre ami, n'en désespérez pas ; car il y a moyen de revenir vers votre ami. Si vous l'avez attristé par vos paroles,

ne craignez rien; il est possible encore de vous réconcilier avec lui. Mais pour l'outrage, le reproche injurieux, la révélation du secret et la plaie faite à son cœur en trahison, point de grâce à ses yeux : il s'éloignera sans retour. Ecclés. XXII. 26. 27.

Tout le monde savait que c'était à Diderot que s'adressait cette note infamante, et bien des gens croyaient qu'il l'avait méritée, puisqu'il ne la réfutait pas.

« Jamais, lui dis-je, entre vous et Rousseau mon opinion ne sera en balance : je vous connais, et je crois le connaître; mais dites-moi par quelle rage et sur quel prétexte il vous a si cruellement outragé. — Retirons-nous, me dit-il, dans cette allée solitaire : là, je vous confierai ce que je ne dépose que dans le sein de mes amis. »

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME DES MÉMOIRES.

LIVRE PREMIER.

INTENTION de l'auteur en écrivant ses Mémoires, PAGE 1
Description de la ville de Bort, où il est né en 1723, et de ses environs. 2
Mœurs des habitants. . . . . *ibid.*
Enfance de l'auteur. 4
Sa première éducation. 5
Son père ne voulait point qu'il fît ses études. 6
Éloge de sa mère. 7
Tableau de sa famille entière. 8
Quel en est le genre de vie. 9
Son père le mène au petit collége de Mauriac. 10
Examen et admission à ce collége. 11
Réflexions sur les premières études. 13
Vieux jésuite, continuateur de *Vanière*. 14
Mœurs des écoliers de Mauriac, manière de vivre, travaux, plaisirs. 16
L'écolier vertueux de Mauriac. 19
Éloge de l'usage de la confession pour les enfants. 21
Conduite de l'auteur avec ses condisciples. 22
Querelle avec le régent. 24
L'auteur entraîne sa classe dans son parti contre le préfet. 27
Portrait de son professeur de rhétorique. 30
Premières études de l'auteur après sa rhétorique. 32
Vacances. . . . . *ibid.*
Première inclination. 38

Son père veut le destiner au commerce . . . . Page 45
Son départ pour Clermont . . . . *ibid.*
Il écrit à son père qu'il se croit appelé à l'état ecclésiastique 47
Sa réconciliation avec son préfet 49
Son admission en philosophie à Clermont 51
Il menace d'aller à Riom chez les oratoriens, et aussitôt on lui donne des écoliers 55
Promenade à la campagne de Massillon, et conversation avec ce prélat 58
Premières vacances sous le costume ecclésiastique 59
Seconde année de philosophie 60
Mort de son père . . . . *ibid.*
Sa douleur, son arrivée dans la maison paternelle 61
Il va se distraire chez un curé de ses amis 64

LIVRE DEUXIÈME.

Description de la nouvelle demeure de l'auteur, ses travaux, ses projets, son séjour chez M. de Linars 65
Retraite au séminaire de Limoges pour la tonsure 68
Conversation où il étonne les directeurs de séminaire . . *ibid.*
Il est présenté à l'évêque (M. de Coëtlosquet), bon accueil, promesse de ce prélat 71
Erreur qui met sa mère au désespoir 72
Son départ précipité pour consoler sa mère 75
Hospitalité d'un curé de campagne et de sa nièce 76
Anecdote sur la politique des jésuites 79
Visite d'un jésuite pour l'engager à entrer dans son ordre 82
Voyage de Bort à Toulouse; proposition de mariage . . . 87
Arrivée à Toulouse, visite au jésuite qui était venu le voir à Bort, et qui le presse d'entrer au noviciat. Il consulte sa mère. Lettre éloquente de celle-ci pour le dissuader de se faire jésuite 92
A quinze ans, il fait la classe de philosophie chez les

bernardins.............................Page 97
Ouverture de son cours.......................... *ibid.*
Il obtient une bourse au collége de Sainte-Catherine... 99
Origine de ses relations avec Voltaire............... 100
Il obtient des prix aux Jeux Floraux............... 101
Pompe des distributions de ces prix................. 102
Reconnaissance touchante au milieu de son triomphe académique.............................. 104
Il supplée habituellement son professeur de philosophie. 105
Thèse dédiée à l'Académie de Toulouse.............. 106
Inconcevable effet d'un défaut de mémoire........... 107
Succès brillant de la thèse; offre d'une place d'adjoint à l'Académie.............................. 108
Il appelle à Toulouse un de ses frères.............. 109
Causes qui le dégoûtent de l'état ecclésiastique....... *ibid.*
Démêlés d'un boursier de Sainte-Catherine avec un grand-vicaire de Toulouse..................... *ibid.*
Mauvais accueil du cardinal de la Roche-Aymond..... 113
Voltaire lui conseille de venir à Paris; son hésitation sur le choix d'un état............................ 114
Dernier voyage au lieu de sa naissance.............. 115
Réception amicale et empressée de ses amis, de ses compatriotes; fêtes qu'on lui donne; bonheur de revoir sa mère, mêlé de vives inquiétudes sur sa santé. *ibid.*
Conversation avec sa mère sur son refroidissement pour l'état ecclésiastique........................ 118
Le médecin de sa mère exige qu'il la quitte; adieux touchants................................ 119
Il arrive à Toulouse pour achever ses études......... 121
Billet de Voltaire qui fait la destinée de l'auteur...... *ibid.*
Son voyage de Toulouse à Paris avec un jeune fat..... 123
Ses travaux pendant la route..................... 128

LIVRE TROISIÈME.

Arrivée de l'auteur à Paris (1745); première visite à Voltaire; espérances évanouies . . . . Page 129
Conversation avec Voltaire. . . . . ibid.
Premier logement, premières ressources. 131
Ses études 132
Premier choix d'un sujet de tragédie . . . . ibid.
Il obtient ses entrées au Théâtre-Français. . . . . ibid.
Il travaille à *Denys-le-Tyran*. 133
Sur *Vauvenargues*. . . . . ibid.
Ses premières liaisons; son premier genre de vie 134
Il fait un journal qui a peu de succès. 135
Il obtient un prix à l'Académie française (1746) . . . . . . ibid.
Grande pénurie... 137
Voltaire vend à la cour le poëme de l'auteur couronné à l'Académie. 138
Il se charge de l'éducation du petit-fils de madame Harenc. 139
Société charmante de cette dame. 140
Il obtient encore le prix de poésie (1747). 142
Mort de sa mère. Consolations prodiguées par madame Harenc. . . . . ibid.
Il demande aux comédiens d'entendre la lecture de sa tragédie. . . . . ibid.
Il change avec succès un acte en trois jours. 143
Son embarras au milieu des prétentions de mesdemoiselles Gaussin et Clairon pour le principal rôle. . . . . ibid.
Distribution des autres rôles, répétitions. 147
Tableau plaisant d'une réunion d'amateurs et de leurs sentences; d'Argental, Chauvelin, de Praslin, Thibouville 148
Tour d'un escroc gascon; plaidoyer d'un avocat toulousain. Favier. 153
Trait d'amitié de madame Harenc. 159

Première représentation de *Denys-le-Tyran* (5 février 1748); angoisses d'auteur. Page 160
Succès complet. Auteur demandé au théâtre pour la seconde fois. 161
Réunion chez madame Harenc pour célébrer son triomphe. 162
Il dédie sa pièce à Voltaire. 163
Mort de Vauvenargues (1747); l'auteur le célèbre dans une épître à Voltaire. . . . . *ibid.*
Ses compagnons de logement, ses sociétés, madame Denis. 164
Tourbillon où le jette son succès. 165
Mademoiselle Navarre, maîtresse du maréchal de Saxe; connaissance de l'auteur avec elle; sa séduction, ses charmes. 167
Elle invite l'auteur à venir avec elle dans un petit village de Champagne. 169
Il dissimule son départ à ses amis; société de madame Denis. 170
Passion violente, ses orages, ses tourments. 171
Il revient à Paris; une chanson divulgue son aventure.. 176
Reproches de ses amis. . . . . *ibid.*
Premières lettres de mademoiselle Navarre. 179
Inquiétudes, chagrin, désespoir de l'auteur; il tombe malade; visite du chevalier de Mirabeau. . . . . *ibid.*
Visite de mademoiselle Navarre et du chevalier de Mirabeau; leurs projets; ils consultent l'auteur. 183
Malaise, ennui; mademoiselle Clairon le console. 187
Reprise de *Denys*. 188
Mademoiselle Clairon. . . . . *ibid.*
Elle lui apprend qu'il a un successeur. . . . . *ibid.*
Mademoiselle B****, objet de sa première inclination, remplit sa promesse en le prévenant avant de se marier. 190
Mademoiselle Clairon veut renouer, il refuse. 191
Aristomène. . . . . *ibid.*

Duc de Duras; ses bons procédés envers l'auteur . . PAGE 193
Il lit *Aristomène* à Voltaire. 194
Première représentation (30 avril 1749). Voltaire dans la loge de l'auteur. 195
Succès complet; joie paternelle de Voltaire. 196
L'auteur parait encore sur le théâtre. . . . . *ibid.*
La maladie d'un acteur interrompt les représentations. *ibid.*
Jeu de Roselli dans *Aristomène*. 197
Reprise, succès, refus de paraitre sur le théâtre. 198

LIVRE QUATRIÈME.

Liaisons de l'auteur avec mademoiselle Verrières, maîtresse du maréchal de Saxe; il lui donne des leçons de déclamation. 199
Il avait lu *Aristomène* au maréchal de Saxe. 200
Caractère du maréchal. Ses autres maîtresses. . . . . *ibid.*
Liaison plus intime de l'auteur avec mademoiselle Verrières; colère du maréchal. 202
L'auteur renonce à toute liaison avec mademoiselle Verrières. 204
Retour sur quelques imprudences de conduite. . . . . *ibid.*
Épitaphe du maréchal de Saxe, mort en 1750. 205
Séjour de l'auteur chez M. de la Poplinière. Histoire du mariage de ce financier. 206
Genre de vie de sa maison. 208
L'auteur lit *Aristomène* chez madame de Tencin devant Fontenelle, Montesquieu. 210
Il refuse d'être des dîners de madame de Tencin. 211
Convives qui s'y trouvaient, Fontenelle, Montesquieu, Mairan, Marivaux. . . . . *ibid.*
Société naissante de madame Geoffrin. 212
Rupture de M. de la Poplinière avec sa femme; retraite de celle-ci; sa fin malheureuse. 218
Plaisirs, spectacles, enchantement de toute espèce dans la maison de campagne de M. de la Poplinière. 220

L'auteur se plaint des effets de tant de séductions, PAGE 223
Il achève sa *Cléopâtre* et la fait jouer (20 mai 1750)... 224
Il choisit un nouveau sujet; *les Héraclides*........... *ibid.*
Cabale contre le succès de sa pièce. Première représentation (24 mai 1752). Anecdote sur mademoiselle Duménil.............................. 225
Connaissance avec d'Alembert, mademoiselle Lespinasse, Diderot, Grimm, J. J. Rousseau, chez le baron d'Holbach............................. 229
J. J. Rousseau; réflexions sur ce que dut son talent à la sagesse de commencer à écrire tard............... 230
Cause de la faveur qu'obtint l'auteur auprès de madame de Pompadour.............................. 232
Ses visites à cette dame avec l'abbé de Bernis et Duclos. 233
Il lui demande une place dans les bureaux........... *ibid.*
Elle l'engage à de nouveaux essais dramatiques....... 234
Il prend pour sujet *les Funérailles de Sésostris*....... *ibid.*
Toilette de madame de Pompadour. Anecdote........ 235
Chûte de sa pièce (1753)......................... 236
Il en donne la nouvelle à madame de Pompadour, qui, pour le consoler, lui fait proposer une place....... 237
Il l'accepte et quitte M. de la Poplinière; regrets affectueux de ce dernier.............................. *ibid.*
Nouveau coup-d'œil sur la brillante société de M. de la Poplinière.............................. 238
Le comte (depuis prince) de Kaunitz............... *ibid.*
Mylord d'Albemarle.............................. 240
Sa maîtresse Lolotte (modèle de la bergère des Alpes). 241
Histoire de Lolotte après la mort de mylord; son mariage, ses chagrins, sa triste fin................. 242
Madame de Tencin; son caractère, son esprit, ses conversations, ses conseils, ses maximes............ 244
Rameau. L'auteur travaille avec lui. *Acanthe et Céphise* (1751).................................. 247
La Guirlande et les Sybarites (idem)................ 248

Éloignement de Rameau pour la musique italienne. Page 248
Société des intendants des Menus-Plaisirs, *Cury*, *Tribou*. *ibid.*
Géliote, son talent, ses succès en tout genre.......... 249
Contraste de ces sociétés avec celle des philosophes.... 252
Voltaire. Sa sensibilité à l'occasion de la mort de madame Duchâtelet. Sa mobilité.................. 253
Désir de Voltaire d'être homme de cour............. 254
Voltaire réussit auprès de madame de Pompadour..... 256
Il ne put jamais plaire au roi........................ *ibid.*
On lui oppose Crébillon........................... 258
Madame de Pompadour obtient à Crébillon une pension de cent louis; il vient la remercier. Anecdote...... 259
Représentation de *Catilina* (de Crébillon) 10 décembre 1748.................................... 260
Voltaire veut refaire toutes les pièces de Crébillon.... 261
Sémiramis, donnée le 29 août 1748................. *ibid.*
Oreste, donnée le 12 janvier 1750.................. 262
Rome sauvée, donnée le 24 février 1752............ *ibid.*
Dégoûts qu'éprouve Voltaire, véritables motifs de son voyage en Prusse........................... 263
Difficulté sur les frais de voyage............ ...... *ibid.*
Plaisante fureur de Voltaire........................ 265
Autre anecdote................................... *ibid.*
Voltaire part (juin 1750) mécontent de Louis XV..... 268
L'auteur va s'établir à Versailles; il y commence une vie plus calme.................................... *ibid.*

LIVRE CINQUIÈME.

L'auteur, en arrivant à Versailles, va remercier madame de Pompadour........................... 269
Portrait de M. de Marigny, rapports, ton, manière de vivre de l'auteur avec lui........................ *ibid.*
Fermeté estimable de M. de Marigny dans l'exercice de sa place.................................... 273
Vie de l'auteur à Versailles, Fontainebleau, Compiègne.

Ses nouvelles études sur la littérature.........Page 274
Jeu du roi à Marly........................... 276
Sociétés de l'auteur à Versailles. L'abbé Delaville. Le premier commis de la guerre Dubois. Cromot. Madame Filleul. Bouret........................... *ibid.*
Mariage de la sœur aînée de Marmontel avec M. Odde. 278
Bouret fait obtenir un emploi à son beau-frère....... 280
Madame de Pompadour lui promet une autre place pour M. Odde. Elle oublie sa promesse. L'auteur l'oblige à la tenir................................. 281
Il se lie avec madame de Chalut. Crédit de cette dame auprès de la dauphine, qui l'aimait tendrement. L'auteur ne lui demande jamais rien.................. 283
Il fait des vers pour la convalescence du dauphin..... 285
Il assiste au dîner du prince et de la princesse, qui veulent et n'osent le remercier.................... 286
L'auteur fait reconnaître une fille du maréchal de Saxe. 287
Le médecin de madame de Pompadour, Quesnay..... *ibib.*
Dédicace de l'ouvrage de l'Irlandais Patulo.......... 289
Beau trait de Quesnay........................ *ibid.*
La comtesse d'Estrade........................ *ibid.*
Intrigue de M. d'Argenson pour donner une maîtresse au roi...................................... 290
Dîners chez Quesnay avec Diderot, Helvétius......... 292
Madame de Marchais (depuis madame d'Angiviller). Son portrait, son éloge, sa société.............. *ibid.*
M. d'Angiviller. Sa manière d'être avec sa femme avant et après son mariage......................... 294
Révolution dans l'art de la déclamation opérée par mademoiselle Clairon.......................... 298
Nouvelles observations sur les rapports de l'auteur avec M. de Marigny............................. 300
Imprévoyance du gouvernement en tenant Voltaire éxilé. 301
L'auteur demande une audience à madame de Pompadour, et lui adresse des conseils patriotiques....... 304

L'abbé (depuis cardinal) de Bernis............. Page 306
Ses premiers rapports avec madame de Pompadour.... 307
Ses succès de tout genre.......................... 308
Il emploie l'auteur dans une circonstance importante... 309
Il lui fait des offres de service.................... 310
Mot d'un vieux commis sur l'abbé de Bernis, devenu ministre des affaires étrangères.................. 311
Projet de travail sur les archives de ce département.... *ibid.*
Le ministre en paraît très-satisfait, et oublie l'auteur.. 313
Singulière maladie singulièrement guérie............ 317
L'auteur est consulté sur les pensions du *Mercure*.... 319
Il est cause que le privilége de ce journal est donné à Boissy.. 320
Vive reconnaissance de ce dernier.................. *ibid.*
Il a recours à l'auteur. Origine des *Contes moraux*.... 323
Mort de Boissy. Le brevet du *Mercure* est accordé à l'auteur.. 324
Le comte de Gisors lui offre une place; il la propose à son ami Suard, qui la refuse.................... 325
Cette place est donnée à Delaire. Mort du comte de Gisors.. 326
L'auteur renonce au secrétariat des bâtiments; il revient demeurer à Paris, et loge chez madame Geoffrin.... 327

LIVRE SIXIÈME.

Ce qu'était le *Mercure*. Plan de l'auteur pour le rédiger. Son programme. Ses principes de critique. Premiers essais de l'abbé Delille, Thomas, Malfilâtre, Lemierre, etc............................ 329
Correspondance littéraire avec les provinces.......... 333
Partie des arts et des sciences exactes dans le *Mercure*. Salon de 1759.................................. *ibid.*
Éloges des grands hommes proposés pour sujets des prix de l'Académie française.................. 334
Programmes des académies de province.............. 335

Apologie du théâtre. Réponse à J. J. Rousseau. . . . Page 335
Gallet. Panard; son talent, son caractère, son genre de vie. 336
Madame Geoffrin. Son caractère, sa prudence, sa société variée, ses maximes, ses principes. 339
D'Alembert. Mairan. 344
Marivaux. 346
Chastellux. 347
L'abbé Morellet. . . . . *ibid.*
Saint-Lambert. 348
Helvétius. . . . . *ibid.*
Thomas. 349
Mademoiselle l'Espinasse. 350
L'abbé Raynal. 351
L'abbé Galiani. 353
Caraccioli. . . . . *ibid.*
Le comte de Creutz. 355
Manière d'être de l'auteur avec madame Geoffrin. 356
Le dîner des artistes chez madame Geoffrin. Carle-Vanloo. Vernet. Soufflot. Boucher. Lemoine. Latour. 357
Le comte de Caylus. 359
Soupers chez madame Geoffrin avec mesdames de Brionne, de Duras, d'Egmont, le prince Louis de Rohan. L'auteur y donnait les prémices de ses contes. 360
Société beaucoup plus libre chez Pelletier. 364
Le Gentil Bernard. 365
Cury. Sa campagne. Sa brouillerie avec les gentilshommes de la chambre. 369
Parodie de Cinna, faite par Cury contre le duc d'Aumont : grand événement dans la vie de l'auteur. . . . 371
L'auteur la récite en partie chez madame Geoffrin. . . . 375
On l'accuse de l'avoir faite. Il écrit au duc d'Aumont. Il obtient une audience du duc de Choiseul. Il se justifie, mais refuse de nommer celui qui a fait la parodie. . . . . *ibid.*

Il est envoyé à la Bastille. Son entrée, son séjour dans cette prison. . . . . PAGE 382
Éloge de M. Abadie, gouverneur. 386
Inscriptions sur les murs de la Bastille. 387
Incident qui inquiète vivement l'auteur. 388
Il reçoit une lettre de mademoiselle S. (depuis madame Sau***) qu'il devait épouser. 389
On lui annonce sa sortie le onzième jour. 390
Première visite à ses amis, à madame Geoffrin. Elle le gronde, s'en repent, et lui montre beaucoup de sensibilité. 391
Entrevue de l'auteur avec le duc de Choiseul, dans laquelle il fait son apologie : discours très-touchant. . . 394
M. de Choiseul veut le servir. 397
L'auteur voit madame de Pompadour, qui lui montre aussi de la bienveillance; mais le *Mercure* lui est ôté. 401
Ce que le duc de Choiseul dit à l'auteur à cet égard dix ans après. 404

LIVRE SEPTIÈME.

Récapitulation. Effets des derniers événements. Fortune de l'auteur, produite par ce qui semblait devoir le ruiner. 406
Sa situation; celle de sa famille. 409
On lui propose en dînant un voyage à Bordeaux, auquel il consent à l'instant. 410
Détails sur ce voyage. Mœurs de Bordeaux. 411
Ansely, négociant philosophe. 412
Digression sur le Franc de Pompignan. 413
L'auteur achève, en revenant à Paris, le tour du midi de la France. Toulouse. Béziers. Le canal de Languedoc. 416
Il retrouve à Béziers une ancienne connaissance de Paris. 420
Digression sur ses derniers rapports avec M. de la Po-

plinière.................................Page 421
Montpellier. Nismes. Avignon. Vaucluse. L'Isle....... 422
Aix. Accueil du gouverneur. Marseille. Toulon....... 425
Procession du roi René à Aix..................... 427
M. de Monclar.............................. *ibid.*
Arrivée à Ferney. Séjour chez Voltaire. Anecdotes. Conversations. Lectures. Les Génevois................ 428
Digression sur J. J. Rousseau. Conversation avec Voltaire. Anecdote sur le premier discours de Jean-Jacques............................. 433
Château de Tornay........................... 436
L'auteur parle à Voltaire de madame de Pompadour... 437
Il lit *Tancrède* que Voltaire venait d'achever......... 438
Dernière soirée passée à Ferney. Adieux touchants.... 440
Retour à Paris. Ennemis de l'auteur................ 441
Histoire du concours académique où fut couronnée l'*Épître aux Poëtes* (en 1760).................. 442
L'auteur publie sa *Pharsale* (en 1760).............. 444
Origine du conte *Annette et Lubin*.................. 445
Diverses campagnes où l'auteur passe la belle saison. La Malmaison. Croix-Fontaine. Sainte-Assise. Saint-Cloud................................ 446
Famille de madame de Montulé. Tendre amitié de madame de Chalut............................ 447
Prédilection pour Maisons et Croix-Fontaine......... 449
Magnificence de Bouret....................... *ibid.*
Madame Gaulard peinte dans un des contes de la Veillée. 450
L'auteur passe toute l'année à Maisons, campagne de cette dame. Ce qui l'y fixait.................. 451
Impatience de ses amis sur son insouciance pour sa réception à l'Académie française. .... *ibid.*
Origine de la haine de M. de Praslin contre l'auteur.... 452
Ce ministre s'efforce de l'éloigner de l'Académie...... 453
L'auteur essaie de s'assurer le consentement du roi.... 454
Il fait les visites d'usage, à la mort de Marivaux, en 1763. *ibid.*

Il se retire en apprenant que l'abbé de Radonvilliers était son concurrent........................Page 455
Anecdote sur un scrutin d'élection à l'Académie française.................................... *ibid.*
L'auteur dédie sa *Poétique* au roi.................. 457
Pour assurer l'élection de l'auteur, d'Alembert se réconcilie avec Duclos......................... 461
On veut lui opposer Thomas......................... *ibid.*
Conduite généreuse de Thomas. L'auteur est nommé à l'Académie française en 1763................... *ibid.*
Étrange cause de l'éloignement de Marivaux pour l'auteur.. 466
Madame Dubocage................................... 468
Raccommodement ménagé par madame Geoffrin entre l'auteur, Moncrif et le président Hénault.......... *ibid.*
Mort de Cury. Aurait-il dû se déclarer l'auteur de la parodie?.. 471
Digression sur Mlle l'Espinasse et madame du Deffant. Esprit, caractère, ame passionnée de la première. Son genre de vie; son intimité avec d'Alembert; sa mort. 472
Regrets de d'Alembert............................... 479
Utilité du commerce des femmes pour l'homme de lettres. 481
Société du baron d'Holbach.......................... *ibid.*
Buffon. Sa politique. Son goût pour la flatterie. Son isolement et ses causes............................ 483
J. J. Rousseau. Ses premiers succès. Son ambition de faire secte. Ses motifs pour rompre avec ses premiers amis. 484
Esprit de la société du baron d'Holbach............. 485
Galiani. Diderot; sa conversation animée, éloquente, bien supérieure à ses écrits........................ *ibid.*
Promenades aux environs de Paris avec les convives ordinaires du baron d'Holbach......................... 488
L'auteur demande à Diderot la cause d'une note outrageuse imprimée contre ce dernier par J. J. Rousseau. 489

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME DES MÉMOIRES.



